SINT ET MOI
TOME DEUX

ou Quelques-temps à Dirac
ou Une enquête sur les sources
de la parole et des langages



Jean-Pierre Depétris
Août 2023

Note de versions et téléchargements

L’autorisation est donnée de télécharger tous ces fichiers et d’en faire l’usage qu’on veut, y compris public, aux deux seules conditions :

- citer ses sources (nom de l’auteur et adresse de l’ouvrage),

- n’attribuer aucun changement à l’auteur (même de typo et de mise en page) sans son accord explicite.*

Le non-respect de ces conditions serait considéré comme un refus de la licence, et rendrait ipso facto applicable le strict droit d’auteur.

* Dit plus simplement, il suffit d’indiquer le nom de l’auteur de la réédition et la date, et de ne pas omettre bien sûr l’adresse de l’original.

Sint et moi tome deux, Version 0.1, août 2023

- Version PDF au format A4

- Version ODT au format A4

© Jean-Pierre Depétris, août 2023

Copyleft : cette œuvre est libre, vous pouvez la redistribuer et/ou la modifier selon les termes de la Licence Art Libre. Vous trouverez un exemplaire de cette Licence sur le site CopyleftAttitude http://www.artlibre.org ainsi que sur d’autres sites.

Adresse de l’original : http://jdepetris.free.fr/Livres/Sint_II/

Sint et moi
Tome deux

Table des matières

Sint et moi- Tome deux

Avant, après.....7
Temps nouveaux.....15
Début d'automne.....23
Les ombres s'étendent.....31
Croquis.....39
Choses et mots.....47
Le temps passe.....55
Ce qui nous possède.....63
Nouvel an.....71
Reflux de la religion.....79
Dévoilements.....87
Idris et Youssef.....95
Cours nouveaux.....103
Géopolitique de l'esprit.....111
Jours de sable.....119
Noté au matin.....127
De la guerre.....135
Outils de la pensée.....143
Civilisations au tournant.....151
Culture et histoire.....159
Le secret des lieux.....167
Les plis du temps.....175
Métaphysique amusante.....183
Fin de saison.....191
Maryam.....199
La guerre.....207
Stratégies de l'esprit.....215
Les longues nuits.....223

Derniers jours de l’année.....231
L’Orient Moderne.....239
Civilisation contemporaine.....247
Cours nouveau.....255
Passage à Kachgar.....263
La Dîn-i-Illâhî.....271
Familière étrangeté.....273
Le calame et la plume.....281

Avant, après

Le 16 août, rentrés par la Caspienne

Nous sommes rentrés de Russie par Erevan. Je ne visiterai donc pas encore Samarcande. Les côtes de la Caspienne m'ont plu. Nous nous sommes baignés près de Babol en Iran, pas très loin de Téhéran. La région est gâtée, la mer et la montagne à la fois, des airs d'Alpes-Maritimes.

En rentrant de Russie, Erevan paraît rustique. La capitale de l'Arménie n'est pourtant pas une petite ville, mais elle a de faux airs de préfecture avec sa population d'un million d'habitants. Il est agréable de flâner dans ses parcs le soir, et la nuit même, qui était douce quand nous somme passés.

J'ai trouvé les Arméniens sympathiques et les Arméniennes jolies. Il m'a semblé qu'elles portaient leurs vêtements d'une manière, disons, plus flottante, plus flottante qu'ailleurs, je ne sais pas. Elles sont pourtant vêtues des mêmes modes que l'on trouve partout. Leurs robes, leurs pantalons, leurs vestes semblent plus légères, moins ajustées, je ne sais dire : un style de couture, une façon de marcher ? L'éclairage des jardins peut-être ; l'ombre des feuillages… je ne sais quoi de légèrement différent.

À l'époque où je suis né, ma sœur avait épousé un Arménien, elle avait vingt ans de plus que moi. Comme elle disposait d'un larde entourage de belles-sœurs, belle-mère et grand-tantes, elle me gardait souvent, le soir notamment, assurant le sommeil de mes parents. J'ai donc pu prendre alors le goût de ces musiques d'Asie Centrale et de leurs instruments. De la Grèce au Taklamahan, ces musiques ont des airs de famille.

Le 17 août, l'arme numérique

La pluie nous attendait à Dirac. C'est la saison. Des trombes d'eau emportaient tout, et là j'ai bien senti que l'été finissait.

L'un des oncles de mon beau-frère était un barde, je crois que c'est la bonne traduction. Il est mort sous son chameau dans une charge au sabre contre les Turcs. Enfant, j'étais impressionné. En vérité, je le suis encore.

« Tu imagines, Farzal, une charge au sabre ? » Le jeune commandant de cavalerie Farzal a échangé ses chevaux et ses chameaux contre des alligators, ces voraces hélicoptères livrés récemment de Russie.

Nous avons invité nos amis chez Sinta, le commandant Farzal et sa femme, la plus jeune encore colonelle Sariana, pour reparler de notre voyage entre Moscou et Leningrad, pardon Saint-Pétersbourg.

Nous entendons les trombes d'eau sur le balcon. Nous garderons nos invités pour la nuit.

Sariana est une spécialiste de l'arme numérique. Sa principale fonction consiste à dérouter les missiles ennemis, protéger les siens du brouillage, rendre aveugles les postes de commandement adverses et toutes ces choses nouvelles et essentielles par lesquelles une guerre se gagne ou se perd. C'est leur nouveauté même qui l'a conduite si vite à un grade élevé.

Le 18 août, de grands desseins

Sint semble nourrir pour moi de grands desseins ces derniers temps. Je ne suis pas sûr d'en être à la hauteur, et j'en ressens une sournoise anxiété. Sint ne veut pas voir en moi un vieil homme qui aurait choisi de finir tranquillement ses jours dans les conditions de vie les plus décentes possibles. C'est peut-être pourtant le rêve de la plupart des gens. Sinta voit plus grand pour moi. Elle me donne le vertige.

Elle m'a beaucoup parlé de mon œuvre ces jours-ci. J'emploie toujours le mot « œuvre » pour désigner l'ensemble des ouvrages d'un même auteur. Voilà proprement ce qu'est une œuvre : leur ensemble cohérent. Sint a une intelligence de la mienne, de sa consistance, qui me surprend, et par certains aspects me bouleverse.

C'est la première fois que quelqu'un paraît concevoir mon œuvre. Sint me stimule et fait se lever dans un même élan mon anxiété. Je me rends chez elle avec le même battement de cœur qu'aux premiers jours de notre rencontre, quand je ne percevais encore le cours qu'elle allait prendre.

Avec l'âge j'avais fini par acquérir une forme de sérénité. Sinta est en train de lui mettre le feu.

Le 19 août, impressions d'Afrique

Nour, la jeune étudiante touarègue avec qui nous nous entendions si bien est rentrée dans son pays au Burkina. Elle vient de m'informer qu'elle s'est rendue maintenant au Niger.

J’ai suivi que s’agitent là-bas de puissants remous dans la civilisation. Ce qui était au début un renversement de palais dans un pays mineur, a été avalé par des courants ascendants, de ceux où s’accumulent tant de « si » et de « alors » que la décision humaine y perd prise.

La diplomatie française, déjà mal lotie en matière d’esprit de géométrie est dépourvue de celui de finesse. Elle a réagi immédiatement en poussant la Communauté des États d’Afrique Occidentale à menacer le pays d’une intervention militaire pour rétablir le gouvernement élu. Mieux aurait alors valu ne rien faire. Cela sentait si fort l’impérialisme que le peuple d’abord hésitant manifesta massivement son soutien aux putschistes, et que, voyant cela, le reste de l’armée les rejoignit.

Le Burkina et le Mali déclarèrent qu’une intervention au Niger serait considérée par eux comme une déclaration de guerre. Des manifestations monstres agitèrent des drapeaux russes, alors que la Fédération avait pourtant commencé par condamner le coup d’État, pour s’opposer ensuite fermement à toute intervention, suivie du même pas par l’Algérie. La Communauté des États d’Afrique Occidentale, devenue une institution quelque peu imaginaire, un fantôme de l’impérialisme français, n’avait d’autre recours que de reporter sans cesse l’ultimatum.

Le Nigeria est le seul pays qui aurait les moyens de soutenir une intervention, mais le peuple s’y oppose par de grandes manifestations, le parlement a voté contre, et l’armée s’y refuse. Le gouvernement sait qu’il subirait le même sort que son voisin s’il s’avisait à ne pas en tenir compte. La France ne peut que se jeter aux genoux des États-Unis.

Le renversement de palais a pris les dimensions d’une guerre de civilisation sans que personne ne l’ait cherché. Une guerre de civilisation ? Oui, dans le sens où l’Ouest Sauvage se heurte à toutes. Choc des civilisations, mais contre toutes à la fois, à commencer par l’Occident Moderne, dont la Fédération de Russie s’apprête fièrement à se faire le champion.

Le 20 août, le bon bout de la question

Depuis plus de vingt ans, je cherche une façon correcte de publier des livres en ligne, et les projets éditoriaux de Nour en Afrique Occidentale requièrent toute mon attention.

En fait, j’avais trouvé tout de suite. Un bon traitement de texte et une exportation au format de document portable (PDF) offrait des livres

presque parfaits, avec des liens navigables internes et externes, l'affichage d'une table des matières et tout pour rendre la lecture, la recherche et la copie plus commodes qu'avec le livre imprimé. Le format hypertextuel (HTML) a toutefois des atouts irremplaçables, surtout à partir du moment où il a disposé de feuilles de styles.

Le problème, ce fut d'abord de concevoir des mise-en-page adaptées à des écrans de douze à trente pouces. Tous les lecteurs n'ont pas le réflexe de modifier l'affichage de leur navigateur, ou la taille de la fenêtre. L'on peut toujours leur abandonner le soin d'y penser. La question devint plus complexe avec de nouveaux appareils comme les tablettes et surtout les téléphones.

Nous sommes alors dans des dimensions de six à dix pouces, certes bien adaptées au livre. Rien n'est plus commode que de les emporter avec soi n'importe où, et les lire dans n'importe quelle situation, mais se pose alors le problème de la taille des caractères et de la longueur des lignes. Ma première tablette m'a conduit à reconcevoir la mise en page de mes livres.

« C'est rasoir ce que tu nous racontes aujourd'hui, Jean-Pierre. » C'est vrai, Leïli a raison, et Nadina n'a pas dû oser me le dire. Je ne dois pas prendre la question par le bon bout.

Tournant

Ce que Sinta m'a dit de mon œuvre me travaille en tâche de fond. Je sens qu'il y aura un avant et un après.

Il y a eu ce voyage en Russie, ces horizons dont l'immensité était tout à la fois urbaine et sauvage, et c'est comme si tout s'était joué là, en face de ce que j'ai reconnu comme une Modernité Occidentale en grand. J'ai senti que je quittais un état pour un autre. Une sorte de réveil pourrais-je dire.

Puis Sint m'a parlé de mon œuvre, comme si elle me la montrait à partir de ces vastes étendues, urbaines autant que sauvages, dont nous nous étions rassasiés. Il y eut un avant, et je sens que commence un après.

Depuis ces conversations, je me sens un peu lourd, un peu lent. Je peine parfois à trouver les mots que je cherche.

« Nous savons tous que Sinta te surestime depuis qu'elle t'a introduit parmi nous », me dit Sharif en partant d'un bon rire.

« Voilà bien les paroles d’un ami », réponds-je avec la même ironie. « La vérité est que je crains moins de n’être pas à la hauteur de ses rêves, que des miens. »

Il fait chaud encore malgré les pluies. Le pays est sec, même s’il n’est pas avare d’eau pour la ville de Dirac. Le climat est proche de celui des Basses-Alpes, ou plutôt des Hautes-Alpes du Sud ; un peu plus sec mais à peine, et plus contrasté.

Les rivières sont hautes et la terre est encore humide autour de nous. Cela adoucit la chaleur des midis et la fraîcheur des aubes, mais le pays est sec alentour.

Le 21 août, comment faire des objets foireux

Pourquoi les livres numériques ne sont-ils pas considérés comme de véritables livres ; leurs éditions, comme de véritables éditions ? Parce qu’ils sont mal fichus. D’ailleurs les livres imprimés sont eux-mêmes devenus mal fichus. D’ailleurs le livres imprimés, par la force des choses, sont eux-mêmes d’abord avant de l’être, des livres numériques.

Nour est attentive à mes remarques bien que son esprit soit préoccupé des événements qui se précipitent autour d’elle. Elle sait bien de toute façon que ces questions sont liées. Qui cherche la liberté sait bien qu’il va s’en servir.

L’imperfection des livres numériques vient de ce que l’on y cherche d’abord un modèle économique Qu’est-ce qu’un modèle économique ? Pour l’idiot, c’est seulement le moyen de gagner de l’argent. La réponse plus convenable serait de chercher le moyen de faire le plus avec le moins. Le principe est toujours de produire plus de biens qu’on n’en consomme, de fournir plus de travail qu’on n’en absorbe.

L’on découvre bien alors la différence qualitative entre le produit numérisé, réitérable à l’infini sans coût, et le produit manufacturé. Par cette voie, la recherche d’un modèle économique pour l’ouvrage numérisé, revient à chercher le moyen de répliquer des ouvrages numériques qui n’en soient pas, qui garderaient tous les caractères de la chose manufacturée, demeurant insatisfaisante : un objet mal fichu.

Le 22 août, des nombres et des livres

Je n’ai jamais cru à une intervention militaire au Niger des États africains. Pas si fous. Je n’ai jamais cru non plus à une intervention de la

France. Elle n’en a plus les moyens. Des deux, l’Afrique apportant la caution et la France les forces aériennes ? Les souvenirs de la Libye sont encore trop cuisants.

La même chose avec les USA ? Je n’y crois pas trop, mais sachant que les Étasuniens ne reculent devant rien et que leurs yeux sont anormalement plus gros que leur ventre… Non, même s’ils s’inquiètent pour leurs bases de drones et ont commencé à les déménager semble-t-il. Ils attendront.

Ils attendront, convaincus qu’au poker survient toujours une meilleure main, car ils n’ont aucune intelligence du jeu d’échecs.

Je sais tout cela, mais je me fais du souci pour Nour. Non, ils attendront bien, ils ne sont pas si fous ; mais je songe à Mouammar Khadafi.

Pas moyen d’afficher des ascenseurs sur le navigateur d’un téléphone. Au-delà de trente-mille signes, il devient difficile de naviguer sur une page sans ascenseur, sans savoir à quelle hauteur on en est, comme j’ai fait pour mon journal. Pour ce second tome, je me tiendrai en de-ça des seize-mille signes.

Quelqu’un sait s’il est possible d’avoir des ascenseurs sur le navigateur d’un téléphone ? Qu’il m’écrive.

Licos m’a longuement parlé des nombres ce matin, notamment des hexadécimaux.

« Tu n’imagines pas ce que les hexadécimaux peuvent changer dans notre intuition de la mathématique. » Il semblait convaincu et devait l’avoir éprouvé.

« Nous vivons une époque où des événements se précipitent, et leur accélération en engendrent d’autres dont les mouvements sont en contraste très lents ; aussi lents qu’ils sont puissants. »

« Ton souci des ascenseurs dans les fenêtres des navigateurs n’est pas anecdotique », m’a-t-il confié aussi. « Aujourd’hui, nous réinventons le livre. »

« Tu penses, le rôle du livre dans l’Histoire ! Les Védas, l’Avesta, la Thora…, mais je pense aussi au tournant que tu m’as fait voir toi-même que fut le Ramayana, ou mieux encore, le Tao Te King. »

« Parfois des tournants décisifs changent tout brusquement, comme un éclair dans un ciel tranquille ; et ils provoquent alors des mouvements

d’une lenteur qu’on confondrait avec l’immobilité, malgré leur puissance. » Licos est devenu un peu lyrique ce matin.

Le 23 août, impression turquoise

Sinta s’est absentée pour se rendre à Boukhara pendant quelques jours, sans que je comprisse bien pourquoi. Elle voulait voir le Minaret Kalon, haut d’une cinquantaine de mètres, construit au début du douzième siècle, et que la rage destructrice de Gengis Khan épargna, peut-être à cause de l’exploit architectural, mais plus probablement parce que, près du sommet, une fine bande turquoise est la plus ancienne utilisation de tuiles vernissées de l’Amou-Daria.

Comme ce minaret nu fut pas rasé et qu’il n’est plus question qu’il le soit, je ne sais pourquoi Sint doit le voir maintenant. Pourquoi pas maintenant ? Soit.

Boukhara se situe à peu près sur le même parallèle que Samarcande, plus à l’ouest, de l’autre côté des marécages qui longent le fleuve que les anciens appelaient l’Oxus. Nous avons traversé sa périphérie le mois dernier.

Boukhara, ville vieille de vingt-cinq siècles est la perle du monde perse. Elle avait atteint son apogée à l’époque sassanide au neuvième et dixième siècles, aux temps où Avicenne y réalisa son œuvre scientifique et mathématique et y écrivit ses contes et ses récits visionnaires. Ce fut le temps du Trésor de la Sagesse, une bibliothèque semblable à la Maison de la Sagesse de Bagdad (al baït al Sufia).

Boukhara est connue par ses nombreux et merveilleux dômes turquoises qui lui donnent comme un air d’être étrangère à la terre.

Bokhara est aussi la ville du soufi Bahâ’ uddin Naqshband.

Peut-être ai-je eu tort de ne pas partir avec Sint voir ces dômes. Il s’en dégage une impression étrange. Ils semblent…, non, pas d’un autre monde.

J’en aurais peut-être mieux pénétré l’impression sur place.

Je pourrais dire d’une autre planète si l’expression ne me semblait pas triviale, mais pas autant finalement, car juste quand-même : extraterrestre ; mais d’une étrangeté terriblement réelle. Oui, d’un autre réel, d’un autre possible.

« Autre » est peut-être ici ce qui n’est pas juste.

« Occupez votre cœur avec Allah et vos mains avec le travail », enseignait Bahâ’ uddin Naqshband. Son enseignement se répandit très loin au-delà de Boukhara, et se transmet encore. j’avais tenté de le lire il y a longtemps, et je ferais bien de recommencer car je ne possédais pas alors bien des clés qui auraient été nécessaire pour le comprendre, pour le lire tout simplement.

Temps nouveaux

Le 24 août, par où j’aurais pu commencer

Je suis satisfait de l’édition de ce nouveau tome. Je ne me souvenais plus de comment s’y prendre. Il y a trois ans que je n’avais plus fait cela. On oublie en trois ans ; pas vraiment, je me souvenais à mesure. Mes mains se souvenaient. Généralement, je m’y remets au moins une fois l’an.

Ce tome débute au retour d’un voyage entre Moscou et Saint-Pétersbourg, que je ne crois pas nécessaire d’avoir lu pour poursuivre. Sinon, les versions portables de mes livres sont dotées d’un index qui permet d’y suivre les pistes. J’ai créé cet outil pour m’y retrouver dans le désordre de ma pensée, qui est en réalité un ordre subtil et multidimensionnel ; d’où l’importance des dates et de la forme journal.

Je disais que mes mains se souvenaient. Bahâ’ uddin Naqshband donne sa nécessaire importance au travail des mains, et l’on ne songera jamais assez combien écrire est un travail manuel, ni combien les outils manuels de l’écriture ont une incidence décisive sur le cours de la pensée, son fonctionnement réel.

Les outils fondamentaux de l’écriture restent la plume et le papier, j’en demeure étonné, même lorsqu’il s’agit du formatage du texte en ligne. L’on ne peut s’en passer, et l’on s’étonne que l’écran, voire la succession d’écrans virtuels, ne permette pas d’en faire l’économie. L’on griffonne toujours à côté, tant l’attention se dissout quand la main ne guide plus.

Lorsque je débute l’édition d’un nouveau livre, il n’est pas rare que je note à la main sur la page même de mon manuscrit quelques bribes de code, des schémas ou des calculs. Je suis sûr que Bahâ’ uddin Naqshband en aurait été intéressé.

Le 25 août, le monde et les temps changent

« Boukhara, où s’est rendue Sinta, et Samarcande, sont les deux joyaux de la civilisation persane, mais ils ne sont pas en Iran, ils sont en Ouzbékistan, et les Ouzbeks, ce sont des sortes de Turcs, qui parlent une langue turque ; mais les Ouzbeks ne se trouvent pas non plus en Turquie. »

« Les Ouzbeks aiment par-dessus tout la lutte ; comme les Texans, le rodéo. Ce ne sont pas des peuples intellectuels. Les Ouzbeks, comme les Texans, ne savent pas casser la croûte sans remercier Dieu. Ça n'en fait pas des peuples mystiques, mais seulement gloutons. »

Dans son courriel, Sint a habillé les Ouzbeks pour l'hiver. Sa méchanceté est compréhensible : elle me disait ce qu'ils ont laissé devenir les joyaux de la civilisation persane, la sienne.

Je pense comme elle me l'écrivait que cette situation va changer. L'Ouzbékistan va cesser d'être écartelé entre des cultures diverses et souvent opposées. On va laisser à Boukhara et à Samarcande la chance d'en devenir le cœur.

« Un cœur qui pulsera loin, jusqu'à Lahore, jusqu'à Kazan, jusqu'à Xi'an et jusqu'à Tombouctou et à l'Archipel de la Lune. »

Le 29 août, l'orage, la maladie

Sint est revenue avec les intempéries. J'ai pris froid en rentrant avec elle sous la pluie de la gare. Elle est descendue du train comme une apparition, dans une robe turquoise imprimée. Elle a ôté ses sandales dorées pour ne pas que la pluie qui dévalait ne les abîme.

Les maisons se sont gorgées de chaleur tout l'été. La température est tombée dehors, mais il fait chaud à l'intérieur. L'on fait du courant-d'air, c'est ce qui me fut fatal en rentrant.

Dès que l'on est un peu malade, le monde apparaît sous un jour plus hostile. Le miracle quotidiennement renouvelé de la vie insatiable ne va plus de soi.

J'étais bien content que Sinta fût là pour m'aider à traverser cette petite épreuve, petite car il arrive qu'on en rencontre de plus terribles, mais épreuve cependant. Je tenais à peine droit. Comment aurais-je fait seul ? Je n'aurais pourtant pas souhaité offrir à son retour ce spectacle d'un vieil homme faible et groggy.

Le temps n'était pas aux grands dessins. J'ai mal partout.

Nous avons perdu vingt degrés en vingt-quatre heures cette fin de semaine. On s'était habitué, et tout à changé, comme entré dans un autre temps. Ou plutôt tout s'est figé. Rien ne bouge. Rien n'évolue. Les forces de l'Otan continue à se faire hacher sur place dans les territoires russes qu'elles avaient imprudemment occupés, sans avancer ni reculer

significativement. Les coup-d'état se succèdent en Afrique… Je lis à peine les nouvelles.

Je récupère lentement mon corps. Déjà j'ai repris possessions de mes bronches et de mon buste. De là, mes forces vitales se lancent à la reconquête de mes muscles encore endoloris.

Je sors le matin dès que la température devient raisonnablement douce. Je contemple tous ces gens qui font preuve du courage de mettre un pied devant l'autre et de recommencer.

Le 31 août, la voie

Sinta, ce n'est pas Lady Mac Beth. Elle ne cherche certainement pas à me pousser à quelque publication prestigieuse, quelque promotion de derrière les fagots. Si nous savions quoi, nous aurions autre chose en tête. Je ne sais pas quoi.

Je suis le voie, et je n'ai nul besoin qu'on m'y invite ni qu'on m'y pousse.

Je poursuis la voie ; mais la question n'est peut-être plus seulement de poursuivre, continuer. Alors quoi d'autre ?

La question me trouble.

Le 2 septembre, le plus grand espace francophone

L'Afrique occidentale est le plus grand espace francophone de cinq cents millions de locuteurs. Je ne l'ai pas vu venir. Bien sûr, l'on y parle un grand nombre de langues locales, minoritaires et condamnées à la demeurer, éclatées qu'elles sont entre des nationalités distribuées hors de tout sens commun.

J'avais observé que la langue arabe s'était bien renforcée. L'anglais exerce une forte concurrence. L'on parle anglais, mais on n'abandonne pas le français. La langue française, ce butin de guerre tel que le définissait Kateb Yacine, est devenu l'arme favorite des panafricains contre l'impérialisme français. Ce n'est pas un paradoxe à négliger : la langue de Lumumba, de Sankara.

Pendant que ce sous-continent francophone se constituait, la France s'est peuplée d'une forte immigration noire, donnant une plus grande homogénéité entre les deux populations, celle de la France, et celle de l'Afrique Occidentale.

Je n'ai pas retrouvé une grande forme. Je reste un peu fatigué.

« Soigne-toi bien », me dit Nadina. Ces refroidissements de fin d'été sont mauvais. »

« La réponse des Surréalistes à l'Exposition Coloniale de 1931 », continue-t-elle, « fut un grand moment pour l'esprit, un moment de l'histoire universelle qui résonnera longtemps. Il s'en dégage une modulation profonde, évoluant avec les événements dont elle continue à moduler le sens, et qui modulent le sien. »

Le 8 septembre, devant l'immobilité des montagnes

Cet automne est sec. Ce n'est pas normal. Des feuilles déjà mortes sont roulées par le vent sur la place. Sans lui, il ferait bien chaud. Le climat est rude cette année.

Les montagnes sont toujours là autour de Dirac. Elles enseignent que l'impatience est vaine.

« Et maintenant, que vas-tu faire ? », me demande Sinta. Que puis-je faire devant les étendues immenses d'espace et de temps ? J'ai sans doute de la force à donner à d'autres, m'en reste-t-il assez ? Me voilà bien éperdu devant l'immobilité des montagnes.

Je me suis rapproché du conservatoire de Dirac. L'on y piste les différentes variantes des instruments classiques est traditionnels. On inventorie des musiques plus ou moins savantes et populaires. L'on y étudie les textes anciens des théoriciens de la musique. Des étudiants étrangers reçoivent des bourses pour venir poursuivre un même travail sur leurs traditions musicales.

Cela se révélerait-il avoir une importance si considérable sur le monde tel qu'il est en train de changer ? C'est possible. L'avenir en dépend peut-être plus qu'on ne le pense.

« Bien sûr que la musique est essentielle. Elle l'a toujours été. N'est-elle pas l'essence des nombres ? Elle a subi ces derniers siècles des métamorphoses étonnantes », me dit Licos. Il s'est rapproché lui aussi du conservatoire qui a sollicité ses services en sa qualité de chercheur en mathématiques.

« À travers les grandes civilisations, la musique était devenue une science subtile. La musique occidentale moderne a produit des inventions étonnantes, notamment vers la Russie autour de la Révolution. Puis tout semble avoir explosé dans une certaine confusion. Connais-tu le travail de Kandinsky et son idée d'un art total ? »

« Il semblerait que l’on oublie la musique pour le son. Tout a chaviré quand il est devenu possible d’enregistrer la musique. L’on offrait alors des musiques déjà faites. Cela change tout : une musique qu’il est possible de copier, et non de rejouer, d’adapter, de modifier. Disparues les partitions, les livrets, les instruments. Du son. Parti sur d’immenses exigences, tout devait finir en streaming. »

Bien sûr, la mathématique n’est pas une abstraction numérique de la musique. Elle est inscrite dans l’instrument. L’instrument est toujours un dispositif matériel numérique, avec ses tablatures, ses cordes, son ébénisterie… C’est ainsi que l’on touche et manipule le musique et les nombres aussi bien.

Moi non plus, je ne me résoudrais pas à entendre une musique sans chercher à en percer immédiatement les arcanes. C’est une pulsion naturelle. Je me demande ce que deviendrait une musique que l’on ne saurait ni toucher, ni composer, ni, pour tout dire, jouer ?

Le 10 septembre, idées nouvelles

Au début de ce siècle, j’avais entendu dire par Vladimir Poutine que les nationalités de l’Union soviétique constituaient un piège mortel. Pourquoi ? Je n’en sais rien. J’imagine qu’il savait de quoi il parlait.

Il avait semblé pendant un temps aller de soi que l’Union Soviétique se constituât en républiques socialistes soviétiques dotées de certaines identités nationales. Les religions y ont souvent fait fonction de cultures nationales, adossées à leurs langues.

Pourquoi pas ? Cela ne me semblait pas cependant aller de soi non plus. Rien ne me semblait dans tout cela la voie royale vers le Communisme. Je ne tenais pas à contredire Lénine, ni Staline. Je ne pensais pas particulièrement le contraire, mais je ne voyais pas ; ni je ne voyais davantage de pièges mortels. En vérité, je ne sais pas quoi en penser.

La fin du vingtième siècle a été la grande époque des luttes de libération nationales : Algérie, Indochine… Que signifiaient ces nationalités à propos de communautés dont les caractères nationaux étaient souvent problématiques, voire énigmatiques, et le seul héritage de la colonisation.

Vladimir Poutine a inauguré au début de ce siècle une idée nouvelle, étrangement nouvelle, avec son paradigme d’État multinational. Voilà qui

change tout et ouvre des champs inattendus aux relations entre les hommes. Le monde en devient sensiblement plus apaisé.

Cette fin d'été n'est pas très humide. Même les nuages paraissent secs : de petits nuages effilochés qui éclatent en poussières lumineuses. Des nuages sauraient-ils être secs ? Ils le paraissent dans leurs couleurs sensiblement ocres sur le bleu desséché du ciel, mais la brise est là, maintenant quotidienne.

L'idée d'État multinational me semble être une grande idée, dans la mesure où celle d'État en est une.

Ce soir, l'on attend de l'orage. On verra bien. J'aime entendre tonner en montagne.

Le 13 septembre

J'aurais bien aimé remonter quelque temps dans le chalet de Sinti. L'air a beaucoup fraîchi, mais ce n'est pas plus mal. Il est plus agréable de marcher, et même de marcher vite, de marcher dans les bois. L'air est plus humide, et l'on a vite froid quand on reste immobile.

Je me souviens d'avoir lu Flaubert qui évoquait à propos de Marseille « une chaleur virile ». La chaleur de juillet à Dirac, est virile elle aussi, et elle l'est restée plus longtemps cette année.

Une étudiante est venue ouvrir son ordinateur à une table près de la mienne sur la terrasse du lac. Je ne parviendrai jamais à saisir au clavier aussi rapidement qu'elle. Au clavier, ce n'est rien encore, mais sur l'écran d'un téléphone, je suis totalement incapable de me servir naturellement de mes deux pouces. Je suis totalement handicapé.

L'étudiante n'a pas tardé elle non plus à avoir froid et a sorti sa veste qu'elle s'est jetée sur les épaules

Écrire un SMS m'est une épreuve. J'essaie de me contenter la plupart du temps de messages du genre « OK ». Je commence à me demander si je ne suis pas inadapté à l'époque où je vis.

Je pense aussi que l'époque n'est pas non plus très adaptée à elle-même. Nous verrons bien.

Nous ne nous sommes pas assis très loin de l'eau qui clapote tout doucement devant nous. Tout cela ressemble déjà un peu à un temps d'automne.

Je me perds dans la contemplation des reflets qui courent entre les cailloux, des brindilles qui se bercent. Non, l’automne ne rend pas morose, il rend rêveur surtout.

J’aimerais terminer avant de rentrer, le courriel que j’écris pour le forum du séminaire. Je l’écris à la plume et je le saisirai plus tard. Il n’y a rien de tel que d’écrire à la plume si l’on tient à savoir ce qu’on dit. Non, non, j’insiste, c’est important.

Début d’automne

Le 25 septembre, célérité de la lenteur

Des quartiers neufs ont été construits récemment à Dirac, et, vus de l’extérieur les appartements semblent bénéficier de tout le confort. L’exposition, la disposition des ensembles, est elle aussi bien conçue pour profiter des rues et des espaces aménagés.

Pour autant, Dirac tient à ses vieux quartiers. Il semble que plus ils paraissent vieux, plus on y tienne.

Des façades demeurent savamment décrépites. On n’a pas hésité à placer devant l’une d’elles une table de bois et quelques chaises bancales, une toile-cirée délavée de lumière ; des treilles semblent sauvages, des palissades de bois qu’enjambent les ramures.

L’on s’y sent bien, de petites rues qui sentent la campagne. Des enfants y courent en jouant, car la circulation est rare. J’aime promener dans ces rues étroites.

Ces rues imposent le respect ; du moins, un silence. Les passants parlent à voix basse, chuchotent presque, tant l’on s’attend en passant devant une fenêtre croisée à entendre des ronflements juste derrière. Même les enfants, d’un naturel si bruyant, ne crient pas n’importe où.

J’ai bien fait de venir à Dirac d’où l’on contemple bien le monde sans se sentir submergé. Il se passe tant de choses ces temps-ci, mais lentement, avec une lenteur proportionnelle à la profondeur. Nous avons le temps d’y songer.

L’on observe toujours une sorte de ce que j’oserai appeler « une rapidité de la lenteur ». C’est à cause de l’intrication des conséquences. L’on a alors l’impression de rapides enchaînements.

J’ai découvert en moi une fascination de tels mouvements. Ceux qui ont vu les images du tsunami de Fukushima ont pu contempler ce mélange de lenteur et de rapidité. Tout ne paraissait-il pas ralenti, et pourtant trop rapide pour laisser une chance à ceux qui étaient menacés ?

Impression d’impuissance ? Non pas, car forte prévisibilité, mais une impression que l’on rencontre souvent en rêvant.

Le 26 septembre, un cours d'épistémologie

« Il n'est pas dans la nature du savoir d'être profus » me dit Shimoun. « Le savoir est synthétique ou n'est pas. La science, si tu préfères. »

« Le savoir n'est pas fait de bribes de connaissances qui se seraient collées bout-à-bout. De tels savoirs ne valent rien et ne tardent pas à confiner à l'ignorance. Tu le sais aussi bien que moi. »

« La progressions des connaissances procède par simplifications successives. Les sciences s'enlisent plutôt dans les excès de contenus. La maladie sénile de la science est la complexité. Quand nos découvertes deviennent trop complexes, nous pouvons être sûrs que nous faisons fausse route. »

« L'on ne doit pas s'embarrasser d'un besoin de certitudes. Les certitudes sont rares, et nous les reconnaissons bien à ce qu'elles sont simples, à ce que l'on ne peut plus en douter une fois qu'on les a connues, même si elles restèrent longtemps sous nos yeux avant que nous ne les vissions. Les grands calculs nous trompent et nous devons expérimenter si nous voulons aboutir. Quelle que soit la puissance des connaissances et des calculs, ils nous trompent le plus souvent. »

J'écoute le cours d'épistémologie improvisée que me donne Shimoun devant l'une des nombreuses fontaines de Dirac, sur une place où je ne m'étais jamais arrêté. La fontaine est surmontée d'un large plateau d'où l'eau ruisselle, alimentée par un petit jet-d'eau.

Des choucas viennent tour à tour s'y poser, comme s'ils écoutaient Shimoun, avec un air à la fois si attentif et si sérieux, et si digne en même temps, que la scène en deviendrait risible si l'on se laissait prendre à la regarder ainsi.

« Oui, » insiste-t-il, « les sciences ne doivent pas être profuses ; seul le réel l'est, et ce n'est pas une raison pour que le savoir le devienne. »

Les choucas semblaient se pénétrer profondément de cette idée, avec leurs yeux qui tantôt fixaient les lointains, tantôt se baissaient sur nous.

Le 27 septembre, la musique des monts

L'on trouve des bancs dans les vieux quartiers, dont pas deux ne se ressemblent. Il en est des longs, d'autres n'ont qu'une place. Les résidents sortent s'y asseoir dans les longues soirées. Ils vont y contempler les étoiles, car il y a peu d'éclairage public. J'imagine que la parcimonie des

lampes précisément est destinée à ne pas gêner la contemplation du ciel étoilé.

Les habitants de ces quartiers ne sont pas particulièrement pauvres, et ce doit être par goût qu'ils ne détruisent pas les vieilles maisons pour en reconstruire de somptueuses et probablement plus confortables. Ils préfèrent leurs taudis de rêve, dans le silence et la pénombre des ruelles. Parfois percent les notes d'un luth ou d'un kamancheh.

La guitare électrique a fait son apparition à Dirac, et elle s'accorde à la musique locale pour peu qu'on n'en abuse pas. Des notes solitaires qui résonnent longtemps, comme l'utilise souvent la country, creusent merveilleusement l'espace qui est si vaste ici avec les hautes montagnes.

La guitare électrique remplace avantageusement le duduc ou le ney que je n'aime pas, dont les sonorités sont trop fortes et écrasent celles du kamancheh, et deviennent parfois vulgaires.

Le daf accompagne bien la guitare électrique quand il est joué en sourdine pendant qu'une note solitaire résonne, cet instrument qui ressemble à un large tambourin et qui est si difficile à jouer. Les notes en résonnent longtemps, évoquant le son d'un lointain tonnerre.

La musique de la région, Anatolie, Hindu Kush…, est montagneuse, c'est pourquoi elle me touche.

Le 28 septembre, les femmes de Dirac

Les femmes de Dirac n'aiment pas montrer leurs jambes. Je ne crois pas que ce soit par pudeur. Je crois qu'elles se soucient plutôt de leur silhouette.

Les robes ou les pantalons courts élargissent les jambes et estompent les hanches. Bien sûr, tout dépend de la coupe, et des formes du corps, bien sûr. Même des jambes maigres ne seraient cependant pas beaucoup mieux. Inévitablement, le dessin de la silhouette est brisé, aussi peu que ce soit.

Des robes, des pantalons, des jupes longues, c'est autre chose. Je ne cesse de contempler les ondulations des femmes quand elles marchent dans les rues de Dirac. J'y passerais des heures. Même des femmes d'un âge avancé, si elles sont su seulement garder leur silhouette, conservent un charme irrésistible.

Leurs semelles sans talon, même sous les bottines, leur donnent un air de marcher comme si elles n'étaient pas chaussées, avec une souplesse et une légèreté toute particulière, unique pour chacune.

Le 29 septembre, une idée sans contenu

Je ne sais comment s'appellent ces fleurs roses qui bourgeonnent à l'automne. Elles poussent sur des branches près des maisons, sur des arbres qui prennent appui sur les murs sans être proprement des plantes grimpantes. Elles s'harmonisent aux tons d'automne, quand les verts cèdent le pas aux roux.

J'ai accompagné Shimoun à la place où est la fontaine où viennent se poser les choucas. C'est là où j'ai remarqué les fleurs roses.

« Imaginons que tout ce que nous sentons, tout ce que nous pensons, et finalement ce que nous faisons, soit entièrement déterminé par notre environnement matériel et par notre organisme. Avant même de nous demander si ce serait possible, ou probable, ou non, nous devons bien considérer d'abord que ce serait une aporie. »

« Une telle idée serait alors évidemment déterminée elle aussi par cet environnement et cette structure organique. Tu comprends ? » Insiste Shimoun, « ce serait une aporie. »

« Cette idée, nous pourrions l'abandonner aussitôt qu'elle nous passerait en tête, car elle ne conduirait nulle part ; une idée qui n'aurait pas plus de conséquences qu'elle soit vrai ou fausse. Aucun penseur ne l'a donc jamais sérieusement retenue. »

« Évidemment, ceux qui se sont embarrassés à réfuter inutilement une telle aporie, ne sont pas très malins. »

« Pour mon compte », lui dis-je, « une telle pensée viendrait d'abord jeter un doute sans issu sur celui qui viendrait de la faire sienne. Tu peux appeler aussi cela une aporie. »

Le 2 octobre, le matérialisme de Shimoun

« La matière, qu'est-ce ? Nous savons depuis longtemps répondre à cette question. Elle est une abstraction générique qui désigne les matériaux. En cela, la matière n'existe pas, mais les matériaux, comme la couleur ou le nombre. La couleur n'existe pas, seulement des couleurs particulière, le vert-pomme ou le rose-fuchsia. Le nombre non plus, mais

des nombres particuliers. “L’homme n’existe pas”, disait ainsi Michel Foucault. »

« Les matériaux sont soit des éléments simples, soit des corps composés. Nous le savons depuis Aristote. Des premiers, nous connaissons le nombre, les seconds sont en nombre infini. »

« Les matériaux sont comme les lettres avec lesquelles le monde est écrit. Comme des lettres, avec eux, il est possible de construire des quantités de mots, et avec ces mots, un nombre infini de phrases. Si nous pouvons bien dire que lettres et mots produisent le discours, ils doivent encore être articulés par un esprit. La matière, ce sont les matériaux dont se sert l’esprit pour travailler. »

« Je te trouve bien péremptoire à t’aventurer ainsi sur des terrains mal stabilisés. »

« Ce ne sont que des façons de dire », admet Shimoun.

Shimoun a l’esprit philosophique ces jours-ci, et j’écoute avec intérêt ses propos, comme les choucas sur la fontaine, du moins, le semblent.

La fraîcheur arrive chaque jour un peu plus tôt et je supporte ma saharienne. Pourquoi appelle-t-on ces vestes des sahariennes ? Elles ne sont pas très chaudes, utiles surtout pour couvrir les épaules et les bras quand le soir tombe, comme il doit convenir au Sahara ; mais au Sahara, il fait très chaud, ou bien très froid le nuit. Personne ne doit porter de saharienne au Sahara.

Le 3 octobre, le docteur Bovary

Je suis surpris que personne n’imagine, quand Gustave Flaubert déclarait « Bovary, c’est moi », qu’il songeait au docteur Bovary et non à Madame. Cela ne fait-il pas sens ? Un sens peut-être plus intéressant.

Je ne suis jamais parvenu à retrouver la citation, et je ne peux donc être certain de rien. La phrase est peut-être dépourvue d’ambiguïté dans son contexte. « Le docteur Bovary, c’est moi. » Il me semble pourtant que Faubert était justement accusé de s’être acharné sur le malheureux docteur. « Non, Bovary c’est moi. »

– Quelle drôle d’idée, mais ce que tu dis semble plausible. L’on comprend mieux le rapport entre Flaubert et le docteur Bovary qu’avec sa femme.

– N’est-ce pas ?

Nadina a présenté sa thèse sous ma direction. Nous continuons cependant à déjeuner souvent ensemble dans le restaurant du lac, en parlant de littérature.

Le 4 octobre, le froid

Il est toujours étonnant, et quelque peu effrayant, de voir comment des minorités parviennent à tenir le plus grand nombre sous la contrainte, et cela n'a rien d'exceptionnel.

Le nombre ne suffit pas, comme le prêche une vulgate démocrate. Elle nous affirme qu'en montrant notre nombre, nous imposerions notre volonté. Rien n'est moins sûr. Le nombre ne suffit pas. Je crois plutôt que pour exercer un pouvoir, une majorité, ou une minorité, doivent s'organiser. Par la force des choses, ou parce que ce serait moins difficile, ce sera plutôt une minorité.

L'humanité serait-elle condamnée à ce que toujours des minorités imposent leur pouvoir ? Ce n'est pas si simple. Je crois que s'organiser pour prendre le pouvoir n'est pas la marche à suivre. Je crois que la bonne méthode est d'abord d'organiser la production des moyens de reproduire la vie commune. Enfin, c'est le point de vue auquel je me suis rallié très jeune.

Le problème est que, en ce qui concerne notre vie privée comme notre vie en commun, nous ne savons jamais ce que nous faisons. Aussi est-il préférable de travailler et d'expérimenter sur les choses les plus concrètes : prendre en main les moyens de production ; organiser sans transition la production, et surtout pas l'ordre social, et moins encore l'organisation qui devrait prendre son contrôle. Prendre la question à contre-sens, si l'on veut. Hélas, mes idées ne me semblent pas aussi claires que mon intuition les saisit.

Cependant, on l'a bien vu en Égypte lorsque le maréchal Sisi a pris le pays : les deux forces qui dominaient étaient alors, d'une part, celle qui était capable de placer les chars dans les rues, et de l'autre, celle qui avait les moyens d'arrêter toute production. Depuis, Sisi, qui est un dictateur sans conteste, a dû composer avec les forces ouvrières, et il n'a jamais su leur faire accepter ce que les démocraties autoproclamées ont imposé par la violence à leurs majorités hostiles.

– Tu pensais à l'Ukraine quand cette idée t'est venue ? M'a demandé Sanpan ?

– La façon dont la terreur s’y est imposée depuis l’incendie de la bourse du travail d’Odessa où les syndicalistes étaient tués en tentant de fuir les flammes, est effrayante ; la façon dont des peuples entiers se font réduire à l’impuissance sans avoir le temps de réagir. On aurait cru cela impossible, mais l’on voit bien comment, point par point, les rets se resserrent.

– Ça y est, le froid est arrivé, me répond Sanpan en levant la tête, comme s’il percevait mieux la température le nez en l’air.

– Nous sommes à l’ombre du mur. Déplaçons nos chaises et mettons-nous à celle des arbres. Des rayons passent toujours à travers les feuilles, ils nous réchaufferont.

Ils nous réchauffent agréablement vite en effet. L’ombre s’étend rapidement en cette saison, et le soir, la nuit nous surprend.

Le 6 octobre, à l’Ouest, rien de nouveau

« L’Europe et l’Amérique du Nord sont comme une horloge arrêtée. Leur temps s’est suspendu. Ils sont toujours à l’époque où les États-Unis étaient la plus grande puissance mondiale. Ils ne paraissent pas comprendre comment cela a pu changer. »

« Cette situation devait durer toujours, n’est-ce pas ? Que se serait-il passé de décisif aux États-Unis ? La puissance ne s’évanouit pas comme ça, non ? »

« Il ne s’est peut-être rien passé de définitif à l’Ouest, mais certainement pas en Chine, ni dans le vaste Orient. L’Ouest ne le voit pas, ne le croit pas, ne le comprend pas. »

« Quand la Fédération de Russie s’effondrera, se disait-on à l’Ouest, nous récupérerons nos investissements. Oui, la guerre est un bon placement. Ils ont mis tous leurs œufs dans le même panier, et les voilà bien dépourvus. »

Ainsi ironise Sanpan. Oui, une horloge arrêtée. Rien n’est plus démoralisant qu’une horloge qui ne bat plus.

Le soleil a déjà beaucoup baissé sur l’horizon, l’on commence à percevoir la différence d’un jour sur l’autre, et je me suis muni d’une petite laine sous ma saharienne. Les ombres s’étendent chaque jour davantage.

L’idée d’une révolution, qui fut si prégnante pour ma génération, est en train d’évoluer vers l’acception que lui donna d’abord la mécanique des

sphères : la révolution qui préside au cycle tranquille des saisons, mais sans son caractère répétitif.

Si révolutions nous avons à penser, elle va vers l'inconnu, le nouveau, l'imprévisible, mais elle y va de ce tranquille mouvement des saisons. Elle ira là où nous la mènerons, et toujours sans savoir davantage ce que nous faisons.

Les ombres s’étendent

Le 9 octobre, une planète merveilleuse

En fin d’après midi, quand le soleil déjà oblique tombe du haut d’un boulevard, on le croirait déverser un flot d’or fondu. Parfois la lumière semble couler, elle se comporte comme un fluide, du moins en donne-t-elle l’impression. Son torrent dévale, immobile, les pentes et les marches.

De la lumière et de l’asphalte, ou des marches de pierre, et l’impression est d’un liquide qui se répand. Elle est donnée par la pente, la pente, toujours fait imaginer la coulée. Si l’on veut s’y laisser prendre, l’on voit le soleil couler.

– Non, c’est toi qui vois le soleil couler, me dit Sint, ironique.

– Non point, tu peux le voir aussi bien. Laisse-toi couler aussi dans la lumière. Laisse-toi emporter dans l’or fondu. Regarde-la. Elle coule comme un fleuve, la lumière.

Cette impression de lumière liquide est dure à photographier. Les appareils automatiques sont réglés pour l’atténuer. On le comprend : n’importe que sujet fixé sur l’objectif en serait terni, estompé. L’on doit utiliser un appareil débrayable. Sinon l’on pourra tenter d’employer, si l’on en dispose, des préréglages. « Coucher de soleil » proposera peut-être un effet intéressant.

Le 11 octobre, l’humidité est là

L’humidité était tombée sur Dirac. Ses nappes s’étendaient partout, estompant les façades, les arbres, les toits. Nous avons chauffé pour tenter de la résorber ; sans grand succès au début. J’expliquai à Sint que nous ne faisions dans un premier temps, qu’accroître la condensation.

Les murs, les draps, la paille des fauteuils semblaient humides et glacés.

Les premières lampes dans la brume donnèrent une impression de nouveauté, nous transportant ailleurs, dans une ville inconnue. Les montagnes cachées, elle aurait pu être maintenant un port. L’on se serait attendu à entendre corner les navires.

– Emploie-t-on le verbe corner dans une telle acception, me demande Sint ? – Je crois bien, oui.

Il ne faudrait pas croire, s'en tenant aux seuls commentaires météorologiques de mon journal, que Sint et moi nous ne travaillons pas, ou seulement que je m'ennuie. Non, pas du tout, mais ce que j'écris pour le séminaire et pour mes cours, je n'ai plus envie de le noter dans mon journal. J'ai besoin au contraire de me réserver cet espace pour cesser de réfléchir.

Et le cours du monde ? Que pourrais-je noter ? Par où passe ce cours ? Il va par-ci, il va par là. Rien de bien dessiné. L'on se perdrait en conjonctures.

Au diable les conjonctures, me répond Sinta. Vois seulement ce qui est déjà bien dessiné, ce que les nouveaux événements ne changeront pas beaucoup.

– Par exemple ?

– Que la diplomatie des BRICS est en train de remplacer au pied levé celle de l'ONU devenue impuissante.

Le 18 octobre, Aurore

« *Aurore* est ton chef-d'œuvre », me confie Sinta. « Je ne comprends pas qu'il demeure inédit, si ce n'est dans une mauvaise version en ligne. »

« C'est une longue histoire. Ce livre n'est pas resté dans un tiroir après que je l'aie écrit. Un ami plasticien et philosophe l'avait lu, et il avait imaginé en tirer un spectacle visuel et sonore. Il peindrait ce qui tiendrait lieu d'un décors pendant que je le lirai, et un autre ami, musicien et mathématicien, nous accompagnerai avec sa flûte traversière. L'idée m'en plut, surtout à cause de son économie de moyens, et parce que je croyais alors être notre capacité à nous tenir sur le même diapason, si j'ose dire. »

« Nous avons commencé à répéter, et j'étais satisfait. Je savais qu'il n'était pas facile de tenir une salle de théâtre pendant une heure trente avec un texte sans personnages ni histoire, mais le défit me paraissait tenable, et finalement il le fut. »

« Puis les déconvenues sont apparues. Minh, le musicien, a tenu à se faire accompagner par un jeune guitariste. J'étais contre, mais j'ai vite aimé les accords énergiques que sa guitare apportait à mon texte, et j'ai cédé. La-dessus, le plasticien, Noury Lekhal, voulut intégrer une guitare électrique. Puis il décida encore de congédier Thomas, le jeune guitariste, qu'il ne trouvait plus tout à coup à niveau »

« Quand on part ensemble, on arrive ensemble, c’est pour moi un principe. Dégoûté, je me retirai donc, les laissant malgré tout continuer sans moi. Je ne lirai pas mon texte et ne m’en mêlerai plus. Une actrice me remplaça, des chanteuses et je ne sais plus qui, furent encore intégrées à l’équipe. Je regrettais la guitare de Thomas dont les accords vigoureux accompagnait bien mes paroles, se mêlant aux modulations ondoyantes de la flûte traversière. Elle manquait. J’étais dépité. »

« Ton texte est suffisamment chargé d’impressions visuelles et sonore pour qu’il n’ait besoin de rien de plus. Je crains même qu’il n’en fût édulcoré. »

« Mon texte sait seul se défendre. Il n’en fut rien. La musique et la peinture le structurèrent au contraire, épousant bien ses changements de mode que j’avais marqués dans la typographie, et l’actrice se révéla efficace. Ce fut un succès. La salle était pleine et beaucoup durent rester debout. Malgré cet inconfort, la densité du silence montrait qu’il était entendu, bien que peu de ses phrases fussent aisément paraphrasables. »

« Mon livre n’a pas de ponctuation, seulement des virgules et de rares renvois à la ligne. Il est composé d’une seule phrase. Il pose, à le lire, un problème de souffle, entraînant à le dire de plus en plus vite. Il doit être prononcé avec une certaine lenteur. La musique aidait évidemment l’actrice, dont j’ai impardonnablement oublié le nom. »

« Aurore est comme un tissu d’impressions », dit Sinta, je dirais plutôt d’impressions vivaces, et il s’en dégage pourtant une pensée…, je dirais plutôt des motifs, des motifs philosophiques solides et bien construits : un cheminement d’idées enchâssé dans les perceptions. »

« C’est ce qui a tenu les auditeurs en haleine. J’ai aimé que l’un d’eux, Pierre Thibaud, responsable du département de philosophie à Aix, me dise qu’il avait été sensible à la dimension philosophie. »

« Je savais qu’il saurait l’apprécier. Il m’avait entraîné dans le projet un peu fou de traduire les œuvres complètes de Charles Peirce. »

« Pourquoi fou ? »

« Parce que personne ne va lire les œuvres complètes de Peirce. Aucun de ses ouvrages n’est accessible en français pour ce que j’en sache. Le pragmatisme, tout le monde en a entendu parler, mais personne ne sait ce que c’est ni ne cherche à le savoir. »

« Tu m’as dit que ton texte avait été primé par le théâtre. »

« Oui, tous les ans des prix sont attribués. Il a reçu celui du texte. »

« C'est incroyable qu'on ne puisse pas plus en trouver un livre imprimé que les ouvrages de Peirce », dit Sinta avec un sourire. « C'est un beau texte. On se demande comment il a pu te venir sous une forme à la fois si construite et si spontanée. »

« Par illumination. »

« Tu aurais dû l'appeler « Illumination ». »

« C'eût été peut-être un peu trop, non ? »

Le 22 octobre, cours nouveaux

La situation au Moyen-Orient montre combien le monde a changé ces dernières années. Israël n'a plus que le soutien des États-Unis, très affaiblis, et celui de la Communauté Européenne, c'est-à-dire rien. Elle a aussi, cocassement, celui de L'Inde, toujours obsessionnellement jalouse de son non-alignement, et qui se sert des États-Unis comme d'un contre-poids toujours moins pesant.

Le seul pays qui ait la volonté et la puissance de protéger Israël est la Fédération de Russie, pour des raisons que l'on comprend. Pour la première fois le monde arabe n'est plus divisé, ni le monde musulman ; ils affirment une hostilité ostentatoire envers les États-Unis, désespérément à la recherche d'interlocuteurs dans la région.

La division a maintenant gagné Israël. Le monde entier a observé que le gouvernement israélien a les mêmes soutiens que la junte de Kiev, ce qii les place dans le même camp. Les Israéliens ont intérêt à ne pas accréditer une telle image.

L'Iran ne cherchait évidemment pas à provoquer cette tension. Le coup d'accélérateur qu'a donné le Hamas ne fait pas son affaire. Il l'a pris par surprise. Sa diplomatie préférait elle aussi jouer la montre.

Le 24 octobre, chez Sarianna et Farzal

« Le risque d'une guerre totale est exagéré », dit Sariana. « Personne ne la souhaite. L'un des acteurs perdrait-il son sang-froid que la situation serait de toute façon bloquée. Tous les points de ce jeu d'échecs à plusieurs joueurs sont couverts. »

« La Fédération est habile pour immobiliser ses adversaires tout en leur laissant des perspectives ouvertes, les prévenant de tout acte

imprévisible », dit Farzal. « Comme tu le vois, ces derniers ne démordent jamais de retourner la situation. »

« Ils finiront bien par s'en rendre compte », renvoie Sint. « Ils ne sont pas aussi idiots. »

« Ils n'ont pas la possibilité d'agir autrement », répond Farzal. « Il leur serait trop coûteux de se retourner sans transition. Tant qu'une voie leur reste ouverte, ils ne peuvent pas s'arrêter : ils surenchérissent. »

Le 25 octobre, travail de l'inconscient

Quelque-chose m'a surpris ce matin en écoutant les nouvelles ; je ne l'ai pas compris tout de suite : la diplomatie des États-Unis, celle qui dirigeait le monde, a disparu. Alors que des interlocuteurs qui auraient paru hier les plus inattendus, proposent des plans de paix, des cesser-le-feu, la Chine et l'Arabie Saoudite par exemple, les États-Unis se taisent ou ânonnent, profèrent des imprécations imprécises.

La majorité des États semblent décidés à résoudre la question israélienne. La solution à deux états y suffira-t-elle ? J'en doute, mais certainement est-ce un pas nécessaire. L'Europe du vingtième siècle a créé et rendu difficile la « question juive » ; et elle ne se résoudra probablement pas en Palestine.

« J'imagine qu'elle prend ses racines dans le traité de Westphalie », me reprend Sanpan, avec qui j'en avais souvent parlé.

« Évidemment. Je ne sais pas pourquoi l'on a tenu ce traité pour un parangon de vertu. En son temps, Holbein avait peint un remarquable tableau : "les Ambassadeurs". L'on y voit tous les négociateurs réunis dans une vaste salle, avec un réalisme et un souci du détail impressionnants. Si l'on regarde cette toile d'un certain angle, les taches étirées de couleurs y dessinent une tête de mort en son centre. On appelle cela une anamorphose. La technique eut un succès à l'époque. L'un des peintres les plus célèbres fut invité à réaliser cette œuvre monumentale avec ce procédé nouveau. Personne ne me convaincra qu'il n'avait pas une intention critique, ni que l'on ne s'en était pas aperçu ; qu'il l'avait faite passer, si je puis dire, sous le manteau. »

En consultant mon téléphone, j'ai vu que je me suis trompé. J'ai confondu avec la peinture de Gerard ter Borch qui montre les négociateurs réunis, mais qui ne contient pas d'anamorphose. Holbein est plus ancien et mort bien avant la signature du traité. Sa toile ne contient

que deux personnages. La mode des anamorphoses, il me semblait bien, était antérieure.

Je suis coutumier de telles confusions. Il suffit de vérifier, et nous n'avons jamais eu autant de moyens pour le faire. En attendant, elles stimulent souvent ma compréhension, illustrant malgré moi ma pensée.

Le plus surprenant est la précision avec laquelle je voyais l'image. Une précision qui ne laissait aucune place au doute.

Le 27 octobre, le résultat ne compte pas

Je ne crois pas qu'Aurore soit un chef-d'œuvre. Je ne suis pas dans la démarche de produire des œuvres. Ce sont plutôt des expériences, des expériences d'énonciation. Qu'est-ce qu'on dessine en énonçant de cette façon ? Énoncer, concevoir, percevoir, saisir dans les deux sens du terme…

Je n'écris pas pour la vanité d'être lu. Qu'on me lise ; je ne prétends pas qu'on n'ait rien à en tirer. Que peut-on dire en énonçant de cette façon ? Oui, l'on doit pouvoir s'en servir. J'ignore comment, mais l'on peut certainement.

C'est la principale raison pour laquelle je me suis soucié d'ateliers d'écriture. L'on expérimente à plusieurs.

Je ne dis rien ici de bien original. Tout acte littéraire est une expérimentation. Je crois que ce n'est pas le propre de la littérature seule. Les arts plastiques, la photographie qui en est une facette, sont des expériences de vision : et si l'on essayait de regarder autrement ? De même la musique. Et si l'on entendait autrement ?

– Tu me rends pensive sur un cours nouveau que prendraient les arts, dit Sinta. Les arts ou la culture, je ne sais pas puisque ce doit être un cours nouveau.

– Ce n'est pas si nouveau non plus. L'on s'est toujours beaucoup trop arrêté au résultat : l'ouvrage. Il n'est que la trace, au mieux utile à reproduire l'expérience, la poursuivre.

La lumière est magnifique ce matin, purifiée par la fraîcheur. Beaucoup de cheminées laissent maintenant échapper des panaches de fumée. L'on sent le feu de bois.

Nous allumons la cheminée au coucher du soleil, et nous laissons le feu couver jusqu'au matin. Nous ajoutons une bûche en nous levant.

– Les points communs sont nombreux entre poésie et mathématique.

– Vraiment ?

– J’ai toujours tenu la mathématique pour un art.

– N’est-elle pas une science ?

– Littéralement, non.

Je trouve ce dialogue matinal incongru. Je ris. Sinta aussi. Je boutonne ma veste.

Le 30 octobre, géniaux ingénieurs

Les technologies semblent prendre une orientation différente, que ce soit dans l’Ouest Sauvage ou dans le reste du monde. J’aimerais en savoir plus, comprendre davantage, mais il est difficile d’y distinguer nettement ce qui serait déterminant.

À l’Ouest, la technologie semble se perdre dans de folles profusions, la multiplication d’innovations mineures, sans principe directeur, sans que soit discernable ce qui est progrès ou l’inverse. Elle a cependant une direction : se rentabiliser. La technologie est toute orienté sur la gestion de la monnaie et de la propriété, c’est en lui-même un secteur clé de la technologie.

À l’Est, il est plus dur de savoir. L’on y avance à pas de géants ; on le sent bien. L’on y avance plus vite qu’à l’Ouest, mais dans quelle direction ? Tout bouge. L’on pressent plus que l’on ne voit des conflits, des camps opposés, mais l’on ne distingue pas bien ce qui se passe.

Il est dur de savoir, même de Dirac. Apparemment, à l’ouest comme à l’est, l’on fait les mêmes choses. On les fait un peu différemment semble-t-il, mais l’on ne voit pas bien. On les sent se jouer à l’Est à des niveaux plus profond que celui des établissements financiers de l’Ouest ; au niveau d’ingénieurs, de chercheurs.

Si, comme je le pressens, l’on fait différemment, cette différence, avec le temps, devrait se préciser, les routes, s’écarter. Je ne vois encore rien.

Les technologies de l’Ouest Sauvage font de l’ombre sur celles de l’Est, même vu de Dirac. Elles sont mieux connues, mieux éclairées, et depuis plus longtemps. L’on s’y est habitué. Elles sont entre les mains d’oligarques célèbres.

Les géniaux ingénieurs de l’Ouest sont devenus des oligarques. Les oligarques de l’Est ont été réduits. Peut-être est-elle là la différence : les ingénieurs contre les oligarques.

Peut-être se trompe-t-on en regardant trop du côté de la Chine et de la Russie. L’on se laisse distraire par des différences politiques, de régimes politiques. L’on devrait regarder davantage vers l’Indonésien, la Malaisie, Singapour, surtout Singapour.

Croquis

Le 3 novembre, débâcle mnésique

Cela m’arrive chaque fois que je passe d’une chose à l’autre, par exemple tenir mon journal et relever mon courrier. Je lance alors un jeu sur mon écran, un tout petit jeu, pas question d’y passer une plombe, un démineur ou un morpion. C’est une façon de réinitialiser mon attention.

Souvent j’en lance un autre, ou plusieurs à la suite. Je ne m’inquiète pas d’y passer trop de temps. Ce n’est pas le cas. Ils ne sont que de tout petits jeux. Ils me prennent moins de temps que si j’étais sorti boire un café, ce qui m’arrive aussi. J’ai besoin d’interruptions.

Pendant que je joue, souvent me viennent en tête des airs idiots, des musiques de foire, tubes surannés. Les uns entraînent les autres. Il se crée alors dans mon esprit une sauce compacte faite de débris mnésiques : jeux, musiques, etc., qui s’enchaînent ; qui m’enchaînent plus qu’ils ne libèrent mon esprit. Je m’en inquiète depuis que je m’en suis rendu compte. Ce ne doit pas être bien sain.

M’inquiète surtout comment leur ensemble s’agrège malgré moi.

(Nous y perdons certainement un contrôle ; nous nous habituons à le perdre. Nous ne le perdrions pas en sortant prendre un café.)

Le 4 novembre, vêtements d’automne

Sinta se félicite de son nouveau Huawei. Je crois que c’est le meilleur ordinateur téléphonique. J’aurais aimé en acheter un, mais pas question de remplacer ce qui marche encore, et pour ce que j’en fais.

Les Chinois sont parvenu à fabriquer leurs puces. Qui en avant douté ? Leurs clients russes n’auront plus à prendre celles de leurs machines-à-laver pour les placer sur leurs missiles, comme tentait de nous le faire croire grotesquement la propagande occidentale.

Le temps a bien refroidi et je ne suis pas mécontent de m’habiller de saison : blouson de daim, veste de laine, chaussures montantes et bien étanches. L’on ne se sent plus tout à fait le même à travers les différentes saisons, autant changer aussi son apparence.

Le 5 novembre, le ciel de novembre

Où que je sois allé, les ciels sont merveilleux en novembre. Je parle bien sûr de l'hémisphère nord, et au-dessus de l'équateur. La forme des nuages et leurs couleurs, la délicatesse des bleus, sont saisissants, serrés en lignes, leur passage des plus sombres au céruléum le plus pur, serrés en lignes parallèles par l'étirement en lointains filaments. Cela produit les plus profondes impressions sur l'esprit, et justement celle de profondeur, d'horizontalité infinie que rend plus sensible encore la fraîcheur sur nos sens.

J'en ai déjà parlé : je n'aime pas ce moment des premiers jours de novembre, quand le soleil atteint le centre de la constellation du scorpion. J'y perçois je-ne-sais-quoi de maléfique. Je peine à aller me coucher, je dors mal, et j'en ressens la fatigue. Ces premiers jours passés, et ils le sont, je suis saisi par la beauté des ciels.

Je me suis fortement attaché à la ville de Dirac, à ses longs ateliers aux murs aveugles sous le ciel de novembre. Le monde y apparaît curieusement lointain, le monde familier d'abord.

Le 7 novembre, dans la campagne

J'aime longer des ruisseaux dans la campagne. « Je n'ai pas pris la voiture pour ne pas m'obliger à revenir où je l'aurais garée », dis-je à l'homme qui m'a pris en stop. « Vous trouverez facilement une voiture pour vous prendre au retour ? – Bien sur, les gens sont gentils à Dirac », lui réponds-je dans la langue locale.

Les ruisseaux, les rivières ont cette mauvaise habitude d'avoir souvent leurs rives envahies de buissons et d'arbustes, rendant difficile de les longer en regardant leur eau. Celui-ci en a peu, sa pente étant très faible. Il a près de ses berges beaucoup de mares et de terrains spongieux où poussent quelques joncs. Ses bords sont accessibles, et pendant l'été, il doit être agréable de s'y baigner. Il nous faudrait y venir Sint et moi. Ce ruisseau est profond et a peu de courant.

Un pont en bois le traverse à quelques centaines de mètres en aval, assez solide en apparence pour supporter une voiture, quoiqu'il branle un peu quand on y marche.

Vue du pont, le soleil déjà rasant sur les branches fait paraître l'eau plus profonde. Je frissonne à l'idée qui m'était venue de me baigner. Le temps et l'horaire serait plutôt à la pêche.

Il n’est pas difficile d’aller se perdre en pleine campagne à Dirac, quoique je ne sois pas très loin en fait. Je pourrais aisément rentrer à pied, jusqu’à une ligne de transport en commun au moins. Il est si beau de voir le jour tomber derrière les vitres d’un car.

Le 8 novembre, comme un voile

Ces derniers temps, Sinta ne porte pas toujours son voile. C’est nouveau. Personne ne lui en fera des remarques, pas même les femmes de notre génération. Les plus jeunes n’ont pas attendu : il y a longtemps que plus d’une n’en portent plus.

Sinta a coutume de teindre ses cheveux, et je comprends qu’elle ressente une frustration à se mettre en frai si personne ne contemple son ample chevelure d’ébène.

J’en suis surpris cependant, mais je ne lui ai rien demandé. Je ne l’ai jamais questionnée non plus sur ses raisons d’en porter un. J’ai toujours imaginé qu’elle n’aurait pas su me répondre. C’est comme si l’on me demandait pourquoi je porte la barbe. Je ne le sais pas moi-même, ou bien je ne sais plus. Ce sont des questions d’enfants. Elles inspireraient au mieux des réponses convenues.

J’espère qu’elle ne va pas se faire couper les cheveux courts. Là j’interviendrais certainement. Ses longs cheveux de jais, avec quelque-chose de bleuté, sont si beaux. Ils tombent autour de son visage comme un voile, comme un écrin pour ses yeux si noirs, avec pourtant quelque-chose de vert.

Le 9 novembre, nous recevons

Il n’est plus possible de déjeuner dehors sous le saule devant la maison. C’est dommage quand nous recevons nos amis. La grande pièce chez Sinta paraît bien petite dès huit personnes. Il y avait le vieux Shimoun avec ses lunettes épaisses ; il y avait Sanpan avec sa carrure de lutteur, accompagné de sa femme ; il y avait Sharif avec Nadina, maintenant docteur ; il y avait Licos, le seul qui ne participe pas de plein droit à notre séminaire, quoiqu’il y intervienne quelquefois, et qui soit un francisant honorable.

Je suis passé maître dans l’entretien du feu chez Sint, dont je sais maintenir la température. Je me suis donc assis, lui tournant le dos, à une extrémité de la table dont nous avons tiré les rallonges.

Sharif nous a parlé d'un Bureau International de la Langue Française, association constituée récemment pour la protéger des institutions nationales. Le français n'appartient plus en effet aux seuls nationaux. À ce compte, les Québécois seraient plus sérieux, qui tiennent « patate » pour un anglicisme et ont un génie pour former de nouveaux mots pour de nouveaux usages.

« Pour ma part », dis-je après avoir ajouté une bûche, « je suis surtout inquiet de la part que prend la loi dans le champ de la linguistique. »

« Je critique moins le désir de légiférer sur les usages linguistiques », réponds-je aux premières questions. « J'observe plutôt que l'on demande toujours plus aux législateurs de définir le sens des mots. En d'autres temps, ces derniers seraient allés demander eux-mêmes aux grammairiens et autres spécialistes, de définir les mots dont ils se servent. »

« Je comprends », dit Licos, « J'avais entrepris de tout savoir sur ce qui distinguait les saveur et les propriétés d'un produit. Le décaféiné, par exemple : L'on fait disparaître la caféine pour conserve la saveur. Comment ? De quoi s'agit-il ? J'ai trouvé des informations à satiété sur les règlements qui légifèrent les saveurs, mais rien de pratique, de technique, de concret. C'était la question que je me posais. »

« C'est bien cela », dis-je, « pour vaper, je mélange moi-même des extraits de nicotine avec des saveurs de tabac préalablement séparés, aussi absurde qu'il y paraisse. Quand je m'interroge, ce ne sont pas les réponses des législateurs qui m'intéressent. »

« Où voulez-vous en venir ? » demande Sharif. »

« Je crois que si nous généralisons ce qu'ont observé nos collègues », répond Shimoun à notre place, « Nous verrons là un vrai danger pour la langue et la pensée. Vous ne le voyez pas ? Ce ne sont pas les experts de la langue que les législateurs devraient interroger, ce sont ceux qui savent tout des objets et de leurs usages à propos desquels ils légifèrent »

Le progrès est conservateur

– As-tu demandé à Sint pourquoi elle ne porte plus son voile quand elle ne va pas à l'université ?

– Non Sharif, dis-je en souriant intérieurement, me souvenant de ce que j'écrivais hier dans mon journal.

– J'espère que tu n'y es pour rien.

– Bien sûr que non ! Sinta n’est pas une femme qu’on influence. Dis-moi Sharif, tu ne serais pas un peu conservateur ?

– Le progrès est conservateur, fait-il péremptoire.

– Je retiens ton paradoxe, dis-je cette fois un riant.

– Nul ne progresse, continue-t-il, s’il ne conserve ce qui était avant lui.

Sharif doit encore être sous l’influence de nos échanges antérieurs. J’ai observé que les progressistes sont les plus conservateurs en matière de langue.

– Je ne te contredirai pas sur ce point, mais admets avec moi qu’il n’est pas mauvais de faire quelquefois le ménage. Quand c’est cassé on n’y peut rien. On doit jeter ; mais, tu me connais, tu sais alors combien j’hésite.

Le 10 novembre, gris et or

Depuis le début de la semaine, le ciel est nuageux, mais toujours le soleil le perce. Il chauffe agréablement quand nous allons prendre dehors un café.

Le ciel reste chargé et le sol est humide. J’aurais dû prendre un chapeau, le soleil frappe fort sur mon front.

Dans des gouttières, des herbes sont restées vertes. Elles y ont à satiété de la lumière et de l’eau. Je vais rester encore pour contempler les nuages qui sont aujourd’hui d’une délicatesse extrême. Les hautes falaises en face en paraissent glacées d’humidité.

L’on découvre des qualités et des détails dans la vie quotidienne qui méritent d’être observés avec la plus grande attention. Ce sont eux précisément que l’extrême étirement des nuages sur l’horizon font paraître plus distants.

Le soleil maintenant n’est plus qu’un cercle de mercure dont l’éclat vacille sur un fond gris mouvant.

Le 11 novembre, la citadelle

Les rivières sont grosses. J’observe attentif leurs débits. L’eau est souvent boueuse et tourbillonnante. Il est probable qu’il pleuve plus souvent en altitude.

J’aime les villes de montagne qui surplombent le pays alentour. J’aime particulièrement les villes fortifiées. Quelquefois je vais promener autour

de la citadelle. Assez peu souvent car la marche est rude, mais elle réchauffe en cette saison.

L'architecture militaire est belle, surtout je crois car elle n'a aucun souci de beauté. Même ici où les constructeurs ne négligent aucune occasion de décorer la pierre de calligraphies, aussi sobres soient-elles. L'architecture militaire n'a qu'un souci : épouser intimement le terrain, s'insinuer dans ses irrégularités, les accentuer, tirer le moindre parti d'un promontoire, longer une faille. Elle magnifie ce que le sol possède déjà de défensif, en soulignant les abrupts naturels. C'est beau. Toujours.

Certaines parties de la forteresse ont été laissées libres d'accès. On a loisir de circuler sur ses chemins de ronde, de traverser ses postes de guet aux pierres épaisses et plonger le regard à travers leurs meurtrières devenues inutiles ; et la vue de là-haut sur la ville est sans obstacle. Nous la voyons de plus haut que nous ne l'imaginions d'en bas.

Nous nous y voyons en garnison, à attendre pendant des temps interminables l'ennemi qui ne viendra pas.

Le 10 novembre, au matin

Toujours il pleut la nuit. C'est bien. Parfois il pleut encore au petit matin. L'après-midi, le soleil continue à percer à travers les nuages depuis des jours. La pluie conserve la douceur, c'est bien connu. J'ajoute seulement une petite bûche dans les braises de la nuit. Il fait encore bon dans la maison.

Je laisse passer le temps. Les chaises doivent encore être humides devant le restaurant près du lac. J'y ai rendez-vous pour déjeuner avec Nadina. Je veux l'interroger encore sur l'exposition coloniale des surréalistes. Elle a fini par en apprendre plus que moi ; elle est docteur maintenant, pas moi.

Quand je sors, le soleil inonde déjà la façade de la maison. Des grappes de brume flottent encore au-dessus de la ville entre les toits. Le jour les rosit discrètement.

Je me souviens d'un Jésus en plastique qui remuait la tête quand on déposait une pièce dans la soucoupe placée devant lui. Je m'en souviens très bien comme si je l'avais encore devant moi ; à moins peut-être que je ne le rêve.

Le 11 novembre, un oratoire

Depuis quand déjà Dirac a été construite ? Deux-mille ans, deux-mille-cinq-cents ans ? Non, je me souviens, deux-mille-trois-cents ans. C'était le temps des royaumes grecs de Transoxiane. J'ai tout oublié de la brochure que j'avais ramenée du musée. La ville d'où je viens a la même origine, mais elle est plus ancienne.

Les Dirakin ont vite tourné le dos aux dieux pour leur préférer le Bouddhisme. C'était le temps où des moines venaient prêcher la doctrine des anciens dans le Khorassan. Un livre d'entretiens d'un moine hindi avec le roi grec Ménandre en est resté célèbre.

C'était le temps des sculptures grecques, des sculptures de Bouddhas de style grec. Il en reste en quantité à Dirac, bien que la plupart aient été délibérément détruites. L'on en trouve des fragments dans toutes les fondations.

Il devait bien y avoir quelque-chose avant la fondation de Dirac. Je ne me souviens plus de ce qu'en disait le guide. Peut-être n'y avait-il rien. Il n'y avait rien sur le site de Massalia, mais elle fut fondée sur un rocher inhospitalier qui ne pouvait intéresser qu'un peuple de la mer pour sa crique abritée.

Le site ici est accueillant, propice à l'agriculture, facile à protéger. Il est dur de croire qu'il était encore désert au troisième siècle.

Sinta a répondu patiemment à toutes mes questions. Plutôt que de m'accompagner au musée où je voulais retourner, elle m'a conduit dans le plus ancien sanctuaire de la ville, un oratoire musulman. Ce n'est qu'une minuscule construction de pierre. On ne s'y tiendrait pas plus qu'à deux personnes.

L'on pense qu'il fut d'abord un lieu de culte zoroastrien, à cause de la façon dont il fut conçu pour que la fumée s'en échappe. Maintenant on y trouve un poêle dont le tuyau rejoint la cheminée du toit. Quelque bûches sont disposées à l'entrée, quelques branches cassée, quelques pignes. C'est appréciable par ce temps qui est devenu froid.

L'on ne trouve aucune serrure à la porte et n'importe qui a le droit d'y entrer. « Tu peux y venir toi-même si tu veux prier, méditer, t'y recueillir », me dit Sinta.

« Restons un peu », dis-je, le lieu me plaît. » Il est un endroit idéal pour plonger en soi-même. Quoi que fermé, il est percé de fenêtre étroites sur toute sa hauteur, soutenues par des colonnes de pierre.

Le site est ensoleillé, et la lumière y est assez abondante à travers les vitraux, du moins pendant le jour. Sinon, des cierges sont rangés dans un coin. Un étroit tapis, propre et neuf, est posé par-terre.

Choses et mots

Le 12 novembre, sans savoir où l'on va

Je peine à écrire mon journal. On ne le dirait pas, puisque je le poursuis.

La meilleure façon d'écrire, je le sais bien, est de ne pas savoir où l'on va.

Je ne sais me tenir à ce que j'avais envisagé d'écrire. Je ne m'y tiens jamais.

Toujours je rumine à l'avance ce que je m'apprête à écrire, mais je ne m'y tiens pas, dès même la première ligne. Toujours ma plume m'emporte vers d'autres directions. J'écris sur autre chose qui ne m'avait pas traversé l'esprit avant que je ne commence.

Ne pas savoir où l'on va, donc.

« C'est aussi bien », me dit Sint.

« C'est beaucoup mieux, sinon je perdrais vite l'intérêt d'écrire. Si l'on sait déjà, à quoi bon ? »

Depuis des jours, je rumine sur le Moyen-Orient ; mais qu'ai-je a dire que tout le monde ne sache déjà ?

Que la question se situe moins au Moyen-Orient qu'on ne le pense ? Tout le monde peut le savoir.

Oui, j'aurais quelques remarques originales à développer sur les rapports avec le Traité de Westphalie, mais une fois dit, tout le monde saurait en tirer les conclusions.

Oui, ce fut une bénédiction quand la paix de Westphalie mit fin aux horreurs de la Guerre de Trente Ans, mais ce ne serait que voir la coupe à moitié pleine. Elle ne mit fin à rien du tout. Il en reste encore une autre moitié.

Mon avis n'intéresse personne. Ce que j'en pense n'a aucun intérêt. Ce n'est pas de mon avis que je tiens à parler. Alors autant se taire.

« Tu vois bien que tu parviens à dire quand même ce que tu avais ruminé », dit Sint en se penchant sur mon journal, le menton contre mon épaule.

« Non, pas vraiment », fais-je. « Pas exactement. Je n’en ai rien dit : seulement pourquoi je n’en disais rien. Je n’aurais pas su comment le dire si je ne l’avais pas écrit. »

Je l’amuse me semble-t-il.

Le 14 novembre, où que l’on soit

Les jours déclinent, mais ils déclinent moins vite. Le changement ne sera plus perceptible d’ici le dix décembre. Puis le coucher du soleil se fera très lentement plus tardif ; et son lever va continuer à le devenir lui aussi jusqu’à l’équinoxe.

J’aime contempler ces paisibles changements. Le croissant de lune, qui est maître du ciel nocturne, grossit lentement de jour en jour.

Il est vain de laisser les volets ouverts quand le soir tombe, car dès que l’on allume, les vitres deviennent un miroir opaque. J’ai cherché un stratagème pour continuer à voir le ciel quand je m’attarde à écrire, en écoutant une musique douce portée par le son du kamancheh.

Le plus merveilleux dans tout cela est que les mêmes remarques pourraient être faites à peu près où que l’on se trouve à la surface de la terre.

Le 15 novembre, propos de table

Le premier usage de l’informatique fut de guider des fusées, des missiles, tout ce qui effectue des déplacements trop rapides pour être calculé par un cerveau humain. Pour moi, je ne nierai pas que mon premier usage fut l’emploi de machines à écrire extrêmement sophistiquées, permettant de corriger autant de fois le texte qui demeurait parfaitement propre et sans rature, et l’imprimer autant de fois que nécessaire, avant que je ne puisse bientôt le partager par les airs sans frais de papeterie ni de poste, ce qui allégea considérablement mon budget.

J’en fus ébahi. Je n’en suis toujours pas revenu. Je n’ai pas pour autant pensé que l’informatique fut conçue pour mon usage. Ce dernier ne serait cependant pas à sous-estimer. Il ne fut jamais aussi facile d’écrire et de communiquer. Des voies nouvelles ont été ouvertes, et l’on mesure encore mal ce qui en a été changé.

Cet usage n’en demeure pas moins marginal au regard du premier, qui reste le principal et le plus déterminant. Rien ne pèze bien lourd devant un missile hypersonique.

Pourtant, cet usage inattendu, secondaire et malgré tout fascinant de l'informatique, n'a cessé de dériver depuis vers du n'importe quoi. Ceux qui ont le plus besoin de diffuser et de communiquer, ce sont évidemment les publicistes quels qu'ils soient, et ceux-là ont le plus besoin d'accumuler et de traiter les données de leurs consommateurs, et ils les accumulent et les traitent bien sûr grâce à des technologies informatiques. Cela, on en conviendra, ne produit rien d'utile. C'est pourtant ce qui brasse le plus d'argent et ce que les nouvelles technologies affichent le plus ostensiblement à leur tableau de chasse.

« Tu passes un peu vite sur le formidable système de surveillance et de censure qui en est résulté. »

« Non. C'est en réalité sans importance. Cela paraît en avoir car l'époque hallucinée s'accorde à lui en donner. Ce qu'il serait important de regarder, est ce que l'écriture assistée par ordinateur, je dis bien l'écriture, a donné aux lettres et à la pensée. A-t-elle renouvelé leurs ressources ? Sans doute, mais comment l'observer ? Sinon, le plus important est la rapidité de calcul et son application aux commandes de missiles »

« La rapidité de calcul est une chose », dit Licos, « Les capacités de calcul sont autrement importantes. Les machines calculent ce qu'on les programme à calculer. La question que tu soulèves, donc, celle de l'apport de l'informatique à l'usage du langage et de la pensée, devrait intégrer l'emploi du langage et de la pensée mathématiques. »

« Ta remarque est géniale », dis-je. « Je trouve évidemment que les relations complexes entre mathématiques et langages ne sont jamais à ignorer. »

Voilà comment notre séminaire travaille quand nous décidons de dîner ensemble.

L'on coupe en rondelles des carottes préalablement épluchées, que l'on fait bouillir dans un fait-tout. Quand elles sont assez tendres (disons quinze à vingt minutes après ébullition), on les égoutte et les fait revenir dans une grosse poêle d'huile d'olive (grosse si nous sommes huit). C'est bon, c'est très fin.

C'est une recette de mon pays. On appelle cela des « carottes braisées », c'est moi qui m'en suis occupé.

Le 16 novembre

Mohammed Ben Salmane parvient habilement à se faire le porte-parole du monde arabe. Il y parvient d'autant mieux qu'il se fait moins celui du Sunnisme. Aussi les relations avec l'Iran se sont-elles apaisées ; elles sont même devenues cordiales, amicales. La si fameuse division entre Chiisme et Sunnisme, si chère à l'Ouest Sauvage, perd de sa substance, si elle en eût.

Les Chiites paraissaient très minoritaires au vingtième siècle. On en voit maintenant partout, nombreux et souvent majoritaires. Ce doit être une lointaine conséquence du principe westphalien que le peuple a la religion du monarque.

On les voit même où ils ne sont pas : les Houthis seraient des sortes de Chiites. Non, les Houthis sont des Houthis. Tout n'entre pas dans la stricte partition entre Sunnites et Chiites.

Tous les Musulmans ont reconnu la succession des Imams jusqu'au sixième. À partir du septième, ça se complique.

C'est à l'autorité du khalife que ce sixième imam faisait de l'ombre. Maintenant il n'y en a plus, ni d'imamat ni de khalifa.

Le 17 novembre

« Tu as dû remarquer qu'aucune acception du substantif "religion" n'a le même sens selon à laquelle il s'applique. »

« C'est comme le substantif "jeu", me répond Nadina. « Aucune acception assez générale ne saurait les recouvrir tous. Toujours l'on trouverait des jeux qui échappent à la définition commune. C'est évidemment une différence, qui rend autrement complexe l'élaboration d'une théorie de la religion, que d'une théorie des jeux. Georges Bataille dût avoir plus de mal que Roger Caillois », dit-elle, mettant à profit les recherches pour son doctorat.

« De nombreux substantifs n'ont aucune acception bien définie », ajoute-t-elle.

« Moi je les aime bien ceux-là. »

« Ce serait certainement une mauvaise idée, tu as raison, que de demander aux législateurs de leur en donner une. »

« Ces mots là permettent de les employer avec plus d'acuité que les autres. »

« Explique-toi. »

« N’ayant aucune définition assez précise pour y prendre des appuis solides, l’on doit en chercher surtout sur les choses qu’ils nous servent à désigner. Tu dois mieux savoir ce que tu dis, si tu préfères. »

« Je comprends. »

Le 18 novembre, fin d’automne

C’est beau un soir qui tombe avant que les vitres ne deviennent des miroirs opaques.

Les fins du jour sont certainement ce que l’automne qui s’achève a de plus beau à nous offrir.

Le 19 novembre, écrire au soleil

Il fait un temps épouvantable. Le vent hurle et emporte tout. Pourtant l’air n’est pas bien froid, sauf au petit matin ; je n’ai pas encore sorti mes gants. Le soleil, lui, parvient toujours à faire une petite apparition l’après-midi. Le temps n’est donc pas aussi épouvantable qu’il le paraît. Il suffit de connaître quelques petites places abritées et bien ensoleillées. J’aime écrire dehors.

Il manque un mot dans la langue française, une locution pour se placer au parfait équilibre entre le verbe aimer, et sa négation : ne pas aimer. Cette locution manque, et c’est curieux, car la plupart du temps, nous en ferions davantage usage que des deux autres.

Hier, Sinta m’a proposé de nous asseoir à l’ombre. Je lui ai répondu : « je n’aime pas m’asseoir à l’ombre quand il fait un si beau soleil. » Par honnêteté intellectuelle, je me suis senti obligé de préciser que mon affirmation était en réalité fausse. « Il est abusif », ai-je cru bon de préciser, « de prétendre que je n’aime pas m’asseoir à l’ombre. C’est littéralement faux, ou pour le moins très abusif. Mais, comment dire ? Je ne peux que m’abstenir de dire “j’aime”. En réalité, ni j’aime ni je n’aime pas. »

« Voilà une fort intéressante précision », fait-elle, amusée.

« Pour être exact, il serait aussi erroné de dire “je n’aime pas” plutôt que “j’aime”, et c’est pourtant ce que la langue force à choisir quotidiennement, comme je viens de le prouver. »

« Je te rappelle qu’en français les verbes ont des adverbes, comme dans toutes les autres langues. Tu pourrais moduler, par exemple, le verbe aimer par un “j’aime bien”. »

« “J’aime bien”, ce n’est pas l’exact point médian entre aimer et ne pas aimer. »

« Tu as des quantités d’autres adverbes à ta disposition. »

« Le fait est que tu dis presque toujours, d’une façon erronée : je n’aime pas, comme je viens de le démontrer. Je crois qu’il est difficile d’infirmer que de tel énoncés n’auront aucun impact sur ta pensée. À force de dire “je n’aime pas”, tu seras induit à ne pas aimer. »

« Où veux-tu en venir ? »

« Je ne fais qu’un constat, et j’en conclus que si l’on ne se décide pas, nous autres francophones, à trouver une locution correcte, l’on devrait pour le moins n’employer la négation du verbe aimer qu’avec une extrême prudence. La plupart du temps, tu n’as aucune idée de ce que tu penses sans l’articuler sur du langage. Imagines-tu ce que finira par provoquer l’abus des mots “je n’aime pas” ? »

Sinta a paru alors ce rendre-compte de ce que je lui disais. Son regard est devenu lointain comme si elle en voyait toutes les conséquences.

« Enfin, ce que j’avance s’inscrit quand même dans une nuance limitée de sérieux. »

Le 21 novembre, sidérurgie à Dirac

L’usine sidérurgique de Dirac n’est pas bien grande, mais elle fabrique un excellent acier. Elle a de particulièrement hautes cheminées qui tentent de rejeter leurs fumées le plus loin possible des habitations. Elles finissent nécessairement par retomber, même quand un vent fort les chasse vers les forêts ; c’est inévitable. Tout le monde a pourtant besoin de bons aciers.

Les épais panaches qui s’échappent sur le fond de la vertigineuse falaise de l’Actar, produisent un effet puissant que je n’avais encore jamais remarqué. Je ne m’en approche jamais à ce point. Je n’ai aucune raison de marcher jusqu’à ce quartier où l’on ne trouve que des bar-restaurants de sidérurgistes. Les grandes vitres de leurs façades reflètent roches, panaches sombres et ciel immense.

La face nord de l’Actar avec ses à-pics vertigineux, est de granite rose, légèrement rose. La fumée finira-t-elle par le ternir ? Je ne manque pas de m’en inquiéter, imaginant mal comment des armées de sableurs accrochés aux parois sauraient restaurer leurs couleurs d’origine ; un rose très pâle, virant parfois à l’ocre- rose.

Mais l’acier, superbe, qui sait parfois s’habiller de lumières mieux que le plus bel argent, ne vaut-il pas quelques sacrifices ?

« De la fumée incolore », me dit Ismaïl, qui m’a proposé de me faire visiter la fonderie. Mais j’insiste : « elle est noire. »

« Non, elle est opaque. Le soleil la fait paraître noire à contre-jour. Ce n’est que de l’ombre. La fumée est raffinée à la base des cheminées. »

Je peine à le croire. Je me dis qu’un poète ne me mentirait pas, je n’ose pas le contredire.

Le 22 novembre, les lames de Dirac

Les fonderies ne s’arrêtent jamais. Quand un haut-fourneau a été lancé une première fois, on ne peut plus l’éteindre. Tu le savais, bien sûr.

La chaleur est incroyable pour les ouvriers qui font couler le précieux alliage. Ils sont cuirassés d’amiante et casqués d’un cube du même matériau à la face vitrée. Je ne sais comment ils parviennent à rester là des heures.

Pour les équipes de nuit qui arrivent et qui partent en plein gel, le cœur est mis à rude épreuve de ces chevaliers modernes. « Ils sont jeunes », m’a appris Ismaïl, « et par décret, ils n’y restent pas de longues années. »

Les nouvelles fonderies sont récentes mais on fabrique de l’acier depuis longtemps à Dirac. Ses lames étaient célèbres.

Le temps passe

Le 25 novembre, des outils pour la pensée

L'entité sioniste, comme se plaisent à l'appeler les Iraniens, semble avoir beaucoup changé, quoiqu'elle demeure ce qu'elle paraissait être : un territoire tenu par les États-Unis, plus qu'un pays des Juifs. Ce sont les États-Unis qui paraissent surtout être devenus différents. Ils ne sont plus la première puissance militaire, ce qui change tout, ni la première puissance de quoi que ce soit.

Ils manquent d'armes, manquent d'industrie pour les produire. Leurs armes sont trop chères, au-dessus de leurs moyens, et elle sont surtout technologiquement dépassées. Elles datent toutes du siècle dernier. Les États-Unis ne paraissent donc plus capables de soutenir leur entité sioniste.

Comment connaître la part des Israéliens qui ont compris que les États-Unis n'ont plus les moyens de les protéger, et que la seule puissance qui les possède et en ait l'intention est la Fédération de Russie ? Ceux qui ne l'ont pas encore compris, combien de temps leur faudra-t-il ?

Ce n'est pas l'attaque du Hamas du début de ce mois qui place Israël en face d'un danger existentiel, c'est l'affaiblissement des États-Unis.

Je tends à partager cette analyse de Sariana.

La neige tombe sur Dirac depuis quelques jours. Je n'arrive pas à me réchauffer. Il ne fait pourtant pas atrocement froid. C'est la vue de l'épais tapis blanc qui me glace intérieurement.

Cette saison fait naître en moi une irrépressible impatience de voir les journées s'allonger. Elles n'ont même pas encore fini de rétrécir.

Sinta donne encore quelques cours. Pourquoi arrêter quand on fait bien ? Ses élèves l'inspirent dans ses recherches, dit-elle. Que cherche-t-elle ? Si je le savais, je l'aiderais volontiers à trouver.

La France, la langue française, la culture, la civilisation…, cela n'a pas grande existence pris séparément : pris sans l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie… Ce sont ensemble qu'elles ont fait la civilisation occidentale. Elles s'y sont prises, nations, langues, peuples…, en traduisant ensemble le latin dans leurs langues vernaculaires ; en se passant, les unes et les

autres, dans le filtre de traductions réciproques, se fondant sur le nouvel esprit scientifique : la science moderne. L'arabe et le persan ne s'y sont pas pris autrement en traduisant le grec pour fonder leur civilisation.

Tu comprends ce que je veux dire ? Tu n'as pas l'une sans l'autre. Elles ne fonctionnent pas seules, et n'auraient rien fondé qui ressemblât à la Civilisation Occidentale Moderne.

Cette dernière ne se comprend qu'à travers les traductions du latin dans les langues vernaculaires. Tu comprends ? Je parle d'un niveau de fusion, un alliage, devrais-je dire.

– Un métissage ?

– Non, pas du tout. Un métissage ne serait qu'un croisement. Qu'étaient les langues d'Europe avant ? Qu'étaient les nations d'Europe ? Chaque langue d'Europe doit aux autres autant qu'elle leur a donné.

C'est comme l'acier qui n'est pas un simple mélange de fonte et d'étain (enfin je crois), mais autre chose de nouveau. Tu sais de quoi je parle mieux que moi, c'est le centre de tes recherches.

Nous avons continué par une conversation passionnante sur ce que Leibniz écrivait dans sa correspondance sur la langue allemande : qu'elle s'était avant tout construite sur l'industrie, et qu'elle s'était donnée un bon vocabulaire appliqué aux métiers, offrant une base solide et pragmatique à la pensée.

Leibniz était déjà sans le savoir un parfait détracteur de Heidegger, Heidegger qui disait que « la science ne pense pas ». La science n'a peut-être pas vocation à penser ; ce ne sont pas proprement des pensées que nous attendons d'elle, mais elle forge les outils pour penser.

– C'est cela, a insisté Sinta, ne pas commencer tout de suite par produire des biens et des idées ; fabriquer d'abord ses outils, comme le préconise Descartes dans ses *Régulæ*.

Le 2 décembre, nostalgie du plein air

Les sciences, ce sont un peu des vitamines pour la pensée. Pourquoi Sinta et moi les voyons-nous un peu ainsi, et pourquoi ni elle ni moi ne nous sommes orientés vers les sciences, mais vers les lettres ? Je le sais un peu pour ce qui me concerne, mais pas pour elle.

Je suis bien revenu de l'éblouissement que m'avait d'abord causé la découverte des lettres.

Ce ne sont pas pour des bonnes raisons que j'ai opéré mon choix : c'est par paresse. Je ne prétends pas que la paresse ne soit pas une bonne inspiratrice. La recherche du moindre effort conduit souvent sur de fantastiques chemins de traverse.

J'ai appris plus tard que la mathématique offrait aussi des cheminements de moindre effort. Si j'avais su.

Le froid commence à piquer dehors. Il va devenir impossible d'écrire en plein air.

J'ai heureusement trouvé des gants de laine suffisamment fins pour écrire, et suffisamment épais pour garder les doigts au chaud. Mon écriture en devient difficilement lisible, même pour moi.

Je déteste cette saison.

Le 3 décembre, Asie du Sud-Est

Je ne savais pas que la Malaisie était une si grande productrice de puces électroniques. Le monde a changé sans que je m'en aperçoive.

J'ai toujours eu un attachement pour les régions de la Sonde, d'abord pour leurs musiques. À la fin du siècle dernier, depuis les génocides anti-communistes, ces régions semblaient s'être endormies, se faisant des paradis pour touristes occidentaux. Elles se sont depuis tracé des avenirs, qui ont entraîné derrière eux leurs passés.

Le monde a décidément changé sans que je n'en ai vu précisément le mouvement de bascule.

Ce changement, on le perçoit d'ici, quoi que ces régions sont toujours lointaines ; si près des grandes fosses océaniques, quand on est si près ici du toit du monde ; si chaudes quand il fait ici si froid. Aussi loin qu'on en soit par la géographie, nous sentons leur présence.

J'ai rencontré des étudiants indonésiens à l'université. Ils étudient l'évolution des diverses langues arienne, persan, farsi, ourdou…, sous l'influence de l'arabe et des langues sémitiques.

J'ai parlé avec l'un qui prépare une thèse sur l'Empire Moghol : « l'Empire Moghol et ses rapports à son voisinage ». Je savais déjà que l'histoire des Moghols n'est pas indifférente à celle de l'Indonésie.

Je ne sais plus qui est le premier à avoir mis en circulation l'expression « Orient compliqué ». Il parlait du Moyen-Orient, qu'aurait-il dit de l'Asie du Sud ?

Les routes maritimes rapprochent davantage. Le Yémen et le Golfe Persique sont moins éloignés de l'Indonésie que ne diraient les distances en kilomètres.

Une guerre civile a éclaté en Birmanie, une vraie guerre. Les rebelles sont bien armés et bien organisés, et ils ne paraissent pas loin de l'emporter aux dernières nouvelles. On n'en entend peu parler, distrait par des conflits qui semblent majeurs, en Judée et en Tauride, je veux dire en Ukraine. L'on ne perçoit pas bien de qui ils auraient reçu leurs armes et leurs divers moyens. Il ne semble pas que ce soit par l'Ouest Sauvage cette fois.

Les puces électroniques, ça évoque la haute technologie, et c'en est, ne le nions pas, mais ce n'est quand même que de la lithographie, une micro-lithographie, oui, mais rien de plus.

La Chine, l'armée chinoise est bien positionnée face à la Birmanie. La frontière n'est qu'à deux pas de la capitale. Les divers maquis armés se sont unifiés, notamment ceux des Rohingyas. Il semble que l'Inde soit prise à contre-pied de sa politique étrangère.

J'ai entendu une musique sur la chaîne de radio locale, où se mêlait un air de luth, une musique persane ; et celle du handpan qui rappelait les gongs soundanais. Ces rythmes différents, dont l'un évoquait les pentes rocheuses de hautes montagnes, et l'autre les mangroves où coulent des fleuves tranquilles, s'harmonisaient avec un naturel inédit. C'était beau, très beau.

Le 5 décembre, un regard émerveillé

Les jours passent si vite que la nuit le sommeil ne vient pas. Heureusement, le jour se lève si tard qu'il n'est pas utile de se réveiller tôt.

Sinta m'a apporté le café au lit ce matin. J'ai apprécié. En temps normal, je suis plus matinal qu'elle.

Sinta a conservé une incroyable capacité d'émerveillement. Elle est pourtant à peine plus jeune que moi, et elle a dû en voir des chats qui traversaient des jardins sous les arbres, des branches qui dépassaient de murs, des moineaux qui sautillaient sur des trottoirs, des étoiles qui se plaçaient exactement entre les pointes du croissant lunaire… Tout l'émerveille comme une enfant. À ses côtés, le monde paraît plus beau, et sa présence m'est précieuse.

« L’important est de rester en éveil », dit-elle. « De rester vivant, les sens en éveil ; toujours vivant, le sens de la beauté. » Bien sûr, l’on trouvera peu-être un peut fade de le dire. Le faire est mieux. En serais-je capable sans elle ? Le monde est plus beau en sa présence.

Sinta dit que l’Islam l’a aidée à conserver son sens de la beauté. Je comprends comment elle s’en est servi ; comme d’autres du Bouddha ; des Védas ; de la Thora,… Encore doit-on s’en servir.

Mais je crois surtout qu’elle doit de demeurer ainsi à son tempérament amoureux. Je me suis donné la missions de veiller sur lui comme un jardinier attentif.

Les yeux de Sint sont merveilleux, émerveillés plutôt par la beauté du monde.

Le 8 décembre, game over

L’on dit qu’Israël veut faire un génocide à Gaza, mais l’on n’est pas obligé de le croire. On dit que les États-Unis tentent de retenir les Israéliens, en les armant et les ravitaillant, en leur fournissant les obus, les missiles, le ciblage, tout ce qui leur est nécessaire, assurant leur protection avec leurs flottes en Méditerranée et dans la Mer Rouge. Israël n’est pas en situation de décider de quoi que ce soit.

Les États-Unis ont donc décidé un génocide, et en rejettent la responsabilité sur Israël. Si l’affaire tourne mal, et déjà elle tourne mal, ils feront comme d’habitude.

L’on dit que le Hamas a commis des crimes épouvantables, mais l’on n’est toujours pas obligé de le croire. Le temps qui passe révèle de toujours plus nombreux pans étranges de cette attaque, qui n’était peut-être pas autant une surprise que l’on a voulu le dire, qui semblerait plutôt avoir été par avance exploitée pour préparer un génocide. C’est du moins, vu d’où je suis, ce qui semble.

L’ancienne grande puissance se débat avec l’énergie d’une bête qui tente d’échapper à la mort.

Le 9 décembre, retour des chasseurs montés

Farzal m’assure que je me trompe sur la Birmanie, Le Myanmar nous disons maintenant. L’Orient est particulièrement compliqué au Sud-Est.

Il a probablement raison. Il est mieux renseigné que moi. Cette unification de plusieurs maquis à « la va comme j’te pousse » ne

m’inspire aucune confiance. Je me suis un peu renseigné depuis. D’un autre côte, je ne saurais croire que l’Ouest-Sauvage soit capable de réussir un quelconque « coup » ces temps-ci.

Il semblerait, selon Bhadrakumar, un excellent commentateur Indien, ancien diplomate, sur son site *Indian Punchline* que je consulte régulièrement, que ce soit l’avis des ministres des affaires étrangères russe et indien, qui viennent de se rencontrer.

Les chasseurs de Farzal ont recommencé à circuler à cheval dans les boulevards de Dirac pour rejoindre la campagne environnante. L’on ne se défait pas des vieilles habitudes. Je n’étais pas le seul à qui manquaient le spectacle de ces altiers cavaliers. Il n’y a pas d’hélicoptères pour tout le monde ; et pour patrouiller sur le terrain, il n’y a jamais eu mieux qu’un peloton monté.

Le 11 décembre, un koan de Shimoun

« Les crépuscules ont commencé à se faire moins tardifs, je guette le moment où le soleil va se coucher sensiblement plus tard. Pour l’heure, il est plutôt derrière la couche de nuages qui le rend bien pâlot, mais il réchauffe cependant. »

C’est ce que je confessais à Shimoun en prenant un café devant la gare près de l’université. Je lui disais aussi :

Les crises, les médias du monde entier ce cessent de parler de crises ; des successions sans fin de crises… Un tel emploi de ce mot n’est pas bien conforme à son sens. Une crise est supposée être bien circonscrite dans son temps, ses causes et ses effets.

Il n’y a pas de crises à proprement parler, au pluriel ni au singulier : plutôt assistons-nous à l’émergence d’une nouvelle civilisation. Nous la dirons asiatique, ou orientale, la Civilisation Orientale Moderne pour dire vite, et se laisser le temps de la désigner mieux.

Elle ressemble à la Civilisation Occidentale Moderne comme une sœur, possédant certainement les mêmes gênes. Elle en a beaucoup conservé, notamment ce dont sa sœur cadette a fait fi : Pico Della Mirandola, Fissin, Galillée, Descartes, Leibniz…

Qui en connaissaient les prémisses au temps où la modernité essaimait ? Des réseaux improbables dont ni les Chinois ni les Turcs ne voyaient rien. L’Ouest Sauvage les a maintenant oubliés.

« Le climat va encore refroidir, mais la durée d'ensoleillement va vite s'allonger maintenant », conclut Shimoun à la façon d'un koan Tchan.

Fragments de dialogues

« Si nous avons bien compris, l'objectif le plus concret dans cette guerre, le plus décisif et le plus facile à reconnaître qu'il ait été atteint, est que l'Otan déplace ses bases nucléaire jusqu'à la ligne de mille-neuf-cents-quatre-vingt-dix-sept. »

« Ce but, nous ne doutons pas que la Fédération de Russie l'atteigne, d'autant qu'il est dans l'intérêt général, car la proximité de ces installation adverses, comme on l'a déjà vu dans le passé lors d'incidents, est dangereuse pour chacun ; mais nous ne voyons toujours pas comment la Fédération l'atteindra. »

« La guerre génocidaire des États-Unis en Palestine est déjà perdue, comme la campagne d'Ukraine. Deux mois et demie, c'est long, beaucoup trop long pour un discret génocide qui prenne chacun de court. Nul ne sait exactement ce qui se passe à Gaza, mais nous n'avons ni besoin d'images ni d'informations circonstanciées pour en connaître l'essentiel. Nous savons au moins que le Hamas bouge encore. Nous savons aussi que du phosphore blanc a été lancé sur la population libanaise. Il est trop tard maintenant. »

« Les nostalgiques de l'ancien génocide en Europe et ceux qui souhaitent en entreprendre un nouveau ont vu leurs destins réunis par la même puissance tutélaire. Ils peuvent savoir maintenant qu'ils n'ont plus beaucoup à en attendre. »

« Je crois la Fédération et ses alliés attentifs à ne jamais acculer leurs ennemis à des actes désespérés. Ceux-ci y ont toujours soupçonné de la faiblesse et de l'indécision, et c'est tant mieux : leur myopie les protège du désespoir, et les dissuade de réactions fatales. »

Ce qui nous possède

Le 15 décembre, réflexions philologiques

Tout ce qui est réel, si l'on y avait réfléchi avant de le connaître, nous serait apparu impossible.

Quant nous connaissons la réalité, nous ne sommes jamais en peine pour en trouver d'autres explications. Elles nous font oublier les premières : celles qui nous avaient convaincus que ce qui est pourtant réel ne peut pas être.

– Donne-moi un exemple.

– Ils sont sans nombre : que la terre tourne, ou encore qu'elle soit ronde.

– Tu veux dire que nous n'avons pas besoin d'explications pour asseoir nos certitudes ?

– Non, mais toujours nous en cherchons, qui n'en établissent jamais. Les évidences n'en ont pas besoin. À peine servent-elle à fonder les raisonnements.

Nous avons souvent des conversations aussi abruptes qu'abstraites Licos et moi. Il a fortement progressé en français depuis qu'il participe à mon atelier. Je sais que c'est ce qui lui importe : frapper dans la langue française des formules précises et dépouillées de toute fioritures. J'ai dû me répéter ses paroles mentalement pour bien les comprendre.

Ses phrases étaient bien construites sans qu'il ait dû hésiter et se reprendre. C'était assez difficile me semble-t-il. C'est écrire et penser ainsi en français qu'il attend surtout de mes ateliers.

Il me semble que si l'on en est capable dans une langue, on doit l'être dans les autre, quoi que… elle ont toute des biais qui nous y aident ou nous égarent. Le français en a de singuliers. Je l'entraîne à les négocier.

Le 17 décembre, Rome et Jérusalem

Je n'ai jamais lu Théodore Herzl, mais je suis tombé sur des citations contradictoires. Je n'ai pas d'urgence à faire le tri. J'ai lu Moses Hess, et je l'ai trouvé fort intéressant.

Personne ne le dit, mais je crois que Hess devrait être lu comme une critique constructive de Joseph Proudhon. Proudhon a fait une

archéologie du droit dans son *Qu'est-ce que la propriété*, dont il cherchait les fondements dans celui de Rome.

Hess critiquait aussi Karl Marx, Bruno Bauer et Max Stirner, comme l'on peut s'en douter. Hess, parmi ces docteurs en philosophie était le seul collaborateur juif de la Gazette Rhénane. « La question juive » préoccupait alors vivement ce qu'on appelait « la gauche hégélienne ». Elle relativisait tout autant les théories de Proudhon que celle de Feuerbach : *l'Essence du Christianisme*. Hess apportait un point de vue alternatif, ouvrant un autre regard fondé sur le droit sémitique : *Rome et Jérusalem*.

C'est tout à fait intéressant. Par sémitique, je désigne toute la péninsule arabe. Il y aurait donc un genèse alternative du droit. S'il en existe une autre, il ne doit pas y en avoir que deux. Une archéologie du droit chinois mériterait l'effort d'y chercher.

Je ne partage pas cette approche des savants qui divisent toute histoire en étapes successives. Le droit sémitique et le droit romain ne se succèdent pas. Le droit romain ne me paraît pas non plus un quelconque parangon de l'éthique conduisant à un droit contemporain universel. Pour Proudhon non plus qui invitait justement à le dépasser par une critique radicale de la propriété.

Le droit romain est basé sur la terre, le territoire partagé entre autant de citoyens. C'est ainsi que le citoyen est défini, comme le copropriétaire d'un espace foncier dont l'ensemble constitue la nation (pour faire bref).

À l'époque où j'ai lu l'ouvrage de Hess, il était mis à contribution au service du sionisme. Il n'en apportait pas moins un éclairage fort intéressant sur l'Islamisme nouveau ; islamisme entérinant la mise en bière du nationalisme arabe dans laquelle l'état israélien venait de planter les derniers clous après l'affaire de Suez. Il le remplaçait par un nationalisme musulman sur le même modèle que le nationalisme juif. Pourtant, si j'ai bien compris, Hess n'était pas un nationaliste ; il mettait la barre plus haut.

Le 18 décembre, qu'est-ce que s'entendre

J'ai dû parler à mon voisin, c'est plutôt celui de Sinti, pour une affaire de canalisation qui traverse sa propriété pour rejoindre notre citerne. Son voisin ne parle pas un mot de français, mais très bien l'anglais.

Je craignais d’être en peine pour m’expliquer. Je ne suis pas bon à l’oral en anglais, je le prononce mal et je ne dispose pas d’un vocabulaire riche pour tout ce qui concerne l’immobilier. Même en français, j’ai parfois du mal à comprendre un syndic.

D’autre part, les lois à Dirac s’inspire moins de celle de Rome que de celles de Jérusalem. La différence n’est probablement pas grosse en ce qui concerne notre problème, et je ne m’attends pas à évoquer les grands principes. Cependant, comme l’eau justement, ils tendent à capillariser.

À ma surprise, j’ai parlé un anglais fluent que notre voisin comprenait aussi bien que j’entendais le sien. D’habitude, je prononce si mal l’anglais que l’on peine à me comprendre. Cette fois non, je n’aurais pas été plus clair si j’avais dû parler à un parfait francophone.

Pour Rome tout ce qui est dans le territoire appartient à son propriétaire, comme ce qui est dessous ou dessus. Pour Jérusalem, la terre et ce qu’elle contient appartient à son Créateur. L’on ne peut posséder que le fruit d’un travail humain. Si ce travail provient d’un territoire, l’on ne doit pas priver de son usage celui qui travaille sur et grâce à lui.

Pas de rente foncière ici ; et ce dont on ne fait rien, l’on ne saurait le posséder longtemps. La loi encourage les coopérations et les mises en commun. Comme je m’en doutais, tout cela n’avait aucune incidence avec ce dont je venais parler.

J’ai déjà fait cette remarque que notre niveau de langue varie selon avec qui l’on parle. Il m’a semblé que j’employais un anglais irréprochable, et que je ne l’avais jamais aussi bien prononcé. Je ne cherchais pas mes mots qui coulaient naturellement comme si je m’exprimais dans ma langue maternelle ; et notre voisin qui paraissait parler lui aussi dans sa propre langue, se faisait parfaitement comprendre et devançait mes pensées.

J’étais très content de moi, et lui m’était fort sympathique.

Le 19 décembre, Marseille baroque

Les gens commencent à être emmitouflés et ils marchent vite. Je ne trouve pourtant pas qu’il fasse bien froid. Le vent en donne seulement l’impression, mais l’air n’est pas glacé. Il suffit de se mettre à l’abri.

Le soleil est resté tard caché par les nuages, il n’est sorti que maintenant, vers quatorze heures. Voilà qui donne l’impression d’une

journée glacée. Elle ne l'est pas ; le gel a à peine tenu. Au soleil, il fait même chaud.

Je suis nostalgique de Marseille. Son âme baroque me manque. Marseille est la ville la plus baroque que je connaisse, populairement baroque.

Le baroque est tourmenté, et tout l'est à Marseille : son relief, sa végétation, les troncs convulsifs des pins, les buissons hirsutes. Le baroque a plu à Marseille. Il est partout, il est de toutes les époques. Chacun a mis sa touche de baroque ; imitant dans le ciment la roche brute, le bois convulsif pour les entrées de jardin, et plus tard, de garage.

Le baroque est si bien chez lui, qu'il devait être déjà là avant qu'il ne fut inventé en Europe, avant Michel Ange qui en fut dit-on le précurseur. Marseille fut toujours une ville de citoyens, depuis l'antiquité, aussi voit-on des maisons modestes dont les portes sont somptueusement décorées de frontons baroques. L'on sent pourtant de la propension au classique, mais Marseille ne sait pas être classique.

La terre, la nature de l'espace qui était déjà là, dès les premiers jours des Phocéens, avant-même qu'on ne bâtit, a de fortes prérogatives, et cet espace est baroque. La rade vous produit des aubes et des crépuscules baroques tous les soirs et tous les matin. La peur vous en saisirait si vous vous laissiez submerger. L'on ne connaît aucun site sur terre qui soit aussi baroque que celui-ci.

Sans doute cherchera-t-on à l'atténuer car il ne produirait pas aujourd'hui l'effet touristique espéré, mais l'on n'y peut rien. Marseille est ainsi depuis toujours, avant l'homme, dès le temps de ses épaisses forêts de chênes peuplées de sangliers, et de bouquetins sauvages sur les flancs abrupts des falaises.

Les oiseaux de mer, planant comme d'intemporels ptérodactyles, longent les vertigineuses failles calcaires qui évoquent une autre ère géologique, dans des cris de démence.

Dirac, dominée par sa forteresse et cernée de montagnes escarpées, n'offre pas non plus une image paisible, surtout dans le froid et la grisaille de l'hiver, mais ce n'est rien comparé à Marseille, même quand s'envolent les noires volées de choucas inquiétés par les hélicoptères de combat.

Marseille est dominée au loin par la haute falaise dans une grotte de laquelle avait trouvé refuge Marie de Magdala, la plus baroque des évangélistes, avant de retourner à Éphèse.

Le 22 décembre, ce qui semble futile

L'air est sec aujourd'hui et l'on distingue bien jusqu'aux lointains. Depuis des jours que le vent souffle, il a desséché l'atmosphère. L'air est sain, on le respire avec plaisir. Le ciel est très bleu, avec de tout petits nuages vaporeux qui courent vite.

Je me suis assis face au vent. Il n'est pas bon de l'avoir dans le dos. Tant pis, j'ai renoncé au soleil de face. J'ai déjà assez bruni. Hier, j'avais la peau d'un indien.

Je suis satisfait de ma veste fourrée sans manche que j'ai achetée l'an dernier. Elle favorise ma carrure et me fait une taille élancée. Je ne parais plus mon âge malgré ma barbe et mes cheveux tout blancs.

Depuis que je l'ai, je remets mon blouson fourré. Il m'avait tellement plu dès que je l'ai vu, que je n'avais pas remarqué qu'il ne possédait que deux poches sur le devant, desquelles tout tombait ; elles ne servaient qu'à y glisser les mains. Je ne le mettais donc jamais. Maintenant, j'utilise les poches de ma veste sans manche que je garde dessous, et je le porte tous les jours tant il est chaud et confortable.

Je ne me préoccupe plus que de choses futiles ces temps-ci. Je m'en réjouis. Pour l'inquiétude, j'avais déjà donné.

Ces préoccupations sont en réalité moins futiles qu'elles ne le paraissent ; je cherche à plaire à Sinti.

Le 23 décembre, les odeurs

J'ai oublié l'odeur de la mer. À Marseille, on la sent partout, parfois forte, parfois imperceptible selon d'où le vent souffle. Elle m'a quitté. Je la herche, mais je ne m'en souviens plus. Pourrais-je écrire à un ami pour lui demander de m'envoyer un flacon d'eau de mer ?

Les odeurs de Dirac ne sont pas désagréables pourtant. Maintenant que l'air est si pur, je les respire avec gourmandise. L'odeur des planches mouillées, des planches de sapin, tant de fois trempées par la pluie et séchées par le vent au fil des jours, tu ne connaîtrais rien d'autre au monde, que tu ne serais pas né pour rien.

À Gaza, l’on doit sentir la charogne. Tant de corps doivent pourrir parmi les décombres et les agonisants. Parents, enfant, tous pourrissant.

Les États-Unis sont-ils enfin en train de nous débarrasser de cet usage de l’holocauste qui a tant servi de vertu pour le sionisme ? Je ne dis pas que l’extermination des Juifs d’Europe et de Russie fût un mythe, loin de là : comme l’extermination des Palestiniens.

L’odeur me vient de la charogne, et j’ai perdu celle de la mer.

Le 25 décembre, senteurs matinales

Nous avons fait un réveillon pour la Noël grégorienne. Sinta y a tenu pour me faire plaisir. La Noël grégorienne tombe plus près de l’équinoxe que la julienne, mais rien ne nous interdit de faire un second réveillon. J’ai eu peine à digérer la volaille à laquelle je ne suis pas habitué ; à moins que ce ne soit l’alcool, dont j’ai perdu l’habitude aussi. Un ballon de rouge ou de rosé en digestif de temps en temps. Je ne tiens plus l’alcool du tout.

Quand je pense à tout ce que je pouvais boire quand j’avais vingt ans, si je n’avais pas arrêté, je ne serais plus là pour t’en parler, dis-je à Sanpan qui m’a rejoint devant le lac.

– C’est pourquoi tu t’es arrêté ?

– Pas du tout, je n’y pensais pas. Ma vie a changé et je suis moins sorti le soir. J’en ai eu assez de porter des bouteilles. J’ai cessé d’écrire le soir en buvant des alcools forts ; j’ai écrit le matin en regardant se répandre le jour, et mon écriture a beaucoup changé.

Sanpan rit encore. Il est plus jeune que moi, mais je trouve qu’il conduit comme un vieux. Il a garé sa voiture presque devant la terrasse. Il l’a conduite et garée mollement, comme s’il craignait d’user les amortisseurs. Il a coupé le contact mollement ; il est ainsi , mais c’est comme ça qu’on l’aime.

S’il se garait un peu plus loin, ou si, comme moi, il venait à pieds, il serait moins enveloppé. L’on ne doit pourtant pas s’y tromper : il est un homme vigoureux. Je l’ai bien vu quand nous avons nettoyé le cours d’eau ensemble il y a un an ou deux. Il est comme un ours, avec sa courte barbe noire, et des yeux perçants discrètement bridés.

« Tu ne pouvais pas te garer plus loin », lui ai-je dit quand même. « L’on sent d’ici ton moteur. »

« Les odeurs de voitures sentent bon le matin dans celles de la rosée », m'a-t-il répondu.

Le 26 décembre, hébraïsme et sionisme

Ça va mieux. Il semblerait que ni la volaille, ni l'alcool ne soient la cause de mes embarras gastriques. J'ai dû boire trop de lait. Ces derniers temps, je me suis mis à prendre souvent un verre de lait froid l'après-midi, et puis de plus en plus souvent. Ce qui va favoriser la croissance d'un enfant est beaucoup moins bon pour un corps adulte qui le digère mal. Mon barbier est catégorique.

Je suis bien sûr passé voir le barbier pour la pleine lune afin qu'il me coupe les cheveux et qu'il taille ma barbe. Les barbiers à Dirac ont presque tous fait quelques études de médecine, ils ont tous un diplôme d'infirmier. La tradition en remonte à la plus haute antiquité, à l'époque des royaumes grecs.

L'extermination du ghetto de Gaza m'a donné à réfléchir ces derniers mois, et tout particulièrement les thèse de Shlomo Sand et d'Henri Atlan. Elles paraissent toutes les deux au premier abord contradictoires ; mais il m'est apparu qu'elles pouvaient être complémentaires : tous les deux dédoublent à leur façon la « question juive » et la question israélienne.

Sand ne considère pas qu'il existe une culture ni une nation juive, mais une culture israélienne, avec naturellement, un peuple israélien, une littérature israélienne, un théâtre, un cinéma…, israéliens : une nation israélienne. Elle n'existe pas depuis longtemps, pas plus qu'une nation, un peuple, une culture…, palestiniennes ; mais un demi siècle suffisent bien à produire un peuple ; à en produire deux, comme l'on ne saurait le contester.

Henri Atlan découple aussi à sa façon, très différente, les deux questions. Je ne me risquerais pas dans les méandres de son érudition, mais il est une évidence que je ressens par intuition : le Judaïsme, l'héritage hébraïque, me semble bien plus grand que même le plus « Grand Israël » ne saurait contenir dans quelque territoire, et certainement aucune nation israélienne, aucun sionisme.

L'extermination du ghetto de Gaza bouleverse les gens de Dirac comme un peu partout dans le monde, et beaucoup se sont mis à arborer des keffiehs. Sinta en a acheté un qui lui va très bien.

« Ça se porte avec tout », m’a-t-elle dit. « Pourquoi n’en mettrais-tu pas un ? Si cela pouvait favoriser la paix… »

Nouvel an

Le 30 décembre, l'Arabie pré-islamique

L'histoire de l'Arabie pré-islamique est surprenante. C'est comme si, avant l'Hégire, il n'y avait rien : tribus nomades errant entre dunes et puits, sans architecture, sans religion définie…, rien. Ce sont les Musulmans eux-mêmes qui ont entretenu ce mythe, les Musulmans perses pour l'essentiel. Les premiers historiographes étaient tous Perses. Personne par la suite n'avait intérêt à mettre en doute cette version, et les historiens contemporains se sont calés dessus.

Bien des traces demeurent qui nous convainquent du contraire. À l'époque du Prophète, en pleine guerre contre les Abyssins, la péninsule arabe était ravagée, et son réseau de canaux, détruit. L'on trouve une abondante documentation dans l'Encyclopédie Américaine sous les plumes de Marx et d'Engels qui y ont souvent collaboré, signant également des articles sur la Chine. Ils furent republiés dans les années soixante-dix par les éditions 10/18.

Il n'y aurait donc rien eu du royaume Sabéen entre le Jordan et et le Yémen, malgré l'architecture qui en demeure et les temples à de nombreuses divinités. Ce n'est pas ce qu'enseigne la littérature hébraïque, grecque et latine.

Ces royaumes étaient donc polythéistes, mais le monothéisme occupait une place importante, peut-être majoritaire. Qu'était ce monothéisme s'il n'était pas juif, s'il n'était pas chrétien, puisque les arabes résistaient au Abyssins qui tentaient de les convertir, et s'il n'était pas encore musulman bien qu'il se réclamât des héritages de Moïse et d'Abraham ? Je ne suis pas un érudit, mais la seule différence que je perçoive avec le dogme hébreux tel qu'il fut fixé, concerne le fils qu'Abraham devait sacrifier : Ismaël ou Israël. Les Musulmans ne sont donc pas illégitimes quand ils disent que le peuple qui a suivi Moïse dans la Sinaï était déjà musulman.

« Je n'avais jamais considéré les choses de cette façon », m'avoue Sinta pendant que nous prenons un café sur la terrasse, profitant d'un fugace soleil des derniers jours de décembre. « Si l'on ne dit pas que ceux

qui ont traversé la Mer Rouge avec Moïse étaient déjà musulmans, l'on doit dire que les arabes étaient juifs. Tu n'es pas un érudit, mais tu est quand même bien savant sur ces questions. »

« Je le suis surtout pour ce qui concerne Marx et Engels, et Reclus, et Kropotkine. »

« J'ai lu l'Histoire de Tabari, qui est bien dans l'esprit des historiographes persans dont tu viens de parler. Ils étaient de curieux historiens qui semblaient décidés à laisser ensevelie l'Histoire. Je crois qu'ils avaient très peur d'enseigner des inexactitudes. »

« Nous avons toujours à faire avec ces curieux historiens. J'ai lu Tabari moi aussi, mais je suis moins sévère que toi. Pour moi, il a contribué à lever le voile », dis-je en posant ma tasse. « Regarde, le soleil a déjà mis huit minutes de plus pour passer. »

Le 31 décembre, soir du réveillon

Eh bien le soleil ressort malgré les quelques gouttes qui sont tombées juste après midi. Dirac jouit d'un exceptionnel ensoleillement toute l'année, et ne manque jamais d'eau grâce à l'apport des glaciers.

Je me suis mis à me nourrir en abondance de figues sèches, de dattes, et aussi de fruits secs ; de noix de cajou, les seuls fruits secs auxquels je ne sois pas allergique. Quoique rien ne nous permette de les distinguer des autres, les noix de cajou sont d'une famille totalement différente des noix, des arachides, des amandes…, et je suis capable d'en manger sans dommage autant que j'en désire.

Ce nouveau régime m'est bénéfique, il m'a été suggéré par mon barbier. Il constitue un régime sain qui renforce le corps sans l'alourdir, et je me sens en pleine forme depuis que je ne bois plus de lait. J'ai encore perdu du poids et je songe à percer un nouveau trou à ma ceinture.

Pour le réveillon, ce soir Sinta va nous préparer un gratin de saumon à la ciboulette. C'est l'une de ses recettes et je m'en régale d'avance. J'ai trouvé au bazar un rosé de Bandol qui l'accompagnera bien.

Le 3 janvier, nouvelle modernité

Nous savons qu'une nouvelle civilisation est en train de naître, mais nous somme à son égard complètement aveugles. C'est déjà beaucoup de le savoir. Tout ce qui se trouve autour de ce point aveugle est d'une moindre importance, et sera dans tous les cas difficile à interpréter.

Les bars, les tavernes, les bistros eurent une importance considérable dans la civilisation occidentale moderne, et avec eux le tabac, le café, le thé. En auront-ils encore ; et sinon ?

Les rues aussi, et les places, les parcs… Les rues ont-elles encore un avenir ? Où les rencontres auront-elles lieu ?

Whu est venue à Dirac après le nouvel an. Elle rentrait de Singapour et nous a ramené quantité de photos et de vidéos. À Singapour se mêlent l'habitat le plus traditionnel, traditionnel de l'occident moderne, et un autre tout nouveau. Des tours, des jardins, des jardins verticaux…, mais les tours ne constituent pas un caractère de la modernité orientale. Elles répondent seulement à Singapour au manque d'espace. Un besoin de jardins et de végétation serait plutôt le caractère de la civilisation qui naît.

Les jardiniers y sont des ingénieurs, des chercheurs en biologie végétale, et animale aussi à Singapour, car l'on y trouve toute sorte de vie animale. Les ingénieurs du bâtiment travaillent avec des biologistes.

Whu n'a pas changé, toujours ses bottes qui claquent, ses pantalon cintrés, et ses chemises à fleur au col boutonné à la mode chinoise.

Le 4 janvier, une autre civilisation

Une nouvelle civilisation est en train de naître. Même ceux qui sont le plus proche de le deviner s'en soucient peu et s'interrogent plutôt sur l'avenir de l'occident. Oui, il y aura un avenir pour cet occident. L'occident ne va pas disparaître, du moins la civilisation de l'Europe occidentale.

Ce que sera cet avenir dépendra largement de la nouvelle civilisation qui s'épanouit. L'on devrait d'abord la questionner si l'on veut des réponses.

Il demeurera longtemps des départements de français dans toutes les universités du monde, et d'allemand, et d'anglais, même quand l'anglais ne sera peut-être plus la principale langue véhiculaire, et même d'italien, ne fût-il parlé qu'en Italie et en Suisse, et comportât-il de nombreux dialectes, et d'espagnol, et de portugais, ces langues ne fussent-elles plus proprement européennes, ni même occidentales… Bien sûr, la qualité de vie est menacée en Europe, et pour longtemps.

Il n'en résulte pas que le monde entier soit menacé. Oui, les insectes sont décimés et plus encore ; la vie dans les océans est en danger, mais ce sont des catastrophes qui passent avec la suite des siècles… ou pas.

« La question n’est pas celle de l’hégémonie, tu comprends ? “Quelle sera la plus grande puissance ?” n’est pas la bonne ; ni “quel pays héritera de la domination du monde?” ; “deviendra le berceau de la civilisation”. »

« Le monde pourra devenir pluriel, les peuples égalitaires, je n’en sais rien. Nous savons seulement déjà que nous voyons poindre une nouvelle civilisation qui sera ce que nous en ferons. »

« Et le capitalisme ? » m’interroge Shimoun. « Tu crois que nous assistons à la naissance d’un autre capitalisme ? »

« Je ne crois pas beaucoup à son avenir, ni qu’il ait à être remplacé. »

Le 6 janvier, une conférence

« Nous savons tous que le Mouvement Surréaliste fut la dernière grande aventure d’esprit de la civilisation occidentale. Elle en est l’achèvement, c’est-à-dire son apogée et son dépassement. » Je me suis livré pour ce début d’année à une conférence sur le Surréalisme.

« Je me souviens qu’à la fin du siècle dernier il n’était pas facile de faire comprendre à la jeunesse de France ce que fut la Révolution Surréaliste. Il m’avait alors paru habile de faire appel à Paul Valéry qui suivait un chemin parallèle avec plus de recul, et un sens à la fois de la longue durée et de la longue portée. Il donnait l’impression fallacieuse d’une modération, comme les Surréalistes offraient parfois celle tout aussi fallacieuse d’une révolte facile. Mais Paul Valéry était un auteur, à l’instar de Descartes dont il était fin lecteur, qui avançait masqué. Il n’existait donc pas de voie bien dégagée pour introduire au souffle révolutionnaire qui s’était répandu sur l’Europe après la Grande Guerre et la Révolution Bolchevique.

« Cette voie dégagée n’existe toujours pas, alors que le Surréalisme demeure la meilleure approche du tournant de civilisation de l’époque en cours. Il n’en existe plus rien en Europe aujourd’hui. »

Je m’étais encore engagé dans un projet compliqué. Heureusement, je me savais bien secondé par ceux que j’avais impérativement invités : Ismaël et Nadina. « Ne me laissez pas seul », leur ai-je déclaré. « J’ai besoin d’interventions éclairées dans la salle, qui sauront recadrer les chemins où je ne manquerai peut-être pas de m’embourber. »

Il n’y a pas de bon orateur. Tout est dans la relation avec ceux qui l’écoutent. Ceux qui m’écoutaient avaient bien saisi mon propos de

chercher les clés ouvrant sur l'histoire en train de s'effectuer. Loin de me poser des questions que je craignais difficiles, sans réponses précises et donnant à brasser de la confusion, ils furent les premiers à frayer le chemin.

Bien sûr, pour corser j'ai dû faire mon intervention en anglais. « Tu as bien fait de ne pas employer un programme de présentation », m'a dit Sharif.

Je ne me sers jamais de ces terribles outils à immobiliser la pensée. Même écrite, car j'avais écrit mon intervention (disponible en format portable), la langue demeure une musique.

Le 7 janvier, le vide médian

Il devient difficile de s'installer en plein air. Le froid a pris ses quartiers. Il arrive tardivement cette année. C'est un froid rigoureux qui sent la neige. Il est revivifiant.

Le soleil lui-même semble glacé, qui traverse à peine des nuages blancs et filandreux que le vent effile. Il ne les disperse pas, mais les tasserait plutôt au contraire. Je ne sais pourquoi je sors par un temps pareil, me glaçant les doigts à noter des bulletins météorologiques. Il faut croire que j'aime ça. Le soleil réchauffe malgré tout.

Nombreux parmi mes amis n'ont pas vu et m'ont critiqué de considérer la situation déterminante des grands territoires de l'Asie Centrale. Ils les jugeaient négligeables par leur faible population et leur peu de richesse. Oui, mais ils occupent le centre, la croisée des chemins. Timour Lang l'avait bien compris.

Il est bon qu'un centre demeure un peu vide. Un centre trop plein s'étouffe.

Le 8 janvier, missiles

La ville était merveilleuse de bon matin, noyée sous la brume au-dessus de laquelle flottaient quelques éminences ; et les odeurs, les merveilleuses odeurs de terre humide et de végétation.

Il avait fait très froid dans la nuit à cause du vent violent, puis il était tombé, et la couverture brumeuse nous avait réchauffés. Au lever du jour, l'heure généralement la plus froide, la température n'était plus guère au-dessous de zéro.

Je suis sorti prendre un café près du lac gelé. Le vent léger, comme ces derniers jours, entasse plutôt les nuages transparents qu'il ne les chasse. Le pâle soleil réchauffe cependant.

Le projet envisagé cet été de produire des missiles à Dirac, a été mis en œuvre et a déjà été réalisé. « Ce n'est pas très difficile à produire », m'a confié Sariana, qui en avait été l'une des premières chevilles-ouvrières. La République de Dirac est parvenue sans peine à en vendre quelques-uns à la Fédération de Russie. L'intérêt pour elle était de les tester en situation de conflit.

« La Fédération n'avait rien à y perdre », m'a expliqué Sariana, « car auraient-ils été interceptés avant d'atteindre la moindre cible, qu'ils auraient entraîné le destruction d'antimissiles beaucoup plus chers, et dont l'Otan est toujours plus cruellement dépourvue. Les Iraniens et les Coréens profitent également de cette opportunité. Les résultats sont encourageants. »

« Je suis fier », lui ai-je dit, « que mon filleul ait pu participer à ce projet. » Je parle de Yousef, le petit-fils de Sint, avec lequel je demeure en contact. (Voir tome un.)

Quand le vent a massé suffisamment de nuages pour qu'ils masquent le soleil, le froid est vite tombé. J'enfile mes gants et je rentre.

Le 10 janvier, les néocons ça ose tout

Les États-Unis n'ont pas les moyens de s'engager dans une nouvelle guerre de haute intensité. Ils ne les ont même plus d'entretenir ceux qui les mènent à leur place.

Leur Grande Armada est bloquée en Mer Rouge autour du détroit de Bab El Mandeb. Pourtant les néoconservateurs poussent à attaquer l'Iran. « Ils sont bien capables d'essayer », répond Shimoun quand je lui dis qu'ils ne se risqueraient même pas à attaquer le Yémen. « Les néocons ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît. »

Je n'ai pas douté qu'il faisait allusion à une célèbre réplique de Michel Audiard. Shimoun fait preuve d'une érudition en ce qui concerne la culture française, qui force l'admiration.

« L'Ouest Sauvage n'a plus de ressource productives. Il ne suffit pas d'imprimer des billets », dit encore Shimoun.

L'hiver n'est pas pressé. Le climat s'est radouci. La douceur ne fait pourtant pas sortir le soleil, j'ai hâte de le voir plus longtemps. Un vent

glacé me parcourt soudain de la tête aux pieds. Le printemps est encore loin.

Nous sommes le dix et je me croyais déjà le onze tant je suis impatient, mais nous sommes toujours au début d'un hiver qui ne s'est pas encore installé. Le froid arrive vite l'après-midi. Je vais rentrer.

Le 11 janvier, souvenir de Whu

– J'aime le style de ton journal, m'a dit Whu. Tu as l'art de placer des mots banals qui résonnent loin. Tu m'évoques les poètes chinois.

– J'ai longtemps étudié leur méthode, cherchant à comprendre comment ils s'y prenaient. Je suis touché que tu me le dises. J'ai beaucoup appris de Li Thaï Po.

– Je n'en suis pas surprise : un poète d'origine Kazakh, de cette Asie centrale qui t'attire tant ; qui sut être un peu guerrier et chimiste à ses heures.

– J'ai lu de lui un poème sur les femmes kazakhs qui savaient atteindre un oiseau en plein ciel en tirant une flèche de leur cheval au galop. Ces femmes me font rêver. J'ai lu aussi Mao Tsé-toung, seulement en anglais, sachant bien ce que je perdais.

– Tu es le premier Français à me dire une telle chose. En général, ils rient quand on leur dit que Mao était poète.

– En France, il est toujours bon ton de ricaner.

– Tu n'as jamais été maoïste ?

– Je n'avais pas d'affinités. De toute façon, vu de chez moi, ce qui se passait en Chine était proprement indéchiffrable. Cependant, j'ai toujours apprécié chez Mao l'homme de lettres.

Nous avons parlé de la réception en Chine du président Macron l'an dernier. – Il fut accueilli en grande pompe seulement parce qu'il représentait la France. Ils auraient aussi bien pu promener un âne avec une étoffe tricolore. Lui ne savait quoi dire ni quelle attitude prendre après sa visite triomphale. Il aurait aussi bien pu braire. Sa seule personne ne valait pas plus que le titre de la reine Ursula de l'Union Européenne, à qui les douanes avaient demandé le passeport, disait Whu rieuse.

Reflux de la religion

Le 12 janvier, le non-retour du religieux

Le retour de la religion, c'est un mythe, et tout particulièrement dans la Fédération de Russie. Les églises, les mosquées, les synagogues sont vides. Cela n'a rien pour nous surprendre : La population a été éduquée dans un athéisme rigoureux, et la religion, discréditée, avant que tous ne comprennent qu'ils étaient allés trop loin.

Personne ne croirait qu'il n'en soit rien resté. Personne n'oublie l'éducation d'une vie. Ses traces durent longtemps, d'autant que l'athéisme soviétique était mâtiné d'une certaine spiritualité humaniste et d'un sens profond de la vertu.

Cet athéisme ne tombait certainement pas du ciel, si j'ose dire. Il était déjà là. Ce sont plutôt aux croyants, maintenant que leur foi n'a plus à rester discrète, de montrer qu'ils ne sont pas des tartuffes ; qu'ils sont au moins des patriotes.

J'ai lu quelque part qu'aux États-Unis soixante pour cent de la population se déclarait croire en Dieu, contre trente qui disent le contraire, et la proportion dans la Fédération de Russie est inverse. Je ne crois pas beaucoup à ces chiffres qui ne sauraient qu'être ambiguës, mais l'écart est éloquent.

– Tu crois que tes statistiques décomptent les Bouddhistes parmi les croyants ? Me demande Nadina enveloppée dans son châle en tournant son café, le regard perdu sur la glace du lac.

– En quel Dieu pourraient-ils bien croire ? Le néant ; mot français d'origine chinoise ? Quel drôle de Dieu qui serait néant ? Le Bouddha ? Mais qu'est-ce que le Bouddha ? Un patriarche avait dit qu'il était « un bâton merdeux ». Le mot a eu son succès en France où l'on appelle ainsi ce dont on ne sait par quel bout le prendre. L'on dit aussi « bâton de poulailler ».

Le 17 janvier, glissement de l'histoire

Les civilisations passent vite. Valéry nous avait appris qu'elles étaient mortelles. J'ai découverts qu'elles sont fugaces aussi. L'on croit qu'elles durent ; en réalité, elles se traînent.

Leurs grands moments durent une vie d'homme, un siècle tout au plus. Elles se survivent ensuite de leur passé. Combien a dure l'empire d'Alexandre ? L'empire Khmer ? La France de Louis XIV ?

L'on me dira que la France de Louis XIV était toujours la même que celle de François Premier. Si l'on veut, mais ce n'est pas la question. Le terme de civilisation est mal choisi. Il m'en faudrait un autre. Je ne l'ai pas. Je veux seulement dire que l'on voit parfois des empires, des royaumes, ne nous arrêtons pas au mot, se dresser et aller à pas de géant. Que ne pourraient-ils accomplir s'ils n'arrêtaient pas l'effort ? Ils l'arrêtent. Semblables à ces grosses vagues qui semblent parties pour tout engloutir, elles s'affaissent sur la plage et refluent mollement.

De Laurent de Médicis à Galilée, imagine où nous en serions si Florence avait continué du même pas. Bien sûr, le relais se passe, mais pas exactement. L'on reprend ailleurs sur d'autres bases et dans d'autres directions. L'on ne continue pas, l'on recommence.

L'on se drape dans ces moments de gloire éphémères ; on les veut la marque d'un génie éternel. L'on y voit une borne par laquelle il est nécessaire de passer sur la route de l'universel, alors que ce ne sont que des accélérations éphémères.

Tout passe vite, très vite, et à l'échelle d'une vie, il est naturel de s'y tromper.

« Tu avais déjà noté une telle idée quelque-part, non ? » Me demande Sharif.

« Oui, je ne sais plus où. J'avais été frappé par la vitesse à laquelle les nouvelles inventions, les innovations esthétiques et sociales, les techniques s'enchaînaient et se nourrissaient les une par les autres ; mais s'interrompaient vite. Quelques décennies seulement. C'est comme si le genre humain manquait de suite dans les idées, un genre velléitaires. »

« À quelle époques songeais-tu, la quelle t'avais marqué ? »

« Le dix-septième siècle dans l'Europe du Nord. »

« C'est que les grandes et fertiles idées demandent beaucoup de temps pour être systématiquement appliquées. Quand elles sont découvertes, elles semblent de nature à tout changer très vite, mais le réel n'est pas sans inertie. »

« Tu as probablement raison. Tu as certainement raison, mais vois-tu, ce qui m'avait alors frappé est un changement dans la naïveté. La

première naïveté consiste à surestimer la nouveauté : quand Descartes a commencé à disséquer le vivant, il n'a eu aucun doute : l'on saura bientôt prolonger la vie de plus de quatre-cents ans. La seconde naïveté plus tardive, consiste à croire qu'un absolu fut atteint, un pallier définitif émancipé d'une course ivre et éphémère. »

« J'imagine que tu vois ce moment quand on fonda les temples du savoir que furent les grandes universités européennes ; quand on tenta d'ordonner et de cartographier les sciences. L'Orient, les Orients ont connu cela. »

« Je le sais, et les événements, plus ou moins imprévisibles, sont venus tout foutre par terre. »

« Tout emporter », me corrige Sharif qui aime le français soutenu, et a choisi d'ignorer qu'une langue relâchée est aussi une option rhétorique.

Le 27 janvier, la méthode

Mes analyses ne sont pas toujours aussi originales que je le souhaiterais. Je m'en console en me disant qu'elles sont à l'opposé des médias que possèdent les gouvernements et des oligarques de l'Ouest Sauvage ; mais ce n'est justement pas très original : le premier imbécile est capables d'en prendre le contre-pied et de se voir systématiquement justifié par les faits.

Même la Cour Pénale Internationale accuse maintenant l'entité sioniste d'exécuter un génocide, et ne qualifie pas le Hamas d'organisation terroriste. Ansar Allah le savait déjà, et avait trouvé le moyen le plus efficace de gêner les criminels.

Je me souviens d'avoir dit en substance que le capitalisme était adossé à l'éthique réformée, et que si la musique du centre commercial couvrait celle du culte, il était en danger. Les analyses d'Emmanuel Todd m'intéressent donc sur un perceptible effondrement de l'Évangélisme aux États-Unis. Je n'ai pas lu son dernier livre, attendant d'abord, à l'occasion d'entretiens, de l'entendre en parler ; aller plus loin que le remarquable ouvrage de Max Weber. J'attends encore.

Le capitalisme, pour faire société, a besoin d'une éthique. Celle-ci seule l'Église Réformée savait la lui donner. Sans elle, il n'est plus : accumulation de capital, mais plus capitalisme.

L'éthique protestante est excessivement procédurale. Le rendu de la CPI en témoigne : dans le but d'identifier un génocide qui ne faisait pour

les Houtis pas plus de mystère que pour moi-même. C’est le cœur de l’État de Droit que des productions hollywoodiennes diffusée dans le monde entier ont décrit sous toutes les coutures.

Quand on s’engage dans cette voie, l’on doit s’y tenir scrupuleusement, et ne pas jouer avec les lois pour leur faire justifier maladroitement n’importe quoi. Les conséquences en seraient catastrophiques, apocalyptiques dans les deux sens du mot, catastrophe et révélation, risquant de dévoiler que ces procédures obsessionnelles ne conduisent jamais à une vérité, à fortiori à « toute la vérité », qui ne surgit pas de tels jeux de rhétorique.

La machine procédurale de l’Ouest Sauvage et de l’éthique réformée est brisée. Je suivrais volontiers Todd dans cette voie, mais ce n’est pas précisément ce que je le vois expliquer.

Le juridisme procédural illustré par les Pères Fondateurs, est comme un double de la méthode scientifique, celle de la science moderne. Elles semblent avoir une source commune. J’aurais alors attendu davantage de Todd. Une crise de la foi réformée me laisse perplexe. Ce n’est pas la foi qui animais la Réforme, c’est la méthode.

Le 28 janvier, un hiver printanier

« Je serais surprise que l’Ouest s’incline aisément devant les décisions de l’ONU. L’ONU est l’apothéose de la modernité occidentale ; l’instrument pas lequel elle a assis sa domination mondiale. Un combat entre l’Ouest Sauvage et l’OTAN lui serait fatal quel qu’en soit l’issue. »

« Tu as parfaitement raison, Sint. C’est ce qui rend ces péripéties si intéressantes. »

Je fais toujours une petite flambée en me levant le matin pour que Sint n’ait pas froid. Le temps est printanier mais nous sommes encore en janvier. Les vielles pierres conservent une température constante. Il suffit de ne pas laisser refroidir les murs.

Sinta m’a rejoint au soleil devant le lac encore gelé.

Le 31 janvier, au grand air

La neige rend périlleuse la marche dans les bois. L’on pressent mal à quelle profondeur son pied est susceptible de s’enfoncer. La neige reste poudreuse. L’on craint les mares gelées, ne sachant jamais si la glace sera

assez épaisse pour supporter son poids, avec ce climat trop doux pour la saison.

J'aime pourtant m'avancer en forêt jusqu'où l'on doit s'arrêter devant les premières parois de la montagne. Au pied des falaises, les roches sont couvertes de glace qui ruisselle maintenant que le soleil les inonde. Mieux vaut être bien chaussé.

La mousse humide est noircie par le gel.

Dans les hauteurs, contre les parois, dont les éboulis nous interdisent d'approcher trop, des choucas tournoient contre un ciel bleu pâle éraflé de blanc.

Les cris de choucas si haut, les bruits du ruissellement, et bien d'autres sons à peine perceptibles, étouffés par l'air humide et froid, font au silence un écrin grandiose.

Le 2 février, Oligarchies contre démocraties

Oligarchies contre démocraties ; voilà la donne. Tout serait plus simple si les oligarchies ne se battaient pas au nom des valeurs démocratiques. Elles s'en prennent aux démocraties qu'elles jugent autoritaires. Démocratie autoritaire, voilà qui sonne un peu comme un pléonasme.

Autoritaires ou pas, ce sont des démocraties : le pouvoir y est l'expression du peuple, et reflète sa diversité à travers des organes de délibération. Ce ne saurait être le cas dans une oligarchie, aussi libérale fût-elle, et quel que soit le sens donné à l'adjectif, comme les sondages d'opinion n'en font pas mystère.

Pour que des points de vue différents fassent débat, encore doivent-ils exister. Ils doivent être portés par des structure suffisamment organisées et autonomes. Ce sont les conditions sine qua non de la démocratie.

Dans les démocraties l'on débat, et cela soulève une ambiguïté bien souvent ignorée. L'on peut disputer pour la recherche gratuite de la vérité ; l'on peut aussi le faire pour prendre des décisions. Dans le premier cas, l'on admettra que toute idée soit recevable, et qu'elle soit seulement sanctionnée par les rendus de l'expérience et de la raison. Lorsqu'on débat pour prendre des décisions, l'on comprend sans peine que la liberté d'expression rencontre d'autres limites.

– Ton idée est intéressante, mais je la trouve confuse, me répond Sint,

– J'en conviens. Je l'énonce maladroitement, et elle est probablement mal pensée.

Le 4 février, des paradoxes

Il y a longtemps que je n'ai plus chassé avec Farzal. Son unité d'alligators doit lui prendre plus de temps. Il ne m'a plus parlé de ses propres chasses. Nous n'allons pas y aller en hélicoptère. Nous prendrons des chevaux ou des chameaux.

Je suis peut-être devenu trop rouillé pour l'accompagner. Je commence à ressentir toujours plus rapidement la fatigue. Je le sens par une lourdeur dans ies jambes, surtout quand je marche vite ; je me force à tenir le pas quand je marche seul. Je me rends compte que je ne fais plus un bon camarade de chasse.

Je ne tiens pas à me mettre à la pêche, surtout en cette saison où les rivières gelées ne sont pas abordables. J'ai toujours du mal à voir les poissons sous l'eau. J'ai pourtant une bonne vue, enfin avec mes lunettes, et mes yeux sont sensibles aux mouvements ; mais les poissons sont souvent immobiles sous l'eau, ondulant au rythme des courants, sans qu'on sache cependant si ce sont bien leurs corps qui bougent ou seulement leurs images avec celles des branches et des rides de l'eau.

Souvent des pêcheurs s'avancent sur la glace pour y creuser des trous d'où ils laissent tomber leur ligne. Je trouve ce procédé dangereux.

Il y a bien longtemps que je ne suis plus descendu dans le centre de la ville, ni monté dans mon appartement qui doit être glacé depuis que je ne l'ai plus chauffé. Mes sorties se limitent entre l'université et le lac.

J'ai noté quelques idées ces jours-ci sur le paradoxe de Russell à propos de l'ensemble de tous les ensembles. Ce paradoxe ouvre la porte à tous les sophismes. Sa portée sémantique apparaît quand on envisage l'ensemble des sujets et de leurs prédicats qui répondent à la condition d'être vrais.

Poincaré disait qu'il avait cru la logique stérile (stérile ; fertile, voici deux notions clés de son lexique) avant de lire Russell qui lui avait appris qu'elle engendrait des contradictions. C'était bien sûr ironique. Cela vaudrait cependant la peine d'observer si ces contradictions n'étaient pas de nature à rendre la logique fertile.

Cette fertilité, on la rencontre chez les sophistes, mais pour le peu qui demeure d'eux, ce n'est pas très visible. Je la distinguerais mieux dans le soufisme, la motasaouf.

J'ai fait lire mes notes à Licos, et j'en ai parlé à Shimoun.

« Toutes les règles ont des exceptions. » Si le prédicat est vrai, alors il est faux. Il devrait exister au moins une exception pour que cette règle soit vraie. Cette exception rendra cette règle vraie, mais en même temps fausse aussi.

« Poincaré n'avait sans doute pas tord », relève Sharif en riant, « mais tu as raison, nous nous engageons alors plutôt dans la linguistique : les règles de composition des énoncés. Nous nous avançons même dans la grammaire. »

« C'est intéressant », m'a répondu aussi Youssef dans un courriel. « J'ai songé au point de vue de la programmation. »

Il va venir passer quelques jours à Dirac. Je lui prêterai mon appartement. Je passerai avant pour allumer le chauffage. Je devrais m'y prendre au moins quarante-huit heures avant, pour que les murs ne soient pas trempés par la condensation.

Le 5 février, par-delà les lois

« Le paradoxe est ce qui se tient au-delà des règles, au-delà des lois », m'a écrit Youssef. « Il est important pour l'époque de penser par-delà les lois. »

Il m'a répondu aussi sur mes réflexions à propos de l'ONU et du droit international. « Pourtant, le Sud collectif et le président Poutine en particulier, lui accordent une grande importance. »

« Tu as raison ; mais ils ne sont pas stupides : si cela ne conduit nulle part, ils trouveront d'autres voies. »

Dévoilements

Le 25 février, je me suis rasé la barbe

Je me suis rasé la barbe. Je devais trouver quelque-chose pour marquer le temps, distinguer un après d'un avant. Je ne tenais plus mon journal.

J'ai été agréablement surpris : cela me rajeunit. Je craignais le contraire, la barbe vieillit les jeunes gens mais masque les rides des vieux. Je parais plus jeune et plus vigoureux.

Je parais plus solide, mais élancé, et mes traits sont plus durs selon Sinta. J'ai un peu froid aux joues et au menton.

Le communisme, dis-je à mes amis, est le nom qui fut donné par la modernité occidentale au mouvement ouvrier, à la lutte des classes. Nous en avons fait l'histoire et l'avons fait remonter à la Guerre des Paysans Allemands. Cette histoire est complexe et fut traversée par des nombreux effondrements. Le dernier en date, celui de l'Union Soviétique, est un événement trompeur. Il marque plutôt l'effondrement de la modernité occidentale. La lutte des classes, c'est une autre histoire.

– Mais nous ne savons rien de cette histoire hors de l'Occident, relève le jeune Youssef.

– « Nous sommes pour l'oubli », disaient les Situationnistes, lui répond Sharif.

Le 26 février, l'effet papillon

Nous avons encore eu de la neige en abondance. Elle fond vite sous le soleil.

Les États-Unis font peser une réelle menace nucléaire. L'on a beau penser que personne ne sera assez fou pour lancer une guerre atomique devant la supériorité russe, ni pour exécuter de tels ordres, l'éventualité cependant existe, et surtout celle d'un déclenchement accidentel.

La question du déterminisme et de l'indéterminisme est faussée par la façon dont on la pose ; plus exactement, dont on les oppose. L'indétermination n'est pas le contraire de la détermination ; elle est plutôt son excès.

Les causes déterminent les effets, et plus elles sont nombreuses, plus ils deviennent imprévisibles. La question devient alors celle-ci : sont-elles

imprévisibles seulement parce que l'on serait incapable d'en calculer les trop nombreuses chaînes causales, et que même le démon de Laplace y perdrait les pédales, ou le sont-elles parce qu'elles deviennent alors indéterminées ; indéterminées parce qu'en réalité surdéterminées.

Je crois que l'on doit considérer cela du point de vue le plus empirique : qui serait supposé prévoir, et l'on ferait mieux d'oublier des sujets hypothétiques tels que Dieu ou des démon.

Les lanceurs d'une sonde sauraient-il calculer la position de tous les satellites de Jupiter à un instant 't' quelles que soit la puissance de calcul dont ils disposent. Je crois savoir que non, et ce n'est pas faute que le déplacement des satellites soit déterminé.

De tels mouvements sont pourtant relativement simples, et la gravité qu'ils exercent les uns sur les autres, relativement facile à modéliser. Pour simplifier, plus nous ajoutons de règles, plus leurs effets tendent à devenir stochastiques.

Nous sommes pourtant capables de faire des prédictions, et même avec beaucoup d'assurances, dans des situations donnant lieu à des calculs plus complexes, au point que nous ne cherchons pas à les faire, que nous nous tenons à des observations qui ne retiennent que des aspects circonscrits. Par exemple, ma certitude que la Fédération allait gagner la guerre reposait presque seulement sur sa puissance industrielle comparée à celles des pays de l'Otan.

Dans la pratique, empiriquement, nous ne retenons qu'un jeu très limité d'enchaînements de cause à effet qui suffit à lui seul à nous convaincre. C'est comme si l'enjeu consistait seulement à se montrer capable d'éliminer toutes les interactions qui ne changeront pas significativement le cours des choses.

Cependant rien ne nous certifie quels seront les enchaînement déterminants ou non. L'effet papillon est toujours en embuscade.

Le 27 février, le chat de Schrödinger

« Ce point de vue est intéressant », m'a dit Licos. « Je me demande comment tu considères l'approche statistique à partir de là. J'imagine que ne t'a pas échappé que l'indétermination dans la mécanique quantique a ouvert une voie royale à la statistique. »

« Ce n'est pas à toi que je saurais cacher à quel point je suis cancre sur de telles questions, mais j'ai quand même entendu parler du chat de

Schrödinger. On chat ne saurait être que mort ou vivant. C'est ce qui me met mal à l'aise avec les statistiques. Si quelqu'un joue à la roulette russe, il a une chance sur six de mourir, mais il n'en sortira que mort ou vivant, à l'exclusion l'un de l'autre. Dans ce cas, il n'y a jamais qu'une chance sur deux. »

« Nous revenons donc à la façon dont je me suis posé la question : comment nous y prenons-nous pour faire des prédictions ? Nous en faisons sans cesse, ne serait-ce qu'en décidant de prendre ou non un parapluie. »

« Bien sûr les statistiques fonctionnent avec des nombres suffisamment importants, et leurs résultats confinent alors à la certitude. »

Le 28 février, démilitarisation de l'Europe

Nous allons maintenant à la laverie, enfin c'est moi souvent qui m'y colle, car il devient difficile de sécher le linge avec le froid et l'humidité.

La pluie, ou la neige, elles tombent la nuit. Le jour le soleil brille, ou le ciel demeure malgré tout un peu voilé. Nul ne s'en plaindrait ; les nappes phréatiques se remplissent aussi bien la nuit sans déranger personne. L'hiver touche à sa fin et l'on commence à l'attendre avec impatience.

Tout le monde m'interroge ici sur les dernières élucubrations du président Macron. Qu'en saurais-je ? Envoyer des troupes en Ukraine ?! Maintenant ?! On évoque la panique, ou dieu sait quel machiavélisme. Macron a un sens bien particulier de l'humour. Il ne peut gouverner, il n'a pas de majorité, pas de parti organisé, il est seul et sa liberté de manœuvre est celle d'une balle de ping-pong. Ne pouvant rien dire ni faire, il a trouvé l'astuce de faire réagir les autres à sa place.

Il a donc fait dire par les parlementaires et pas les autres dirigeants de l'Union Européenne ce qu'il ne pouvait ni taire ni formuler : la guerre est bien là et nous devons en répondre.

Nous étions donc en guerre, mais sans le dire ni le savoir. Non, non, nous ne voulons pas de guerre avec la Russie, lui renvoie-t-on. Trop tard ! Tous les pays de l'Otan sont partis comme en quatorze la fleur au fusil, mais pas au leur. Ils ont délocalisé leur guerre après leur industrie. Ils ne veulent pas d'ennuis. N'est-il pas un peu tard ?

Bien qu'ils n'aient pas d'uniformes sur le terrain, les Européens doivent bien finir par savoir qu'ils sont en guerre ; et qu'en démilitarisant

l’Ukraine, l’Opération Spéciale de la Fédération de Russie les a démilitarisés aussi.

Le 29 février, la barbe ne fait pas le professeur

« Tu n’aurais pas dû couper ta barbe », me dit Sharif ; « pas complètement, garder au moins une moustache. »

« Il paraît pourtant que ça me rajeunit. »

« Les hommes n’en ont pas besoin. Elle te rendait plus impressionnant, plus docte ; tu avais plus l’air d’être un professeur. »

« Ce n’est pas la barbe qui fait le professeur. Le comprendras-tu Shatif ? Sinta dit que, rasé, j’ai l’air d’un musicien fou avec les cheveux en bataille. »

Sharif me dévisage : « Tu ressembles un peu à Beethoven », rit-il lentement.

Je ne sais pas si je me préfère rasé ou barbu, mais je ne suis pas mécontent si je me distancie un peu de mon rôle de professeur. Je ne sais pas. Se raser prend pas mal de temps. Ça pousse vite, du jour au lendemain mes joues piquent.

« Tu ne te coupes plus les cheveux ? », m’a demandé Sanpan. Distrait, lui n’a pas remarqué que j’ai coupé ma barbe. En effet, mes cheveux semblent plus longs sans elle.

– Tu fais plus jeune et moins impressionnant, m’a confié Leïla.

– Ça me convient.

Comme un galet jeté sur un plan d’eau, les paroles du Président Macron continuent à faire des vagues, et même des ricochets. Le chancelier allemand a dit que la France et la Grande Bretagne avaient déjà des troupes sur le terrain, notamment pour guider leurs fusées. C’est pourquoi l’Allemagne se refusait à livrer ses missiles de croisière, pour ne pas devoir en fournir le service-après-vente.

Le Ministre britannique a qualifié ces propos d’irresponsables, qui revenaient à justifier les accusations du gouvernement de la Fédération. L’allemand lui a opposé que tout le monde le savait déjà.

Le président Macron a lancé le mouvement de dire ce que chacun sait mais que l’on doit taire. Jusqu’où ira-t-on ?

Le 3 mars, l'enfant ne sait pas

J'ai caché mon visage sous une barbe depuis un quart de siècle. C'est étonnant cette faculté qu'ont les hommes de faire ressurgir un visage auquel on n'est pas habitué, non plus inchangé certes, mais pour une grande part identique. Mon visage est devenu plus trapu, comme mon corps, mais je n'ai pas plus de double-menton que de ventre. Je suis surpris des adjectifs « intimidant », « impressionnant », à mon propos. Je me perçois plutôt souriant et débonnaire.

« L'enfant ne sait pas que la vipère est dangereuse », c'est le proverbe africain que j'ai entendu à propos des paroles du Président Macron sur une chaîne francophone. Elle vaut pour toute l'Union Européenne : ils ne savent pas, ne savaient pas, ne savent pas encore.

« La Turquie est le seul pays de l'Otan a disposer de troupes en grand nombre, et prêtes au combat. La seule a s'être récemment dotée d'armes modernes, blindés, avions, drones, missiles, qu'elle produit et améliore assidûment. Suis-je bien renseigné, Sariana ? »

« L'armée turque est redoutable et le deviendra chaque jour davantage, mais elle ne se battra jamais du côté de l'Otan. Sais-tu pourquoi ? » Me renvoie-t-elle.

Je sais que les perspectives de la Turquie sont diamétralement opposées à celles de l'Otan, et ne s'opposent en rien à celles de la Fédération de Russie, de la Chine, de l'Iran…

Elle est aux antipodes du Traité de Westphalie qui demeure l'horizon du droit international. Je sais : la Fédération, et la Chine, et les Brics dans leur ensemble, accordent grande importance au droit international, mais l'Occident l'a trop corrompu, l'on devra le reconstruire, et l'on ne le fera pas sur les mêmes bases. Cela commence à se dire.

Le 10 mars, jour de printemps

Hier, c'était mon anniversaire. Il pleuvait et il ventait ; nous étions bien Sint et moi derrière les vitres embuées. Quand il fait ce temps, où que l'on se trouve à l'abri et au chaud, l'on ressent le confort et la paix. Aujourd'hui est un jour de printemps, et nous sommes allés déjeuner chez Farzal et Sariana.

J'ai commencé mon journal à l'époque où la coalition autour des États-Unis quittait l'Afghanistan dans la panique dont on se souvient. Le secrétaire d'État qui était alors chargé de cette déroute vient de remplacer

Victoria Nuland en Ukraine, celle qui menait avec vigueur les opérations depuis le coup d'État, et qui s'est retirée. L'on serait tenté d'en tirer des conclusions pour le proche avenir.

Le Président Macron qui avait si bien piétiné la fourmilière il y a quelques jours, continue à proférer les menaces insensées d'envoyer des troupes au sol. Je ne sais s'il ne ferait pas mieux de se taire. Il en avait dit assez.

Tu ne devrais pas suivre de si près toutes ces gesticulations, me dit Farzal. Tu devrais t'en tenir pragmatiquement aux faits et aux rapports de forces. L'Europe, combien de divisions ?

Le 11 mars, Idris

Idris, lui, est un homme impressionnant. Je ne sais pas ce qu'il fait de sa vie ni ce qu'il est : médecin, ingénieur, ministre, promeneur professionnel, lanceur de haches… Quoi qu'il fasse, l'on peut être certain que ce soit de façon impressionnante.

Licos me l'a présenté : « Je te présente Idris », m'a-t-il dit, mais sans m'informer davantage de ses titres ni de ses fonctions.

Il se dégage de lui l'impression d'une personne importante, mais il n'est ni prétentieux ni hautain. Il semble plutôt tenir chacun dans la plus grande estime. Certes, il ne prétend pas cacher qu'il a aussi de lui une haute considération, mais, s'il ne connaît pas quelqu'un (et connaît-on jamais quelqu'un?) dans le doute, il ne le mésestime pas.

Pour Idris, il semble que tous les êtres soient exceptionnels comme vous et moi. Je suis porté à le penser aussi, mais j'y perçois une contradiction. Appliqué à tout le monde, cette notion ne perd-elle pas sa signification ?

Nous en avons d'ailleurs parlé. « La plupart des contradictions qui nous dérangent, tiennent à des problèmes de vocabulaire », m'a-t-il répondu péremptoire. « Il suffit de déplacer les dénotations. »

« Et pendant ce temps », lui ai-je demandé, « tu te tiens à quoi ? » En guise de réponse, il s'est contenté de rire.

Idris est un puits de science. Il a des connaissances sur tout, mais lorsqu'on aborde un sujet qu'il ignore, il n'hésite pas à dire « je ne sais pas ». Quand il ne sait pas, il ne cherche pas à dire quand même quelque-chose, comme je ne peux m'empêcher de le faire. « Quelle est la formule

chimique de l’air ? – Je ne sais pas, mais je connais celle de l’eau. » C’est agaçant, et c’est plus fort que moi. Je devrais me corriger.

Idris a des rides profondes qui lui donnent des airs d’intense attention. Il porte une fine barbe et des cheveux en bataille. On lui donnerait la cinquantaine, bien qu’il n’ait aucun poil blanc.

Idris a des doigts fins et des ongles bien entretenus. Il ne doit pas être habitué à des activités de force, mais il paraît débordant d’énergie.

Idris est peut-être un musicien : il a des mains de musicien. Je ne lui ai toujours pas demandé.

Nous nous sommes revus plusieurs fois, il habite près de chez nous. Nous l’avons reçu avec sa femme.

J’imagine que ce qui lui tient lieu de titre et de fonction ne doit pas avoir une si grande importance pour lui. Il doit y vaquer avec sérieux, mais sans lui laisser prendre une place envahissante pour ce qui compte vraiment pour lui, c’est-à-dire tout le reste.

Les rides d’Idris donnent à son visage une impressions d’être bouleversé. Je le soupçonne de la cultiver. Idris est chiite, et comme ses coreligionnaires, il doit faire sien le drame d’avoir abandonné Hussein.

Les Chiites n’ont pas de ressentiments envers les meurtriers de l’Imam Hussein. Ils acceptent seulement de porter le fardeau de ceux qui ne lui ont pas porté secours après l’avoir appelé. J’y vois un génie de la civilisation islamique à résorber la haine.

Idris et Youssef

Le 13 mars, persistance du présent

Dirac est une belle ville. Elle est grande, même si elle ne le paraît pas. Découpée entre ses vallées, on ne la voit jamais entière. L'on peut y marcher longtemps, l'on ne s'y perdra pas, les cimes servant de repères. De nulle part, l'on ne voit des immensité de toits s'étaler à perte de vue.

Dirac donnerait plutôt l'impression d'un assemblage de petites villes, quoiqu'elle s'étende largement dans la plaine qui suit la rivière. Elle s'y est encore bien étendue depuis que je suis ici.

Les villes sont aussi des organismes vivants qui grandissent, qui rétrécissent aussi parfois, se dépeuplent. Elles marquent les époques dans les pierres comme les rides du bois, ou les couches géologiques.

Certains quartiers de Dirac sont anciens. Je ne sais pas évaluer leur âge. Les maisons d'habitation disparaissent les premières, demeurent les monuments, que je ne sais pas davantage évaluer.

J'ai quelques points de repère ici : l'époque de l'Empire Hellénistique et des Séleucides ; l'introduction de l'Islam ; l'arrivée des Mongols. Il n'y a rien d'antérieur, à ma connaissance, aux Grecs et au Bouddhisme qui sont à peu près contemporains.

Je ne saurais pas en déchiffrer les traces architecturales. Personne n'a pris son temps ici pour graver des plaques renseignant le promeneur sur l'histoire des lieux. Ça ne me déplaît pas au fond. Tout ce qui reste, n'est-ce pas, demeure dans le présent.

Je suis arrivé à Dirac en 2021, en pleine libération de l'Afghanistan. Tant de choses se sont passées depuis. L'Afghanistan n'est pas sans importance pour l'évolution présente du monde. Il a la sienne, mais moindre que le Pakistan.

Le Pakistan, c'est-à-dire les Indes : la civilisation indienne ; les Indes hindouistes et les Indes Islamiques. Qui a pu imaginer une telle monstruosité ? C'est comme si l'on disait l'Europe romaine et l'Europe germaine ; l'Europe chrétienne et l'Europe païenne. Même les nazis n'ont pas inventé cela. Quoique je me souvienne d'un charmant opéra de

Purcell dont le nom m’échappe ; mais un charmant opéra, ce n’est pas une ligne politique, et moins encore une ligne de démarcation.

Me serais-je mis en tête l’unification des Indes ? Que non, les frontières sont où elles sont, n’y touchons plus. Organisons les respirations entre elles.

La civilisation moghole : il est visible et évident que le Pakistan ne l’incarne pas. Elle s’étendait sur toutes les Indes et au-delà, jusqu’aux îles de la Sonde.

Je n’attends pas des Indiens qu’ils oublient leur civilisation multi-millénaire. Qu’ils la revivifient au contraire, mais tout entière, avec sa part moghole.

Les Indiens ont été soumis aux Moghols qui les ont colonisés. Vraiment ? Regardez-y de plus près. Les Moghol ont plutôt été asservis aux empires d’Occident et finalement britannique, qui les ont soumis pour dominer les Indes. L’Impérialisme s’y entend à diviser les peuples. L’Inde et le Pakistan devraient s’ébrouer de l’influence britannique.

Le 14 mars, le climat est rude

Le gaz et l’électricité sont distribués gratuitement à Dirac. Avec le climat, couper les ressources énergétiques à quelqu’un qui ne pourrait plus les payer reviendrait à le tuer, et l’on ne veut tuer personne. Tous ne choisissent pas d’en profiter. Pourtant les réseaux sont fiables, et la consommation n’est pas très surveillée.

Je crois que les habitants se méfient d’en dépendre. Ils préfèrent s’assurer de leurs sources propres : turbine alimentant un générateur sur le toit ou dans un cours d’eau proche, plaques solaires souvent partagées par les copropriétaires. Ils sont rassurés de les avoir sous la main, à portée d’une clé-à-griffe. Et puis l’on aime profiter d’un feu dans la cheminée, et fendre ses bûches à grands coups de hache. Enfin, dans certains quartiers, le rattachement à un réseau est inévitable.

La ville finance gratuitement la production et la distribution, permettant de substantielles économies de gestion. Les gens ne gaspillent pas davantage les ressource gratuites. C’est le contraire. Des enquêtes l’ont prouvé.

Payer peut se faire une excuse pour gaspiller, une façon d’en être quitte ; mais le gaspillage gratuit répugne à l’esprit. Des psychologues ont avancé que l’impulsion en serait en corrélation avec le sens esthétique. Ils

ont tenté de montrer que le sens du beau accompagne souvent la recherche d'une économie de moyens. Je le conçois : rien n'est plus déprimant qu'un robinet qui fuit.

J'ai mal dormi cette nuit. J'ai voulu réfléchir à ce qu'a dit le président Macron. L'ambiguïté stratégique : ça veut dire que nul ne peut déduire ce qu'il fera de ce qu'il a dit. Si les Russes s'y essaient, ils auront des migraines, ce qui diminuera d'autant leur efficacité stratégique.

Quinze mille hommes avec trois mois d'intendance, ce dont la France dispose, je ne crois pas que le général Guerassimov en fera une migraine. Pour les Français, on ne sait pas.

Macron a parlé trente minutes pour dire qu'il ne savait pas ce qu'il allait décider. C'est son coup de génie : son adversaire ne le saura donc pas non plus : l'ambiguïté stratégique.

Elles furent pour lui l'occasion de dresser un portrait de Poupine rappelant la figure de Fantômas, et de développer sur la Fédération des thèses que l'on qualifierait de conspirationnistes.

Admettons que mon analyse fût juste et que Macron provoque : ne pouvant rien décider, il provoque les autres à réagir à sa place.

Cessons de soutenir et d'armer une junte nazie, aidons la Fédération à s'en débarrasser et créons avec elle le socle d'accord nouveaux, déplaçons les bases nucléaires de l'Otan plus à l'Ouest… Voilà à quoi devrait provoquer le discours de Macron. Non, ils n'oseront pas.

En France on y répond de façons embarrassées et confuses. « Nous ne voulons pas la guerre » : très bien, et alors ? Tous les groupe parlementaires condamnent unanimement « l'agression de Poutine ». L'on se cache derrière le droit international. Celui qui n'a toujours rien fait contre le génocide de Gaza, et que les Houthis heureusement n'attendent pas.

Macron nous prévient que si l'Ukraine perd, la situation de la France va changer. C'est déjà fait, et les conséquences vont s'aggraver. Quelle prouesse que prédire ce qui est déjà accompli ! Il est trop tard. L'on doit plutôt corriger les fautes maintenant, rattraper les erreurs.

Il ne le fera pas, il est trop tard pour lui. Il ne peut que provoquer. Pourquoi le fait-il ? C'est son affaire.

Il fait chaud en début d'après-midi, l'on est bien en chemise, mais le froid tombe vite dès la mi-journée. Oui, le climat est rude à Dirac.

Je me suis souvent posé la question à propos de l'expression « république auto-proclamée ». La France en est une aussi, comme les États-Unis, la République algérienne… Du point de vue du droit international, qui doit proclamer une république ?

Le 15 mars

Oui, le printemps montre son nez. Ce n'est pas le moment de s'avancer sur un étang gelé. Bientôt le courant des rivières brisera les glaces. Peut-être est-ce déjà arrivé en aval de la ville.

Les Houthis se seraient dotés d'armes hypersoniques. Mach sept ou huit, je ne sais. Personne ne veut croire qu'ils en soient capables. Moi, si.

– Tu penses à quoi ? Me demande Sinta ironique. L'aide de Dieu ou l'esprit de Ja'far As-Sâdic qui imprègne encore les lieux ?

– Les Houthis sont un peuple en arme, et qui se rend alors capable de grandes choses. D'ailleurs je ne sais pas comment ces missiles leur seraient livrés.

– Je te rappelle que les États-Unis et leurs alliés s'y essayent sans succès depuis des années. Ils ne sont pourtant pas sans moyens.

– Si tu sais comment ils travaillent, tu comprends pourquoi ils échouent. Nous savons qu'il est possible d'atteindre ces vitesses, et nous savons théoriquement comment. L'on se confronte toujours à la même question : la coordination du travail intellectuel et manuel, et, pour tout dire, au sein du travail social. Sachant comment les Houthis fonctionnent, ils pourraient bien y parvenir avec l'aide de Dieu, et inspirés par l'esprit d'As-Sâdic.

Sinta rit. Elle a raison : je parle sérieusement.

Il serait intéressant de le savoir : cela nous apprendrait beaucoup.

Le 16 mars, les Français à Odessa

« Si le compagnon de ta grand-mère était parmi les marins qui se sont mutinés en Mer Noire pendant la Révolution soviétique, je comprends mieux comment ce qui se passe en Ukraine te touche personnellement », commente Sinta.

« La famille, » dis-je, « c'est comme la religion, ça force le respect. C'est une réplique de Michel Audiard. Je trouve la formule superbe. Pas toi ? »

Le 17 mars, le Norouz

Il fait bien chaud en début d'après-midi. Je dois quand même emporter ma veste de laine pour la mettre sous ma saharienne quand le soleil baissera vers seize heures. Le ciel est dégagé mais sa limpidité est estompée par une légère nébulosité, certainement venue des dernières neiges qui fondent dans la forêt.

J'ai laissé mon appartement dans la haute ville à Youssef. Il va encore rester à Dirac profitant du Ramadan et du Norouz qui se suivent cette année.

J'ai passé une époque où j'étais si hostile à l'idée de Dieu que j'abandonnais la lecture de tout philosophe quand j'en lisais le nom. J'étais très jeune alors et ça n'a pas duré longtemps.

« Tes connaissances en philosophie en auraient sinon été limitées », s'amuse Youssef.

J'avais même refusé de lire Feuerbach, jusqu'à ce que je comprenne qu'il était athée. Ah bon, l'Essence du Christianisme ?

J'ai donc accepté d'y regarder de plus près. Je me suis même fortement intéressé à Berkeley, que j'avais d'abord pris pour un fou.

Le 18 mars, la formule de l'accélération

J'ai croisé plusieurs fois Idris, nous sommes un peu voisins. Je me demande comment cet homme dégage une telle impression d'autorité. Je suis sûr qu'il ne fait rien pour, et n'y songe même pas.

Je l'ai rencontré l'autre jour avec un setar sous le bras. Le setar, j'en ai déjà parlé, est une sorte de mandoline étroite avec un manche très long. C'est l'instrument favori des poètes, des poètes chanteurs. Il n'est pas très difficile d'en jouer ; je suis parvenu moi-même à en tirer quelques airs. Idris est un chanteur compositeur. C'est ainsi que je l'ai appris.

C'est fou comme cette sorte de personnes est habitée d'une autorité inhérente. Je me souviens d'un professeur d'anglais violoniste à ses heures, mais je ne l'ai su que plus tard, qui imposait à toute notre classe un étonnant respect.

Je me suis rendu compte plus tard qu'il n'avait rien à faire de particulier pour cela. Il n'était pas du genre à envoyer un élève chez le « surgé » ou quelque-chose de semblable. Inutile. Personne ne lui aurait manqué de respect, comme si l'on avait craint d'être foudroyé, nul n'aurait su par qui ni par quoi. Ses cours étaient toujours ponctués de

mots d’esprit. Les musiciens sont souvent dotés de cette autorité naturelle.

Idris est donc chanteur et compositeur. Il est connu à Dirac pour ses interprétations de poèmes classiques en farsi. Il compose aussi ses propres chansons. Il a même mis en musique des gathas de Zoroastre.

« Qu’avais-tu donc contre les livres qui parlent de Dieu ? » m’avait demandé Idris. « Oh, je ne songeais pas à les brûler, et moins encore ceux qui les avaient écrits ou les lisaient », dis-je en souriant. « Ces textes semblaient ignorer la beauté des choses, et brassaient des pensées confuses. Je préférais les éviter simplement. »

Ma réponse avait laissé Idris songeur. Alors j’ai continué : « Je n’ai jamais lu pour le plaisir. Quand je lis, je veux apprendre. La formule de l’accélération par exemple. Tu connais cette formule ? Tu y as réfléchi ? »

Le 21 mars, Youssef et Idris

La guerre israélo-palestinienne, c’est la Canal de Suez ; c’est le passage de la Méditerranée à l’Océan Indien : la principale route de navigation mondiales. Si tu comprends cela, tu as tout compris, et pourquoi l’Égypte s’est tant battue pour le Sinaï.

Youssef me regarde un peu de travers. Je sais bien qu’il se passe des choses terribles là-bas, mais ce n’est pas le seul endroit. Qui s’est intéressé aux Tamouls de Ceylan ? C’était pourtant le même problème du contrôle de la navigation dans l’Océan Indien. Les Tamouls dérangeaient le développement de la zone sur la route maritime de la soie. Tout le monde a regardé ailleurs, même leurs coreligionnaires hindouistes.

Je ne nie rien de l’Héroïsme des combattants, ni de l’horreur du génocide ; mais ni l’un ni l’autre ne doivent nous aveugler, ni nous empêcher de poser la question : pourquoi maintenant ? Et pourquoi ce déplacement de la Zone de Gaza au Détroit de Bab Al Mandeb ?

– Pourquoi ? Me relance-t-il.

– Parce que Ben Salman a fait un virage à cent-quatre-vingts degrés, et parce que les États-Unis ne sont plus la première force. L’on avait oublié les Palestiniens, mais l’on n’oubliait pas l’excessive emprise des États-Unis au Moyen Orient.

– Tu veux dire que les combattants ont agi pour des calculs géopolitiques ?

– Pas du tout. Je ne sais pas qui a décidé quoi ni pourquoi ; mais je sais que chacun a compris et tiré les conclusions de la situation.

Le sionisme n'est qu'un prétexte. Si un improbable peuple juif voulait faire de la Samarie sa nation, il n'en aurait jamais résulté de telles guerres. Ils se seraient depuis longtemps entendus au profit de chacun. Au besoin les Chinois seraient venus les y aider. Ils sont très forts pour ça.

Personne ne souhaite qu'Israël finisse comme l'Algérie Française, et moins que tous la Fédération de Russie. Quand les États-Unis seront chassés du Moyen Orient, Israël n'aura plus beaucoup d'ennemis. Cela ne plaît pas à l'Ouest Sauvage qui fait lever une haine farouche, et cherche à l'enraciner pour longtemps.

– L'on ne peut pourtant pas assister au génocide les bras croisés, s'insurge Youssef.

– Je crois que tu as trouvé la formule, lui dit Idris, mais faire autrement est plutôt malcommode d'où que l'on se trouve.

Ce qui est nouveau est que le Sionisme et le Judaïsme sont dès lors nettement découplés.

Le 22 mars, route maritime

Quelque-chose de nouveau et d'intéressant s'est fait jour ces derniers temps : nul ne peut plus ignorer maintenant que tous les Juifs ne sont pas sionistes, ni que tous les sionistes ne sont pas juifs, loin s'en faut. Nous le savions ou nous aurions pu l'apprendre facilement, mais cela ne se disait pas. Si l'on ne pouvait le nier, l'on pouvait au moins le tenir pour marginal. Ce n'est plus le cas.

La notion de sionisme est d'ailleurs bien imprécise. Que signifie-t-elle exactement ? Pour les uns, qu'il existe un peuple israélien, bien récent sans doute, mais qui pourtant existe. Pour d'autres qu'un peuple a reçu une terre définitivement donnée, soit par Dieu lui-même, soit par le département des affaires étrangères britannique qui ne la possédait pas. Pour d'autres enfin, que certains ont un attachement singulier et profond pour cette terre.

La première est raisonnable ; la deuxième, inadmissible ; la troisième, recevable. Elles inspirent chacune des attitudes différentes.

« Je comprends pourquoi la deuxième option serait irrecevable », commente Sint qui vient de lire les dernières pages de mon journal, « car soit elle supposerait que l'on doive croie au Dieu d'Israël, mais même

alors tous ne seraient pas d’accord ; soit que l’on croit à la missions civilisatrice de l’impérialisme, mais même alors les Israéliens ne demeureraient pas nécessairement irremplaçables, quoiqu’ils soient les sujets idéals. »

« Quelles sont tes conclusions ? »

Je n’en ai pas, mais toutes les options impliquent la route entre la Méditerranée et l’Océan Indien. Plus exactement : elles ne concernent plus la route du seul Ouest Sauvage vers l’Océan Indien, et c’est ce qui a tout changé.

Cours nouveaux

Le 26 mars, tuerie à Moscou

L'attentat qui a fait une cent-cinquantaine de morts lors du concert à Moscou a été exécuté par des Tadjiks. Quand je suis arrivé à Dirac, pendant la libération de l'Afghanistan, des groupes armés luttaient encore dans le Khorassan contre les Talibans entre les deux frontières. Ils étaient devenus plutôt des mercenaires, dépendant de ceux qui les ravitaillaient et les armaient.

Le Tadjikistan est persanophone et l'on ne doit pas y être particulièrement sensible aux prédicateurs arabes qui prêchent le salafisme. Il a été peuplé par de nombreux perses qui avaient dû abandonner l'Ouzbékistan voisin. Le pays est montagneux et découpé de profondes vallées, qui entretiennent souvent de violentes tensions entre elles. L'Est de l'Afghanistan est peuplé de Tadjiks, qui ont combattu les Talibans sous le commandement de Massoud.

Les occupants avaient formé des miliciens en Afghanistan destinées à combattre les Taliban, puis les avaient oubliées. Quelques-uns avaient fini par rejoindre le Kazakhstan et participer à une tentative de renversement qui a échoué. C'était précisément l'éventuel passage de ces soldats perdus que surveillait Farzal avec son unité quand je l'ai connu. Puis ils se sont réfugiés en Ukraine pour combattre les Russes aux côtés de Tatars de Crimée et des vestiges de la rébellion Tchétchène.

J'avais parlé l'an dernier avec Sanpan d'une agitation sporadique dans une vallée tadjike. Tout cela est de notoriété publique, et je n'en sais pas plus.

Rien d'autre n'est pourtant nécessaire pour comprendre que la tuerie de Moscou ne soit pas sans rapport avec la guerre de l'Otan contre les Russes en Ukraine. Les auteurs ont été arrêté quand ils s'apprêtaient à passer la frontière près de Koursk, confirmant les soupçons.

Personne ne s'y trompe dans le monde entier, sauf dans l'Ouest Sauvage où l'on joue la carte d'une menace « islamique » au sein de la Fédération et de ses alliés.

Le tournant de l’Arabie des Saoud l’a faite abandonner le soutien aux Salafistes armés. Elle se soucie maintenant de l’unité des Musulmans et de sa respectabilité. Même le Pakistan ne mange plus de ce pain là, quoi que toujours vérolé pas les services britannique et étasuniens.

Le 29 mars, les données encapsulées

Si à la fin du vingtième siècle, un ingénieur m’avait confié l’idée d’encapsuler les données avant de les libérer, pour les affranchir enfin du départages des longueurs d’ondes en nombre nécessairement réduits, je l’aurais cru fou. Des millions, des milliards de données circulant sur la même longueur d’onde sans se chevaucher et se brouiller : incroyable !

J’ai pu utiliser le procédé avant même de le comprendre. Je ne m’expliquais pas comment fonctionnait l’internet, et l’on n’en parlait pas.

Un tel encapsulage s’impose comme une évidence du moment qu’on en a été prévenu, mais avant il n’est pas facile de le deviner. Le procédé ne paraît même pas au départ très plausible, mais l’on n’en voit point d’autre.

En vérité, j’ai compris seul, alors que j’encapsulais déjà les données comme monsieur Jourdan faisait de la prose. Ça s’encapsule automatiquement.

C’était évident et je fus cependant surpris d’avoir dû comprendre seul, de n’avoir jamais vu un article, ou seulement quelques mots dans un manuel d’installation, pour décrire le procédé. Tout le monde avait-il opéré les mêmes déductions, ou s’en foutait-on carrément ? Rien d’autre n’étant possible, tout le monde avait dû deviner.

Ces remarques avaient encore une fois attiré mon attention sur l’extrême proximité entre les lois de la physique et celles de la pensée, de la logique, des mathématiques. Elle apportaient aussi leur éclairage a ce qui aurait pu sinon demeurer de mystérieux dans la jeune informatique.

Drôle de temps depuis la pleine lune. Un sable fin venu à l’évidence du Taklamakan flotte dans l’air, et se dépose avec la pluie. Les carrosseries en sont couvertes. Les ondées ont été faibles, juste ce qu’il fallait pour déposer la poussière dont elles étaient chargées.

Nous avons mal dormi ces derniers jours, mais pas la nuit dernière ; quoique le temps n’ait pas changé. Ç’aurait donc été la pleine lune qui nous aurait tenus éveillés. D’habitude, elle n’a pas sur moi cet effet.

Le ciel plombé du matin au soir est étonnant.

« Je n’avais jamais entendu parler de l’encapsulage des données », me dit Sint. « Une balise de code précède le message qui s’achève par une autre… »

« Oui, les deux tiennent lieu d’une enveloppe semblable à celle qui portait avant l’adresse du correspondant. Ingénieux, non ? »

Sinta regarde rêveuse les nuages poussiéreux à travers lesquels un pâle soleil réchauffe tout de même.

Le 31 mars, blindés

Hier je suis tombé par hasard en ligne sur des images saisissantes de combats au nord du Donbass. Je les ai ouvertes car le titre était en anglais, mais les commentaires en portugais. Les images en auraient à peine eu besoin, tant elles étaient explicites. Nous comprenions le nom des armes : T-90, Bradley, etc…, Aucune guerre n’avait encore produit autant d’images : téléphones, clones, satellites…, le montage était saisissant.

Je comprends de mieux en mieux pourquoi les Russes ont si peu de pertes. La ligne de blindés qui fonçait vers les tranchées recouverte d’une rangée de taillis, avant qu’elle ne soient réduite à du bois fracassé, semblait ne rencontrer aucune résistance.

Ces chars russes paraissent indestructibles. Un procédé fait exploser les obus avant qu’ils n’atteignent ni ne percent leur blindage. Si le choc est spectaculaire, il fait peu de dégâts. Soit le blindé s’immobilise, puis repart comme si le conducteur était soudain devenu saoul pendant un instant ; soit il est endommagé, et le personnel s’en échappe en courant. Je ne comprenais pas ces derniers mois comment les Russes perdaient autant de blindés avec si peu de victimes.

Quelques jours avant, j’avais vu sur un autre site la rencontre d’un T-72, un vieux char soviétique des années soixante-dix mais modernisé, et d’un Abram étasunien. Le T-72 a détruit l’Abram d’un seul premier tir.

Les États-Unis ont dit qu’il n’avaient pas livré des chars qui disposassent de toutes les ressources les plus modernes pour que leurs secrets ne tombassent pas aux mains des Russes ; mais que pouvaient-ils dire d’autre ?

Les chars russes sont plus légers, peut-être trente tonnes de moins, et donc plus nerveux et plus souples, plus profilés et plus solides. Tout ce que produit la Fédération, et avant elle l’Union Soviétique, est plus robuste, et pas seulement l’armement. La robustesse des matériels est

déterminante sur un champ de bataille, où ils sont soumis à des traitements extrêmes.

« L'on dit que le canon français César est précis, mais les Russes en ont qui ne le sont pas moins, et qui le demeurent à l'usage ; que les tirs incessants et les avanies de la guerre n'entament pas, et dont la culasse n'explose pas au terme d'un usage excessif, mort certaine pour les artilleurs », m'a expliqué Farzal.

« Les armes russes sont supérieures, on le voit vite sur le terrain. Les armes de l'Otan sont des armes de salon, de salons de l'armement, pour que les démonstrations dans des conditions optimales séduisent vite les acheteurs. »

Le 2 avril, quelque-chose à perdre

Je ne crois pas au risque d'une guerre atomique. La Fédération de Russie ne fera aucun pas dans cette voie. Elle domine trop sur la champ de bataille, et elle domine aussi dans l'armement nucléaire. Ses missiles hypersonique parviendraient seuls à causer des dégâts comparables.

L'Otan en brandit la menace, mais pour les mêmes raisons elle n'y cédera pas : son infériorité. Ce serait du suicide, et l'on ne se suicide pas pour avoir perdu des élections. Les États-Unis vont chercher patiemment des solutions à leur effondrement programmé. Ils n'en voient pas, moi non plus.

Inévitablement, ils finiront comme les Russes par se dire : « Nous avons quelque-chose à perdre. » Ce mot d'ordre inédit de Russie Unie m'avait surpris à l'époque. Mais les États-Unis sont un peuple de joueurs de poker : ils attendent probablement une meilleure main.

– Que penses-tu qu'il va se passer maintenant ?

– Le printemps va s'installer. Vois combien les neiges ont déjà reculé sur le flanc des montagnes, et comment, tout près, les fleurs recouvrent déjà les flaques boueuses.

– Je parlais de la situation internationale.

– Ça n'a pas grand intérêt.

– Comment ?! s'étonne Sharif.

– Il est difficile de le savoir, même par ceux qui doivent prendre des décisions et ne savent pas encore lesquelles : celles qui leur sont propres, et celles des autres. Il se pourrait que leurs conséquences en soient plus

graves pour leur propre sort que pour celui des événements. Nous le verrons bien assez tôt. Le plus important n'est pas là.

Le plus important est toujours à quoi l'on ne pense pas, ce qui se fait le plus impénétrable. Je ne serai peut-être plus là quand il se fera sentir.

Tout et le reste

L'extrême proximité entre les lois de la physique et celles de la pensée, de la logique, des mathématiques, dont l'encapsulage des données avait encore une fois réveillé mon attention quand j'échangeais quelques mots à leur sujet avec Sin à la fin du mois, constitue proprement le point nodal des sciences modernes. Leur observation fut capitale. On l'attribue généralement à René Descartes.

Personnellement, je suis enclin à l'attribuer à Ja'far As-Sâdik, le sixième imam.

« Non, je ne n'en ai pas lu une ligne, je te l'ai déjà dit », avais-je répondu à Sint, « mais j'ai lu nombreux de ses commentateurs arabes, arabes et persans. »

« Crois-tu que Descartes l'ait lu ? »

« Je ne crois pas, mais je suis certain qu'il a lu, comme moi, beaucoup de ses commentateurs. »

« Descartes a eu de nombreux héritiers en Europe : Spinoza, Leibniz, Berkeley…, tous partageant ce point commun de voir Dieu partout, dans tout. Ils enseignaient que Dieu était tout, tout était Dieu, et qu'il n'y avait, en quelque-sorte, que du Dieu. Ce n'est pas exactement ce que disait Descartes. Je n'ai pas lu une ligne de lui où il proclamait une telle chose, bien qu'il n'ai pas non plus dit le contraire. "Dieu, c'est à dire la Nature", avait écrit Spinoza. Descartes ne l'aurait pas dit dans sa *Métaphysique*. L'on sent que ça n'y sonnerait pas bien. »

« Je crois que tu n'aimes pas trop le tout », a relevé Licos qui nous avait rejoint dans cette discussion.

« Tout est trop. Imagine la totalité de toute chose », dis-je. « Cette totalité ne serait-elle pas alors nécessairement l'élément d'une plus vaste qui la contiendrait à son tout ? »

« Après la mort de Descartes, Leibniz avait écrit un bel ouvrage : La *Monadologie*. La monade est une unicité existant en soi et pour soi. Elle peut en contenir d'autres, comme faire elle-même partie d'une autre, mais qui demeure en soi et pour soi. Selon ce modèle, tente d'imaginer la

monade qui contiendrait toutes les monades, et serait donc Dieu selon Spinoza. »

« C’est le paradoxe de l’ensemble de tous les ensembles », me répond Licos.

« C’est un peu plus que cela, mais si tu y tiens… Ou encore, c’est un peu moins selon la théorie axiomatique des ensembles. »

Le 3 Avril, les maîtres du temps

Ce 3 avril est une date historique. Pour la première fois dans l’histoire, la Fédération a envoyé des robots sur le champ de bataille. Des robots ? Des chars sans pilote, sans aucun personnel à l’intérieur. Ils en ont mis en service une dizaine. C’est un test. Tout le monde attend de savoir comment ils se comporteront.

C’est un tournant considérable : une attaque de blindés sans risquer la vie d’un seul homme. Ça ne coûte pas cher un robot. C’est vite fait quand on a construit la chaîne de montage. Un homme, ça ne se remplace pas si facilement ; ça prend bien vingt ans.

La Fédération a tout intérêt à faire traîner la situation qui lui profite alors que son ennemi s’affaiblit pendant qu’elle se renforce. Elle peut frapper où elle veut, quand elle veut, dans la direction qu’elle veut. Elle est capable d’achever cette guerre quand elle le désire, mais elle attend. Elle est maître du temps.

Elle profite d’une terrain d’entraînement pendant qu’elle améliore ses armes nouvelles, et elle n’a pas intérêt à les employer massivement tout de suite, ni d’en produire autant qu’elle le pourrait, préférant investir ses capitaux dans des développements plus productifs. Elle déploie ses infrastructures et son niveau de vie. Elle n’est pas dans une économie de guerre.

Quelques dizaines de milliers de morts, ce n’est pas négligeable, mais si on les met en regard des appelés chaque mois au service militaire, ce n’est pas si grave, même pour un pays qui n’a pas une démographie si vigoureuse.

Les volontaires ne s’y trompent pas, qui s’engagent en plus grand nombre que nécessaire. D’accord, l’on risque sa vie, mais plus intelligemment qu’à la façon dont on conduit à Moscou, et l’on sait que dans tous les cas, les siens ne manqueront plus de rien. C’est important de le savoir.

Les Russes sont comme les autres : l'on ne décide pas du moment où l'on meurt, mais l'on peut choisir comment mourir. C'est important aussi de le savoir.

Le 4 avril, seul

L'on aurait tort de croire que les tournants en cours ne datent que de ces toutes dernières année, même si l'on compte dix ans, ou vingt ans. Tout avait commencé bien avant.

Il y a longtemps que l'Ouest Sauvage s'est coupé du reste du monde. Bien sûr, il paraissait encore puissant dans son début d'isolement, à la pointe du progrès, démocratique et tout, mais il était déjà dans les cordes. Quand les Chinois ont racheté IBM, j'ai senti que quelque-chose tournait.

Les après-midi deviennent bien chauds. Dirac ne connaît jamais de températures modérées, même pas dans de courtes périodes transitoires. Ce soir, quand le soleil baissera, un vent glacial viendra des cimes.

Quand tu lis Ponge, tu sens qu'il ne reste de place pour personne. Aucun témoin : rien entre les choses et les mots.

Oui, il avait des lecteurs, il avait des éditeurs ; ils n'étaient pas indifférents : se noue toujours de l'amitié au cours de ces partages, mais ils étaient absents quand il écrivait.

On lui sent un regard de prédateur. Les choses prises dans les mots comme dans une mâchoire. Il ne reste de place pour personne.

Tu le sens Nadina ? Tu sens de quoi je parle ?

– Oui, il était seul.

« Ponge me rappelle les poèmes chinois de Dôgen », dit Nadina. « Pendant un temps, la Modernité Occidentale semblait avoir dépassé l'antique civilisation chinoise sur son propre terrain. »

Personne ne fait de compétition sur ce terrain… oui, sans doute… Compétition avec qui ?…

Nous parlions de chose et d'autres avec Nadina.

Le 6 avril, nuages de sable

Les nuages de sable sont revenus. Nous avions fait les fenêtres et lavé les rideaux. Nous espérons qu'il ne pleuvra pas.

Le ciel est gris, plombé, mais de pâles rayons de soleil le traversent. Je n'ai pas vu ces nuages de sable au cours de ces dernières années.

Géopolitique de l’esprit

Le 8 avril, étonnants Houthis

Les sanctions des Houthis contre les pays qui participent au génocide se révèlent efficaces, plus qu’on ne le croyait, et la flotte coalisée qui les bombarde, plutôt inefficace.

Les Houthis nous surprennent. Quel contraste avec l’État Islamique, qui aurait pu devenir lui aussi un peuple en armes, et combattre efficacement l’occupant ; mais ils ont immédiatement dégénéré en hordes folles terrorisant les populations, massacrant sans pitié.

Les Houthis étaient des combattants très jeunes, presque des enfants, et probablement écervelés, excessifs… Pourtant, quelle efficacité !

Loin de terroriser, ils font modèle sur le reste du Yémen. Est-ce l’effet du khat, cette sorte de drogue que l’on mâche et qui excite l’esprit ?

L’Iran les a soutenus, mais ne les contrôle pas. Quelques photos suffisent à se convaincre qu’ils sont totalement incontrôlables ; mais combien efficaces !

L’Ouest Sauvage se fait toujours croire que des résistances populaires seraient dirigées de l’étranger, comme par exemple, la France ou Israël par les États-Unis. Pas évident.

La Fédération, comme la Chine ou l’Iran, n’ont pas à faire de la propagande. L’Ouest Brutal la fait pour eux. Celui-ci n’a pas l’air de comprendre que sa propagande est partout accessible. Elle n’est pas censurée en Russie comme des chaînes russes en France. Tous la voient et l’entendent, et savent à quoi s’en tenir. C’est aussi ce que j’observe à Dirac.

« Les Néocons étasuniens, après avoir poussé Israël à bombarder le consulat iranien à Damas, s’attendaient probablement à ce que l’Iran frappe un consulat israélien en retour », nous dit Farzal. « Ils croient qu’ils n’ont qu’à siffler. »

« Ce serait complètement illégal », relève Sariana. « Les Iraniens ont mieux à faire, que de les dédouaner. »

« Quoi donc ? » Continue Farzal. « Je n’en ai pas la moindre idée, mais il ne m’appartient pas d’en chercher une. »

Farzal est de retour. Je ne sais pas où il était parti. Il est rentré hier-soir, et ils nous ont invités à dîner.

« Vous n'aurez qu'à rester coucher. Vous n'aurez pas à rentrer dans la nuit. »

Il va pleuvoir cette nuit ; encore cette pluie sableuse. Nous avons laissé fermés les volets.

Le 10 avril, la République et l'Empire

L'on ne peut comprendre les luttes aux États-Unis tant qu'on cherche à les faire entrer dans une grille gauche contre droite. Pour comprendre, l'on doit plutôt remonter à Jules César, à l'époque où il dut se battre contre celui qui avait d'abord été son mentor, Pompée.

– Je vois mal le vieux Biden en César, rit Sinta qui connaît bien ses classiques.

C'est bien vrai, mais le vieillissant quoique énergique Trump, fait une bonne figure du brutal Pompée. En tout cas, la ligne de démarcation est là : la République contre l'Empire.

L'on ne doit pas s'y tromper, Pompée était aussi un défenseur de l'Empire, pour lequel il avait mené de nombreuses campagnes militaires au proche et au moyen Orient ; mais il n'acceptait pas qu'on lui sacrifiât la République. C'est exactement l'idée de Trump.

Où étaient la gauche et la droite en vingt-neuf avant Jésus-Christ ? César ou Brutus ? L'on ne sait dire. Qui offrait le plus au peuple ou à l'oligarchie ? Qu'est-ce à dire ? Qui fournissait le pain et les jeux, ou qui assurait les institutions républicaines ? La question est complexe et se joue sur un billard à plusieurs bandes.

Mes compatriotes d'alors, les Massaliotes, avaient choisi Pompée, et l'on sait que ce ne fut pas une bonne idée ; mais il suffit de lire les *Politiques* d'Aristote, ouvrage déjà ancien à l'époque des faits, pour comprendre qu'ils ne pouvaient pas faire un autre choix, même si Jules César était pourtant citoyen honoraire de Marseille. Ils auraient pu demeurer neutres ; César les aurait bien compris, comme il le confiait dans ses lettres.

– L'on ne peut pas te reprocher de ne pas te donner du recul historique, s'amuse encore Sint. Tu n'es pas comme ceux qui expliquent la stratégie israélienne depuis le 7 octobre ou la guerre en Ukraine depuis 2022.

Trump n’est certainement pas plus à droite que le néocon Biden, et sur bien des points, beaucoup moins. Cette fois il bénéficie d’appuis venus de sa gauche, contrairement à l’élection précédente où il s’entourait de soutiens fortement droitiers.

Le 11 avril, des grammaires

Je viens d’écrire un mémoire fort complet sur la façon dont la langue française, et accessoirement les autres langues européenne pallient l’absence de modes « parfait » et « imparfait » tel qu’on les trouve dans la langue arabe.

Le mode parfait, « madi », y est comparable à l’infinitif en français, mais il est un mode à part entière, doté d’une conjugaison complète. Comme dans la langue française, il sert parfois de substantif. On l’emploie alors au présent à la troisième personne du singulier. (l’écrire, en arabe *kataba*.) En anglais l’on utilisera plutôt alors le gérondif.

Le mode madi permet d’énoncer des nuances intéressantes. Il domine le Coran. Nous y perdons nécessairement quelque-chose quand nous le traduisons en indicatif, mais comment faire autrement ?

La passé simple est le temps le plus indiqué, mais il ne dispose pas d’assez de nuances, même accompagné du plus-que-parfait, ou encore du futur antérieur.

En français, nous employons souvent le présent qui rend bien le parfait. Je dis « il pleut » ; mais le sens est différent selon que je dise « il pleut maintenant », ou bien « il pleut au printemps ». Dans la seconde occurrence, nous pensons automatiquement la conjugaison au parfait, même si rien ne nous l’indique. Il arrive pourtant que l’absence d’un tel mode se fasse sentir. Avec suffisamment d’attention, il n’est pas très difficile de le rendre, mais l’on doit y être attentif en traduisant.

J’ai éprouvé un intense plaisir à rédiger ce mémoire pour le département de langue française de l’université de Dirac. Chaque grammaire à toujours de larges possibilités pour transcrire les subtilités d’une autre.

À vrai dire, je n’en sais rien. Il faudrait en connaître beaucoup pour en être sûr. Je suppose que tout dépend des langues en question, et surtout des efforts qui ont été accomplis au cours des âges pour y parvenir, car les grammaires se peaufinent et évoluent au fil des traductions.

Il faudrait que je rédige un semblable mémoire un jour sur la façon dont le français, l'anglais et l'allemand ont évolué en se traduisant systématiquement l'une l'autre à l'époque moderne. En rédigeant celui-ci, je songeais combien je devais utiliser de ficelles pour parler des deux langues à la fois quand un simple duel eût été si commode.

Nul n'a besoin de grammaires aux règles parfaitement formalisées pour parler une langue. Elles ne servent pas à cela, elles servent à traduire.

Le 12 avril, la démocratie en Amérique

Il y avait longtemps que je n'étais plus descendu au parc du Palais de justice. Les fauteuils de la buvette sont confortables. Je l'apprécie après avoir marché.

L'on m'a encore dit que je paraissais plus jeune que mon âge. Oui, de l'extérieur ; mais de l'intérieur c'est différent. Je fatigue vite.

Le printemps s'est installé. Il fait chaud maintenant, et de petites feuilles ont poussé sur les arbres. L'on cherche l'ombre déjà.

L'on commence à apercevoir des nombrils et des chevilles. Cela donne envie de danser. Mon esprit lui aussi est resté jeune.

Je me disais qu'il n'y a aucune chance que les élections se passent bien cet automne aux États-Unis. La fraude électorale y est endémique et structurelle, et le système ne marche que si les participants sont bien décidés à trouver des compromis. Ce système est plutôt byzantin, et il favorise les ententes à l'amiable. Le résultat des urnes, si l'on peut dire, ne se décide pas véritablement dans les urnes.

L'on a bien vu, la dernière fois, que cet état d'esprit n'est plus de mise. S'il n'était question que de choisir « le locataire de la Maison Blanche », et certainement pas de déranger l'inamovible « administration », tout resterait possible, mais ce jeu n'a plus cours.

Il est si facile de fausser les scrutins aux États-Unis que le contraire serait bien plus complexe, et pour tout dire, impossible si on le décidait. Quels que soient les résultats, il provoqueront de violentes contestations que l'on ne saurait résoudre à la courte paille. La question n'est d'ailleurs pas qu'elles le soient, mais que les électeurs y croient ; et c'est improbable.

Nous savons que le résultat du scrutin ne se résoudra pas dans son dépouillement. Reste à savoir comment il sera décidé. Nous verrons bien.

Le 15 avril, une toute petite chose

Bon récapitulons. Où étaient les enjeux ? Les Iraniens avaient-ils les moyens de frapper Israël où et quand ils le voulaient ? La preuve est faite. Les Israéliens n'ont pas eu de victimes ni de pertes considérables pour ce que l'on en sait, mais nous savons aussi que les Iraniens l'ont fait exprès et les avaient prévenus. La preuve est faite que les États-Unis et leurs alliés, France, Grande Bretagne, etc., ne sont pas capable de protéger Israël d'une attaque iranienne, qui aurait pu faire bien plus mal.

Qu'elle n'ait pas été plus meurtrière ni destructive montre à contrario la maîtrise parfaite que les Iraniens ont de leurs armements ; il est difficile de ne tuer personne d'une telle distance sans le faire exprès.

D'autre part nous ne pouvons tenir pour négligeable le coût de cette seule nuit. Ce n'est pas tant son coût en dollars qui importe (nettement plus d'un billiard je crois), les États-Unis ont de quoi en imprimer, c'est surtout la capacité de renouveler ces moyens. Combien de fois les deux camps seraient-ils capables de répéter l'exploit ? Davantage pour les Iraniens que pour les États-Unis.

Les fois suivantes, le système de défense serait ciblé, et il deviendrait moins performant après chaque attaque, comme nous l'avons vu avec les Russes en Ukraine.

Attaquer l'Iran ? Le dispositif pétrolier est sa seule vulnérabilité, mais l'Ouest Sauvage aurait-il intérêt à perturber le marché du pétrole ?

Ce fut le contenu des premières conversations de ce lundi. J'ai retenu pour ma part des observations moins factuelles. Ma première impression, quand j'ai vu sur l'écran le ciel où les premiers missiles étaient attendus, fut combien Israël est peu de chose.

Cette impression s'est renforcée quand j'ai accédé plus tard à des images du dispositif de défense. Il était démesuré. Tant de pays y avaient placé l'essentiel de leurs moyens, que l'entité sioniste semblait soudait une toute petite chose.

L'attaque avait simplement rendu visible la démesure. Je l'ai vue de mes propres yeux, comme elle ne m'était encore jamais apparue, et je ne saurais croire qu'il n'y eût que moi.

Les seules forces de l'Iran, contre la coalition de tout l'Ouest Sioniste, l'ont démasquée. Personne ne l'oubliera.

Le 16 avril, les vents

« La République islamique a fait preuve d'une étonnante maîtrise de l'arme numérique », a dit Farzal.

« Au point que l'on soupçonne qu'un petit coup de main lui ait été donné », a continué Sariana.

« Les Chinois sont les mieux équipés en matière de puissance de calcul », ai-je dit. « Si ce coup de main est avéré, il dénoterait une grande confiance. »

« Oui », a repris Farzal, « il semblerait que la Chine, la Russie et la Corée du Nord en soient venus à partager généreusement leurs moyens militaires. Cela témoignerait certainement d'une grande confiance. »

« Si l'on se souvient de la méfiance et du poids des contentieux entre ces quatre pays il n'y a encore qu'un quart de siècle, il y a de quoi en être surpris. »

« En effet », ai-je dit. « L'Islam semblait un danger existentiel pour le socialisme, non sans quelques bonnes raisons, et le socialisme paraissait aux Iraniens une peinture neuve de l'Impérialisme. La Russie avait renoncé au socialisme et s'apprêtait à se rallier à l'Ouest Sauvage ; la Chine avait pactisé avec les États-Unis ; et tous laissaient la Corée du Nord crever la gueule ouverte, son territoire ne pouvant abriter une véritable agriculture vivrière. »

« Sans doute la confiance est-elle plus forte quand elle a traversé des épreuves », est intervenue Sinta, « plutôt qu'elle ne se soit établie sur des calculs bien pensés pendant que tout allait bien. "Un arbre est plus fort quand ses racines ont longtemps résisté à l'épreuve des vents", disait Confucius. »

«L'histoire aura soufflé en rafales ces dernières années », a conclu Sariana.

Le 19 avril, je rasoir d'Ockham

Trois ou quatre objets volants non identifiés ont été abattus au-dessus d'Ispahan. Bizarre.

Ce devait être des drones israéliens. Mais comment étaient-ils arrivés là ? Ispahan est loin d'Israël ; sans l'aide étasunienne, Israël n'a pas les mêmes moyens que l'Iran. Les commentateurs ne s'interrogent pas. Moi si.

Comment ont-ils pu apparaître dans le ciel d'Ispahan. L'Iran est un grand pays, et Ispahan est loin de toute frontière. Comment ont-ils volé jusque là sans être abattus ?

L'on hésite à croire que les Israéliens auraient trouvé un moyen de courber l'espace-temps comme dans le roman de Franz Herbert, Dune. Personne ne s'interroge.

Les Iraniens voulaient sans doute savoir d'abord où ces drones se rendaient.

– Je crois que tu as éliminé toutes les autres possibilité, me dit Licos en riant. Ce doit être la bonne explication.

– Il est quand même curieux que personne n'ait jugé nécessaire de la chercher, non ?

– C'est que la question ne se posait pas.

– Moi, ça me perturbe.

– Moi, la question qui me perturbe serait plutôt ce que cette tentative d'attaque cherchait à prouver.

Le 21 avril, distancier le commun

L'Iran n'est plus la forteresse du Chiisme seul, Il l'est depuis peu devenu de l'Islam tout entier. Cette situation est plus confortable. L'Arabie Saoudite n'est plus le centre de l'Islam sunnite, et moins encore wahhabite, mais de tout l'Islam, et c'est aussi plus confortable. Leur rapprochement n'est donc pas circonstancié alors, mais sûrement aussi profond qu'il est durable.

L'Arabie n'a plus besoin de la protection des États-Unis. Elle a celle de l'Iran maintenant avec qui elle partage la même vulnérabilité sur les dispositifs pétroliers du Golfe Arabo-persique, et donc aussi de la Russie et de la Chine.

L'on craignait que ce retournement ne provoquât des remous, mais apparemment il a réussi, et il n'est pas près de s'inverser. Tu ne crois pas ?

« Je pense comme toi, Sint, un ordre du monde se reconstruit, et la culture y tient le rôle central. Il nous enseigne à l'occasion sur ce qu'elle est au plus profond d'elle-même. »

« La culture demeure une notion floue. On la soupçonne d'être partie liée avec la religion, et celle-ci n'est pas non plus une notion bien nette. »

« Je crois que les deux sont brouillées parce que nous y cherchons d’abord des fonctions qui viseraient à unifier les hommes, à conforter leur cohésion dans des groupes. »

« Je crois que ce serait plutôt l’inverse : Relativiser ce qu’on appelle la société, la distancier plutôt. Tu ne penses pas Sint ? »

Jours de sable

Le 23 avril, devant la cheminée

« À la mort de mon père, je fus si affecté que pendant quelques temps, je n'ai pu lire que des classiques latins : Sénèque, Horace… Me consolaient-ils ? Pas vraiment. »

« Je crois qu'ils me permettaient de remonter aux fondements, au socle sur lequel je m'étais construit. Telle que je te connais, Sint, tu serais sans doute revenue aux anciens auteurs d'Anatolie, je pense… plutôt que de Samarcande. Je me trompe ? »

« Je connais ce dont tu parles. »

« Voilà, tu vois ? C'est ce que j'évoquais l'autre soir : ce point nodal où culture et religion se confondent, désignant à l'homme une même attitude : une pierre d'angle que l'on ne chercherait pas pour se sentir moins seul, comme si l'on souhaitait se réchauffer à plusieurs, au contraire, l'on y chercherait plutôt, et l'on y trouverait une solitude apaisante. »

« Sache bien », insisté-je, « que je ne vois pas dans l'antique Rome un parangon de la civilisation. J'en connais bien les vices et les imperfections. Je n'ai jamais vu non plus dans les lettres latines, des éclats qui feraient pâlir celles de Perse ou de Chine. »

Il s'est remis à faire froid depuis la semaine dernière. Un vent fort et glacial souffle des cimes, un vent qui est passé sur une neige qui s'étend encore bien bas dans les vallées.

Nous avons fait en rentrant une belle flambée devant laquelle nous nous réchauffons en cuisinant. Il est impossible de s'asseoir dehors avec ce vent, ce qui m'ôte toute envie de sortir, et je n'ai presque pas marché aujourd'hui.

Sinta a remonté un bocal de tomates en conserve du rez-de-chaussée, et nous nous apprêtons à y brouiller des œufs.

Le 24 avril, la logique sans peine

Le vent est enfin tombé. Le fond de l'air reste encore frais, mais il fait bon. Il fera froid ce soir, mais nous y sommes habitués.

Quel plaisir de prendre enfin un café au soleil pour finir de sécher mes cheveux. C'est la peine lune, et je suis passé chez le barbier. « Non merci, pas de séchoir », lui ai-je dit. « Je vais profiter de la légère brise et de ce soleil d'avril. »

Mon barbier m'a raconté une curieuse histoire : un F35 israélien aurait été abattu par un chasseur russe au-dessus de la Jordanie quand il volait vers l'Iran pour y lâcher une bombe nucléaire. Pour répondre à ma perplexité, il m'a dit que l'information était en mode conditionnel. Personne ne l'affirmait, mais personne n'était certain non plus qu'elle fût fausse.

« Ce que l'on doit croire », m'a-t-il dit, « est que si Israël avait eu cette idée folle, les États-Unis auraient certainement prévenu les Russes, et leur auraient demande d'abattre le F35. »

Ça ferait quand même une bombe atomique au sol, qu'il ne s'agirait pas d'y laisser ; mais si les radars étasuniens suivaient l'avion, il suffisait de quelques hélicoptères pour faire le ménage ni vu ni connu, comme me l'a expliqué le barbier.

Vrai ou faux n'a pas d'importance ; si tout le monde veut se taire, c'est comme si rien n'avait jamais eu lieu. La question n'est pas vrai ou faux, mais si alors. Oui, je comprends.

Le 27 avril, vents d'est

J'ai les cheveux rebelles. À peine séchés au soleil avant-hier, ils étaient bien coiffés. Ils sont fous aujourd'hui. Je me souviens qu'enfant, quand le coiffeur les coupait courts, il se lamentait de mes épis indomptables.

Il est vrai que je ne me coiffe, pour ainsi dire, jamais. Leur désordre baroque naturel convient. L'on pourrait croire que mon barbier les ait savamment sculptés pour me faire la tête d'un musicien romantique, d'un savant fou, je ne sais.

Ne pourrais-je cesser enfin de ne m'intéresser qu'à moi-même ? Et pourquoi pas ? C'est mon journal, enfin.

Il recommence à faire bon, et le vent est à nouveau chargé de sable du Taklamakan. Il donne à la lumière des tons légèrement ocres.

L'Ouest Sauvage paraît toujours ne pas croire à sa chute prochaine, bien que les faits et la raison en convainquent. Même les plus critiques restent sceptiques. Non, ce n'est pas possible, pas si vite. Il y a si

longtemps que les États-Unis dominent le monde. Mais non il n'y a pas longtemps. Il n'y a même pas longtemps que les États-Unis existent.

Bien sûr, l'on n'oubliera pas leur apport à l'Histoire universelle : Berkeley, Thoreau, Emerson, Peirce, Debs, Dietzgen… et Haymarket reste inoubliable.

« La Russie ne peut pas gagner » dit en cœur l'Ouest Sauvage. Pourquoi ? s'étonne-t-on, car ils ont, semble-t-il, déjà perdu. « Parce que l'Ouest ne peut pas perdre ». Soit.

L'Ouest collectif se demande ce qui va se passer après, sans paraître comprendre qu'après, ils ne seront plus là, les mêmes qu'ils étaient. Ils ne le sont déjà plus. Après, nous serons toujours là, identiques à nous-mêmes. Ah oui ?

Nous devons redevenir ce que nous étions pensent les plus rebelles. Quand ? À Haymarket ?

Je me souviens, autour de 1980 d'avoir lu un essai en français rédigé par un mollah Libanais donnant une approche critique sur la Raison dans l'Histoire de Hegel. Il était intéressant et m'avait donné à réfléchir. Quels lecteurs visait-il ? Il devait en avoir puisqu-il fut publié, et distribué à Marseille par des étudiants iraniens avant qu'ils ne fussent expulsés.

Rien ne me contraint de prendre des décisions. Je ne le suis pas davantage de proposer des analyses. Je ne suis qu'un témoin distant, certes toujours susceptible de recevoir les mauvais coups de l'histoire, mais je sais n'y pouvoir rien. J'y gagne de ne pas devoir me triturer les méninges, et de n'avoir qu'à attendre ce qui ne manquera pas de se passer. Je m'attarde alors davantage pour comprendre ce qui est déjà accompli.

La Révolution iranienne fut pour moi l'occasion d'une distanciation grandissante avec les mouvances de gauches en Europe, Elles ne comprenaient rien, ce qui est excusable si l'inconnaissance ne s'accompagne pas de puissants préjugés. Je n'y comprenais pas beaucoup moi non plus. Je suspendais donc mon jugement sur les factions qui s'affrontaient en Iran, voyant plutôt favorablement ce qui me semblait un tournant de l'histoire.

L'anti-stalinisme me devenais suspect aussi. Anti-stalinien, je le fus, je ne le nierai pas, d'un anti-stalinisme tempéré n'oubliant jamais de quel côté j'étais. L'on doit toujours garder un sens de la mesure.

Les crimes anti-communistes en Indonésie m'avaient laissé méfiant envers l'Islam. J'étais bien le seul à m'en inquiéter de l'Indonésie. L'on se souciait plus des crimes de Staline, ou de Mao, qui étaient pourtant bien moins univoques.

Je ne me sentais plus chez moi dans une « nouvelle gauche » qui prenait corps à la fin du vingtième siècle, mais sans incliner davantage vers la droite, qui ne s'en distinguait pas.

Je n'ai jamais été adepte des jugements sans nuances. Un ami se moquait : ce n'est pas une ligne politique, c'est une garde-robe. Eh bien soit. Néanmoins elle n'était plus à la mode à la fin du dernier siècle.

Je suis plus attaché aux États-Unis que beaucoup de ceux qui me connaissent ne le croient. La plupart de mes idées politiques en viennent : Debs, De Leon, Dietzgen…

Je n'ai pas été indifférent à l'épopée des Pères fondateurs. Le mouvement du copyleft et des hackers m'a touché de près, mais l'Ouest Sauvage est méconnaissable.

Ces derniers jours, j'ai reçu des vidéos de France et de Grèce, et il semble que là-bas aussi les vents soufflent du sable du désert, celui du Sahara, et depuis un long moment déjà.

Il est fréquent en cette saison que du vent souffle des sables du Sahara sur Marseille, mais seulement pendant quelques jours. Il y aurait donc de violents bouleversements climatiques ces temps-ci sur le globe. Ce temps diffuse en nous comme une sourde inquiétude.

Le 28 avril, les idées

Les idées le plus sottes sont souvent soufflées à l'oreille. L'on est plus critique envers celles que l'on se forge soi-même ; l'on vérifie leur origine. J'ai toujours été naïf envers ce que je me laisse conter. Nous le sommes tous, et je le suis devenu moins quand même l'âge venant.

La naïveté m'a souvent protégée d'elle-même. Me laissant convaincre sans peine, le moment vient plus vite où je me ressaisis : balivernes ! L'on aime toujours reprendre la nouvelle, faire courir la rumeur, montrer que l'on est informé. C'est plus fort que soi.

L'on est plus circonspect avec les pensées que l'on se forme soi-même. Ne cèdent-elles pas au besoin de se rassurer, de se complaire, de se justifier… ? Est-on assez lucide ? Le bruit qui court nous rassure que l'on ne sera pas le seul au moins à se tromper.

Je n’ai jamais beaucoup résisté aux idées qui me viennent, à l’oreille ou dans ma cervelle. À quoi bon ? C’est un parti-pris. Mieux on les accepte, mieux on les prolonge, plus vite elles se démontent seules. C’est toujours le principe du « si, alors ». Rien ne lui résiste. C’est ce que disait Idris à Licos auquel je l’ai fait connaître.

Le 2 mai, modernité et cravate

Alexandre Douguine m’inquiète de conter ses élucubrations sur tous les continents. Il est polyglotte et on l’entend partout. Je l’ai écouté hier sur une chaîne chinoise dans un excellent anglais.

Je ne suis pas hostile envers Douguine, je lui reproche seulement d’être un disciple de René Guénon. Je ne suis pas non plus hostile envers Guénon. *La Crise du monde moderne* et le *Règne de la quantité* sont des ouvrages qui méritaient d’être lus. Ils ont marqué le mouvement surréaliste à ses débuts, mais, comme je l’ai déjà écrit, je n’adhère pas à la partition entre modernité et tradition, comme on l’imagine dès que que l’on m’a un peu lu.

À la suite de Guénon, Douguine accrédite ce qu’il prétend combattre : une séparation nette entre une modernité occidentale qui n’est que l’impérialisme atlantique et son idéologie, et « la tradition », qui serait tout le reste, considéré comme un tout. C’est précisément au nom de quoi l’impérialisme suprématiste prétend être venu couronner l’histoire des civilisations.

Douguine dit, et jusque là nous pouvons le suivre, que nous avons eu l’individu dans la société politique avec le libéralisme, l’individu sans la race avec le nazisme, et l’individu dans la classe avec le communisme, et que nous sommes à l’aube d’un individu générique. J’en reste bouche bée : lui, formé comme un jeune intellectuel soviétique, n’aurait-il jamais entendu parler de Karl Marx ? Ne saurait-il rien des *Manuscrits de quarante-quatre* ? Après nous avoir introduit par tant de détours, nous revenons à Marx, dont je saurais prouver, texte à l’appui si je les retrouvais, qu’il s’est nourri dans ses *Manuscrits* aux sermons de Maître Eckhart.

Quant à la matière et à la quantité, moins que personne, Alexandre Douguine ne devrait nier l’importance des ordinateurs aux énormes puissances de calcul, ni celle des missiles se déplaçant largement au-delà

de la vitesse du son. Cela ne s’est pas fait avec des doctrines traditionnelles, ou peut-être si, selon comment on y regarde.

La chimie, l’alchimie, al kimia, n’est que matière et mesure. Le nom vient de l’arabe kam (combien), et elle est la science des unités et des mesures, je cite Ibn Arabi, si cher à Douguine comme à moi-même. L’on a pesé et mesuré la matière, et ces opérations n’étaient en rien réductibles à l’obsession marchande qui ignore la matérialité de toute chose pour n’en retenir que des abstractions quantitatives de leurs valeurs relatives.

Ce qu’on a appelé la modernité occidentale, parce qu’elle est apparue en Europe occidentale au dix-septième siècle, ce fut avant tout la science moderne, c’est-à-dire le recours systématique à l’expérience réitérable et à la modélisation mathématique. Son rapport n’est qu’anecdotique avec ce que l’on dit couramment « modernisation », et avec l’occident géopolitique.

Le 3 mai, les nuages de sable sont passés

L’on dirait que les nuages de sable sont passés, la pluie aussi. Les vent est modéré. Le vent est taquin quant il tourne les pages sur lesquelles j’écris. J’utilise des cahiers de grandes feuilles A4 que je plie en deux.

J’aimais utiliser du papier plus fin de soixante grammes, mais on n’en trouve plus que de quatre-vingts. C’est à cause des imprimantes qui bourreraient autrement.

Dans ma jeunesse, l’on trouvait dans toute bonne papeterie du papier lettre « par avion ». J’aime écrire sur du papier fin, mais il bourre les imprimantes. Ah le bon vieux temps ! Parfois je me sens l’âme d’un René Guénon.

Nadina rit, qui a écouté ma critique de Douguine. « Tu ironises parce que tu es un homme sans racine. »

« Hélas, qu’y puis-je ? » dis-je en riant. « Je suis pourtant très attaché à cette vie qui grouille sur cette planète, et même à ce côté-ci de notre galaxie. »

« Excuse-moi, je ne voulais pas te juger. D’ailleurs tu as l’air de t’être bien enraciner depuis que tu es arrivé ici à Dirac. »

« Si je te disais, Nadina, combien je retrouve ici de souvenirs de jeunesse ! Je ne les aurais certainement pas revécus si je n’étais pas allé les retrouver ailleurs. »

« Tu vois Sint par exemple, eh bien j'ai l'impression que nous nous sommes toujours connus. De toute façon toujours, sans l'effacer au contraire, ce qui est ici maintenant a une terrible prééminence sur ce qui a été. »

Le 4 mai, confessions

Les fleurs sont partout. J'ai vu un papillon ce matin sur le balcon, il était de toute beauté.

Une plage a été aménagée sur une rive de la Garous en face les quartiers neufs. L'on peut y prendre des bains de soleil, ou jouer au volley, mais l'eau est encore glacée. À Dirac, l'on est pas trop du genre à prendre des bains de soleil, et ce ne serait pas très avisé au printemps où l'air reste frais trop longtemps et ne permet pas à la sueur d'humidifier la peau quand le soleil déjà la brûle. Les gens de Dirac qui ont souvent la peau naturellement cuivrée ne le craignent pas trop.

Nous avons sans doute tous soupçonné une autre culture, une culture absolument autre, une altérité absolue de la culture. C'est ainsi que nous en avons eu l'intuition.

Je ne parle pas de ma seule génération. Ce dont je parle est vieux comme le monde : une culture ésotérique, par opposition à celle, exotérique, que tu as apprise assidûment à l'école. Elle fait appel à des textes plus caché et des expériences plus intérieures.

Ce ne sont en réalité que des vues de l'esprit : de toute doctrine, jusqu'aux plus ésotériques, tu peux faire des présentations PowerPoint. Quant aux plus obscures, et aux explications cachées, ce sera seulement d'en avoir perdu les clés qui les rendraient limpides. Ou bien encore, tu n'étais pas assez éveillé, trop étourdi pour y penser sérieusement.

J'ai fait aussi l'expérience d'une telle intuition quand je regardais fasciné les figures de l'antique alchimie. Elle fut finalement salubre en m'incitant à y regarder de plus près. J'en fus conduit, par exemple, à lire le vrai Jâbir Ibn Hayyâm en arabe, le Géber des latins ; à lire Aristote, sa physique que nous savons maintenant être fausse, laissée donc à l'abandon, livrant pourtant des observations et des inférences qui deviendraient stimulantes si l'on y creusait.

J'ai découvert que les ouvrages d'alchimie qui abondaient au dix-septième siècle, pourtant en pleine ascension de la modernité, étaient

souvent des impostures éditoriales, et n’avaient rien à voir avec les textes des anciens qu’elles prétendaient traduire.

« Tu as raison », a répondu Licos à mes confessions. « Nous avons tous rencontré cette sorte d’expérience à un moment ou à un autre. Je me souviens que René Descartes écrivait l’avoir faite. Tu sais qu’il avait été rosicrucien avant de conclure à des foutaises ? »

Noté au matin

Le 5 mai, ciel de Dirac

Même si l'on construit beaucoup à Dirac qui est une ville loin de se dépeupler, elle conserve un cachet ancien. J'imagine qu'il tient à ce que les fabriques et les usines sont dans les murs, avec leurs voies ferrées qui sillonnent les quartiers, leurs ponts et leurs passages-à-niveau. Il tient aussi à ce que les Dirakin restent attachés à leurs bouts de terrain, avec leur potager et leur poulailler où les coqs se font entendre de bon matin.

Le terrain favorise les rues étroites et tortueuses qui donnent par endroits des vues lointaines mais qui gardent pourtant cachée la plus grande partie de la ville, invisible dans le creux des vallées.

Ici l'on n'a pas réservé les éminences pour des résidences prestigieuses ; l'on en a fait des espace publics. Nous disposons de nombreux parc et des jardins haut-perchés où, sans devoir forcément nous attabler dans les restaurants ou les buvettes, nous sont offerts l'ombre d'un arbre ou un gazon ensoleillé.

Je n'en profite pas souvent, car l'on doit d'abord grimper jusqu'à eux. Chaque jour, l'on voit reculer la neige sur le flanc des montagnes, mais il ne fait toujours pas beau. Il est tombé quelques gouttes en chemin, et le ciel est chargé.

Le 8 mai, au café de la gare

« Le droit international, je crois, va tanguer ces prochains temps. Il était devenu un instrument des États-Unis, et il l'est encore, comme il le montre, mais tout devient plus difficile. Va-t-il être sabordé, ou changer de nature, voire être radicalement réorganisé ? Pour l'heure, la Cours Criminelle Internationale n'a pas encore osé émettre un mandat d'arrêt contre l'autorité sioniste. Ce n'est pas un bon signe pour sa survie, mais si elle ne le fait pas, c'est aussi par crainte pour sa survie. »

« Elle en avait pourtant émis un contre le présent Poutine pour avoir fait mettre des enfants à l'abri des bombardements. L'on entamerait ici la liste infinie de ses casseroles. Comment s'en sortir maintenant ? Les plaintes non traitées s'accumulent dans ses instances, dont il faudra bien un jour accepter d'ouvrir les dossiers. » C'est ce que disait Sanpan ce

matin au café de la gare près de l'université. C'est moi qui ai eu l'idée de commander un thé, et Sharif m'a suivi. Nous étions avec Simoun et Licos.

« L'on attache trop d'importance au droit là où des missiles hypersonique font preuve de bien davantage d'efficacité », avais-je avancé. « Je sais déjà les arguments que l'on m'opposerait, mais qui ne sauraient prouver le contraire. »

« Je ne prise pas le terme de génocide » a repris Sharif, « trop technique, trop savant avec ses deux raciner grecques, et pour tout dire, trop juridique. Massacre me convient mieux : simple et sans ambiguïté. »

« Extermination convient bien aussi, mais le mot soulève la question de la part ou de la totalité de la population que l'on a choisi d'éliminer. »

« Confrontés aux faits », a poursuivi Shimoun « ces calculs prennent des airs cyniques. L'on saisit mieux le droit quand on comprend que c'est lui d'abord qui se juge. »

Le printemps semble avoir maintenant bien pris ses quartiers, malgré un petit vent des cimes que le soleil de fin de matinée a déjà réchauffé. Nous nous sommes réunis ce matin pour une séance de travail, mais aussi passionnante qu'elle fut, l'actualité reprend ses droits.

« Il est un droit que je ne reconnais pas au droit », a conclu Licos : « celui de se mêler de linguistique ; celui de décider du sens des mots. »

Finalement l'objet de notre rencontre reprenait quand même le pas sur l'actualité. Toujours les pensées se croisent dans des cheminements innombrables.

Le petit café de la gare est maintenant plus agréable, que les plantes ont fleuri dans leurs pots. Je vais descendre tout à l'heure pour déjeuner avec Sint.

Le 9 mai, fête de la victoire

« Les forces de la Fédération ont gagné beaucoup de terrain ce jour de la victoire contre le Nazisme ; cela peut paraître long à l'échelle du front, mais l'important n'est pas de gagner du terrain, il est de briser les défenses de l'Otan. La résistance ne peut que s'affaiblir de jour en jour, et avancer sera plus facile, d'autant que le sol s'affermit. »

« L'avance ne peut pas être rapide. Les Russes doivent ménager les civils qui demeurent (l'on entend peu parler de victimes civiles), et,

quand ils libèrent une ville, un gros travail de sécurisation les attend : tout est miné. »

« Je t'avais bien compris, Farzal. Je trouve d'ailleurs l'avance plutôt rapide si on la compare, par exemple, aux forces israéliennes à Gaza, qui ne traînent pas pour épargner les civils, eux. Combien de fois la surface de Gaza les Russes ont-ils déjà libérée ? Et quand crois-tu que l'Ukraine va s'effondrer »

« Elle s'est déjà effondrée, et comme la Russie a lancé un mandat contre Zélinski maintenant que sa magistrature touche à son terme sans qu'il ait organisé de nouvelles élections, il ne participera pas à des négociations sans se faire arrêter. L'Otan est entrée en guerre contre la Fédération de Russie sans oser la déclarer. Il n'est pas facile alors de négocier la paix. »

« S'il n'y a pas de guerre, il est peut-être plus simple de signer une paix, non ? Négocier une paix sans belligérants, il suffit de signer un traité de sécurité pour l'Europe. Il n'a jamais été question d'autre chose, non ? »

« Il n'appartient qu'à l'Otan de l'accepter », m'approuve Sariana. « Comme disait le président Xi en citant Lao Tseu : c'est à celui qui a attaché un collier au cou du tigre qu'il appartient de l'enlever. »

Le 13 mai, la Kakanie

J'ai oublié l'empire autrichien. Un angle mort. Moi qui me croyais calé en histoire, c'est à peine si je sais situer le royaume de Bohème, dont la reine (comment s'appelait-elle?) correspondait avec Descartes. Je saurais mieux dessiner la carte de l'Afrique occidentale.

Oui, l'Autriche-Hongrie que Müzil appelait plaisamment la Kakanie, de Kaizerlich und Königlich, la double monarchie austro-hongroise, impériale et royale. La Kakanie, oui, c'était après que l'Empire Français ait détruit le Saint-Empire.

Charles Quint, voilà un personnage qui ne se laisse pas oublier. Je suis capable de me faire une image mentale de son temps en Espagne, en Italie, en Europe de Nord, oui, mais son empire s'étendait bien plus loin à l'Est, jusqu'à l'Empire Ottoman. Où en était la frontière alors ?

Je n'ai pas d'image de cette époque en ces régions. Oui, Prague m'évoque quelque-chose, Nicolas Copernic ; et Nicolas de Cusa que j'associe à cet Empire central. C'était la Bohème alors, je crois. Ce

monde s’est estompé dans ma mémoire. Il est devenu un grand espace vide, fractionné en une multitude de pays aux assonances aussi distinctes que diverses. Il en demeure la Hongrie et la Serbie, mais dont j’ai du mal à articuler l’histoire récentes avec celles plus anciennes. De la Kakanie, je sais qu’à la fin de la guerre, elle occupait Kiev et l’essentiel de l’Ukraine qui n’existait pas encore. Pourquoi me parles-tu de la Kakanie, Sint ?

« Le voyage de Xi m’y a fait penser. Il donne une grande d’importance à ces deux pays qui ne me semblaient plus en avoir, disparus depuis dans le hachage de l’Europe par le Président Wilson après la Première Guerre Mondiale, puis par celui du Pacte de Varsovie. Ces pays te parlent sûrement davantage, toi qui viens d’Europe. »

Le souffle de la Renaissance est monté vers le Nord, par la France ou par la Hollande. Puis il y eut la Guerre de Trente ans, la pire barbarie qu’ait connu le continent. Mon paysage mental de l’Europe est vertical : cette Europe de l’Ouest, qui séparait celle, ibérique, de l’autre de l’Est, et qui tracent alors ensemble une ligne horizontale de l’Atlantique au monde Ottoman. Les Ottomans ont laissé une forte empreinte sur cette Europe. Je comprends qu’on ait voulu faire entrer la Turquie dans l’Union Européenne, si l’on tenait tant à aller jusqu’à ses marges.

Beaucoup de mythologies hantent cet Empire de l’Est (Öster Reich), et tout autant celui des Turcs. Les mythologies ont toujours leur importance, et j’aimerais en savoir plus sur les vitalités qu’elles conservent dans cette Europe horizontale. Je me demande comment elles s’articulent avec celles de l’Europe verticale.

« Je comprends ton questionnement, mais je ne sais pas lui répondre : cette Europe est pour moi un angle mort. »

« J’aurais bien quelques lectures à te conseiller : *L’Homme sans qualité*, bien sûr, qui dresse trente ans après un portrait de la Kakanie avant sa chute. Kafka avait projeté d’écrire *La Muraille de Chine*, dont il n’a conservé que des nouvelles, qui en donnent une certaine idée. L’on y perçoit l’ampleur de son ambitions, et pourquoi il y avait renoncé. Les *Nouvelles Orientales* de Marguerite Yourcenar aident à deviner les raison qui ont fait renoncer Kafka. Je te conseille aussi *Dracula* de Stoker, ou *Le Château des Carpathes* de Jules Verne.

Je me souviens d’écrits de jeunesse de Joseph Staline qui m’ont aidé à comprendre la maladie dont souffrait l’Europe de l’Est au début du vingtième siècle ; et je te conseille aussi de lire Rudolf Rocker.

Le 15 mai, les bastions de l’Occident

Cette Europe de l’Est, dominée par la maison de Habsbourg, a longtemps été une zone frontalière face aux envahisseurs de l’Est, d’un Est plus lointain, des Tatares, des Mongols ou des Turcs, avant que la Russie n’en devienne la forteresse, dressée face à ce profond Orient, non sans s’orientaliser un peu elle aussi. En tous cas, après Pierre le Grand, elle fut le bastion de l’Occident.

Les Ottomans, eux, cessèrent d’être l’ennemi pour devenir le simple rival dans la course des empires, un possible allié pour coloniser les grandes civilisations supposées non civilisées.

Puis vint le temps où la toute neuve Union Européenne rêva de s’agrandir, s’étendre jusqu’à l’Oural, franchir à nouveau la Méditerranée. C’était au tournant du siècle.

La Fédération de Russie à peine née avait d’abord cru qu’une place lui était accordée dans ce projet. Combien le monde a changé depuis ! Le décor fantastique que s’était dessiné l’Ouest Sauvage s’est vu emporté par des vents mauvais.

Je ne parviens pas à comprendre le monde fantasque que l’Ouest avait rêvé. La terre entière paraissait voir ces constructions imaginaires comme la réalité-même. Elles étaient enseignées comme telles, et l’on en comprend l’embarras des « élites » : elles les ont apprises et n’ont appris rien d’autre.

Quand le petit jour dissipe les fantasmes, l’on est tenté de se raccrocher aux traditions. Mais comment ne seraient-elles pas elles aussi des aberrations de la nuit ?

Ce fut ce qui avait séduit d’abord les Surréalistes chez Guénon, au sortir du délire meurtrier qui liquidait la modernité ; mais ils ne se sont pas trompés sur la possible stérilité d’une telle voie. L’on ne doit pas se méprendre sur les messages enflammés d’Antonin Artaud, même s’ils semblent aux antipodes d’un Louis Aragon.

« C’est Breton, je crois, qui avait écrit à Artaud “les vases communiquent toujours” ? » m’a demandé Nadina. « Je ne peux pas te le confirmer », ai-je prudemment répondu.

Le 16 mai, sur la France

La France, l'identité française si j'ose dire, sa tradition, elle va de Montaigne à Louis Aragon.

– Pourquoi Aragon ?

– J'aurais pu dire le Surréalisme. J'ai dit Aragon car il me semble celui qui couvrait le plus large spectre.

– Tu fais donc de la France un pays tout nouveau.

– Oui, tout nouveau. Qui avait-il avant Montaigne, ou de son temps ? Agrippa d'Aubigné ? François de Malherbe ? Avant cela, qu'était la France ? Le Midi ? L'Aquitaine ? L'Auvergne ?…

La France catholique s'est construite contre le Saint Empire, et elle est parvenue à le détruire. Pendant qu'elle était alliée aux puissance protestantes, elle persécutait les Huguenots. Drôle de tradition pour la France, qui ne s'est trouvée qu'en se débarrassant de l'Église romaine, et après quels errements dont elle n'a jamais vraiment fini !

– C'est pourquoi les Français sont si anti-religieux ?

– Bien sûr, mais ils ont été tellement emportés par leur rage contre les calotins, qu'ils ont nourri la même opinion pour tout ce qui ressemble de près ou de loin à de la religion. Ils croient toutes les religions un peu catholiques ; et parfois, pires. Puis, en renversant complètement leur logique, ils finissent par conclure que le Catholicisme romain est peut-être la religion la moins pire.

Nadina rit.

– Ils en concluent qu'elle est la meilleure ; puisqu'elle a inventé la laïcité.

– Elle a inventé la laïcité ! La France des calotins ? C'est l'Iran qui l'a inventée.

– Non Nadina, toutes les grandes civilisations ont établi la laïcité.

– Non, ce sont les Perses, sous Cyrus, qui est dit « marcher à la droite de Dieu » dans la Thora. C'était des siècles avant la Chine.

– Je ne polémiquerai pas.

Le 17 mai, poétique de Montaigne

Non, Montaigne n'est pas un philosophe, c'est un poète. L'on s'évertue à ne pas le lire comme un poète. Je reconnais qu'il n'est pas facile de lire sa prose poétique ; sa langue est déroutante, et elle doit aujourd'hui être traduite. Si Montaigne avait voulu faire de la philosophie, il aurait écrit

en latin. Cette langue lui était familière. Elle était celle qu'il parlait chez lui enfant.

– Le français qui se parlait à l'époque est difficile à comprendre. J'ai lu d'abord des traductions.

– Le français de Montaigne n'est pas celui de l'époque. Il n'est qu'à lire d'autres auteurs, son ami la Boétie par exemple, qui emploie des acceptions qui ne sont plus d'usages, comme « écheler » pour monter une échelle, mais qui ne nécessitent pas des notes pour être comprises.

Montaigne utilisait un français caricaturalement populaire, quasiment un argot, dans lequel il enchâssait cocassement de longues citation dans un latin soutenu. Il laissait dénudés la pensée docte et le bon sens populaire, les mettant au péril l'un de l'autre sans avoir à en dire plus.

La construction étrange, baroque, avec un fort effet ironique, répondait évidemment à une préoccupation littéraire, poétique précisément.

René Descartes, qui semble avoir été nourri par Montaigne, ne l'a jamais cité. Il a cependant écrit : « Il est des étincelles de vérité dans l'homme. Les philosophes les arrachent par la raison ; les poètes, par imagination. Elles brillent alors de plus d'éclat. » Ou quelque-chose de comme ça. Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour deviner à qui il pensait.

De la guerre

Le 21 mai, nouvelles élites

Le terme d'élites est particulièrement mal choisi ; d'abord parce qu'il ne s'agit pas littéralement d'élites, seulement de dirigeants ; et surtout parce qu'il paraît désigner alors les mêmes classes dirigeantes pour la terre entière. Je ne crois pas que les mêmes classes détiennent partout le pouvoir.

Aux États-Unis, « les élites » désignent les oligarques et leur personnel. En Europe, ils seraient plutôt les petites mains des « élites » étasuniennes. En Chine, c'est autre chose : je pense que ce sont principalement des élus, pas nécessairement du Parti Communiste, mais de toutes les institutions et associations qui pratiquent les élections comme un sport national.

En Iran, la question est compliquée par la place étrange des théologiens. Il est dur de comprendre ce qu'est un théologien iranien. Ils sont probablement différents des théologiens européens. À quoi servent-ils ? Quelle est leur fonction ? Elle doit être assez peu sacerdotale. Je les imagine comme des normaliens, des normaliens en costume.

Je sens que la Russie se prépare une élite de héros militaires. Ils devront cependant acquérir une bonne culture mathématique.

– Je pense que l'expérience de la guerre doit en constituer une solide préparation, a dit Sariana.

– Une préparation à la culture mathématique ? Lui ai-je demandé très surpris.

– Oui.

Le 22 mai, sur la culture mathématico-militaire

Il fait encore frais.

J'ai mal à l'épaule. J'ai pris froid. J'ai dû m'endormir avec le bras sur les draps. Le vent glacé qui descendait contre les volets au petit matin a refroidi la chambre. Ça commence à passer.

Je n'ai pas bien compris les explications de Sariana hier. Oui, la guerre est une expérience du réel ; son expérience par excellence, et nous

pensons toujours adossés à notre mort, comme je l'ai appris chez Paul Valéry.

Les mathématiques sont une expérience extrême de la pensée ; et la guerre, de la mort. J'aime la façon dont Paul Valéry parle de ces choses sans grandiloquence.

Le 23 mai, les certitudes que donne la mécanique

Le temps a un peu radouci, mais à peine. En sortant de chez le barbier, je suis allé sécher mes cheveux au soleil près du lac comme le mois dernier. Nous sommes à nouveau à la pleine lune.

Hier, Farzal m'a fait monter dans l'un de ses Aligators qu'il aime tant, ces redoutables hélicoptères de combat que Dirac a acheté à la Fédération de Russie, et qui sont aujourd'hui sans doute les meilleurs sur la terre. Curieusement, moi qui crains tellement le vertige quand je suis sur mes pieds, comme si j'allais inexplicablement perdre l'équilibre dès que je marche au bord d'un précipice, alors que je ne le perdrais pas si je me tenais au bord d'un trottoir par exemple, je n'ai pas du tout eu peur, comme si l'on ne pouvait pas tomber d'un hélicoptère, voir avec un hélicoptère, comme a prouvé le contraire le président Raïssi ces derniers jours.

Pas la moindre inquiétude ; et je suis certain que je n'aurais pas eu peur si l'on nous avait tiré dessus. Je ne sais pourquoi la bonne mécanique me rassure comme si elle me persuadait qu'on eût une fois pour toutes subjugué les lois de la physique.

Je l'ai bien vu en conduisant dans les environs, ou encore dans ma jeunesse dans les Hautes Alpes quand j'ai côtoyé des précipices sur des chemins mal stabilisés, au bord desquels je ne suis pas certain que j'eusse osé marcher.

Le musée de la guerre de Dirac

L'armement n'a jamais cessé d'évoluer au cours des temps. L'on s'imagine mal sa pérenne et toujours rapide obsolescence. Pourtant les armes périmées demeurent encore longtemps efficaces contre ceux qui n'en ont pas, comme l'ont bien montré les guerres impérialistes, mais ce n'est pas là leur vocation. Les armes sont bien plus destinées à être utilisées contres des ennemis qui en possèdent aussi de nouvelles, tout adaptées aux guerres de l'époque.

Une génération ne s’est jamais passée sans que les armements ne changent. Nous le fait oublier seulement que les diverses nations gardent toujours une culture militaire qui leur est propre. Les antiques Massaliotes excellaient dans le maniement des trirèmes, cherchant à entraîner leurs ennemis dans des combats navals, quand les Romains préféraient manœuvrer des légions de fantassins ; tandis que les guerriers de l’Est demeuraient de redoutables cavaliers. Les armes et les façons de s’en servir n’en évoluaient pas moins.

J’ai accompagné Farzal et Sariana au musée de la guerre. Son atmosphère est étrange et singulière. L’on croirait un temple plutôt qu’un musée. Le musée de la guerre est à la fois sombre et lumineux : un éclairagiste de génie a sculpté la lumière avec des spots puissants et des zones d’ombre. Les salles sont vastes et le jour y dessine des parcours. L’éclairage y est proprement architectural.

Un grand bâtiment de pierre dans un vaste espace au milieu du nouveau quartier : un cube entouré d’un cercle de hauts murs percés d’ogives mauresques. Les murs du musée, en grosses pierres de taille sont percés de fenêtres étroites et rares, presque des meurtrières, qui donnent toute son importance à l’espace autour du bâtiment, à celui qu’entourent les hautes ogives.

Une salle est consacrée à la bataille de Talas, là où la soi-disant conquête arabe a été arrêtée. J’écris « soi-disant » car les prétendus envahisseurs n’étaient pas des Arabes, mais davantage des Iraniens. En effet, la péninsule arabe n’était pas très peuplée au temps de l’Hégire, affaiblie par la guerre contre les Abyssins, au point d’être capable d’envahir les trois-quarts du pourtour de la Méditerranée, et l’Asie Centrale jusqu’à la Chine.

Des études ont par ailleurs prouvé que pas plus de deux mille moujahids sont passés par Jebel-Al-Tarik, Gibraltar, pour combattre jusqu’à Poitiers et aux Alpes françaises, et rien ne dit qu’ils fussent arabes. C’est peu.

Il ne s’agissait donc pas non plus de conquête à proprement parler, puisque ce sont les Iraniens eux-mêmes qui auraient envahi leur propre empire. La preuve en est que la victoire de Talas quoique remportée par « les arabes », les arrêta. À partir de là ils n’allèrent pas plus loin, laissant les tribus mongoles du nord de la Chines se convertirent seules à l’Islam.

Le 25 mai, une guerre sous le manteau

Je suis distraitement les gorges chaudes de l'Ouest velléitaire sur une éventuelle troisième guerre mondiale. Il me semble pourtant qu'elle est déjà en cours.

Elle se mène à bas bruit, enfin pas tant que cela, mais dans le dénie. Elle a commencé bien avant l'Opération Militaire Spéciale du Donbas ; bien avant-même la libération de l'Afghanistan. Les combats s'amplifient, et la tension ne cesse de monter sans que rien de qualitatif n'éclate proprement, et cette situation me semble destinée à durer encore.

Pourquoi je pense cela ? Parce que les deux camps qui sont bien en guerre sont qualitativement différents : l'un est dirigé par des esprits avisés et attentifs à s'entendre pour que rien n'échappe à tout contrôle ; l'autre est loin de disposer des moyens militaires de ses ambitions, et moins encore des moyens techniques et industriels pour se les donner. La situation en est là, et l'on ne voit rien qui saurait la faire rapidement évoluer.

La guerre est là en fait, mais il n'appartient pas à l'Ouest indécis de trancher pour qu'elle devienne manifeste et dûment déclarée, ni pour qu'elle se poursuive, pourrait-on dire, sous le manteau. Sous le manteau ou non, elle se poursuivra, et certainement s'intensifiera.

Le 26 mai, qu'est-ce que l'arme numérique

Le musée de la guerre propose une salle spécifique pour l'arme numérique. Je me suis promis d'y retourner.

J'ai entendu dire qu'Israël utilise un programme pour cibler les combattants du Hamas dans Gaza, le programme *Lavander*, dont il est difficile de cacher le peu de succès obtenu, ni les conséquences génocidaires sur la population. L'Ouest Sauvage n'a rien compris à l'arme numérique. C'est une évidence si l'on y regarde à la lumière du guidage des missiles et du brouillage ou de la destruction de ceux de l'adversaire, tels qu'y excellent les Russes et maintenant les Iraniens. L'arme numérique n'est pas ce que l'on appelle l'Intelligence Artificielle.

Justement hier, à son propos, pendant que je saisissais mon journal, j'ai voulu affiner mon vocabulaire sur ce que j'ai appelé « ogive mauresque ». Le moteur de recherche sur lequel j'ai saisi ces deux mots m'a proposé d'abord l'image d'une ogive gothique, puis de vêtements mauresques. J'aurais dû préciser dans ma recherche quelque-chose

comme « arc outrepassé », c’est à dire que l’arc s’inscrit dans un cercle dont le diamètre est supérieur à l’écartement des piliers ; mais quand on a déjà ce vocabulaire en tête, l’on n’a peut-être plus besoin d’un moteur de recherche.

Le 27 mai, du progrès

La chaleur à Dirac s’est élevée, et l’asphalte commence à sentir bon. Elle libère ses effluves de pétrole brut qui rappellent le mer, dont je me sens trop loin.

Le pétrole, ce sont des arôme végétaux discrètement parfumés d’iode. Ses fragrances envahissent l’espace lorsqu’il commence à fondre sur les poteaux électriques de bois qui en ont été badigeonnés pour qu’ils résistent mieux à la pluie et au froid.

Je me suis attardé dans la salle des feux grégeois au musée de la guerre. L’on a très tôt utilisé le pétrole et la pois pour les projeter enflammés sur l’ennemi. On les a versés du haut de murailles ; on les a projetés sur celles-ci à l’aide de catapultes toujours améliorées ; on se les est lancés d’un navire à l’autre… Il ne s’est jamais écoulé une génération, c’est-à-dire une guerre, sans que ces procédés ne soient améliorés, au point que celui qui en serait demeuré à ceux de la précédente, aurait été sûr de la perdre.

Le métier des armes était donc un véritable métier ; il exigeait une formation et des connaissances solides en constante évolution. Ce fut pourquoi les révoltes spontanées et leurs bandes d’amateurs furent le plus souvent défaites ; ou bien elles furent fulgurantes, improvisant des stratégies innovantes qui prenaient de court les professionnels.

Les techniques de guerre ne sont évidemment pas les seules qui aient progressé au cours des temps. Toutes les époques furent modernes selon l’acception que l’on donne au terme, et les procédés n’ont cessé d’avancer tout en s’inspirant plus vite qu’on ne le croit d’une civilisation à l’autre. La guerre en fut nécessairement une stimulation majeure ; en ce domaine tout retard se paye immédiatement, et plus chers qu’en tous les autres.

Le chemin qui va de l’épieu de bois dont on durcissait la pointe au feu, jusqu’à l’hypersonique Kinjal, ne s’est pas fait en quelques jours, mais sans connaître de pause.

Le 29 mai, le sous-continent

Il doit y avoir des années que je n'ai pas modifié les feuilles de style de mon traitement de texte. On oublie vite de telles choses. J'ai toujours trouvé LibreOffice trop complexe. Comme le disait plaisamment un ami, si vous ouvrez un tiroir, vous y trouvez une nouvelle armoire. Je n'ai pas besoin d'un programme si sophistiqué. Comme je le dis souvent, AbiWord, déjà très complet, me conviendrait mieux s'il n'était pas chroniquement bogué.

Le ciel est couvert, mais d'une fine nappe blanche comme ceux des tropiques, qui n'empêche pas le soleil de dessiner ses ombres, et j'ai chaud sous ma chemise de flanelle.

Je ne mesure pas exactement comment l'Europe doit tout aux croisades. Je sais seulement qu'elle leur doit l'essentiel. Je crois savoir que les croisés prirent Constantinople après 1200. À qui l'ont-ils prise ? Comment ? Pourquoi ? Au seizième siècle, trois-cents-cinquante ans plus tard, les Seljoukides l'ont conquise aussi. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il s'est passé entre ces deux dates. Non, je ne suis pas très calé en histoire.

Toute l'aristocratie des pays de l'Europe de l'Ouest, majoritairement constituée de monarchies, vient des croisades. Qu'est-ce que cela signifie profondément ? Jusqu'où vont les limites de cette Europe monarchiste ? Où s'arrêtent-elles ? Jusqu'en Pologne assurément, mais certainement pas jusqu'en Géorgie.

« Je ne pensais pas que mes questions allaient te préoccuper autant. » A dit Sint.

Je me souviens de mon livre d'allemand du lycée. Il portait sur sa couverture une carte de l'Allemagne Fédérale. Cela n'a pas manqué de rapidement me troubler. Apprenait-on la langue de l'Allemagne Fédérale ? Et pas celle de la Prusse, de l'Autriche ? Celle de Königsberg ? Celle de Bernes ? Excluait-on Kant, et Nietzsche ?

Il n'a jamais fait aucun doute pour moi que ce « sang impur » dont notre hymne national invite à abreuver nos sillons, désignait celui des ces maisons coalisées contre la République.

« L'on se demande, avec un hymne comme la *Marseillaise*, quels rapports peut entretenir une nation avec ses voisin, » a relevé Sharif en riant.

Je n’aurais jamais osé écrire ces paroles, mais elles ont dominé mon éducation. C’est ma « tradition » si vous voulez. Mes amis ont ri de bon cœur. Nous sommes tous là, à une terrasses des baraques de bois. Il y fait un peu trop de vent aujourd’hui pour écrire, mais le temps convient bien à y bavarder au soleil.

Nous nous somme entendus pour que je donne un atelier de typographie assistée par ordinateur à l’université. Trop d’étudiants et d’enseignants ne savent pas se servir de feuilles de style, ce qui rend la saisie de leurs documents ni faite ni à faire. Il est parfois plus simple de recommencer entièrement la saisie quand on entreprend de les publier.

Le 31 mai, Dirac et l’Iliade

Le musée de la guerre réserve deux salles consacrées respectivement à *l’Iliade* et au *Mahabharata*. Des écouteur permettent d’en entendre des lectures en grec et en sanskrit avec leur rythme syncopé qui les caractérise. L’on y sent la proximité des ces deux langues aryennes antiques.

L’on y apprend beaucoup sur les chars de combat, leurs roues et les attelages. L’on y découvre des armes anciennes : des bouliers et des arcs surtout.

Des flèches, l’on en voit de toute sorte au musée de la guerre. Je ne me suis jamais bien figuré les flèches ni leur évolution au cours des temps. Elles ont beaucoup changé. Je crois que l’on ne comprend jamais les balles ni leurs ogives si l’on ne comprend pas les flèches.

L’Iliade m’a fasciné lorsque j’étais gamin. Je n’ai jamais parfaitement compris pourquoi ni comment je me suis laissé immergé dans son atmosphère envoûtante.

Qu’est-ce qui me fascinait dans ces récits sans fin de combats qui ne parvenaient pas à devenir lassants à force d’être beaux ?

Le *Mahabharata*, je l’ai découvert bien plus tard. Une bibliothèque à lui seul, bien plus dense et bien plus profond. Il serait à *l’Iliade* ce que sont à la mer Égée l’Océan Indien avec ses archipels et ses grandes fausses.

Il m’est arrivé de rêver d’une *Odyssée* océanienne, où le héro se perdrait dans une mer plus crédible d’être bien plus immense, recouvrant la plus grande part de la surface terrestre.

Outils de la pensée

Le 2 juin, parution, disparition

J’ai perdu l’habitude de lire sur du papier. Je lisais souvent en marchant. Aujourd’hui, je lis surtout à l’écran. La tentation est grande alors de ne faire qu’écouter.

Ce n’est pas pareil. L’on y passe plus de temps, et l’on comprend moins. D’un autre côté, j’y perfectionne ma maîtrise à l’oral des langues étrangères. L’anglais est aussi vicieux que le français ; je ne savais simplement pas prononcer certains mots, comme « aqueduct » dont j’ignorais carrément le ‘t’ final comme en français, à force de pratiquer surtout l’écrit.

Je ne m’habituerai jamais à voir, même dans les sites les plus sérieux, ces invitations à « liker » ; un ton et des icônes « teen-ager » ; ni l’usage dans les sites francophones d’un patois bruxellois comme je viens de me le permettre.

J’imagine que tout cela finira par passer. Je suis sûr que l’internet changera. Je ne sais ce qui restera de celui que l’on connaît. Ces choses sont vouées à disparaître.

– Comment cela ? m’a demandé Sint

– Tu sais il serait très facile de tout reprendre sur d’autres bases.

– Comment ? Sint et moi avons traîné à bavarder sur le balcon. Cet après-midi, nous avons vu dans le ciel qu’un orage se préparait. Nous sommes rentrés au plus vite au bruit des premiers tonnerres. Nous nous sommes installés sur le balcon avec un thé en contemplant les merveilleux nuages contres les montagnes immenses. Une diagonale séparait d’un trait presque droit un bleu si sombre qu’il semblait noir en bas vers les vallées ; et un blanc presque pur dans les hauteurs des cimes.

– En changeant seulement de DNS, lui ai-je expliqué. Ce Web que tant de puissances s’évertuent à contrôler, il serait entièrement changé par quelques touches. Quand j’entends « parution », j’entends résonner dans mes oreilles « disparition ». Tous disparaît à tant paraître.

– Tes réflexions sont un peu inquiétantes, ne trouves-tu pas ?

– Pas vraiment. La vie est fugace, et la fugacité est la vie elle-même.

– Cesse de dire des sottises. Ce que tu évoquais d'un possible retournement du Web est intéressant. J'aimerais que tu le précises.

– Je n'ai rien derrière la tête. Je n'en sais rien. Il me semble seulement que ce fourmillement de contenus et de micro-applications aussi envahissantes qu'impénétrables ressemble plutôt à un processus de disparition. La disparition est souvent précédée de la profusion.

Je ne sais pas si tu as déjà vu dans la campagne le cadavre d'un animal fraîchement mort, il est grouillant de vie. Cette vie n'y demeure pas. Elle s'en nourrit, devient autre et s'en va. Il n'y a rien d'inquiétant ni d'attristant là-dedans.

Le 3 juin, les réseaux et la marchandise

L'utopie du Web, c'est la possibilité de communiquer avec tout le monde. Il n'y a aucun besoin pour tout le monde de communiquer avec tout le monde. L'idée en est monstrueuse si tu y songes. On ne l'imaginerais naître que dans les cerveaux d'un conseil d'administration monstrueux qui rêverait de faire de toute l'humanité sa clientèle, et aussi, par la même occasion d'absorber tous ses concurrents. Au fond, c'est l'idée qui est derrière le Web. Toutes les dérives qui t'inquiéteront n'en seront que les conséquences.

– Tu penses à un conseil d'administration plutôt qu'à un gouvernement, un état totalitaire, ai-je interrompu Shaïn.

Il y a longtemps que je n'avais plus rencontré Shaïn, le vieux mais solide syndicaliste qui s'occupe toujours de son centre de formation quand il ne joue pas du kamanche. Il était arrêté à un feu tricolore avec sa camionnette. Il m'a invité à monter jusqu'à la prochaine terrasse ensoleillée.

– C'est logique, un système totalitaire est nécessairement marchand. La marchandise est à la fois le moyen et l'essence du totalitarisme. Il en est ainsi dans le monde de la raison pure, mais pas dans la réalité. Des formes sociales ont évolué dans cette direction, mais sans parvenir à l'atteindre. C'est une utopie, ou une dystopie si tu préfères : un horizon. L'on peut toujours marcher vers l'horizon, mais, par nature, on ne l'atteint pas.

– L'association que tu fais entre marchandise et totalitarisme me semble intuitivement juste. Tu saurais en dire plus ?

Les marchandises sont des objets bien particuliers : ils sont produits par un procès mécanique et répétitif qui les rends identiques les uns aux autres, et dans un temps de travail égal et quantifiable.

– Bien que venant de l'Ouest Sauvage, je ne suis pas complètement ignare, l'ai-je interrompu, m'attendant à un abrégé du Capital.

– Excuse-moi. Il suffit de retenir que le mode de production des marchandises, le mode de production marchand, tend à dominer et se soumettre toutes les formes de travail. Il conduit à un monde où tous les objets deviennent des marchandises parfaitement quantifiables par leur valeur marchande ; puis de là, toutes les activités elles-mêmes, et les humains aussi.

Tout est régi par la valeur abstraite des marchandises, et le pouvoir qui en émane sera forcément gestionnaire : un conseil d'administration. Mais c'est une utopie, ou une dystopie. L'on peut toujours en nourrir le projet, mais il n'a aucune chance de se réaliser.

Je reconnais là une attitude mentale partagée dans la région. Elle s'est sans doute forgée aux temps anciens de Zarathoustra, et renforcée plus tard avec Manès.

Chacun sait que l'antique religion de l'Iran reposait sur deux figures divines : Ahura Mazda, le seigneur de lumière, et Ahriman, le maître des ténèbres. C'est sur quoi repose le Manichéisme qui fut remplacé par l'Islam qui en a toujours gardé quelque-chose.

Sur quoi cela repose ? On le comprend mal à l'étranger. La lumière triomphe toujours des ténèbres : elle les fait reculer ; mais jamais au point de les faire disparaître. Pourquoi ? Parce que la lumière produit de l'ombre. Elle génère ses propres ténèbres.

Il serait donc aussi vain d'espérer une disparition des ténèbres, que mal avisé de choisir leur camp. La lumière produit de l'ombre simplement parce qu'elle éclaire, et l'on ne peut le regretter, car sans ombre, l'on ne verrait rien.

Sous son apparent pessimisme : les réalisations les plus saines, voire les plus saintes, portent toujours leur part maléfique ; derrière ce pessimisme se tient un optimisme radical : la victoire de la lumière est certaine et éternelle.

Malgré cela, elle ne sera jamais totale ; c'est une limite que l'on ne peut qu'accepter. Cette façon de voir, j'ai fini par l'épouser, et elle m'a conduit très loin de celle dont j'ai hérité au berceau.

J'ai bien compris cependant que les explications de Shaïn n'étaient pas principalement nourries par cette morphologie mentale traditionnelle. Elles reposaient sur des contradictions internes aussi logiques que pragmatiques.

Nous en avons parlé et il me l'a bien expliqué. Cela ne fait peut-être pas une si grande différence.

Le 7 juin, réflexions sur l'écriture

Je fais la cuisine avec Sint. « Je me demande pourquoi tu écris tant », m'a-t-elle interrogé. « Tu ne fais pourtant pas d'effort pour être lu, bien que tu laisses l'accès facile à tes cahiers. »

« J'écris comme d'autres méditent », lui ai-je répondu en lavant les tomates. Je crois que nous n'allons pas arroser : il est tombé quelques gouttes ce matin ; des gouttes un peu terreuses encore une fois.

« Pourquoi ne te contentes-tu pas de méditer comme font les Bouddhistes ? – Méditer consiste à laisser aller sa pensée sans but ni contrainte ; la laisser se bâtir et s'envoler dans le néant. Ce n'est pas comme la prière, où nous imaginons un interlocuteur qui sache et comprenne tout sans aucun obscurcissement. Un tel interlocuteur nous aide parfois à aiguiser notre sincérité. »

Les légumes poussent bien dans le jardin. J'ai trouvé quelques belles tomates pour les faire à la Provençale. « Il m'est arrivé de lire combien l'oraison donnait de plaisir, et bien de ceux que je connais ici me laissent deviner combien elle en procure. – Tu m'as toujours dit que tu ne croyais pas en Allah. – Il n'est pas nécessaire d'y croire. L'on peut seulement imaginer. Il est tout à fait possible d'imaginer un tel interlocuteur. Cependant, tu dois bien le savoir, ce que nous échangeons avec Lui est rarement facile à partager. »

« Tu lui parles, mais tu ne lui écris pas. Non ? »

Le plaisir de cuisiner, je le connais surtout depuis que je suis ici. Avant, je n'avais pas le temps de l'apprécier. L'on ne goûte jamais aussi bien un bon repas que lorsqu'on le prépare. L'on surveille la cuisson, on la règle à point, on se fie à l'odeur. L'on s'en régale avant même de commencer à manger.

« Dans tous les cas, la pensée est comme le calcul. – Comment cela ? m'interroge Sinta. – Le calcul est lui-même une forme de pensée, et nous connaissons tous la différence entre le calcul mental et écrit. Elle est immense, si grande que l'on ne saurait l'évaluer. » À l'odeur des tomates qui s'élève sous le couvercle de la poêle, je sens qu'il est temps de mettre à chauffer l'eau pour les pâtes.

« La mathématique est née tout entière de l'écriture : Tu te relis, tu reviens sur le cours de ta pensée, tu le navigues, tu le corriges, tu le ratures. Les règles de la grammaire se font alors un instrument puissant si tu sais t'en servir. »

Sint et moi faisons le plus souvent la cuisine ensemble. L'un est au fourneau et l'autre aide selon que notre cuisine est d'ici ou de chez moi. C'est encore un grand plaisir de cuisiner ensemble.

« Pourquoi as-tu besoin que l'on te lise ? – Je n'en ai pas besoin ; si ce n'est seulement prendre appui sur cette éventualité. »

« En ce sens oui peut-être, je l'admets, j'en ai peut-être besoin car si personne ne me lisait jamais, je cesserais d'y croire. J'ai seulement besoin que cela arrive, que l'éventualité soit présente et que je n'en ressente aucun embarras. »

« Pour cela, je dois être attentif à mon lecteur virtuel : piquer sa curiosité, le surprendre ; être aussi compréhensible que je le puisse ; éclaircir et ouvrir son entendement ; et surtout, ne pas lui révéler ce dont il vaudrait mieux qu'il demeure ignorant. – Comment cela ? » s'est encore étonnée Sinta en coupant l'ail et le persil.

« Il ne t'a pas échappé que parmi ceux qui sont susceptibles de me lire, beaucoup sont de notre entourage et se connaissent entre eux. Je dois donc prendre soin de ne jamais révéler des confidences. – Cette contrainte ne te limite-t-elle pas ? Pourquoi ne préférerais-tu pas écrire des fictions ; inventer les personnages et les circonstances ? – Pas du tout. Les contraintes stimulent l'écriture. »

« Moi, je craindrais que des interdits offrent à mon esprit des zones où iraient se cacher des pensées que je n'oserais pas poursuivre. – Et après ? Il serait vain de chercher à tout dire. Et pourquoi tes pensées souhaiteraient-elles se cacher, quand elles ne demandent au contraire qu'à s'énoncer ? »

« Quand vient sous ta plume des récits ou des idées que tu ferais mieux de taire, il est si simple de les barrer », dis-je en soulevant le couvercle pour surveiller la cuisson.

« Ce que tu découvres en écrivant, ce ne sont pas des pensées qui auraient souhaité rester cachées dans l'ombre. Elles ne demandaient qu'à sortir dans la claire lumière. C'est comme lorsque tu résous des équations : ce qu'elles te font voir est parfois merveilleux, et seules les limites de ta sagacité t'en auraient caché les solutions. »

Le ciel est toujours gris d'une poussière de sable. Je m'inquiète un peu pour les vitres qui étaient encore propres. Elle donne à la lumière une incandescence qui surprend quand on la fixe.

« L'on reconnaît souvent ceux qui pratiquent assidûment l'écriture à ce qu'ils ont des pensées plus élaborées que les autres », continuais-je. « Ils n'ont pas à improviser à chaque pas leurs paroles ; et s'il leur arrive à eux aussi de se répéter, contrairement aux seuls parleurs, ils sont capables de discourir longtemps avant que l'on ne s'en aperçoive. Pour autant, ils sont comme tout le monde. Leur esprit contient lui aussi d'immenses régions complètement vides. »

Le 10 juin, épistémè

Licos a tenu à me raccompagner en voiture de l'université. En chemin nous avons croisé Idris qui descendait vers le lac. Il nous a proposé de déjeuner ensemble.

J'ai prévenu Sint qui en a été ravie. Elle craint toujours que je n'aie pas assez d'amis à Dirac. Elle redoute peut-être que naisse en moi une nostalgie de mon pays. L'air est pourtant ici tellement plus frais.

Il commence à faire chaud en juin à Dirac. Le vent des cime rafraîchit un peu, mais ce climat contrasté est fatiguant.

« Il y a une capillarité entre les techniques et les humanités », dis-je quand Laïla a pris nos commandes. « Je n'en vois pas de meilleur exemple que celui de l'Encyclopédie. Elle est à la source et aussi bien le produit du meilleurs des Lumières. Les Lumières sont un peu la religion de l'Occident, avec son Divin Horloger ou sans. Cette capillarité semble s'être arrêtée là.

l'on admire dans l'Encyclopédie son sens de la synthèse et sa clarté, mais on remarque aussi que les sciences et les techniques qui y ont été exposées, n'étaient plus celles qui étaient à la pointe après le milieu du

dix-huitième siècle. Les plus nouvelles en étaient absentes. L'Encyclopédie, à peine sortie de chez l'imprimeur, était déjà obsolète : l'électricité, la thermodynamique, la chimie de Lavoisier, l'évolution des espèces ; Linné, Sadi Carnot, Galois, Fourrier… »

« Peut-être les humanités s'en nourrissaient-elles moins, ni ne les alimentaient-elles autant », a relevé Idris.

« Les nouvelles sciences, les sciences contemporaines pourrions-nous dire pour les distinguer des modernes, se sont faites moins accessibles aux sens. Je ne suis pas convaincu que ce caractère leur soit essentiellement inhérent. J'en suis trop détaché pour produire de bons arguments, mais j'y vois plutôt l'effet d'un parti-pris. »

« Quand je me suis plongé dans la mécanique de Newton, je l'ai découverte moins accessible que je ne le pensait à un individu cultivé de mon temps. J'avais lu les *Essais sur la relativité* de Kouznetsov, mais je perdais pied dans la *Mécanique* de Newton. Cette expérience m'a donné à réfléchir. L'aspect toujours plus ésotérique des sciences contemporaines était peut-être un leurre. Oui, un parti-pris. »

« Il y eut un temps où le scientifique, celui que l'on appela longtemps le « philosophe », était soucieux d'être accessible à tous les autres savants, mais pas seulement à ceux qui partageaient sa discipline, puis son seul domaine de recherche. Tout est devenu plus compliqué, se dit-on. Je crois plutôt à un changement de parti-pris. »

« Les sciences n'évoluent pas en se complexifiant toujours davantage. Elles évoluent aussi par des synthèses qui les reconstruisent ; en restructurant leur ensemble. Thomas Khun a parfaitement montré que les sciences n'accumulent pas des briques les unes sur les autres ; elles se reconstruisent différemment, changent de paradigmes. »

« Ce n'est pas un bon signe qu'elles se complexifient en effet », m'approuve Licos. « Si elles se complexifient, elles doivent se restructurer sur une architecture plus simple. Elles n'ont pas le choix, sinon de risquer ce paradoxe que plus personne ne soit assez savant pour les embrasser. Que serait un savoir que plus personne ne saurait ? »

« Tu dis donc », synthétise Idris, « que les Lumières sont la tradition de l'Occident Moderne. »

« Je crois que c’est le point de vue de notre ami », l’approuve Licos. « et nous savons qu’il n’est pas disposé à prendre une tradition au sérieux, et du seul fait qu’elle en soit une. »

« N’allons pas trop vite », je le corrige. « C’est l’opposition entre tradition et progrès que je ne prends pas au sérieux ; ou plus exactement, celle entre une culture des humanités et une science de la nature. »

« C’est donc ainsi que tu expliques le résultat des élections européennes de ce dimanche dont notre conversation est partie », s’amuse Idris. « Non, ne te fâche pas, je t’ai bien compris », reprend-il en plaisantant encore. « C’est en allant dans cette voie que l’Occident Moderne a commencé à devenir ce que tu préfères appeler l’Ouest Sauvage. »

« Oui, mais tu dois encore dire l’essentiel », reprend Licos : « La faillite des sciences en Occident qui ne trouvent plus le chemin de la technique et du travail industriel. »

« Elles se dissolvent dans des constructions inextricables et abstraites. Elles n’ont plus pour fonction d’ouvrir des voies à l’intelligence ; mais celle de la décourager plutôt de les suivre : La convaincre au contraire de s’en remettre à ceux-là seuls dont on doit croire, titres et diplômes à l’appui, qu’ils sont savants. »

Civilisations au tournant

Le 15 juin, les technologies en faillite

Licos parlait de la faillite des sciences qui ne trouvent plus le chemin de la technique et du travail ; ce sont ses mots. C'est en effet l'impasse dans laquelle se trouve l'industrie et les technologies de l'armement de l'Ouest, celle des USA surtout, les seules qui pourraient encore rêver.

Sariana vient de me donner précisément quelques échos du Congrès des États-Unis qui a abordé ces derniers jours la question du *Projet Sentinel* des missiles stratégiques qui doivent remplace le *Minuteman* vieux d'une soixantaine d'années : explosion des budgets, explosion des délais ; et surtout personne qui sache par quels moyens l'on saurait sortir des impasses dans lesquelles il s'enlise.

Sariana m'a assuré que le principal problème tient à un manque de main d'œuvre à la hauteur. Toujours celui-là-même qui a conduit le nucléaire français à la ruine.

Il ne faudrait pas croire que le programme *Sentinel* soit le seul en cause. L'US Navy ne sait comment renouveler sa flotte. Celle-ci est toujours plus réduite en quantité, et en qualité plus hasardeuse. Voilà qui est de mauvaise augure quand on voudrait menacer la Chine qui produit toute sorte d'armes en qualité et en quantité croissantes.

Les meilleur bombardiers stratégiques dont disposent les USA est le B-52 des années cinquante, dont soixante-et-dix sont encore utilisables, et dont le putatif successeur est encore en projet. Et ne parlons pas des F35…

Les provocations perpétuelles des pays de l'Otan qui font redouter aux populations une guerre majeure, ne devaient donc pas les empêcher de dormir. Les pays de l'Otan devraient être dirigés par des fous pour tenter une aventure contre la Fédération de Russie. Le seraient-ils qu'on imagine mal qui les suivrait dans cette voie.

Les peuples de l'Ouest et même leurs « élites » ne paraissent pas informés des rapports de force ; « mais les peuples et les "élites" ne comptent plus pour beaucoup à l'Ouest. L'on ne leur demande même pas leur consentement », m'a dit Sariana.

« Tu te rends compte », m'a-t-elle encore dit, « les vieux systèmes S-300 soviétiques dont les forces de la junte disposent encore de quelques-exemplaires, sont plus efficaces que les Patriot que l'Otan livre depuis 2023. »

«Les S-300 sont plus récents d'après ce que je crois savoir. Les Patriots servaient déjà pendant Première Guerre du Golfe. » Je suis arrivé un peu à l'avance pour déjeuner avec elle et Farzal. Il n'était pas encore là. Je pensais prendre quelques photos entre la forêt et les rempart. Les prairies sentent bon après l'orage d'hier.

Il paraît que la photographie, même numérique, n'est pas sensible aux arômes ; je n'en suis pas si sûr. Je voulais m'assurer jusqu'à quel point j'aurais été capable de les saisir dans mes images : glisser de l'image visuelle à l'image olfactive si l'on veut, mais j'étais déjà fatigué par la marche

J'avais trop besoin d'un fauteuil et d'un verre d'eau fraîche. Je tenais donc compagnie à Sariana qui s'occupait encore à la cuisine quand Farzal est arrivé.

Farzal nous a parlé de la classe ouvrière de l'Union Soviétique. « Je suis un militaire, et je devrais plutôt faire l'éloge des exploits de l'Armée Rouge. Ils n'auraient rien été cependant comparés à ceux des soviets industriels. Cela devrait te plaire tel que je te connais. »

« On ne peut qu'être saisi en découvrant comment les soviets sont parvenue à déplacer l'industrie de guerre d'Ukraine et de Biélorussie par voies ferrés jusqu'au-delà de l'Oural en 1941. Tu peux imaginer ce que représente le démontage d'une grosse usine sidérurgique, et sa reconstruction en pleine nature par les ouvriers eux-mêmes venus avec et accompagnés de leurs familles ? Tu imagines la logistiques, l'ingéniosité, le savoir-faire »

« Après la Première Guerre Mondiale, la Révolution, la guerre civile, leurs famines et leurs destructions, l'Union Soviétique disposait d'une classe ouvrière bien plus capable que le reste du monde », l'ai-je approuvé. « Elle devait déjà exister ; je peine à croire qu'elle soient née de rien pendant ces vingts années terribles. »

« Je crois que l'industrie russe était beaucoup plus développée sous le Tzar qu'on ne l'a trop dit », m'a approuvé Farzal. « Son agriculture était certainement moyenâgeuse, mais son industrie était moderne. En

témoigne la tentative révolutionnaire de 1905 et le premier soviet de Poulitov. »

« La production agricole reposait peut-être sur des bases féodales », dis-je, « mais cela devrait être relativisé. Elle s'étendait sur de vastes exploitations collectives qui ne demandaient qu'à être socialisées, et n'attendaient que les nouvelles machines agricoles. *La Révolution Russe en Ukraine* de Makhno enseigne comment l'organisation industrielle et agricole n'attendaient plus que de fusionner. »

« Il est vrai que l'histoire qui fut écrite de l'Union Soviétique est mensongère. Elle le fut davantage à l'Ouest, pour ce que je m'y suis penché », commente Farzal.

« Tout cela me tait penser à une nouvelle de Nicolas Gogol, *les Âmes mortes*, qui avec humour incite à la méfiance qu'il est toujours judicieux d'entretenir envers les sources écrites », dis-je.

« En tous cas », ajoute Sariana, « l'histoire est vouée à déboucher dans le présent, et celui-ci témoigne. Les années 1940 témoignaient de ce passé, comme la puissance industrielle d'aujourd'hui, témoigne que l'Union était plus Soviétique qu'on ne l'avait cru. »

Le 19 juin, croisades

L'autre jour, je disais à Sint en bavardant sur le chemin de l'Université où elle ne peut s'empêcher de demeurer une enseignante émérite : « Le sous-continent européen a gardé longtemps la nostalgie de l'Empire Romain. Elle a fait son unité et son identité. Ce n'est pas le cas du monde slave où l'Empire Romain s'est survécu longtemps. Cette nostalgie, je la crois plutôt être celle de la *Pax Romana*. Comment ne pas comprendre un peuple qui rêve de paix ; fût-elle la paix à n'importe quel prix ? »

« L'on a de quoi être surpris que ce désir de paix, qui se traduisait par ce désir d'empire, ait alimenté tant de guerres : les croisades. Tuer tous les infidèles, tous sans discernement, pour que règne la paix universelle. »

« L'on a créé le mot « croisade » par imitation de l'arabe « jihad ». C'était un peu dire que la croisade serait le jihad des chrétiens. De là l'inversion s'imposait : le jihad serait la version islamique des croisades. Non ! Rien à voir : l'islam n'a jamais connu l'esprit des croisades : tuer ou convertir par la force les infidèles. Le jihad est tout autre. »

« L'esprit des croisades est toujours resté vif en Europe et en Amérique du Nord. – Je le savais déjà », m'a dit Sinta.

Le 24 juin, une ville du nouveau siècle

Il y a trois ans, quand je suis parti, Marseille était encore une ville du vingtième siècle. Dirac est résolument du vingt-et-unième. Pourquoi ? L'on voit pourtant de hautes tours qui ont poussé à Marseille ; de nouveaux quartiers neufs ; et Dirac conserve toujours des côtés rustiques. Pourtant tout y est mieux agencé.

Depuis que je suis arrivé, j'essaie de comprendre cette différence. Quand il me semble en découvrir des aspects, je ne vois pas ce qui me les fait davantage ressentir d'un siècle nouveau.

L'espace est mieux réparti ; le mobilier urbain, plus rare. L'on est capable de décider si une rue est ou non dédiée aux piétons ou à la circulation automobile. Dans le dernier cas, les trottoirs sont voués à la marche, suffisamment larges pour deux personnes au moins bavardant de front, sans les contraindre à tout moment de passer l'une derrière l'autre. Des arbres ou des buissons sont généralement plantés entre la chaussée et le trottoir qu'ils ombragent, séparant le passant de la circulation automobile.

Aussi le ville est plus propre, mieux entretenue, les nettoyeurs pouvant passer partout.

Où sont les automobiles ? Il y en a à Dirac. L'on n'a pas construit des garages un peu partout à la place des jardins. Où sont les automobiles ? Les plient-ils, les rangent-ils sous les lits ? Il doit y en avoir moins qu'à Marseille. Sint en a une que nous partageons. À Marseille, nous en aurions deux ou trois. Certainement en aurions-nous besoin.

Moi, je vais souvent à pieds. Il est facile et agréable de marcher à Dirac ; l'on est tenté de ne pas prendre de voiture, ce qui rend la marche facile et agréable, et inversement.

La chaleur est enfin arrivée depuis quelques jours : brutale. L'on aperçoit pourtant des nages dans un coin de l'horizon. Ils passent quelquefois voiler le soleil, mais ils ne sont plus chargés de sable.

Parfois une bourrasque se lève. Par deux fois, mon parasol a été emporté la semaine dernière. Rien ne les avait annoncées. Par deux fois, juste après que je me sois installé et que j'aie commencé à écrire.

Par deux fois, le parasol tombant sur moi au risque de me blesser, renversant verre et tasse et me suspendant au détour d'une phrase, m'avait laissé sidéré et un peu humilié.

« Rassure-moi, Leïla », lui ai-je demandé quand elle est sortie la seconde fois pour me porter secours. « Cela arrive-t-il aussi quand je ne suis pas là ? »

« Non, seulement quand tu viens ici » a-t-elle dit en riant ; aussi je n'ai pas su si elle était sérieuse. Non, son rire lui ne m'a pas vexé, seul le vent.

Le 26 juin, écriture et métadonnées

Aujourd'hui, pas de vent. Je ne risquerai pas qu'une bourrasque emporte mon parasol. La chaleur est étouffante sous le ciel blanc.

L'Ouest Sauvage n'avais pas compris ce qu'était la Corée du Nord quand le président Trump tentait de se faire ami avec Kim Jong-un. Les faits commencent lentement à se créer un chemin dans les réseaux neuronaux depuis qu'elle n'a plus à faire pousser du riz en haute montagne : une grande puissance. L'Ouest Sauvage croyait que l'Indonésie n'était qu'un archipel à peine un peu plus gros que la Nouvelle Calédonie : encore une grande puissance.

L'ordinateur a changé profondément mon rapport à l'écriture. Elle a cessé d'être pour moi la feuille manuscrite, ni davantage celle imprimée. L'écran ? Non, pas exactement : le code source.

Un texte n'est jamais seulement une suite de caractères ; il est également la façon dont ils occupent la page. Foutaise me dira-t-on peut-être ; le texte demeure identique, écrit sur n'importe quoi ou avec n'importe quoi. Celui qui sait écrire ne s'en soucie pas. Peut-être, mais celui qui lit ? (Et celui qui écrit est quand même d'abord celui qui se relit.)

J'ai toujours été convaincu qu'une bonne édition devait se tenir au plus près des pages manuscrites de l'auteur. L'écriture a un rythme ; celui des phrases ; elle a aussi celui des retours à la ligne. Ensemble, ils ne s'ignorent jamais complètement. Dans tous les cas, la typographie devrait suivre au plus près la respiration des phrases.

Très vite, c'est-à-dire un quart de siècle déjà, l'édition en ligne a autorisé toutes les finesses et précisions grâce aux feuilles de style : définir la police (le type de police pour qu'elle soit substituable sur tout autre écran) ; préciser sa taille en préférant les valeurs proportionnelles (à la page affichée) ; les marges ; le nombre de signes par ligne, etc. Cette édition-là est devenue le texte de référence.

Le texte manuscrit avait disparu : l'on retouche son texte au clavier, pas sur papier. Le texte est à chaque instant perfectible à l'infini, et si un premier jet a existé, l'on n'y revient plus, on le jette, tant il a été modifié sans y laisser de trace.

Du texte imprimé, n'importe plus la première édition, mais la dernière, qui ne saurait plus être définitive. Le texte, disons véritable, celui que signe l'auteur, est un fichier numérique daté.

Ma perception de l'écriture a été profondément changée quand je me suis rendu compte combien elle avait été transformée par la technique numérique, et surtout quand je m'y suis exercé.

Je voudrais bien admettre que ce ne soit rien : tu es toujours assis à ta table, une plume à la main. Pourtant, réponds-moi franchement. Peux-tu réellement croire que ce ne soit rien ?

Cette technologie est née aux États-Unis, pas spécifiquement le numérique, l'Union Soviétique n'était pas en reste avec la technologie numérique, mais l'ordinateur personnel. L'ordinateur personnel est une idée bête, mais sans elle rien n'aurait été possible.

L'union Soviétique, qui savait bien guider les fusées mais prétendait contrôler l'usage jusque des machines à écrire, rendait tout impossible. Elle fut donc emportée.

La crue qui en a résulté a définitivement donné à tout l'Orient Moderne une avance technologique. Celle de l'Ouest Sauvage a fait son temps.

Le 29 juin, une cuberpsychologie

Nous assistons à une guerre au ralenti. Oui, une vraie guerre, mais lente, très lente.

Pourquoi cette lenteur ? Peut-être n'était-elle pas nécessaire, et tout serait allé dans la même direction quoi qu'on fasse.

Peut-être que les forces russes ne sont-elles pas pressées d'avancer, pour laisser le monde poursuivre tranquillement dans le sens où il allait. Ne pas faire aller la guerre plus rapidement qu'elle ne se mène sur les fronts de la diplomatie, de l'industrie et de la recherche.

Une nouvelle discipline devrait apparaître : la cyberpsychologie, ou la psychocybernétique.

Les programmes cybernétique s'entendent à imiter la psychologie humaine ; mais ce n'est pas à quoi je tiens à m'intéresser ici. Non seulement des programmes parviennent à donner le change, mais surtout

à induire chez les utilisateurs les comportements et les affects de leur psychologie.

J'avais un jour pris des notes à propos d'un programme que j'avais découvert il y a une bonne vingtaine d'années : Elisa je crois. Il répondait aux phrases qu'on lui adressait.

Il nous offrait des échanges de mots, oh pas très intelligents en fait, se contentant de former des phrases recevables à partir de celles qui lui étaient adressées.

Elisa répondait à mes paroles avec une totale bêtise. Il n'y avait là rien pour me surprendre, mais cela m'agaçait. J'ai craint de devenir impoli, et cela me troubla : quel sens y a-t-il à être poli ou impoli avec un programme ?

La psychologie du programme, il n'y a aucun doute qu'elle est la mienne. Seulement la mienne.

Tout est dans le langage, comme lorsque tu emploies des cartes à jouer pour faire une réussite. Rien n'est plus proche d'un programme qu'un jeu de trente-deux cartes et de ses règles combinatoires. Il n'est pas très étonnant que l'idée sotte vienne à l'esprit de « les interroger ». Nous sommes à l'orée de la cyberpsychologie.

Il existe des programmes complexes qui interagissent avec la psychologie de leurs utilisateurs, solitaires, en groupe, voire en société. Je ne parle pas ici des ces algorithmes ouvertement manipulateurs qui sont moins intéressants que ce que je tente d'approcher. Je pense à des programmes écrits assurément pour atteindre des buts et exécuter des fonctions, sans doute manifestes mais peut-être cachés : et qui de surcroît exécutent cependant des stimuli psychologiques indépendants de toute intention humaine.

Ils donnent lieu à des processus psychologiques, voire de psychologie collective, ou même de masse, hors de toute volonté et de tout contrôle. Ils provoquent des effets psychologiques, et aussi sociologiques, qui ne répondent à rien d'humain.

Ils seraient, ils sont donc, dépourvus d'intention comme de tout projet. Ils sont en somme aussi bête que le laissait ressentir Elisa.

« Tout cela me rappelle vaguement l'analyse marxiste de la marchandise », a commenté Sint. « Il y a de la cyberpsychologie chez Karl Marx ; et également dans certains travaux d'Henri Lefebvre, comme

le Langage et la société, ou de Jean Baudrillard, comme l'*Économie Politique du signe* ».

« Oui, bien sûr j'avais tout cela en arrière-pensée ; mais la cybernétique n'était pas encore apparue. »

Culture et histoire

Le 7 juillet, la phychocybernétique

En montant à l'université, j'ai cueilli des prunes le long du cours d'eau du côté du jardin. Plusieurs sont déjà mures malgré le printemps boudeur. J'en ai gardé quelques-unes pour Licos.

« Tes remarques sur la psychocybernétique », m'a-t-il dit, « à mon avis, ne sont pas aussi claires que Sint semblait le croire. »

« Elles ne le prétendent pas. Ce ne sont que des remarques en passant. Je n'ai pas approfondi la question autant qu'elle y inviterait. – Tu parles pourtant d'une discipline nouvelle. »

« Je n'ai pas prétendu m'y engager. Cependant, j'ai nettement remarqué ces effets psychocybernétiques qui contaminent bon nombre de réactions humaines des dernières années. »

« Tes prunes sont délicieuses », s'arrête Licos, paraissant laisser reposer mes paroles en s'adonnant à leur dégustation. « Oui », approuvé-je, « c'est vraiment un plaisir de les déguster en les cueillant au bord de l'eau attentif à ne pas glisser sur leurs racines tout en regardant le soleil jouer dans les branches. »

« Si je t'ai bien compris », reprend-il, « Tu sembles dire que des réactions psychologiques te paraissent déterminées par des processus cybernétiques qui ne dépendraient des intentions de personne. C'est bien cela ? – Oui, tu l'as bien synthétisé. »

« Soit, et en quoi diffèrent-ils des réactions psychologiques dans lesquelles la cybernétique n'interviendrait pas ? »

« Ce n'est pas la bonne question. Celle que l'on doit se poser est comment interviennent des procès cybernétiques dans la psychologie humaine. Et cette question en implique une autre : comment ces procès cybernétiques seraient-ils autonomes, indépendants de toute volonté programmatrice. N'importe quel événement provoque des effets psychologiques. Une simple poignée de porte qui nous résiste parvient à susciter notre fureur, non ? Comment donc un programme est-il susceptible d'intervenir là-dessus, en quoi parviendrait-il à modifier notre état psychologique et dans quel sens ? »

« Ces questions ont déjà dû être abordées, ne serait-ce que pour concevoir les boîtes de dialogue des applications, et leurs bulles d'aide », remarque Licos pensif.

« Certainement, mais probablement pas sous l'angle le plus intéressant. »

« Oui, tu soulèves une bonne question », convient-il enfin. « Je crois que je vais y réfléchir. »

« Tu songes à créer un département de psychocybernétique à l'université ? »

Le 9 juillet, silence

Sinta s'est vêtue tout de blanc : un ample chemisier à manches longues et un large pantalon de toile fine. Elle porte des sandales de cuir qui s'enfilent comme des babouches, d'un cuir sombre et brillant tant il a été bien battu. Elle porte un voile d'un noir de jais retenu par une simple barrette, qui ne cache presque pas ses cheveux. Ils sont demeurés très noirs eux aussi, longs et ondulés, malgré quelques mèches blanches. Son corps en paraît plus filiforme, et sa peau plus cuivrée. Mes yeux sont captivés par ses poignets et par ses chevilles.

Sinta se sent belle aujourd'hui ; ou plutôt elle se sent bien dans son corps, trop bien pour penser seulement qu'elle est belle. Son corps suscite ce même désir qu'inspirent celui des chats dont on ne sait se retenir de le caresser quand ils s'étirent au soleil.

Nous aimons la chaleur elle et moi, surtout quand elle est comme aujourd'hui tempérée par une brise venue de la forêt.

Le vent éveille en moi l'envie de prendre de l'altitude, comme nous l'avions déjà fait en cette saison ; d'aller passer quelques jours dans a ferme familiale de Sinti sur les hauteurs de Dirac.

Nous lourions des chevaux. J'aime l'odeur de ces bêtes, et surtout de ce produit dont nous les badigeonnions pour chasser les grosses mouches suceuses de sang. Il est fait d'une herbe que l'on trouve près des sources. J'ai parfois été tenté de m'en servir d'après-rasage. L'odeur est un peu rêche, un peu virile, malgré des touches de mélisse, et un arrière-goût d'ardoise.

J'aime les odeurs de Dirac, quand il pleut surtout, celles de ses rues en pente pavées de pierre. Il ne pleut pas beaucoup ici, seulement dans la

montagne. L’on y voit des orages de loin, sur les monts coiffés de nuages sombres, déchirés d’éclaire brillant dans le jour qui décline.

L’on y entend des roulement de tonnerres qui vous emportent l’âme, et attirent les corps l’un vers l’autre.

Sinta est tout entière dans le livre qu’elle lit, dans la chaleur près du lac et la brise rafraîchissante, balançant doucement sa sandale sur le bout de son pied.

Le 10 juillet, géographie et histoire

La civilisation arabo-persane, quand je l’ai découverte, je ne la voyais pas du tout ainsi. Comme tout Français, je la rêvais d’abord à travers l’Algérie. Les Algériens, eux, ont plutôt attiré mon attention sur le monde gréco-latin. C’est ce que nous avons en commun, et il compte pour eux, même s’ils se pensent d’abord Arabes.

D’arabe, les Algériens ont surtout la langue. Nous savons combien peu de véritables Arabes se sont établis au Maghreb. La péninsule arabique était peu peuplée comparée aux pays qui furent prétendument envahis au temps de l’Hégire : Mésopotamie, Égypte, Cyrénaïque, Afrique du Nord et Europe du Sud. Grecs, Romains, Phéniciens, Goths, Vandales, Normands… Pour l’essentiel, les Arabes sont restés en Arabie et y ont prospéré.

La civilisation arabo-persane s’est épanouie bien plus à l’Est, et au Nord, et au Sud aussi, tous les Suds.

Quand j’ai découvert Ibn Arabi, Sohrawardi, Roumi, Avicenne… mon esprit restait peuplé de dunes et de palmiers. Je ne voyais pas de hautes cimes rocheuses ou boisées, ni des ports, ni des mangroves…

Oui, la civilisation arabo-persane occupe beaucoup de zones désertiques ; mais d’abord, si elles sont désertiques, c’est qu’elles ne sont pas les plus peuplées ; et surtout, si elle le sont devenues, c’est parce qu’elle s’est déployée sur des cultures très anciennes qui ont eu des millénaires pour ravager leur habitat.

Le 11 juillet, encore géographie et histoire

L’Europe de l’Est reste pour moi une énigme. Je me suis laissé longtemps convaincre qu’elle était une Europe comme les autres. Elle ne l’a jamais été, mais je ne comprends absolument pas en quoi.

Cette Europe a été largement nazie sous le contrôle des Allemands et des Austro-hongrois. C'était comme un retour de bâton du traité léonins de l'armistice. Puis elle a été brutalement convertie au Communisme.

Pour autant cette Europe existait avant le vingtième siècle, ici sous le Saint Empire, ici sous les Ottomans, ici sous la Sainte Russie ; ces Europes, car l'on ne peut imaginer un seul instant qu'elles fussent stables et raisonnablement unitaires

Qu'y avait-il entre le Saint Empire, les Ottomans et la Sainte Russie ? Je n'en sais rien, et je ne crois pas être le seul.

L'Europe de l'Ouest s'est fixée naturellement sur les questions de nationalités, entraînée par l'élan westphalien. Ce fut une grande question au début du vingtième siècle, et la cause de la Grande Guerre. Elle a possédé l'époque, et elle s'est enkystée. L'Ouest ne sait pas aller au-delà, sans paraître comprendre qu'elle n'est plus à l'ordre du jour.

« Tu es calé en histoire », relève Sinta. « Justement, non. »

Le 12 juillet, allant à la plage

La figure de l'intellectuel a disparue, du moins dans l'Ouest Sauvage. Il a été remplacé par le diplômé. Oui, l'intellectuel était souvent diplômé, mais nous y étions tous indifférents. Sa fonction ? Écrire.

La façon dont les gens marchent dans les rues a changé avec la grosse chaleur. Nous avons tous adopté un pas de caravaniers. Il n'est pas paresseux, il économise son eau, se fait avare de sa sueur. La ville y gagne une impression particulière, plus grave.

« Il y a très longtemps que des hommes écrivent des livres », confie-je à Sint pendant que nous descendons vers la nouvelle plage aménagée devant les quartiers neufs. Elle a enfin accepté de m'y accompagner. « Cela remonte au Ramayana », continué-je pendant que nous descendons sur le boulevard où est la station. Nous n'avons pas pris le chemin le plus court, mais le plus ombragé. Il le sera davantage encore pour notre retour.

« Avant, les livres n'avaient pas d'auteur, personne dont le nom méritât d'être connu. Tout en est changé. Comment lire un livre dont on ne peut imaginer un auteur ? Ou dont on ne peut que l'imaginer plutôt ? Comment l'interpréter ? Qui dit quoi à qui ? – Tu me l'avais déjà dit », relève Sint. Nous continuons de notre pas de caravanier, qui est très différent de celui de montagnard ne craignant pas l'échauffement, au contraire, mais avare seulement de ses forces.

« Depuis ce temps lointain, tout a encore changé, incessamment et vite. Tout : la suite des caractères, les systèmes d'écriture, leur support, la façon de les inscrire sur ces supports, de les reproduire, la façon dont ils arrivaient entre les mains de ceux qui les lisaient ; et surtout qui disait quoi à qui. Ces différences permettent-elles de mettre ce qui feraient leurs points communs sous le même registre de la littérature ? »

« Tout a changé, tant de fois et si vite ; et sans cesse aussi depuis seulement l'avènement de l'Europe Moderne ; depuis un siècle pour ne pas remonter plus loin. »

« Au premier abord, l'on pourrait penser que le plus important pour un livre ou un auteur est d'avoir le plus grand nombre de lecteurs. Avec la démocratie, et quand le livre est devenu marchandise, peut-être. Non, bien sûr, à quoi bon ? Ceux qui en ont eu n'ont souvent aucune importance. »

« Ce qui serait déterminant est que, depuis un siècles disons, ou encore depuis ma naissance, ce qu'était écrire, publier et diffuser des livres, le livre donc, a considérablement changé, et l'auteur, tout. À tel point que je ne saurais bien dire aujourd'hui de quoi je suis encore en train de parler. Ce fut peut-être toujours le cas, depuis au moins le Ramayana. Tu imagines, depuis ce temps, combien tout a changé à tous moments ; combien rien n'a jamais cessé de devenir différent ? »

« Et pourtant », me répond Sinta, « je crois qu'en tout temps l'on a peu cessé de s'efforcer de refaire selon les mêmes méthodes éprouvées. Je crois que c'est ce que l'on appelle faire de la nouveauté. Et je crois que ça marche ; qu'ainsi tout change perpétuellement. »

Le 14 juillet, la chaleur rend paresseux

Je n'aime pas ma façon d'écrire mon journal ces derniers temps. Je suis bien trop cérébral.

« Si ta vie s'endort, risque-la » écrivait Jean Malrieu. Malgré ma sympathie, je le trouve manquer de profondeur. Pourquoi ne pas la laisser rêver dans la chaleur de l'été ?

J'ai toujours eu un désir d'écrire irrépressible, en langue naturelle bien sûr, je suis bien trop fainéant pour écrire des équations.

J'aurais eu du goût pour la recherche mathématique si ce n'était pas si fatiguant. Aujourd'hui, je ne sais pas si je connais encore ma table de multiplication.

Ce n’est pas grave, la table de Pythagore est surfaite. Les décimaux, nous en avons fait le tour.

La consistance des mathématiques, elle m’est toujours parue douteuse. Ses preuves n’en sont pas. On observe que le monde paraît obéir à ses lois ; c’est parce qu’on oublie seulement qu’on les a tirées du monde.

L’on est saisi de vertige si l’on s’interroge assez sur « un plus un ». Je suis trop paresseux pour m’y intéresser assez. L’été, la chaleur rend fainéant.

Le 15 juillet, apparition

J’ai encore observé qu’entrer dans l’eau, quelle que soit l’heure, réveille une impression matinale. À cause de la fraîcheur peut-être, mais pas seulement. La rivière est encore agitée d’un faible courant en face de la nouvelle plage, malgré les digues jetées pour ralentir sons cours et accroître son niveau.

Pour aller sur la plage l’on passe sous un dôme, une semi-sphère dont un côté est ouvert grand sur la rivière. L’on y accède par de larges escaliers qui redescendent dans l’autre sens vers le sable.

Le dôme n’est pas dans le style persan de Dirac : trop massif, sans arcs outrepassés, sans pointe à son sommet. Il rappelle plutôt Rome, le dôme du sénat par exemple, premier usage ambitieux du béton.

Quoique neuve, cette entrée n’est déjà plus très propre, jonchée de sable et de détritus.

L’on est aussi bien à nager dans le lac aux restaurants de bois. Des gens le font. Les femmes ne se baignent pas en maillot à Dirac. Elles restent habillées.

Une femme s’est assise sous un parasol devant moi près du lac. Elle porte une robe drapée blanche de toile légère. Ses yeux perçants et noirs paraissent ne pas me voir, et ses lèvres ont ce dessin particulier d’antiques sculptures indiennes. Sa chevelure est sombre et ondulée.

Elle porte des sandales noires aux semelles et aux lanières d’un cuir épais et solide qui évoquent la marche en forêt.

En voyant sa broche d’argent en croissant de lune, j’ai pensé à Artémis, l’antiques déesse de Dirac. Elle est si singulière et parfaite que mes yeux ont du mal à se détacher d’elle, et je m’en inquiète en songeant aux inconscients qui avaient dérangé le bain de Diane.

Quand les dieux vont parmi les hommes, il n’est pas insensé de s’en alarmer.

Le 17 juillet, civilisation indienne

La chaleur est presque intenable tant elle est sèche. Je devrais me munir d’une gourde. Je ne sais comment les travailleurs de force parviennent à tenir le coup. Oh, je l’ai fait avant eux, fût-ce même non sans plaisir de vaincre ces éléments qui semblaient vouloir interdire l’effort. Aujourd’hui, mon cœur ne la soutiendrait peut-être pas.

« Je me demande ce qu’il se passe en Birmanie. Nous n’en entendons pas parler. – Il y a probablement peu à dire. L’on ne doit pas douter que l’Ouest fasse son possible pour pourrir la situation, mais il n’a plus de moyens. C’est surtout le problème de l’Inde. »

J’ai rejoint Sariana dans le luxueux restaurant où nous nous étions déjà rencontrés. Sa réponse ne me surprend pas. La Birmanie est du côté de la civilisation indienne, mais une Inde bouddhiste, n’en déplaise au gouvernement ; comme tout ce que l’on avait justement appelé l’Indochine.

« L’Inde de Narendra Modi a tenté de faire l’impasse sur l’Islam des Moghols, mais aussi sur le Bouddhisme », ajoute-t-elle. « Les militaires ont toujours été les âmes damnées de l’anticommunisme, et si les Chinois leur livrent des armes à dose homéopathique, c’est par souci que la situation ne se dégrade trop vite. Les incompatibilités sont fortes. La résistance rêve peut-être d’un soutien atlantiste qui ne peut plus rien. La situation finira tôt ou tard par se résorber, comme à Ceylan, mais rien n’y est près. Les Indiens ont produit une situation morbide en se divisant. »

J’apprécie toujours les analyses de Sariana, bien supérieures à celles de la presse mondiale, qui n’expliquent jamais la situation dans un pays avec un suffisant recul géographique, ne tenant compte des cultures ni des civilisations qui le traversent.

La Birmanie, comme ses pays voisins, ont de longues histoires. Le Bouddhisme y fut introduit dès l’antiquité. Des princes indiens avaient envoyé des missionnaires. Il en fut ainsi en Malaisie et en Indonésie où l’Islam s’est introduit bien plus tard grâce à leurs voies maritimes.

« L’Inde est cernée par des foyers d’instabilité dont elle ferait bien de se soucier si elle rêve d’un avenir à sa mesure. Il existe un lourd contentieux entre les Musulmans qui se sont fait les auxiliaires de

l’Empire Britannique, croyant sans doute prolonger celui des Moghols à travers lui ; qui les oppose à tous les autres Indiens. – Il y eut aussi de lourds contentieux en Europe », me répond Sariana.

Le secret des lieux

Le 21 juillet, pleine lune

La pleine lune : je suis passé chez le barbier. L'orage m'y a surpris. Il tombe des trombes, et le ciel s'est tant obscurci qu'il a fallu éclairer. La température a considérablement baissé. « Ça ne va pas durer », m'a rassuré le barbier.

Il avait plu ce matin. Quand il pleut, on dort bien. Insouciant, je suis sorti avec une simple chemise légère, et je crains d'avoir froid pour rentrer.

Heureusement le barbier a devant sa boutique une petite terrasse abritée, avec une table et deux chaises où il attend quelquefois ses clients. Il m'a prêté une veste et fait un café le temps que la pluie cesse. Ce ne sera pas pour tout de suite : le ciel continue à tonner.

Je me sens bien à Dirac, c'est comme si j'y retrouvais des souvenirs d'enfance.

En 1870, après la prise de Sedan, les Parisiens avaient renversé le Second Empire et instauré la république. L'empereur était captif des Prussiens. Les Français leur avaient alors proposé la paix.

Ils arguaient que Napoléon III était seul responsable de cette guerre, que la République n'y était pour rien, et que les Prussiens pouvaient donc s'en retourner chez eux, bien contents de leur victoire.

Que la République n'ait pas voulu cette guerre, cela s'entend, mais pas au point d'en dégager toute sa responsabilité. En plus des dédommagements, la Prusse exigea l'Alsace et la Lorraine.

Je ne sais si ces territoires justifiaient de prolonger la guerre, qui fut coûteuses pour les deux camps, et surtout pour la France qui la perdit.

Ce n'est pas la dernière fois que la France tenta de se décharger de ses responsabilités sous prétexte d'un changement de régime. Je ne sais ce que sera la prochaine.

C'est de quoi nous avons parlé, le barbier et moi ; de ces événements qui ont précédé la Commune. Dans le monde entier, chacun connaît la Commune. Partout elle a ses places et ses boulevards.

Le 22 juillet, après l'orage

Après l'orage d'hier, la matinée était fraîche. Les rues étaient jonchées de traînées d'épines de pins, de pignes, de terre et de petits cailloux. Depuis, la température ne cesse de remonter.

L'orage n'a pas fait de dégâts dans le potager. Les melons ont bien mûri maintenant. Nous en avons trop. J'en ai pris trois pour Leïli, qui a tenu à m'offrir le repas. J'ai refusé comme il convient, mais pas au-delà.

Le 23 juillet, le secret des lieux

J'aime écouter les secrets des lieux. Ils ne concernent pas les hommes, les lieux étaient là avant eux. Ils leur ont inspiré les cheminements par lesquels ils ont tracé leurs rues et leurs habitations. Les roches leur ont inspiré leurs forteresses, leurs palais et leurs temples. Les hommes se ressembleraient plus, d'où qu'ils soient, si les lieux ne les avaient guidés. J'aime les entendre. J'aime percer leurs secrets d'avant que les hommes ne soient venus les souligner.

La meilleure architecture, le meilleur urbanisme est celui qui a su se faire le plus attentif aux secrets des lieux. Pour cela, la meilleure méthode : « rien de trop ». Il suffit de faire au plus simple, au plus pratique. Les lieux tiennent la main aux bâtisseurs. J'y suis attentif quand je promène.

Le 25 juillet, rien de trop

« Je préfère éditer les pages web en texte brut ». Zardoz est celui qui se charge de publier le site du département de français et le forum de notre séminaire. « Je préfère tout simplement renoncer aux alinéas, et séparer les paragraphes pas un interlignage supérieur. Le choix le plus simple est souvent le meilleur. »

« Le texte y perd quand même en lisibilité », relevé-je, « et des siècles d'évolution de la typographie sont perdus. »

« J'y ai pourtant moi-même déjà songé », admets-je. « Les sites édités ainsi ne manquent pas de cachet bien souvent, dont le tien. »

« C'est mon avis », répond-il, « mais à la condition qu'ils soient tout entiers conçus dans le même soucis de sobriété. Pas de textures, pas de boutons, rien de trop. »

Zardoz, ça ne ressemble pas à un nom du coin ; plutôt à un pseudo internautique. C'est celui sous le quel on le connaît. Je souhaitais le

rencontrer car je trouve ses pages élégantes : Noir, blanc et niveaux de gris. Propres et lisibles sans fatiguer les yeux.

Toutes ses nuances de gris ont des valeurs hexadécimales à trois chiffres, qui peuvent donc se lire sans dégradation sur des écrans affichés en milliers de couleurs, plutôt qu'en millions. Ses pages ne pèsent presque rien. Elles s'affichent instantanément.

« L'on parvient à diviser de beaucoup les ressources avec de tels choix. Je ne dis pas deux fois, trois fois, dix fois, cent fois, mille fois, mais bien davantage. La puissance de calcul des ordinateurs n'a cessé de croître ; trop à mon sens. »

« Pourquoi s'en priver ? » demandé-je. « Par mesure d'économie d'énergie ? »

« Pour avoir du code propre », me répond-il. « De mon point de vue, ce serait surtout pour avoir du code propre. »

Le 27 juillet, deux sœurs

L'été s'était d'abord fait tardif. Il se rattrape. Seules les nuits restent un peu fraîches. Je ne tiendrais pas dans le parc du palais de justice sans un agréable petit vent qui descend la vallée.

La civilisation indienne est mal servie par son gouvernement hindouiste. En Asie du sud, elle est souvent regardée par les peuples qui l'ont abandonnée depuis longtemps, comme la civilisation grecque à l'Ouest. L'on y interprète encore le Râmâyana dans une Malaisie musulmane, comme en Europe Sophocle ou Euripide.

La civilisation indienne a pourtant une autre ampleur. L'on y trouve des Homère, des Ésope, des Aristote, des Socrate, des Eschyle, des Héraclite…, à profusion. La culture indienne donne le vertige. L'on y trouve des bibliothèques entières d'ouvrages plus merveilleux les uns que les autres.

– Vous avez beaucoup lu les lettres indiennes ?

– Je ne connais pas un mot de sanskrit. J'ai lu quelques livres. Je dirais que je l'ai effleurée. Quelques livres, mais tant d'entre eux contiendraient chez nous une bibliothèque.

La culture indienne pourrait être pour l'Asie ce que la Grèce demeure pour l'Occident : la mère des arts, et tout en demeurant une culture vivante et riche de millions d'hommes. Je crois qu'elle le deviendra.

La buvette du parc est tenue par deux jumelles. Pour la première fois, j'ai engagé la conversation avec l'une. Le lieu était si calme.

Nous avions échangé parfois quelque mots : pour les féliciter du confort des fauteuils de rotin, le charme du lieu ; elles sont toujours attentives à l'ombre du parasol et prêtes à le déplacer.

Je suis incapable de les distinguer et ne m'y essaie pas, comme si j'étais sûr que ce que je dis à l'une, serait, d'une façon ou d'une autre, connu par l'autre. Je ne saurai pas davantage à qui j'ai parlé aujourd'hui.

Le 28 juillet, sur les jeux

– Non, cette chaleur ne m'est pas difficile à supporter. Depuis mon enfance, mon corps s'est habitué à en connaître de pires.

– Bois bien, me dit Leïli en m'apportant une carafe bien fraîche. Elle vient de voir les images de la cérémonie olympique.

– Quand j'en ai regardé quelques vidéos, lui-dis-je, j'ai tout de suite pensé à une charmante comédie musicale américaine, *Funny Face*, qui se moquait joyeusement, non pas de la France, mais de Paris, et précisément des intellectuels parisiens. Tu connais ? Elle était drôle et si excessive dans sa caricature, qu'elle n'en était pas blessante. Pourquoi avoir produit cette sorte de caricature, ce Paris de carte-postale dont nous ont gavés tant de chansons ?

Quand je compare cette cérémonie avec celles que les Russes et les Chinois ont données quelques années plus tôt, je comprends peut-être. Tout le monde connaît déjà bien la France, au contraire de ces territoires lointains et exotiques. Pour autant, connaissant passablement la Chine et la Russie, je fut bien content de voir l'image qu'elles se faisaient d'elles-mêmes et qu'elles offraient au monde, d'autant qu'elles ne manquaient ni d'intelligence, ni de poésie. Pourquoi la France ne s'était-elle pas prêtée au jeu ?

Tout le monde connaît bien sûr les cathédrales, ce formidable mouvement de bâtisseurs, de corporations et de parlements bourgeois, et qui a joué un rôle majeur dans la création du pays. Tout le monde connaît la Commune de Paris, et la Résistance, les partisans…

Tout était déjà sur place : Notre-Dame de Paris, la Tour Eiffel… La Tour Eiffel : la révolution de l'architecture métallique, l'invention du rivet ; ce n'est pas la France seule qui les inventa, mais elle sut leur construire leur monument.

Et nous avons nos grand hommes : le grand Carnot, et l'autre, Sadi, qui n'est pas moins grand, et Lavoisier, et les grands mathématiciens : Fourrier, Galois… et les Surréalistes aussi… Ne voulait-on pas rappeler l'idée de la France ? C'est ce que je crois.

– Rien d'autre ne t'a choqué ?

– Si, l'absence de la Russie et la présence d'Israël évidemment.

Le 29 juillet, Rome et Jérusalem

La Chine a toujours eu peur d'Israël. Elle en est intimidée qu'elle fût le creuset des trois monothéismes. Il n'y a rien à gagner à s'en mêler. C'est ce qu'elle a cessé de se dire en réunissant ces jours derniers les diverses factions palestinienne. Les diplomates chinois sont experts en réconciliation.

Unifiés, les Palestiniens peuvent constituer un gouvernement, donc un état-nation reconnu par l'ONU, avoir leur capitale à Jérusalem, et tout ce qui va avec.

Israël peut s'agiter, et derrière lui, tout l'Ouest sioniste, rien n'en sera changé. Pendant ce temps, hélas, le génocide continue. Patience, doit-on dire aux enfants qui agonisent, la victoire est en chemin.

Nous déjeunons parfois en ville, Sariana et moi, le plus souvent dans le patio de ce restaurant élégant dont de petite fontaines rafraîchissent l'atmosphère avec leurs murmures cristallins.

« L'autre jour, j'avais commencé à prendre des notes sur *Rome et Jérusalem*, l'ouvrage de Moses Hess, puis je me suis interrompu jugeant que c'était trop emmerdant. Je ne les ai pas saisies. »

« C'est ainsi que tu écris ton journal ? »

« En me disant que c'est trop emmerdant ? Oui, souvent. »

« Je ne connais pas ce livre. »

« Mes souvenirs en sont lointains. Je ne l'ai plus relu depuis mes jeunes années, et je l'ai perdu. »

« Hess était l'un des docteurs en philosophie rédacteurs de la Gazette Rhénane, le journal de la Gauche Hégélienne ; le seul qui était Juif. Non, Marx ne l'était pas, il était luthérien, sauf à croire que le Judaïsme se transmette génétiquement. Il connaissait donc bien *Qu'est-ce que la propriété ?* de Proudhon ; *la Question juive* de Bauer ; *l'Unique et sa propriété* de Stirner ; *l'Essence du Christianisme* de Feuerbach ; et c'est ce qui dût lui rappeler qu'il était Juif. »

« Tous voyaient en Rome, la Rome antique puis la Rome chrétienne, la source de tout. Hess en proposait une autre : Jérusalem. Voilà qui ouvrait d'autres perspectives, malgré la taille assez modeste de l'ambitieux ouvrage. »

« Rome, c'est le partage de la terre dont chaque citoyen possède sa part, avec ce qui est dessus et ce qui est dessous. À Jérusalem, c'est différent : tout appartient au Créateur. La terre, les sources, qui les a crées ? À partir de là, tu peux cultiver la terre, élever des bêtes ; le produit de ton travail t'appartient. Tout appartient au Créateur, et par extension, à tous les créateurs. L'on n'est pas loin alors des conceptions ouvrières et socialistes, et Hesse était socialiste. »

« C'est ce que disait Hesse, ou tu le réinterprètes ? » m'interroge Sariana.

« C'est ce dont je me souviens ; et ces idées m'intéressaient car je les découvrais précisément quand l'Islam semblait se réveiller. Je suppose que tu m'accorderas que Jérusalem n'est pas qu'une citée juive, mais musulmane aussi bien, et même chrétienne si l'on veut, mais pas romaine. »

« Oui, je comprends », me dit Sariana en restant longtemps silencieuse comme pour me permettre de voir qu'elle m'avait bien compris, et pour m'inciter peut-être à m'assurer moi-même que je m'étais bien compris.

Le 31 juillet, les fraises des bois

J'ai bravé la chaleur à marcher dans la forêt pour déguster des fraises des bois. C'est la saison. Je les adore et je sais qu'elles sont encore meilleures avec du sucre et un peu de vin. Nous les avons mangées ainsi l'autre jour avec Sariana, mais je les aime encore plus en marchant sous les arbres.

L'on sent toujours un peu de vent en forêt. Sans cesse les feuilles s'agitent. Les troncs sont si haut quand on aperçoit à travers les ramures des pitons rocheux, qu'on y ressent toute la puissance qu'eut la marine à voile.

J'ai trouvé un parterre de fraises près d'une minuscule source. J'y ai trempé mes pieds, car la chaleur et le vent ont vite fait de boire toute votre eau. J'ai rempli le fond de mon chapeau et me le suis vidé sur la tête.

La source avait tracé trois petits bassins en aval, et avait déposé sur leur parois une concrétion calcaire qui paraissait spongieuse au regard mais se révélait rugueuse au toucher, à laquelle s'accrochait de fines mousses.

Dans le dernier, j'ai aperçu qui nageait dans le clignotement des rais de lumière à travers les branches, une minuscule grenouille. Je l'ai attrapée sans réfléchir, regrettant immédiatement mon geste par crainte de la terroriser. Elle ne paraissait pas effrayée quand j'ai ouvert la main, malgré ses tempes qui battaient vite. Elle avait ce large visage des grenouilles qui paraît toujours sourire.

Le 2 août, comment planter un clou

Je ne crois pas beaucoup aux méthodes d'enseignement, je crois à la volonté. Bien sûr, sans la méthode, on se plante, mais à terme, rien ne lui résiste.

Comment enfoncer un clou ? En lui tapant sur la tête, mais ce n'est pas si simple. Ce n'est pas facile de lui taper méthodiquement sur la tête. Il tombe, il se plie. L'on doit y croire, et il s'enfonce alors en quelques coups. L'on ne prête pas assez d'attention à ces gestes simples : comment planter un clou.

Comment expliquer ? Ce n'est pas qu'un travail musculaire. L'on doit le concevoir, mais sans réellement le penser. Ce geste n'est que machinal.

J'obtiens de bons résultats à enseigner la grammaire du français. Il y a une logique de la grammaire : elle offre un jeu de règles dont on doit se servir pour énoncer tout ce qui serait énonçable dans n'importe quelle langue, mais différemment, parfois très différemment. Apprendre scrupuleusement ces règles n'est donc pas suffisant, quoique nécessaire. Lorsque c'est fait, l'on voit que la langue fonctionne comme seule, et nous surprend.

Licos et moi avons fait un atelier pour montrer comment les grammaires des langues naturelles et celles des mathématiques fonctionnent d'une manière similaire.

Les plis du temps

Le 3 août, critique de l'enseignement

« Je suis contente que tu t'entendes si bien avec Licos et que vous travailliez ensemble. Je le suis aussi que tu obtiennes de bons résultats avec les étudiants. J'ai déjà entendu des réflexions à propos du titre auquel tu donnes des cours à l'université » m'a dit Sint.

« Avoir le français pour langue maternelle est requis pour l'enseigner », lui réponds-je, « et les postulants, surtout qui ont écrit et publié, ne se trouvent pas sous les pas d'un chameau à Dirac. »

« Je me souviens d'avoir connu un temps où l'on suivait des cours pour acquérir des connaissances », reconnaît-elle. « Chacun sait que lorsqu'on vient d'en acquérir, l'on doit encore les appliquer. Ce n'est qu'alors que l'on apprend vraiment. »

La tribu de Sinti est bien établie dans l'université. Elle compte parmi les plus anciennes de Dirac. Elle se dit descendre des premiers Grecs, des royaumes fondés par Alexandre en Transoxiane, comme celui de Ménandre. Leurs ancêtres recopiaient des écrits de Platon et d'Aristote, et les traduisaient en Farsi.

Les anciens de la tribu ont apprécié mon attachement à Sinti, et mes origines marseillaises aussi, qui les ont fait me voir comme un lointain cousin ; mais je ne crois pas devoir à leur intervention mon introduction à l'université, ni qu'elle eût été nécessaire.

J'hésitais à croire à ces anciens travaux, et dont on eût conservé les traces, mais Sinta a tenu à me montrer des lettres de Platon sur de vieux parchemins, bien plus anciens que la découverte du papier, qui date de la bataille de Talas lors de l'introduction de l'islam. Toutes débutent par la formule en grec ancien "porte-toi bien", que l'on pourrait traduire aussi par "comporte-toi bien". L'on ne peut rien prouver de leur authenticité, mais Sint pense comme moi qu'il s'agirait d'exercices proposés aux étudiants, pour imiter des lettres de Platon.

« Je n'aime pas donner des cours », avoué-je à Sint. « Je n'aime pas les cours. Rien n'est plus soporifique : vous copiez le plus rapidement

possible ce que l’enseignant énonce. Où cela mène-t-il ? Surtout aujourd’hui où il est si facile de butiner en ligne leur substance. »

« Le maître vous aura épargné l’effort de chercher ? La belle affaire ! Si cet effort était le plus précieux ? Et s’il ne suffisait pas de chercher là où l’on a installé la lumière ? »

« Tout un marché de l’enseignement a surgi », ajoute Sinta poursuivant son idée. « Certaines formations sont prestigieuses ; mais comment les évaluer ? Normalement ce que l’on a appris cela se voit, et tout de suite. Est-il réellement besoin de l’évaluer ? Et si l’on ne le voyait pas ? Évidemment, si sortant d’une grande école, tu obtiens un poste important, c’est que son enseignement est excellent… et inversement sans doute ? L’on n’a plus donc à l’évaluer. »

« Les diplômes seuls valent alors bien plus que l’enseignement dispensé, et par conséquence, ceux des enseignants aussi, qui peuvent devenir autant soporifiques qu’ils en seront capables. »

« Aujourd’hui », dis-je en revenant moi aussi à l’une de mes idées fixes, « dans la plus prestigieuse université, l’on donne toujours des cours comme il se pratiquait au temps de la scolastique. Et même ici les étudiants en redemandent »

« Je sais, tu préfères des ateliers ou des séminaires. »

« En vérité, je crois me situer dans une longue tradition. Tu vois, je ne l’oppose pas au progrès. »

Le 4 août, l’enseignement encore

La caste des diplômés, n’avaient rien vu venir. La puissance industrielle de la Fédération de Russie, ils n’en savaient rien. La force de travail, pour eux ça n’a jamais fait un problème : il n’est qu’à ouvrir la cage à hamsters.

Les BRICS, ils ne les avaient pas vus se former, et ne se doutaient pas que les sanctions contre la Fédération allaient leur être un coup d’accélérateur. On leur avait seulement appris que la puissance militaire se mesure en budget, et ils ne comprennent plus rien.

Ils ont pourtant attentivement recopié tous les énoncés de leurs maîtres. Que d’argent perdu dans les études.

Le 5 août, avec Youssef

Le lin est un bon tissu pour la saison. Il est léger, mais en conséquence, il est fragile. Mes deux pantalons en lin se sont déchirés l'un après l'autre, au même endroit, sur la cuisse gauche.

J'en ai acheté un autre en coton. Il est naturellement moins léger. Il a aussi quelques autres défauts, mais il me va bien. J'aime sa couleur sable qui s'accorde parfaitement avec ma chemise, en lin également.

Je n'en ferai pas un drame mais je suis contrarié. J'aimais ces pantalons qui me tombaient à la perfection, et leur couleur grège qui s'alliait à mes vêtements. Je ne suis pas près d'en trouver de semblables.

Je n'aime pas changer de coupe ; j'aime avoir la mienne. Je déteste les modes. Même à Dirac, il n'est plus question de retrouver les mêmes vêtements chez le même vendeur. Le lin n'est plus à la mode.

Je n'aurais peut-être pas racheté du lin ; mes pantalons n'ont pas tenu longtemps : je ne les mettais que pendant l'été.

« L'on se trompe en croyant que penser consiste à manipuler du langage. L'on pense en manipulant n'importe quoi. "Tu as pensé à prendre un parapluie" ; ou mieux encore : "tu as pensé à baisser la tête en passant sous la porte basse". Quel langage auras-tu manipulé ? Probablement aucun. Tu auras pris ton parapluie, ou tu auras baissé la tête, c'est tout. Cependant, tu auras pensé. »

« Je vois ce que tu veux dire », me répond Youssef ; « La programmation donne peut-être une trop grande importance au langage. Les interactions sémantiques ne devraient pas nous cacher les interactions mécanique. »

« Si ce n'est que nous ne sommes peut-être plus entièrement dans les unes ni dans les autres. Quand tu baisses la tête, tu n'utilise pas de langage, mais c'est toi qui la baisse. »

« Je comprend parfaitement ce que tu soulève, mais je ne vois pas où cela pourrait nous mener. »

« Moi non plus. »

« C'est donc une bonne piste », retient Youssef.

J'ai conté mes contrariétés vestmentaires à Youssef qui revient souvent à Dirac travailler entre les équipes de Licos, de Sariana et de Shaïn. Je le trouve brillant et j'aime échanger avec lui des points de vue.

Il m’a parlé d’un article qu’il venait de lire sur *Nature* au sujet de l’inquiétude des chercheurs en intelligence artificielle à propos de l’effondrement des modèles. Des robots compilent des quantités inimaginables de données. Quand elles viennent des humains, tout va encore, mais parmi leurs sources, s’en trouvent de toujours plus nombreuses issues du travail préalable d’autres robots, et, toujours plus souvent, sur plusieurs degrés. Apparaissent alors des aberrations, des non-sens. Le procès ne peut que se multiplier rapidement, se dirigeant vers un effondrement du modèle.

Les chercheurs envisagent des moyens de filtrer et de trier ces données, mais je crois que nous touchons là à une impasse inhérente aux lois de la nature ; je dirais même aux lois du vivant.

Le 7 août, dans le pli des temps

J’ai toujours prisé la marche aux confins des espaces urbains, là où la ville ne s’est pas encore bien établie. On la sent hésitante à bâtir ses murs et à tracer ses voies.

L’on sent que la végétation s’y rebiffe ; elle devient agressive : amas de ronces, buissons désordonnés, cailloux jonchant le sol, sortis des dernières excavations. Les bâtiments anciens ou neufs, sont à l’aise, peu contraints par ceux qui les entourent.

J’aime marcher dans ces banlieues, et pousser des pointes au-delà. J’aime particulièrement les rubans de villages et de hameaux qui suivent les départementales.

L’on y découvre alors les secrets d’un pays, d’avant l’homme, avant que l’homme ne soit. J’ai toujours passé beaucoup de temps à marcher.

Un jour, je m’étais arrêté à l’approche d’un col pour me faire un café. J’avais amassé quelques brindilles entre les cailloux.

« Tu allumes du feu en chemin pour te faire un café ? », s’étonne Sanpan, qui lui ne s’éloigne jamais de sa voiture, bien qu’il ait des mollets plus épais que les miens. Il a manifestement des ancêtres mongols ; ces gens-là ont une morphologie robuste et font d’excellents lutteurs : la lutte gréco-romaine se pratique encore beaucoup en Asie Centrale.

J’avais donc commencé à allumer un feu sous la timbale de métal que j’utilisais d’habitude, et j’ai vu de fines flammèches ramper sur la mousse desséchée qui formait un fin tapis sur les pierres.

« Tu me sembles bien dangereux pour quelqu'un qui pratique le grand-air », remarque Sanpan.

Non, il n'y avait pas de réel danger. Il n'y avait que de la pierraille autour de moi, mais couverte de mousses sèches. Aucune forêt n'était proche, même pas des bosquets. J'ai éteint non sans peine toutes les braises, et j'y ai perdu toute mon eau. Mais l'eau n'est pas un problème près des cols alpins.

J'ai fait mon café un peu plus haut près d'un lac. Tout était si sec ce jour-là. Un jour comme aujourd'hui.

Le 8 août, le Prophète ʻÎsâ

Leïli m'a encore parlé de la façon dont la cérémonie des Jeux à Paris a présenté le Prophète ʻÎsâ. À l'évidence, la religion des prophètes y est plus sensible que celle du Christ. Je n'en suis pas autrement surpris. L'épisode des caricatures du Prophète Mouhammad nous y avaient préparés. Je suis seulement surpris que les organisateurs s'en surprennent.

« Comment l'expliques-tu ? »

« C'est le traditionnel anticléricalisme français, et il ne visait que la non moins traditionnelle droite cléricale française, qui devait protester comme convenu. Ils ne savaient même pas que leur "Messie" est le très révéré Prophète ʻÎsâ. »

« Tu crois ? »

« Je crois même qu'ils ont vu dans la protestation des autorités musulmanes un signe de solidarité avec cette droite cléricale dont elles n'ignorent probablement pas le peu de sympathie qu'elle leur voue. »

« Cléricalisme et anticléricalisme sont devenus les seuls véritables marqueurs en France qui distinguent la gauche de la droite. »

La République, la Révolution, la gauche disons, n'a jamais voulu détruire a religion, ai-je commencé à expliquer à Leïli, qui m'interrogeait à ce propos. La religion en France a été détruite pas l'Église.

La France est un grand pays. Son territoire était habité de peuples différents avec des mœurs, des langues et des cultes divers. Ils furent soumis par la force, et souvent exterminés. Le clergé y a joué un rôle central et a laissé des souvenirs impérissables de persécutions. L'église est devenu le dernier lieu où chercher de la spiritualité. Celle-ci ne disparut pas, mais elle s'épura.

« Tu ne caricatures pas ? – Généraliser est toujours un peu caricaturer, mais je ne mens pas. Le fait est qu'il ne reste plus aujourd'hui qu'une droite cléricale et son pendant anticlérical. Ils s'entendent de mieux en mieux par ailleurs. »

« Sur quoi peuvent-ils s'entendre ? »

« Le chauvinisme : ils reconnaissent toujours dans leur Christianisme le ferment de l'identité nationale ; et dans leur anticléricalisme, un second volet parfaitement complémentaire. »

Le 9 août, écritures nouvelles

Le soleil tape encore fort, mais dès qu'il passe derrière les montagnes, il fait meilleur. Il n'y a pas de vent, et je regrette mes pantalons de lin.

« L'on doit se garder des automatismes quand on travaille avec du code. L'on doit toujours avoir en tête une idée précise de ce que signifient les commandes que l'on écrit. Quand une telle attention devient difficile, il vaut mieux s'arrêter. »

Zardoz ne travaille jamais longtemps. Pourtant il est rapide. Ses nombreuses poses le rendent rapide. Je sais bien qu'il a raison : la semaine dernière, j'ai perdu une heure en me trompant dans ma sauvegarde de la dernière page de mon cahier sur le serveur distant. J'ai dû la saisir à nouveau en me souvenant de mes corrections. Quelles que soient les commandes ou l'interface dont on se sert, l'on ne doit jamais oublier ce que l'on fait concrètement : Je sauvegarde mon fichier sur le serveur distant.

Comme avec toute reprographie, les erreurs ont vite des conséquences démultipliées ; car la programmation est une forme de la reprographie, et particulièrement rapide. « Tout est rapide et automatique dans la programmation, mais pas le programmeur, il ne doit pas le devenir », a dit Zardoz.

Je l'ai rencontré dans un couloir de l'université. Finalement, elle ne s'arrête jamais l'été.

Le 11 août, exil

« Tu ne te sens jamais en exil à Dirac, si loin de ton pays », m'a demandé Nadina, avec laquelle nous avons gardé l'habitude de déjeuner quelquefois près du lac depuis qu'elle a passé sa thèse.

« Tu sais, il arrive que l’on finisse par se retrouver en exil dans son propre pays, dans un temps qui n’est plus le nôtre. Il suffit parfois d’une sonnerie de portable quand on contemple les lointains. »

D’un autre côté, l’on trouve toujours des invariants qui nous donnent l’impression, où que l’on se trouve, que l’on soit chez soi. L’important est le rapport à la terre : je suis sensible à la façon dont les hommes organisent leur rapport à la terre.

Il est facile d’en dégager deux vecteurs : d’un côté l’on cherche à exalter la prégnance des lieux ; de l’autre, à l’oblitérer. Les uns n’ont de cesse qu’à faire disparaître leur inquiétant goût sauvage : ils déboisent ou plantent des allées ; ils égalisent les sols, ils bétonnent. L’on abat les chênes pour faire place à des platane, plus majestueux mais moins propices à abriter des loups et des sangliers, sinon des êtres imaginaires comme des faunes ou des centaures. L’on canalise les cours d’eau et assèche les marais… mais le contraire aussi bien : l’on souligne dans l’architecture et l’urbanisme le goût premier et sauvage du lieu. Enfin, tu m’as compris.

Nadina me laisse entendre par un sourire qu’elle m’a compris, mais je n’en suis pas sûr car je me suis mal expliqué. Pour bien me faire comprendre, je devrais parler de deux craintes entre lesquelles l’homme balance : celle de la Nature, et celle de la Raison.

« Je te vois venir à m’expliquer encore, lors de la Révolution Française, comment on voulut fonder une nouvelle religion, celle de l’Être Suprême, et comment on parvint à se diviser entre ceux qui voulaient qu’elle soit la Nature, et les autres la Raison. »

« Ce n’est pas ce que j’avais en tête, mai si l’on creuse un peu, ce n’est pas sans rapport. »

Me hante subrepticement la crainte sournoise que toutes les protections dressées par la cité, brutalement se brisent. Plus elles auraient été amples et efficaces, plus leur rupture est menaçante. À l’inverse, rien ne m’apaise plus que la vue de cultures et de pâturages, de mines et de forges, de forêts giboyeuses ; d’un peuple ingénieux et sachant travailler de ses mains et de sa tête. Aucune catastrophe ne saurait en venir à bout.

L’on a vu disparaître de grandes civilisations qui se sont retrouvées seulement incapables d’entretenir leurs canalisations. L’on en ignore souvent la cause : agression de peuples hostiles, interruption des routes

d’approvisionnement, catastrophe naturelle, ou peut-être finalement la trop grande complexité. Elle est peut-être là, la cause première : la trop grande complexité, celle où tous finissent pas se perdre. Les loups ne sont pas un grand danger en comparaison.

En bavardant, j’observe que la veine qui remonte de la cheville de Nadina est sexy. C’est hors de propos dans mon journal, et je ne veux pas d’histoire avec Sharif qui l’a épousée ce printemps.

Métaphysique amusante

Le 14 août, le boson de Higgs

Ma tablette de chocolat n'est plus molle, c'est pour moi un signe plus sûr que le thermomètre qui ne tient pas compte de la pression ni de l'humidité. Il fait plus frais et la pluie, dit-on, est en chemin. C'est un temps de saison. Les saisons, voilà un élément de stabilité qui ne nous déçoit jamais.

Il a commencé à pleuvoir dans les vallées environnantes, et l'on en ressent d'ici la fraîcheur. Il est possible que des gouttes tombent cet après-midi.

« Je préfère parler de champs de Higgs que de boson », me confie Youssef. « Les champs de Higgs décrivent bien comment la masse d'un corps est modifiée par son environnement. De là à y voir une particule, un boson, un champ de particules, voilà un pas que j'hésiterais à franchir. »

« Je suis un vieil homme », réponds-je, « et les récents travaux de Higgs me sont quelque peu passés au-dessus de la tête. » Youssef rit, qui peine à me voir comme un vieil homme : « Je suis sûr que tu t'es renseigné. La théorie de Higgs doit tenir en trois pages A4. Ses équations ne devraient pas te mettre en échec. »

Je crains qu'il ne s'avance beaucoup. Je n'ai malheureusement eu accès qu'à des articles de vulgarisation, qui cherchent davantage à convaincre que ce soit difficile à comprendre, qu'à expliquer précisément.

« Le paradigme de champ », continue Youssef, « nul ne sait bien ce qu'il veut dire, mais l'on sait ce qu'il ne dit pas. Il a été conçu pour se débarrasser des ondes et des particules, alors pourquoi s'en encombrer ? »

« À cause de l'accélérateur de particules qui sert à les percuter, je suppose. – Moi je pense plutôt qu'imaginer une particule, même dépourvue de masse ou de quelque matérialité, produit davantage une impression de concret. Je crois d'ailleurs que l'accélérateur de particules de Lausanne est un procédé de recherche peu élégant », commente Youssef.

« Élégant ? »

« Je ne vais pas t'apprendre combien importe l'élégance en ce qui touche aux mathématiques. Elle est la voie la plus sûre des grandes découvertes. »

Le 17 août, du côté du Golfe du Bengale

Il se passe de drôles de choses du côté du Golfe du Bengale. Un coup-d'état au Bangladesh ; et un peu plus à l'est nous avons la Birmanie que j'ai déjà évoqué dans mon journal. L'Ouest Sauvage se déchaîne, mais je tiens à mon idée qu'il a les yeux plus gros que le ventre. Je t'avouerai cependant que je comprends mal ces régions ; je les connais mal.

« Le coup-d'état au Bangladesh est une copie conforme de celui de Kiev », me répond Farzal. « Il semble que les États-Unis souhaitent une nouvelle base dans le Golfe du Bengale, mais je ne suis pas sûr qu'ils aient une idée bien claire de leurs intérêts. Elle risque de leur coûter plus cher qu'elle ne leur rapportera. Des bases, ils n'en ont que trop, mais pas des alliés. Elle risque de leur coûter un rapprochement de l'Inde et de la Chine. Je suis sûr que c'est ce qu'il adviendra. »

Il y a longtemps que je n'avais plus bavardé avec Farzal. Il n'a plus l'esprit à la chasse, ou peut-être simplement le temps. Depuis qu'il dirige son détachement d'hélicoptères plutôt que ses cavaliers, voir ces montagnes du haut du ciel doit changer profondément la façon dont il les ressent, et donc le désir de se faufiler dans leurs profondes vallées. Peut-être après-tout n'a-t-il pas changé ses habitudes ; il ne manque pas d'autres compagnons mieux préparés que moi pour l'accompagner.

Nous avons déjeuné ensemble dans un petit restaurant de la vieille ville. On mange bien à Dirac, et j'ai trouvé depuis que je suis ici un plaisir nouveau à faire la cuisine. Même lorsque je ne la fais pas, je ne manque jamais d'interroger le cuisinier sur les goûts que je découvre.

Nous avons aussi parlé de la guerre au Moyen Orient au dessert, des gâteaux avec des noix de pécan. Je suis toujours curieux des avis de Farzal. Il est mieux informé que moi.

« L'Iran va lancer des représailles, tu peux en être sûr », m'a-t-il affirmé. « mais il n'est pas pressé de servir à l'entité sioniste la guerre dont elle a besoin. De toute façon, pendant qu'il n'agit pas, il fait régner une guerre des nerfs qui est déjà dévastatrice. Il est bon de faire éprouver à ses ennemis la peur de ce qu'ils redoutent. »

« Les ennemis de l'Iran désirent-ils la guerre, ou la redoutent-il ? »

« Les deux », me répond Farzal. « Ils la redoutent et en ont besoin. Ils craignent ce qu'elle leur coûtera, mais il la leur faut pour durer. C'est comme en Ukraine. »

« De qui parles-tu ? Du gouvernement israélien, ou de l'Ouest tout entier ? »

« C'est l'histoire de la queue qui remue le chien, la question que tu poses là, ou de la girouette qui fait tourner le vent. »

Le 19 août, les bons légumes du jardin

Il est agréable de déguster un bon repas, et j'ai appris que si l'on ne le cuisinait pas soi-même, l'on ne pouvait l'apprécier pleinement. Les saveurs que nous ne savons produire nous échappent pour une large part. Mieux que les cuisiner, il est préférable de choisir les ingrédients au marché, ou encore de les cueillir au potager où on les aura cultivés.

La cuisine en conserve ou surgelée, je ne la regrette pas. Je ne dis pas qu'elle ne soit pas bonne, mais nous ne l'avons pas faite, personne en réalité ne l'a faite, et nous ne savons la goûter.

Je peine toujours à croire qu'une soupe de légumes soit roborative. J'en suis toujours étonné en sentant combien elle donne de force et de chaleur à mon corps. Je ne sale jamais. Les légumes le sont naturellement. Je n'y ajoute pas une noisette de beurre.

Et une soupe de lentille, une soupe de lentille à l'oignon, cuite avec de petites gousses d'ail entières ! L'on peut trouver ma cuisine rustique, ça m'est égal. Sint était déjà portée à la cuisine rustique. Elle se justifiait en invoquant la paresse. Moi, je l'ai adorée, et elle s'y est adonnée sans retenue. Je suis partisan de la paresse. Le moindre effort produit souvent le meilleur, nous l'observons partout.

Vous rappez une ou deux grosses pommes-de-terre et vous la faite un peu revenir dans de l'huile d'olive, vous cassez trois œufs pour une omelette. Vous servez avec deux feuilles de salade du jardin. Vous pouvez l'accompagner avec du foie de morue. Ce plat s'accorde aussi avec une omble fritte.

Les œufs, nous allons les prendre au poulailler, mais je me refuse de tuer les poules. Je veux bien les manger, mais tuer froidement des animaux qui se sont habitués à moi au point de m'approcher sans méfiance, je ne me reconnaîtrais plus dans la glace. Sinta peut me dire que je ne fais pas tant de manières quand je fracasse la tête contre un

rocher d’une omble que je viens de pêcher, ou quand j’achève le gibier que je viens de tirer, mais ce n’est pas pareil, nous ne nous connaissions pas.

Je ne vais jamais chasser seul. Je ne crois pas que j’en aurais le droit, ni ne sais ce que je devrais faire pour l’obtenir. Il ne doit pas y avoir du gibier pour tous dans la montagne.

Je m’entraîne à parler lentement. Il paraît que j’avale mes mots. Sharif hausse les épaules : « Il est bon que les étudiants n’apprennent pas à comprendre le français seulement comme les professeurs le prononcent, en articulant bien chaque phonème, mais comme les Français le parlent réellement. »

Il trouve que je le prononce bien, respectant les règles de la métrique, et n’omettant aucune liaison. « Oui l’accent. L’on doit bien en avoir un. Michel Serres avait celui du Sud-Ouest. Il a celui du Sud-Est : plus nerveux. »

Le 20 août, les animaux sont des anges

« Rien n’est plus répugnant que la vie : ça mange, ça chie, ça s’entre-dévore, ça pue. »

Sinta paraît surprise par mes paroles. « Tu ne peux le nier : le vivant nous répugne tous. Il inspire l’horreur. Nous avons peur de ce qui bouge. Il suffit que nous sentions sur notre peau remuer un corps étranger, pour être saisis de frayeur et de dégoût. »

Je ne sais pas s’il en est ainsi depuis la petite enfance. Je crois me souvenir que rien ne me dégoûtait alors ; mais l’effroi est arrivé, je crois, avec le sadisme. Je ne sais lequel a précédé. Un insecte est si fragile qu’on lui brise une patte sans le vouloir.

« Je te croyais plutôt un adorateur de la vie », s’étonne Sinta.

« Nous n’y pouvons rien, nous sommes ainsi. Avec cela, le vivant est voué à la mort, alors il se décompose et il pue plus encore, et attire toujours plus de vivant. »

Les fortes températures sont passées. Les murs de pierre gardent encore la chaleur, mais une veste est nécessaire pour rester bavarder sur le balcon de bon matin. Se distingue encore au ras de la montagne une pâle lune blanche sur le ciel bleu. Le vent porte le bruit du cours d’eau.

« Cette horreur pure que constitue le vivant, possède une faculté inattendue de copuler. C’est ce qui la sauve ; nous sauve. Ces êtres qui ne

suscitent que le dégoût, parviennent à s'inspirer l'un l'autre du désir, un désir puissant. Quand je l'ai découvert, je n'étais qu'un enfant, et j'en fus fasciné. J'apprenais une façon toute neuve de voir. Elle transformait toute forme de vie comme en une sorte de fleur…, ou d'ange. Les anges sont des fleurs. Oui, les animaux sont des anges. »

« J'en ai été guéri du dégoût et de l'horreur, mais pas entièrement bien sûr ; il m'arrive que certaines formes de vie me les fassent encore ressentir, ou encore de mort, mais j'en fus largement libéré. J'ai découvert que les araignées étaient belles, surtout leurs yeux. Elles ont de très beaux yeux. »

« Il faut une loupe pour les voir – L'objectif de mon appareil photo fait bien l'affaire. »

« Tu torturais les animaux comme les autres petits garçons ? – Elle te va bien cette question, quand je te vois prendre un plaisir sadique à tordre le cou des poules et regarder leur corps se débattre.

« Ce n'est pas vrai », fait Sinta avec un rire gêné. Puis, changeant de ton : « Tu me fais peut-être comprendre l'intérêt que tu portes au marquis de Sade. »

« Sade a su en partie montrer que l'Être Suprême sous son nom de "Nature" était toujours un "Dieu terrible". Les républicains n'en ont hélas jamais eu l'intuition. Il n'est pas évident pour tout le monde qu'un Dieu d'amour soit un Dieu terrible. »

« Puisque tu n'y crois pas. »

« Croire et savoir sont différents »

« Je vois… », fait Sint. « Tu aimes Sade ? »

« Pas vraiment. Sade me fait réfléchir, mai il ne m'emporte pas. Trop catégorique. Jacques Lacan y a vu comme un air de famille avec Emmanuel Kant, dans sa célèbre préface. »

« Ce sont les raisons pour lesquelles tu me ramène toujours des fleurs en rentrant ? » Me demande Sinta en m'attirant par la nuque.

Le 24 août, une révolution épistémologique

J'ai oublié mon stylo-plume et j'écris avec la pointe gel dont le me sers d'habitude pour corriger définitivement mes copies. Elle écrit parfaitement bien, alors que ma plume écrit toujours plus mal. Les porte-plumes ne sont plus ce qu'ils étaient. Le monde tourne, mais je le regrette parfois. L'on ne trouve plus que du papier compatible avec les

imprimantes, c’est-à-dire épais et moins souple. Tout passe. Si c’est pour trouver des pointes gel qui glissent si bien, alors passons.

Je ferais mieux de racheter le même avant qu’il ne se vide ; ou plutôt d’en acheter des recharges, car il se recharge.

L’Occident est passé à côté du numérique. Se gargariser d’intelligence artificielle lui a permis de ne pas le comprendre. La question est inversée en pensant à ce que l’IA fait pour ses utilisateurs, et non ce que nous pouvons faire avec le numérique.

Je m’attendais à d’autres évolutions : une révolutions épistémologique. Je m’attendais surtout à ce que tout le monde s’en mêle, un peu comme tout le monde s’était mêle de mécanique quand le moteur à piston s’est généralisé par exemple. L’époque est complètement passée à côté.

Je sais qu’il y avait un tournant décisif à franchir pour la civilisation si elle avait intégré le savoir numérique dans sa façon de penser . Non. On l’a seulement employé pour qu’il nous permette d’utiliser nos instruments sans rien apprendre ni rien comprendre. Ce fut même un argument de vente. Aujourd’hui, même ceux qui commençaient à bien se dégrossir il y a trente ans, n’y comprennent plus rien. L’on commence même à ne plus rien comprendre au moteur à piston (et je ne m’extrais pas du lot).

Ce fut le mythe du hacker, qui se transforma en mythe du « cracker » sans qu’on s’en rende compte ni seulement qu’on change de nom.

« Tu as déjà dit tout cela dans ton journal », critique Sinta.

« Peut-être, mais vois-tu, je parlais de l’Occident ; maintenant je me demande ce qu’il en est dans le reste du monde. Il paraît bien décidé à s’émanciper. »

« Je n’y vois rien de différent. Toi si ? »

« Non rien ; mais j’imagine que des changements si décisifs seraient tout sauf spectaculaires. Une révolution épistémologique se fait à bas bruit. »

« Je me demande pourquoi tu t’arrêtes souvent à cette buvette entre la station-service et l’épicerie. On y entend beaucoup la circulation. »

« J’aime quelquefois entendre la circulation, et voir ces beaux et bruyants poids-lourds qui passent. Ne t’emportent-ils pas le cœur ? »

« Achète pour moi une pointe gel quand tu iras en chercher une autre. Elle écrit bien. Le stylo se tient bien en main, et il est beau. L’on doit trouver du plaisir à écrire si l’on veut noter n’importe quoi qui nous passe

en tête. » Je comprends bien que Sinta me chine un peu, mais je préfères ne pas relever. « Je trouve que le plastique est devenu une matière noble. Pas toi ? »

Le 28 août, la mère de Dieu

J'ai apporté une bouteille de vin que nous a donné le cousin viticulteur de Sint, pour la déguster avec Idris dans la fraîcheur apaisante du soir devant sa porte. Le vin et la nuit sont propices à parler sans idées préconçues.

« Ne crois pas que je m'intéresse au futur. Je me soucie du présent. C'est là qu'est l'avenir. Là est sa virtualité. Elle s'actualise souvent sous la forme d'une farce, et elle a parfois un goût de passé. L'histoire, c'est du passé non ? Le futur, je le préfère dans le présent. Sinon rien de bons ne nous attend dans l'avenir, sinon la mort. »

Les réflexions d'Idris me semblent quelque peu pessimistes ce soir ; mais peut-être ne le sont-elles pas. Pour me laisser le temps d'y réfléchir, je cite le Coran : « Nous courbons le dos à qui nous accordons longue vie. Pourquoi ne comprennent-ils pas ? »

Idris me demande en riant : « Je ne te situe toujours pas bien. Tu es chrétien ou tu es musulman ? »

« Je suis athée et internationaliste, mais je me nourris de toutes les écoles spirituelles. »

« Tu te nourris de quoi dans le Christianisme, que Dieu se soit donné un fils ? »

« Ce n'est pas le plus important, ni qu'il ait voulu se faire homme. Plus bouleversant encore, plus énorme, est qu'il se soit donné une mère. »

« La littérature canonique n'est pas prolixe sur ce sujet, mais la peinture si. Tout est dans la peinture », dis-je sans ne rien perdre du chant des insectes nocturnes.

Le monde arabo-persan ne s'adonne pas à la figuration, et lui préfère la calligraphie. Je regrette que les chrétiens de langue arabe ne se soient pas lancés à représenter la Vierge et l'Annonciation par ce moyen. Le non de Myriam m'inspirerait seul si j'étais rompu à cet art. Je suis sûr qu'il aurait offert davantage que les images figuratives pour saisir dans le dessin abstrait des caractères où se mêle le son de la voix humaine, le mystère des mystères, l'idée que Dieu eût une mère, une jeune femme comme toutes les autres.

Je sais que les Musulmans ne croient pas qu’‘Îsâ fût crucifié, mais Myriam l’a vu mourir. Myriam de Magdala, elle, l’a vu ressuscité. Comment se fier aux témoignage quand on n’y était pas ? Surtout quand les témoins sont bouleversés ; mais je crois en la douleur de sa mère. Je crois que c’est ce que l’on ferait mieux de retenir.

Fin de saison

Le 31 août, les idées sombres

Je n’ai pas assez dormi et le temps est couvert. Il ne fait pas tant chaud, mais l’air est si humide que l’on est trempé au moindre effort. Je sens l’humidité jusque dans la texture du papier sous mes doigts.

J’ai peu dormi pour m’être adonné stupidement à un jeu électronique de stratégie que je n’avais plus touché depuis des années. Il est passionnant et vous prend la nuit si vous y touchez.

Ne pas assez dormir donne des idées sombres. Il y a toujours des événements pour venir jeter leur ombre sur vos idées quand vous n’avez pas assez dormi. Je n’ai pas envie d’écrire des idées sombres dans mon journal. J’ai toujours considéré que les idées sombres ne sont pas les plus intéressantes. Ce n’est pas l’avis de tous, c’est le mien, et c’est d’abord mon choix. S’attarder sur des idées sombres les assombrit davantage, et n’apporte rien de plus.

Je ne supporte plus comme avant de ne pas avoir assez dormi. Je vieillis. Encore une idée sombre.

Le 2 septembre, la mue

L’on trouve dans la région de Dirac une espèce de serpent très particulière. Nous savons tous que les serpent muent : ils doivent à période régulière se débarrasser de leur vieille peau qui ne grandit pas avec leur corps. À Dirac, une espèce de serpent doit aussi changer d’ombre. Elle s’est faite trop petite elle aussi, et ils doivent la remplacer. C’est une espèce unique.

Comme il arrive que l’on trouve partout ailleurs des peaux de serpent raidies, déchirées et devenues fines comme du papier à cigarette, l’on trouve parfois ici sur le sol des ombres de serpent toutes pâles, que le temps finit par effacer.

Ces serpents ne sont pas venimeux quoiqu’ils ressembles aux vipères, avec un corps moins trapu, mais de forme semblable. L’on ne doit pas être surpris d’en découvrir parfois une ombre sur le sol, une ombre immobile et blafarde.

Il m’est déjà arrivé d’en parler, mais le plus souvent l’on ne me croit pas. L’on est prêt pourtant à croire des choses plus bizarres, si elles sont répétée souvent. Il suffit parfois que les faits soient écrits pour en gagner un crédit surprenant. Dans ma jeunesse, j’accordais un grand crédit à la chose écrite ; et cela où qu’elle le soit, sans avoir à me fier à quelque autorité d’édition ou de relecture. Ce fut le grand mérite du web, et surtout de Wikipédia, de nous en avoir guéris.

J’ai tôt appris à faire la différence entre les éditions sérieuses et celles qui ne l’étaient pas. J’ai vite appris à reconnaître, parfois à voir seulement la couverture, ce que l’on ne doit pas croire ; ce où l’on doit prendre et en laisser ; ce que l’on doit vérifier ; ce à quoi il est raisonnable de se fier. Qu’importe, les fait ne continuaient pas moins à prendre une grande important, trop grande, dès que couchés sur du papier.

L’autorité de la chose écrite tient surtout à ce que d’autres la lisent, sont susceptibles de la lire, et de la commenter. Même la conférence ne produit pas un tel effet, à moins qu’elle ne soit vidéographiée et mise en ligne, suscitant des commentaires écrits.

J’avais peine à percevoir clairement ce qui importait vraiment : Qui énonce ? D’où parle-t-il ? À qui ? Pour inciter à quoi ? Ces questions nous renvoient à l’autre, récurrente et toute simple, de nos vieux manuels de française : « Quelle est l’intention de l’auteur ? »

J’ai pourtant vu une ombre de serpent abandonnée aujourd’hui-même. Je marchais vers un lac sur des cailloutis au sortir de la forêt. L’eau des lacs n’est pas encore trop fraîches en cette saison ; il est agréable de s’y baigner après une bonne marche. C’est l’époque où les serpents se dépouillent de leur ombre que le soleil a brûlé et rendue moins souple tout le début de l’été.

J’ai déjà eu l’occasion de voir un serpent abandonner sa vieille peau. Cela dure un certain temps pendant lequel il ondule et se frotte aux pierres. Je n’en ai jamais vu se dépouiller de leur ombre. J’imagine que ses mouvements doivent la dédoubler comme s’il se trouvait entre deux sources lumineuses. L’ombre était bien là, immobile et qui commençait à pâlir entre deux gros cailloux, à l’approche de la prairie qui fait écrin au lac dont j’approchais.

Le 2 septembre, changeante et fugace beauté

Les yeux de Sint sont sans cesse accrochés par la beauté. Où qu'elle se trouve, elle remarque des détails saisissants : dans l'architecture, dans les paysages, dans le vol des choucas, dans la lumière du jour, la feuille sur une branche… Elle s'en émerveille et le partage, et c'est ce qui m'émerveille aussi.

Elle dit que je suis comme elle, toujours l'œil aux aguets, comme si j'étais prêt à sortir mon appareil photo, de quoi faire un croquis, ou noter un haïku comme on épaulerait un fusil. Mais je ne le fais pas. À quoi bon puisque la beauté est partout et mouvante.

A-t-on déjà remarqué combien l'éclairage du soleil change perpétuellement ce qu'il éclaire, même ce qui ne paraît pas sujet au changement, comme les roches escarpées de l'Actar par exemple. Vues du balcon de Sinti, elles ne sont jamais les mêmes. L'on pourrait revenir à la même place tous les ans à la même heure. Je le sais, je l'ai déjà fait.

C'est pourquoi je n'aime pas changer de place : on ne distingue plus les changements. L'on croit que l'on a seulement changé de place.

C'est pourquoi aussi je ne me sens pas dépaysé à Dirav, ni n'éprouve la nostalgie de mon pays.

Le 4 septembre, causalité

C'est la saison des orages. Ils sont d'abord tombés en montagne, et hier, ils ont fondu sur la ville. Ils avaient dû s'y préparer depuis longtemps. Nous n'avons pas souffert de dégâts, mais l'éclairage urbain n'y a pas résisté.

Je n'ai jamais bien compris la météorologies, et je ne sais d'où vient toute cette eau. Ce ne doit pas être bien complexe : il suffit de se référer à la causalité : les faits s'enchaînent des causes aux effets, et nous n'avons en principe qu'à les suivre. Dans ce sens là, c'est toujours un peu plus compliqué. Nous connaissons heureusement toujours par avance des effets, et nous nous trompons moins en partant d'eux. Quand nous cherchons à les déduire des causes, c'est toujours hazardeux.

Le 5 septembre, langue classique

La langue arabe a un statut particulier. Elle est une langue classique tout en étant une langue véhiculaire largement répandue. C'est aussi le cas du chinois. J'accepterais du bout des lèvres de la dire canonique, mais

certainement pas sacrée. Je ne crois pas que l'arabe soit la langue de Dieu ; ni non plus le chinois, comme le disait en plaisantant Claude Hagège. L'arabe sert de base aux écrits fondamentaux de grandes civilisations. Il doit donc demeurer stable. Ce n'est pas le cas des grandes langues véhiculaires qui s'adaptent à toutes les évolutions.

Le vocabulaire étonnamment riche de l'arabe parvient à traduire les mots désignant les objets les plus modernes et les plus triviaux : téléphone, avion, secrétariat…, avec des racines fréquemment employées dans le coran, voire les mots intacts « être élevé au ciel », « le message coranique », « le dépôt divin », etc. C'est ainsi que j'ai connu une femme qui se prénommait littéralement « Téléphone », mais plus exactement « Révélation ». Ces mots devenus familiers surprennent le débutant quand il découvre les textes sacrés et les grands mystiques, et l'aident à les approcher.

La langue française ne sait pas faire cela, ayant abandonné au latin ses écrits canonique, même ceux des premières sciences pour lesquelles l'Europe a fini par choisir les langues vernaculaires. Les européens puisent le plus souvent dans les racines grecques et latines, mais après avoir coupé les ponts avec ces langues ; pas l'arabe. Le Vatican s'évertue de traduire en latin le vocabulaire moderne, mais qui reste une langue morte.

Le 7 septembre, d'un être-soi

Avec Sharif, nous avons prolongé ma réflexion sur la langue arabe, et bien au-delà. Nous nous sommes installés dans une salle de cours de l'université. Elles sont toutes libres en cette saison. Il pleut encore, et le son des gouttes sur les vitres, la sensation d'humidité, et un rien d'électricité dans l'air, ont éveillé en moi des souvenirs depuis longtemps enfouis.

« Sans le savoir, Martin Heidegger me semble avoir tenté d'utiliser l'allemand comme il avait été fait de l'arabe : en faire un langue classique et vernaculaire à la fois ; une langue traditionnelle et moderne. Je ne partage pas l'avis des commentateurs qui y voient une lourdeur épouvantable. On ne la trouve que dans les traductions. J'ai déjà évoqué le *Da-Sein*, qu'on ne traduit généralement pas, sinon par un littéral "être-là", et qui est un mot banal dans l'allemand le plus courant. Il est proche de "présence", et peu éloigné de "l'instant". Au traducteur de jouer avec

le contexte pour les faire s'épouser. Heidegger disait que l'allemand ne se traduit pas. Mot-à-mot, dois-je corriger. »

« Il suffisait bien de ne pas lui pardonner son adhésion au Parti National-Socialiste. Si Heidegger était nazi, sa philosophie devait bien l'être aussi. C'est ce que j'aurais aimé voir démontré, ou pour le moins développé. »

« Moi, j'ai senti le souffle glacé du nazisme dès que j'ai ouvert son premier livre, *Sein und Zeit*. Je ne savais pourtant encore rien de lui. Tout le monde ignorait dans les années quatre-vingt, ce qu'avait été ses affinités politiques. J'ai vite su combien il avait été impliqué et enthousiaste ; découverte surprenant pour celui qui était à la fois le maître et l'amant d'Hannah Arendt. »

« Je ne fus pas moins surpris de mesurer toujours plus son influence profonde sur des esprits insoupçonnable de collusion avec le nazisme, et même des marxistes. Heidegger était donc un philosophe intéressant, quoique nazi, intéressant à ce titre-même (il ne s'en est jamais repenti). »

« Il m'a intéressé pour cette raison, et aussi pour son approche de la langue allemande. Il m'a aidé à découvrir et comprendre des prémisses anciens, ou des prémices aussi bien, qui se sont cristallisées dans le national-socialisme, et demeurent après qu'il fût disparu. »

« Non, je ne prétends pas que tous ceux qui ont été influencés par Heidegger eussent été contaminés pas ses idées », ai-je répondu à Sharif. « Ce serait idiot. Je n'entends pas davantage que son approche et son usage de la langue auraient en lui-même quelque convergence avec le nazisme. Non elles ont fait seulement émerger les prémisses qui étaient là, en Europe. »

« C'est intéressant en effet », conclut Sharif. « Tu laisserais donc entendre que Heidegger était nazi malgré lui ? »

« En un sens, nous sommes tous tel que nous sommes un peu malgré nous. Mais on est soi, n'est-ce pas, malgré soi ou non. »

Le 10 septembre, aux lacs

L'eau des lacs a refroidi au-delà de la forêt. Elle était déjà fraîche quand je m'y suis baigné. Sint et moi allons donc nous contenter de pique-niquer.

« Je n'ai pas, en traduisant, le parti-pris de guider le lecteur au plus près du vocabulaire et de la syntaxe du texte source. Je cherche plutôt à

construire les phrases que l’auteur aurait spontanément choisies s’il avait connu et pensé dans la langue cible », explique Sinta. « D’abord comprendre, puis utiliser les paroles qui seraient venues seules. »

« C’est pourquoi il n’est pas nécessaire de bien connaître une langue pour la traduire ; juste assez pour comprendre le texte en se servant d’un dictionnaire, mais il est impératif de bien connaître celle dans laquelle on traduit. Je sais qu’il semble bête de le dire ainsi, mais souvent les traducteurs doivent trouver ces principes trop simples, et donnent à leurs versions des airs exotiques dont nous nous passerions bien. »

Sinta aujourd’hui n’est pas bouleversée par les hautes roches qui nous font écrin, nous coupant du monde. Rien de lui ne saurait nous atteindre ici.

Je suis un peu comme elle : je reste hanté par la lumière que diffusait le crépuscule l’autre soir où il avait tant plu. Une clarté dans l’air : le voile nuageux avait dû se déchirer plus loin, laissant passer les rayons d’un soleil que l’on ne voyait pas, une pâle lumière un peu verdâtre et teintée d’or qui illuminait les nuages et les ramures devant la maison, chatoyante sur le fond sombre du ciel.

Le 14 septembre, rentrée

Les fortes pointes de chaleur dans l’après-midi sont terminées, et je ne m’en plains pas. Dans les lieux secs, offerts au plein soleil, il frappe encore fort, mais ce n’est pas pareil. Le vent a faibli depuis hier. J’ai eu l’impression d’être suivi : un vélo, une trottinette ? Ce n’était qu’une feuille morte qui avançait à mon pas.

J’ai toujours aimé cette saison où les feuilles se colorent et où le climat s’adoucit, bien qu’elle fut parfois gâché par les rentrées scolaires.

Je n’ai jamais détesté l’école, mais je préférais le grand air. À l’école, on apprend des choses. Je m’étais mis à faire chaque soir le bilan de ce que j’avais appris de nouveau, et j’en ai gardé l’habitude longtemps.

Pour autant, je ne dirai pas que l’on n’apprenne rien au grand air.

– Quoi donc ? M’interroge Sinta.

– C’est là que tout se met en place, notamment ce qu’on a appris à l’école, dis-je à demi sérieusement.

Le 15 septembre, peur de la guerre

A-t-on déjà vu des fauteurs de guerre si peu décidés à se battre ? Si l'on veut la guerres, on y va. L'on se persuade d'une victoire facile, et en avant.

L'Ouest Sauvage s'est persuadé d'une victoire facile sans devoir seulement entrer en guerre. Il est en passe de la perdre sans s'y être seulement engagé. Il la désire et il en a peur, terriblement peur.

Le monde entier comprend sa peur. L'Ouest Sauvage qui souhaitait la gagner sans avoir à la mener, n'a pas les moyens de la guerre qu'il désire. Il n'a pas l'industrie, il n'a pas la technologie. Ses armes sont vétustes et disparates, ses combattants sont des mercenaires dont le fanatisme tient lieu souvent de détermination. Ses officiers ne savent rien de la guerre moderne, et connaissent mal leurs unités. Ses missiles et son armement nucléaire sont du siècle dernier. Il n'a plus la maîtrise exclusive de l'espace… L'Ouest Sauvage sait tout cela, mais peine à y croire. Ils n'osent pas. N'oseront-ils jamais ? Le temps le dira.

Nous approchons de l'équinoxe et les jours raccourcissent. Nous n'y perdons pas au change, car les nuits s'allongent. Nous allons maintenant profiter de longues soirées près de la cheminée. Une petite flambée n'est pas de trop quand nous préparons le repas alors que la nuit tombe.

J'étais venu pour une saison, me disant que je rentrerai quand le climat fraîchirait. Je me souviens, c'était pendant la libération de l'Afghanistan, quand l'Empire montrait déjà des signes incontestables de faiblesse.

« Tu penses vraiment qu'ils n'oseront jamais », me demande Sinta.

« Nous n'en savons rien, mais j'en suis convaincu. L'ouest Sauvage devra finir par accepter un traité de sécurité, car il est incapable de changer cette situation qui lui est funeste. »

Nous n'avons pas assez profité de l'été pour voyager. J'aurais aimé voir Astana. Le Kazakhstan est un pays qui m'attire : si immense et si peu peuplé. Il est des régions entières où la lumière électrique ne doit pas gêner la vue du ciel nocturne. Parcourir ses steppes. C'est le pays des chevaux et de la conquête spatiale. Ce sera pour une autre fois, ce printemps peut-être.

L'Asie va changer. Son centre si dépeuplé ne le demeurera pas toujours. Il est un creuset où les civilisations se mêlent depuis tant de siècles, et en créent une nouvelle.

« Les hommes ont été si cruels les uns envers les autres, sans qu’on ne parvienne à concevoir comment ils auraient pu agir autrement. Se pourrait-il que se dessine un monde plus fraternel ? Je ne voudrais pas être candide », se confie Sinta.

Maryam

Le 18 septembre, Maryam

« Si Donald Trump a encore été victime d'une tentative d'assassinat, c'est qu'il est parti pour gagner les élections. Sinon pourquoi se donner tant de peine ? »

« Ce n'est pas exactement la question », me réponde Youssef. « Tu sais comment ont lieu les élections aux États-Unis : autant tirer à la courte paille. Les résultats seront vivement contestés. Le système est si peu fiable qu'il a toujours demandé un esprit de consensus entre les partis ; et il sera plus difficile encore de l'obtenir que la dernière fois. De toute façon, pour ce que ça change. »

« Je ne suis pas d'accord. Cette fois les enjeux sont de taille : la République contre l'Empire. Nous sommes partis comme en vingt-neuf. »

« En vingt-neuf ? »

« En vingt-neuf après Jésus Christ, quand Jules César a franchi le Rubicon. Celui qui a tenté d'assassiner Trump n'est pas, comme la presse essaie de l'accréditer, un isolé marginal. Il est directement impliqué dans le recrutement de mercenaires pour l'Ukraine, d'anciens combattants afghans notamment. La disparition de Trump résoudrait un problème urgent. »

« Harris peut gagner. »

« Oui, mais comme tu le dis toi-même, personne ne sera jamais sûr que le scrutin aura été équitable. Tout le monde l'est déjà qu'il sera contestable pour dire le moins. Il n'y aura même pas d'observateurs internationaux. »

« L'Empire est confronté à une crise grave, aussi grave que le fut pour Rome la guerre entre César et Pompée. Les provinces européennes ne bougeront pas, mais nul ne sait ce qui peut craquer aux États-Unis. La crise est d'autant plus grave qu'elle s'énonce dans des rhétoriques absconses qui ne permettent pas d'ouvrir des débats sérieux. »

Ce soir le ciel était encore saisissant avec ses nuages d'altitude. Le crépuscule était illuminé de lueurs oranges, et quelques gouttes éparses ont commencé à tomber.

Youssef est venu dîner avec nous pour nous présenter son amie Maryam. Elle a débarrassé la table avec Sinta, et elles se sont retirées toutes les deux dans la cuisine pour préparer le café. Il n'y avait aucune raison de s'y mettre à quatre, et c'était une occasion pour elles de se retrouver seules.

« Ça a l'air sérieux entre eux », me suis-je dit quand Youssef a voulu nous la faire connaître. Je ne sais pas bien ce que signifie sérieux dans cette acception à Dirac, mais je ne l'ai jamais bien compris non plus en France. Nous sommes donc restés entre hommes, à tenir une conversation d'hommes, en attendant le café. Je crois que les femmes ont commencé à faire la vaisselle. Aucune raison non plus de s'y mettre à quatre.

Le 19 septembre, l'art de choisir des cartes-postales

L'on trouve encore à Dirac des cartes-postales comme je les aime. Il est devenu si simple de prendre des photos avec son téléphone et de les envoyer en pièces-jointes qu'elle sont devenues rares. Je ne le fais jamais. J'aime écrire quelques mots sur une carte, la timbrer et la déposer dans une boîte proche, même sans enveloppe. On n'écrit pas de secrets sur une carte-postale.

La carte que l'on choisit dénote notre personnalité dans la seule mesure où elle n'en possède aucune par elle-même. Les cartes sans originalité sont devenues difficiles à trouver. Elles se veulent des œuvres d'art.

Quand j'adresse une carte a un ami, j'imagine qu'il est moins intéressé par son concepteur que par moi. L'intéresse plutôt ce que la carte montre et que j'ai choisi. Elle dit : « voilà ce que j'ai vu ». Certains de mes amis m'en envoient que je garde longtemps sur ma table ou sur une étagère.

C'est la magie des cartes-postales que n'a pas la photo en pièce-jointe. Parce que choisie et achetée au hasard de mes allées et venues, sa magie est plus forte que la photo que j'enverrais imprimée.

C'est un jeu avec la circulation à la surface de la terre. Aussi beau que soit le paysage ou le monument, la carte qui en porte l'image ne doit pas avoir des qualités esthétiques qui se fassent remarquer. Si le photographe est bon, il doit demeurer modeste et discret.

Il y a longtemps, au début du temps des cartes-postales, l'on collait le timbre sur l'image de face que devait oblitérer le cachet de la poste. Voilà qui nous apprend beaucoup de l'art discret de la carte-postale.

Le 20 septembre, le thé avec Maryam

Tous les experts sont formels : le quotient intellectuel baisse partout. On en est sûr pour l'Occident, mais ce doit être pareil ailleurs. Quelles en seraient les causes ? On n'en propose aucune.

Je m'interroge : l'air polluée ne permettrait plus d'alimenter suffisamment nos poumons, notre sang, et de là notre glande pinéale, qui d'après Descartes serait l'interface entre l'âme et le corps ? La généralisation de l'Intelligence Artificielle dont la fonction est de couper l'accès à l'Intelligence Réelle des techniques numériques ? La dés-habitude de la langue écrite au profit de la communication audio-visuelle ? Les particules de plastique que nous ingérons et qui envahissent nos organes, notre sang, et jusqu'à notre glande pinéale ? L'usage excessif de casques-audio qui nous isolent du monde rée ? La moindre nécessité d'un recours au sens de l'orientation ? L'incapacité grandissante de savoir lire un ciel étoilé ? Une perte de puissance sexuelle que ce qui précède suffirait à expliquer aussi ? Nul ne sait bien. Moi-même je me sens moins intelligent que je le fus, mais je peux le mettre sur le compte de l'âge.

Les jeunes-gens d'aujourd'hui ne manquent pourtant pas de cultiver leur dextérité, et ils exercent quotidiennement des habiletés que j'ai moi-même du mal à acquérir. Écrire avec les pouces sur mon ordinateur de poche est un exploit que je m'efforce le plus souvent de m'épargner. Toutes ces opérations minutieuses qui emplissent notre quotidien ne devraient-elles pas contribuer à développer nos facultés cognitives ? Il semble que non.

J'ai rencontré Maryam dans le centre, et nous avons pris un thé. Elle m'a immédiatement plu quand elle est venue l'autre soir, et m'a fait une forte impression. J'ai rarement rencontré une telle prestance chez une femme aussi jeune.

Nous n'en avons pas parlé, mais je sais qu'elle écrit. On le sent immédiatement au premier contact ; dans l'assurance de ses propos, les gestes des mains, la façon de regarder devant soi à leur hauteur comme si pour énoncer l'on devait compter sur elles.

Elle parle et se tient avec une rare assurance, ce qui ne l'empêche en rien d'être charmante et souriante. L'on est porté à croire ses parole plus

encore que si elles étaient écrites ; l'on jurerait qu'elles le sont quelque-part.

« Tu crois que votre génération était plus intelligente que la nôtre ? » m'a-t-elle demandé. « Je garde plutôt l'impression inverse. Je ne dispose pas cependant des moyens psychométriques pour m'en assurer. »

« Tu prends ces mesures au sérieux ? » m'a-t-elle encore demandé plus sérieuse qu'ironiques. »

« Ce sont des mesures, et si elles varient, quelque-chose les fait varier, même si j'ai des doutes sur ce qu'elles mesurent. D'un autre côté nous pourrions aussi nous interroger sur ceux qui les font. »

« La question est cependant recevable, » conclut Maryam. « Quelque-chose peut-être nous rend idiots. »

« C'est inquiétant. »

« Oui. »

Le 21 septembre, la civilisation est comme le vélo

« La civilisation est comme le vélo, elle ne se perd pas. » Maryam ne se contente pas d'écrire, elle adresse des courriels. Nous avons abordé en ligne cette question qu'une civilisation se construit lentement, laborieusement, et qu'ensuite ses conquêtes spirituelles résistent longtemps à des sorts adverses ; qu'on les voit parfois renaître quand on les croyait mourantes.

Je ne sais quoi en penser. J'ai fait allusion dans ma réponse à la grande civilisation Khmère qui ne manifeste aucun signe de renaissance depuis sa chutes brutale avant la Renaissance européenne.

Où se conserve une civilisation après qu'elle soit tombée, et avant qu'elle ne se relève ? Dans la langue, Maryam est formelle.

Je fus un peu déçu par l'évidence de la réponse. Elle n'est pas si banale à la réflexion. Comment se conserve ou se modifie, ou évolue une langue, est une question profonde.

Le 23 septembre, j'aime la pluie

Il pleut. J'adore ce temps, surtout lorsque je porte des vêtements déperlants et un chapeau avec des bords assez larges pour protéger mes lunettes des gouttes. Ce n'est pas le cas aujourd'hui où la pluie m'a surpris.

Ironiquement, j’étais sorti pour sécher mes cheveux au grand air. La météo annonçait de belles éclaircies. Je m’étais quand même muni d’un parapluie à la vue des nuages gris et bas.

Je regarde les gouttes tomber, à l’abri de la bâche près du lac, sans bruit ni hâte. La vie devient souvent bizarre quand on la regarde à partir des rêves nocturnes. Ils offrent une vue parfois déroutants sur le monde réel ; réel toujours, et qu’ils rendent plus que réel. Ils pressent leurs empreintes profondément dans la journée, nous laissant quelquefois inquiets de son étrangeté. Les jours humides rendent le glacis de la vie plus souple à l’empreinte des rêves.

La pluie continue à tomber sans hâte, mais ne semble pas prête de s’arrêter. Je vais rentrer sous les gouttes, les cheveux encore humides.

Le 25 septembre, une mauvaise habitude

J’ai perdu depuis que je suis ici une mauvaise habitude. Je ne m’implique plus aussi personnellement quand j’agis avec d’autres. Bien sûr je suis conscient de n’être pas chez moi. J’ai mon point de vue, mais je garde ma réserve. J’ai mes idées sur le fonctionnement de l’université de Dirac, sur notre séminaire…, mais je n’en fais pas des questions personnelles. Je remarque que mes avis sont maintenant écoutés avec plus d’intérêts qu’ils n’en ont jamais reçus. Que n’ai-je adopté plus tôt cette attitude !

Être étranger est une excellente raison de ne pas s’impliquer davantage. Les principaux sujets de tension et de dispute en sont miraculeusement balayés.

Je me suis toujours trop impliqué. J’ai l’esprit militant. De tout je faisais une affaire personnelle, et je m’y soumettais comme à un impératif catégorique.

La vérité est aussi qu’ici je ne me sens jamais personnellement compromis. C’est apaisant. Si l’on ne se compromet pas, pourquoi s’inquiéter ?

Un doute cependant vient troubler parfois ma bonne conscience : n’y aurait-il pas comme une lâcheté à ne s’impliquer en rien ?

Sharif part d’un grand rire : « Je ne te savais pas si compliqué. Ne change rien. Tu es bien ainsi. »

Le 27 septembre, du techno-féodalisme

Yanis Varoufakis avait écrit quelques articles à l'époque où il était ministre des finances en Grèce, peu avant la reddition du gouvernement de gauche devant la Commission Européenne, et sa propre démission de ce gouvernement. Il m'avait fait alors une forte impression, et j'étais sûr que j'entendrai encore parler de lui.

« Le techno-féodalisme que théorise Varoufakis est un paradigme important pour concevoir comment le capital a changé. Est-ce encore du capital ? Du capitalisme ? Ou bien celui-ci est-il déjà mort ? C'est une question de termes », me reprend Shimoun.

Avec l'automne, l'université s'ébroue lentement. Les membres du séminaire se rencontrent plus fréquemment maintenant, mais on préfère les baraques du lac. En cette saison, la forêt s'est teintée d'or au-delà de la rivière dont les eaux plus tumultueuses lui donnent un bleu émeraude striée d'écumes blanches.

« Cette métamorphose du capital, qui après être passé de la rente foncière à l'industrie, entre dans une ère nouvelle, un lecteur perspicace l'aurait vue pointer dans les intuitions de Karl Marx quand il écrivait ses *Grundrisse*. Le savoir technique tendait à devenir un facteur décisif, plus important que les moyens de production, les fabriques, les usines, les ateliers, les mines…, mais qui y aurait vu les prémices d'une dictature des ingénieurs ; les ingénieurs comme les chefs de guerre de la lutte des classes ? L'Union Soviétique aurait pu, quelques décennies plus tard, le laisser spontanément augurer, comme l'avait fait un anarchiste russe dont j'oublie le nom. »

« Marx, quant à lui, n'aurait sûrement pas imaginé une dictatures des propriétaires de brevets. Voilà en somme ce qu'est le techno-féodalisme. »

« Les analyses de Varoufakis expliquent l'état actuel du monde si on le lit avec perspicacité ; jusqu'à la guerre qui est en train d'opposer la Fédération de Russie aux maître de Washington, celle qui se trame entre le dit "Occident Collectif", et le Sud Global. La Fédération de Russie est en guerre contre le techno-féodalisme, c'est-à-dire le stade actuel du capital. Les thèses de Varoufakis l'éclairent à mes yeux, mais lui, fait mine de ne pas le voir. »

« Les oligarques, ceux qui possèdent les brevets technologiques, plus puissants que les chefs de gouvernement, tissent-ils leur toile sur toute la planète à partir des États-Unis ? La Fédération de Russie, ou encore la Chine, ou tous les BRICS, sont-ils entraînés dans le même courant, soumis aux mêmes nouvelles règles ? »

« Mais il n'y a plus d'oligarques en Russie, ni en Chine. Il y demeure encore de grandes fortunes, mais dont la puissance politique est devenue nulle, et qui ne le disputent plus à celles des gouvernements. Les effets les plus évidents en sont une élévation continue des salaires et des protections sociales. Varoufakis sait-il qu'il y a une guerre, ou croit-il comme le Parti Communiste de son pays, qu'elle est celle d'un impérialisme russe ? »

« Tu as raison », approuve Sanpan, « et Varoufakis nous montre sans paraître le voir, que le Marxisme demeure fortement ancré dans la Fédération de Russie après l'Union Soviétique, comme dans la Chine, ou dans la Corée qui ne le nieraient pas ; mais il n'est plus celui qui avait cours avant. Pour le dire vite : l'État contre la propriété privée. »

« L'État, par opposition aux oligarques, ce n'est plus un modèle fonctionnel, ni seulement concevable. Même la démocratie n'est plus une alternative. L'État ne demande qu'à se soumettre aux oligarques, c'est dans sa sature ; et même la démocratie. Il en est ainsi depuis l'antiquité. Il n'est qu'à voir ce que les États, comme la démocratie, sont devenus dans l'Empire. »

Le 29 septembre, l'élégance du choucas

Je regarde le choucas qui se promène parmi les tables sur la terrasse du restaurant, l'air de rien. Dans son frac impeccable, il ressemble à un maître d'hôtel. Il circule en se donnant des airs de ne s'attacher à rien ; ne posant son regard sur personne longtemps, par crainte peut-être de mettre mal à l'aise.

Je sais bien qu'il regarde d'un coin de l'œil s'il ne se trouverait pas à chiper quelques restes d'un repas tombé d'une assiette, mais l'air de rien. L'on ne saurait porter un si sobre et élégant costume pour se jeter sans pudeur sur des reliefs de repas. La mise du choucas est trop hautaine pour se laisser aller à des comportements dignes de pigeons ou de chiens.

Le choucas n'aime pas le chien, et il affiche envers lui du mépris, surtout quand celui-ci fait mine d'approcher sa gueule avec familiarité,

voire agressivité. Le choucas sait que son bec est comme l'épée d'un gentil-homme. Elle est une arme qui tient toutes les espèces d'animaux en respect, qu'ils soient gros, voraces ou venimeux.

Le choucas n'est pas agressif ; il a sa fierté, à l'image de son sobre et élégant costume. L'on ne risque pas un coup de bec tant que l'on ne se fait pas trop familier ou condescendant.

Le blanc de son œil est le plus fascinant. Le choucas est la seule espèce avec l'homme à posséder des yeux semblables, qui permettent de voir où il dirige son regard. Nous voyons s'il nous observe ; et lui-même, si nous l'observons. Il renvoie alors un regard hautain. Le choucas n'apprécie pas qu'on le dévisage sans façon. Il ne devient cependant jamais hostile : hautain seulement, méprisant peut-être.

J'observe donc le choucas qui circule parmi les tables, avec curiosité, mais avec distinction, l'air de rien.

Le 2 octobre, soleil d'automne

L'on apprécie ce soleil d'automne qui est encore chaud, mais pas plus qu'il ne faut. Les restes de la mousson sont passés maintenant, et il n'a pas beaucoup plu.

J'ai regardé les images de la riposte iranienne sur le minuscule territoire sioniste. Les maîtres de Washington doivent être à court d'anti-missiles. Je n'en ai pas vu beaucoup et ils n'ont pas dû arrêter grand-chose. En témoignait le mur de feu qui s'élevait au sud. Nous ne saurons pas avant longtemps jusqu'à quel point la riposte fut sévère ; tant que la Fédération de Russie ne voudra pas révéler ses images satellitaires.

Les Iraniens disent avoir détruit une vingtaine de F35, mais on n'est pas obligé de les croire car seuls des idiots les auraient laissés au sol, mais ces avions sont si capricieux que tout est possible. Le fait est que les missiles de croisière iraniens sont capables de frapper là où ils le veulent.

La question est de savoir combien de fois l'Iran a les moyens de renouveler son opération, et je les crois seuls à le savoir ; et combien les maîtres de Washington disposent encore d'anti-missiles. Ils les économisent, semble-t-il.

La guerre

Le 5 octobre, mémoire d'un vieux travailleur

En cette saison, l'on ne sait jamais comment s'habiller. Si l'on se couvre, l'on a trop chaud, et quand on se découvre, on a froid. Je regarde mes mains, et je suis surpris des traces de coups et d'écorchures. Ce n'est pourtant pas mon stylo ni mon clavier. On dirait des mains de métallo. Me revient le temps où je travaillais dans des chantiers. Je n'y ai pas travaillé si longtemps dans le cours de ma vie. Ils étaient une façon rapide de gagner de l'argent, en sachant que je pourrais arrêter sans problème quand le chantier serait fini. Un travail plutôt agréables, et je dirais même reposant quand on est jeune. Oui, les premiers jours étaient souvent épuisants si l'on s'était arrêté longtemps, mais une semaine ou un mois plus tard, la souplesse et les muscles étaient revenus. L'on ne se fatigue plus si l'on retrouve les bons gestes, et l'on se tient en santé.

Ce n'est donc pas parce que j'ai travaillé dans des chantiers de métallurgie que je me prends pour un ouvrier. Je suis un ouvrier des lettres. Je ne le dis pas parce que je maîtrise tous les procédés de reproduction, de la presse à bras à la publication assistée par ordinateur. Mon véritable outil est la plume, aujourd'hui la pointe-gel, et je m'en sers comme un ouvrier.

Articuler des périodes et les pages d'un livre n'est pas si différent qu'organiser des dispositifs mécaniques. C'est le même principe ; c'est seulement plus difficile car l'on ne bénéficie plus de l'admirable support que se fait pour l'esprit la chose inerte. La remplace la consistance de la parole et du sens. Dans tous les cas, toujours doit se générer, circuler et se décupler l'énergie. C'est comme la mécanique.

Tu me trouves un air brutal quand j'écris : je rature, je barre, je fais de longs renvois, je vais vite, mais ne t'y trompe pas, un cordonnier est énergique quand il frappe avec son marteau, mais il demeure un tranquille artisan. Le principe reste le même : économiser l'effort, pas les gestes.

J'ai besoin de travailler tranquillement en ne pensant à rien d'autre. Je ne supporte pas d'être dérangé, ni qu'on me bouscule. J'ai plaisir à

planifier ce que je fais et à m'installer dans le temps : une chose après l'autre, énergiquement sans doute, mais sans me presser.

Je suis ainsi en tout. Sinta a appris à s'en accommoder. Ce n'est pas évident, il en résulte peut-être un mode de vie trop bien réglé. C'est mon côté vieux-garçon.

On économise sa force mais pas ses gestes. Retiens cela. J'ai travaillé un jour avec un jeune homme qui n'avait encore jamais mis les pieds sur un chantier. Il me dépassait d'une tête et il était bâti comme un culturiste. Nous avions des câbles de pinces-à-souder à ranger. Quand un chantier est fini, ils restent sur place, entremêlés comme des fils au fond d'une boîte-à-couture. Ils sont lourds et plutôt rigides ; l'on doit donc procéder patiemment pour défaire l'un après l'autre leurs méandres croisés. L'homme était jeune et fort ; il commença par ne pas écouter mes conseils, me jugeant sans doute trop lent à multiplier des gestes dont il pensait que sa force le dispensait. Au bout d'une heure, il n'avait pas avancé beaucoup et suait à grosses gouttes. Il croyait que la force parvient à bout de la terrible hostilité de la chose inerte. Elle n'y réussit jamais. Seul l'esprit y parvient. Il fait mieux : il s'en sert. Il en fait sa propre force.

Retiens ce que je dis, c'est une loi de ce monde. Je ne suis pas allé aux confins de l'espace et je ne sais ce qu'on y trouverait, mais ici, c'est ainsi.

Le 6 octobre, travail et travailleurs

La conversation que nous avons menée hier a si bien intéressé Maryam, qu'elle a continué à m'interroger.

Comment puis-je passer de mon expérience du travail à une conception révolutionnaire et internationaliste de la lutte des classes ? Ce n'est pas compliqué si l'on prend le bon bout. Ce n'est même pas sans une certaine évidence.

Les mouvements ouvriers qui ont marqué l'époque moderne et contemporaine reposent sur l'observation triviale que les ouvriers sont dépossédés par la propriété privée des moyens de production. Ils sont, littéralement, des prolétaires, et quand on les définit ainsi, l'on ne comprend pas ce qui les ferait devenir le ferment d'une société future.

Pour les propriétaire, les travailleurs ne sont que des prolétaires. Mais que sont-ils pour eux-mêmes ? C'est l'enjeu du Communisme : comment

passer de cette conscience en creux, à se concevoir comme les maîtres dans l'art de puiser dans la chose inerte la toute puissance de l'esprit ?

Que vaut la propriété en regard de cet art, qu'elle soit privée, ou publique ; qu'elle soit celle des richesses naturelles, celle de moyens productifs, ou même des procédés ? Elle ne s'applique qu'à des artefacts éphémères que le travail produit, transforme et renouvelle.

– Je crois comprendre, en t'écoutant, une chose que je n'avais encore jamais remarquée, m'interrompt Myriam. Il me semble que l'on ne s'attarde pas à définir si cette conscience nouvelle doit être le chemin qui conduise à l'expropriation des classes propriétaires, ou bien l'inverse : si cette lutte économique et sociale ne serait pas plutôt la voie qui ouvrirait la porte à un tel état de conscience, l'entraînant dans une civilisation nouvelle.

– On peut le dire ainsi, à condition d'être prudent avec le terme de civilisation. Civilisation est un substantif qui ne s'emploie efficacement qu'au pluriel. Il est possible de l'utiliser au singulier dans le sens où tout ce que l'une produit finit par se retrouver chez les autres, et seulement dans ce sens. En cela, la lutte des classe est trans-civilisationnelle, ou pour le dire plus simplement, internationaliste.

Le 9 octobre, temps gris

Le temps est bien gris. J'ai su que de la poussière de sable est encore en suspension dans les nuages, et elle rend la pluie terreuse.

Je le trouve triste, même si je me dis que j'ai toujours aimé ce temps encore doux de l'automne. Il exalte des odeurs de terre et d'herbe humides. Le monde y ressemble à des estampes faites sur du papier de riz à l'encre de Chine par un mouilleur détrempé.

Le monde en devient plus délicat que sous l'azur assourdissant des ciels d'été.

Ce temps est riche de sensualité, et l'espace plus dense que ne le rend le bleu étouffant et vide.

Je dois avoir la sensualité un peu triste aujourd'hui.

Le 12 octobre, les ventriloques de Washington

« Ces jours-ci, presque tous les commentateurs étaient convaincus que l'entité sioniste, c'est à dire les États-Unis, allaient attaquer l'Iran. Pas moi, j'étais sûr du contraire. Il est plus facile d'avoir des certitudes

lorsqu’on n’est pas personnellement impliqué ; l’on n’est pas assailli par des “et si…”. »

« Ma certitude reposait sur la simple arithmétique : De combien de missiles disposent les USA ? Combien l’Iran ? Les État-Unis sont incapables de fournir à la fois l’Ukraine et les Israéliens. »

« D’autre part, si la première raison ne suffisait pas, l’on ne saurait où frapper. L’Iran est un immense pays, montagneux et forestier. Si l’on songe à depuis quand la Fédération bombarde l’Ukraine avec bien plus de moyens, qu’espéreraient les USA face à une défense anti-aérienne bien supérieure ? »

« Attends, ce n’est pas fini », répond Sanpan à Shimoun.

« Je crois bien que si », renvoie ce dernier.

« Tu crois qu’ils ont lancé tant de menaces pour ne rien faire ? » demande Sinta.

« Ils commettront bien quelque crime de guerre dont ils ont le secret, aussi répugnant que spectaculaire, et stratégiquement insignifiant, » admet Shimoun.

« Tu vois, ce qui rend la situation imprévisible, est que la Fédération de Russie et l’Iran sont intimement alliés et partagent de nombreuses visions à long terme, mais alors que l’un est ennemi de l’entité sioniste, l’autre s’en fait plutôt de protecteur. Sa survie se négocie entre eux. »

Mes camarades ne me semblent pas avoir l’esprit au travail. Moi non plus en fait. Je me prends plutôt à la contemplation des nuages si nombreux, dont le ciel immense laisse pourtant tant de place au ciel bleu.

Ce matin, j’avais en tête quelques réflexions sur la double articulation des langues humaines, et sans percevoir encore bien où elles me conduisaient, j’imaginais qu’avaient peut-être été sous-estimées ses implications logico-mathématiques. Je crois que ce sera pour un autre jour.

Je me résous donc à laisser momentanément ces profondes idées en suspens pour me joindre à la conversation. « L’Ouest est tombé dans un piège. Il se referme avec un fascinante et terrible lenteur. Il se l’est tendu tout seul. Personne n’aurait su le tramer et l’y entraîner. Comment les maîtres de Washington et leurs succursales européennes n’ont-elles rien vu ? »

« C’est comme si un démon avait pris le monde en main, et contraint chacun à improviser, mais avec des intelligences inégales. Même la Fédération de Russie s’est montrée plus d’une fois dérouté, certes non par l’imagination ni l’audace de son adversaire, mais plutôt par ses absurdes inconséquences. »

« Les ventriloques de Washington ont choisi de curieuses marionnettes : le comique de Kiev déguisé en Kermit la Grenouille, et celui de Tel-Aviv avec son nom de clown : des personnage dignes de Stephen King pour ce conte d’horreur. »

« Les peuples du monde n’avaient jamais connu les images des massacres ni des génocides qui avaient frappé leurs civilisations ; maintenant, à travers celles du Moyen-Orient, ils les voient quotidiennement en direct. Nul ne sait ce qu’il en retournera. »

« C’est exactement la remarque que j’ai lue sous la plume du professeur Mouhammad Marandi », révèle Sinta en me prenant sur le fait d’avoir omis de le citer.

Marandi est un excellent analyste iranien. (Chez eux aussi, l’on semble aimer afficher ses titres universitaires – la dernière forme d’aristocratie de nos jours.)

Le 19 octobre, déjeuner au balcon

Moi : Je ne me souviens jamais à quel point est bonne une macédoine de légumes ; des légumes de notre jardin surtout. La terre y est bonne. Toutes ne sont pas égales à engendrer des saveurs. Qu’est-ce qu’il fait encore chaud ! Je suis content que tu sois venue déjeuner avec moi. Je trouve triste de manger seul.

Maryam : Youssef travaillait encore avec Shaïn. J’aurais dû aussi déjeuner seule.

Moi : J’aurais plus le goût de travailler dans les chantiers de Shaïn que de donner des cours.

Maryam : Pourquoi t’en priver ?

Moi : Il me l’a proposé, mais je suis trop vieux.

Maryam : Tu disais pourtant que tout repose dans l’art de puiser dans la chose inerte et hostile sa propre force.

Moi : Il y a ce que l’on dit, et il y a ce que l’on fait.

Maryam : « Économiser l'effort, mais pas les gestes », disais-tu. J'avais compris que la force n'est rien et que tout est dans l'art de s'y prendre.

Moi : c'est exact à un point stupéfiant, mais cela demande une discipline stricte. On en perd l'habitude à ne pas l'exercer.

J'ai aussi perdu de ma dextérité, car, ne t'y trompe pas, il ne suffit pas d'économiser ses efforts ; encore les gestes pour les éviter doivent-ils être justes. Sans la pratique, l'esprit lui-même se grippe.

Maryam : Peut-être est-ce ce qui provoque cette baisse de quotient intellectuel dont nous parlions le mois dernier. Pourtant il me semble que toujours plus de monde pratique des exercices physiques les plus divers.

Moi : Ce n'est pas la même chose. L'on cultive son corps, mais hors de ses actions sur les forces inertes qui l'environnent. Travailler, ce n'est pas se faire les muscles ; ce serait comme le contraire.

Ces haricots, ces petits-pois, ces carottes ont des saveurs inoubliables, et que pourtant j'oublie chaque fois.

Il fait encore chaud en milieu de journée, au point de devoir ouvrir le parasol pour déjeuner au soleil. Les aurores, elles, sont glacées, comme les crépuscules. Quand le jour s'est couché, l'air tiédit légèrement. L'on sait bien tout cela, mais l'on a toujours plaisir à le dire.

Je souhaitais interroger Youssef sur la façon dont ils travaillent. En attendant, j'ai interrogé Maryam. J'avais cru comprendre que l'on devait être à la fois savant et manuel. L'on doit tout connaître des éléments, leurs propriétés électro-mécaniques et chimiques. Ils fabriquent tout, employant l'égoïne, le tournevis de précision, le lourd palan…, cernés par des tableaux couverts d'équations. Comment pourrais-je leur être utiles ?

« Je crois qu'il n'est pas nécessaire d'être si savant ni athlète. Tu dois d'abord être ingénieux, et bien sûr polyvalent. »

« Tu vois, mon problème n'est pas seulement d'avoir perdu beaucoup de mes aptitudes, il est que je n'en ai pas tant acquises. »

Le 26 septembre, pantins tragiques

Les État-Unis ont fini par attaquer l'Iran. Je me demande pourquoi ils gaspillent leurs missiles dont ils sont tant à court, quand l'Iran est bardé de S 400 qui ne laissent rien passer. Le monde entier a vu le ciel de Téhéran grâce aux ordinateurs de poche, où l'on suivait les missiles abattus les uns après les autres. J'ignore si quelques uns sont passés, je

n’en ai pas vus. Quelque-chose est tombé sur la ville qui semblait un débris, et qui avait causé un incendie. Rien qui ne rappelât les bombardements de Londres par le Troisième Empire. Alors pourquoi le quatrième expose-t-il sa faiblesse sous les yeux du monde entier ? Non, je ne ris pas. C’est plutôt tragique.

Le sionisme se sent menacé. Les Palestiniens, les Arabes, possèdent une arme qui assurera leur victoire finale : la démographie. Alors les sionistes se défendent comme ils le peuvent en exterminant leur progéniture. Non, je ne ris pas. Les ventriloques de Washington ne m’amusent pas. Ils me donnent des cauchemars : je m’éveille parfois agité dans l’obscurité de la chambre. L’esprit travaille la nuit, et rappelle le souvenir d’odeurs de cadavres.

C’est la guerre. Quelle guerre ? La guerre mondiale bien sûr. Pourtant aucune n’est déclarée. Seuls les État-Unis et la Corée sont formellement un guerre, mais ils ne se battent pas.

Qui cherchent à faire rire les ventriloques de Washington ?

Le 27 octobre, l’empire sans tête

L’entité sioniste prétendait bien accomplir une frappe de décapitation. Le projet aurait été modifié suite à une fuite qui a fait grand bruit. Les Iraniens avaient pris connaissance du détails des plans de vol obtenus par les État-Unis. L’on dut se rabattre au dernier moment sur du simple et du vite fait.

Cet épisode dit beaucoup du désordre qui règne à Washington. L’Ouest génocidaire n’a pas de véritable tête. C’est un problème car ni l’Iran, ni la Fédération de Russie, ni aucune autre nation, ne sait avec qui négocier.

Une communauté qui a besoin d’un chef pour lui dire ce qu’elle doit faire, aux personnes, aux groupes, aux institutions…, est sur une mauvaise pente ; mais tout groupement humain a besoin de représentants pour négocier avec d’autres groupements. Quand les fidèles sont entrés en Mésopotamie, les Perse leur ont demandé : « Qui est votre khalife ? » Ils voulaient dire « Qui est autorisé à parler en votre nom ? » Les fidèles ont désigné leur khalife, et le nom vient de là.

L’Ouest sauvage n’a pas de khalife, ni les État-Unis, ni ses provinces. Avec qui négocier ? Avec le locataire de la Maison Blanche, celui qui va déménager bientôt ou celui qui le remplacera ? Avec la Commission Européenne ? Avec les présidents, chanceliers ou autres premiers

ministres des pays membres de l'Union Européenne ? Seraient-ils investis de l'autorité de parler pour l'ensemble, l'on ne serait pas convaincu qu'ils fissent des interlocuteurs sérieux ?

Le chef de l'OTAN n'a quant à lui aucun pouvoir de décision ; il doit s'en remettre aux membres de l'alliance. Celle-ci d'ailleurs n'est pas formellement en guerre, et peut-on négocier la paix quand on n'est pas en guerre ?

Personne n'a l'autorité de décider d'un recul des bases nucléaires de la frontière russe. Elles constituent pourtant aussi une menace pour l'Europe entière. Le danger est évident pour tous les peuples du continent.

Ce danger, quand j'étais jeune encore, entraîna des foules dans les rues alors que les premières bases devaient être installées en face du Pacte de Varsovie, plus loin à l'ouest où les Russes exigent qu'elles soient maintenant repoussée. Voilà la principale pomme de discorde, si j'ai bien suivi.

L'Ouest s'agite sans tête, comme les poules de Sinta après qu'elle la leur ait coupée.

Stratégies de l’esprit

Le 1 novembre, la part du feu

C’est Halloween, aux États-Unis les morts sortent de leurs tombes pour voter », m’explique Youssef. « Il y existe le système électoral le plus étrange de la planète. Même sans fraude, il ne correspond pas exactement aux choix des électeurs. Ce qui ne l’empêche pas d’être systématiquement soumis à des trucages éhontés. »

« De nos jours, dans l’Ouest où les scrutins tournent souvent dans les cinquante-cinquante, les moindres irrégularités risquent d’avoir des conséquences considérables. »

« Bref, ne cherchons pas comment le vainqueur sera désigné, mais je suis déjà sûr que ce sera Donald Trump. Pourquoi ? Parce que les États-Unis ont un impérieux besoin d’un élu qui soit en état de prétendre être autorisé à parler pour l’Union. Je n’en vois pas d’autres, quelle que soit l’inextricable arithmétique qui le désignera. Ils n’ont pas le choix ; ils doivent négocier. »

J’ai fait un rêve absurde cette nuit. Il m’était demander de donner des cours d’arabe. Et à qui ? À des migrants arabes. Je dois préciser que je connais trop mal cette langue pour l’enseigner, et surtout à des étudiants qui la parlent mieux que moi. C’est une malédiction qui m’a toujours poursuivie : l’on me demande de faire ce que je ne sais pas faire. J’imagine que c’est coutumier chez moi. Une amie professeur de lettres avait été invitée à donner des cours de latin qu’elle n’avait jamais appris. Le passé devait me rattraper en rêve.

J’étais embarrassé, mais je ne pouvais pas refuser ; je ne me souviens plus pourquoi. En fait, je n’avais pas envie de refuser. J’envisageais tout sorte de stratégies pour y parvenir.

Le maître ignorant peut enseigner à ses élèves à apprendre seuls et à se faire leurs propres maître. Je pensais naturellement à la célèbre « méthode Jacotot ». Joseph Jacotot (1770-1840), enseignant à l’École Normal, si ardent révolutionnaire qu’il n’hésitait pas à mettre à mal son piédestal, avait conçu une méthode d’enseignement qui ne l’était pas moins : « Pas de maître explicateur, tout le monde peut enseigner, on peut enseigner ce

qu’on ignore », affirmait-il. Je me disais que je me perfectionnerai en arabe par la même occasion.

Pourtant ce défi m’inquiétait. Je craignais l’échec. Je craignais de perdre la face.

Pourquoi ne voulais-je pas refuser ? En France, j’avais surtout besoin d’être payé. Ici ce n’était pas mon problème ; cependant, ne m’animait pas moins un désir d’apprendre, d’expérimenter, de découvrir, au risque même de perdre la face, ce qui est pénible et coûteux. Quand on n’est plus dans la situation, l’on se souvient et il est plus facile de se comprendre.

« L’Ouest perd sur tous les terrains », poursuit Youssef. « Il ne peut laisser courir une situation qui est devenue pour lui sans issue. Il doit réagir vite maintenant. On dit “faire la part du feu” en Français, non ? »

Dans mon rêve, je rencontrai quelques-uns de mes étudiants, ou plutôt de mes étudiantes, et tout se passait parfaitement. Je n’en étais pas rassuré. Il est facile de sourire et de pérorer pendant une heure, mais sur la durée ? J’aurais préféré commencer à cerner des difficultés à résoudre.

« Tu m’écoutes ? Me demande Yousef.

« Oui, je t’ai bien entendu. Je songeais en même temps à comment les rêves que l’on se construit dans son sommeil illustrent des pensées à travers des images aussi étranges que saisissantes. Si je pouvais te les faire voir comme je les ai rêvées cette nuit, tu serais fasciné ; mais tu n’y décrypterait aucune de mes pensées. Ces images n’étaient là que pour moi. »

« Te les décrirais-je ou te livrerais-je mes pensées à travers elles que tu n’y verrais pas d’intérêt. Ce sont comme ces pierres qui sont si belles quand on les regarde sous l’eau, et quand on s’en saisit, perdent leur beauté en séchant. »

Le 4 novembre, grammaire des rêves

« J’ai lu ton journal d’avant-hier, et tu n’y dis rien des images de ton rêve que tu prétends saisissantes », m’interroge Sinta. « Parce qu’elles ne valent que pour toi ? »

« L’une de mes étudiantes semblait attirée par moi. Elle se tenait presque contre moi, et me touchait le bras. En Méditerranée, l’on se touche plus volontiers qu’ici. »

« Alors j’ai remarqué sa sœur à côté d’elle. Son visage avait quelque-chose d’effrayant. Il rappelait celui d’un saurien. »

« Un saurien ? » s’étonne Sinta.

« Il demeurait humain, et il n’était pas dépourvu d’une inquiétante beauté, et il me perturbait. »

« J’avais cherché le même jour de la documentation sur les sauriens et leur cerveau, et les effets de la faible densité du jurassique sur leur métabolisme. Il n’était donc pas si surprenant qu’un crâne de saurien soit venu se surimposer au personnage que je rêvais. Il me mettait mal à l’aise, car il attirait mon attention sur des suites d’idées qui m’échappaient. Plus je la regardais, plus son visage prenait des traits de saurien, et m’inquiétait. »

« Comment l’as-tu interprété ? »

« Je ne l’ai pas interprété. J’ai plutôt ressenti l’impression que nos faces à tous étaient moins définitivement dessinées que nous l’aurions cru spontanément. »

« En somme, que vos faces, vous pouviez les perdre, en quelque-sorte ? »

« C’est à peu près cela. Pour autant, nous restions tous souriants, car, tu as dû le remarquer, les sauriens ont des gueules qui paraissent sourire. Mais à quoi bon entrer dans tous ces détails que je n’ai qu’effleurés, profus, précis et enchâssés comme à l’infini. Qu’y aurait-il à transmettre à un tiers ? »

« La grammaire des rêves, peut-être ? »

Le 5 novembre, parole et langage

Je me suis laissé dire que les cachalots possédaient une langue de six-cents mots. Six-cents, c’est énorme. La presse oligarchique ne doit pas en utiliser beaucoup plus ; cinq fois, peut-être. Qualitativement, la différence n’est pas considérable.

On peut en dire des choses avec six-cents-mots. Je prends ce que je me suis laissé dire avec circonspection, mais pourquoi pas ? Les corvidés possèdent aussi des langues complexes.

Employer autant de mots doit générer des structures syntaxiques plus élaborées qu’un simple alignement de substantif. Il s’y distinguerait des verbes sans qu’il soit nécessaire de le penser ; puis substantifs et verbes se

doubleraient probablement et automatiquement entre adjectifs et adverbes.

Je n'ai pas de raison de douter que les cachalots possèdent un si riche vocabulaire, mais je peine à comprendre ce que serait un mot dans une telle langue. Un mot, pour le dire simplement, serait un son, ou une suite de sons, qui véhiculeraient une signification. Ce n'est pas si simple si l'on s'y arrête, car ces significations ne manqueraient pas de se modifier en s'articulant.

Songeons au langage de l'arithmétique. '21' et '12' : chacun de ces nombres, différents et composés des mêmes chiffres, est-il l'équivalent d'un mot dans les mathématique ? Dans ce cas, elle en possède une infinité. Ou bien ce sont les chiffres qui sont les mots ? Alors elle n'en possède que neuf, de '1' à '0'. Nous devons du moins nous en tenir à la signification de ces dix chiffres pour comprendre des nombres plus complexes. Ce n'est pas le cas de la langue naturelle, dont les lettres, ni les phonèmes, ne conservent une quelconque signification quand ils composent des mots. Comparons « image » et magie » ; ou encore « singe et signe » ; aucune lettres n'y conserve une signification identique.

Cependant les mathématiques sont un langage essentiellement écrit, ce qui ne concerne pas les cachalots, qui n'emploient probablement que des signes sonores. La notion de signe sonore n'est pas si simple. L'écriture, humaine puisque nous n'en connaissons pas d'autres, associe des lettres, voyelles et consonnes, pour former des syllabes qui composent les mots, du moins généralement, toutes ne s'y prennent pas ainsi, et les programmes de reconnaissance vocale ne s'en sortent pourtant pas si mal.

Le plus important est cependant la ponctuation. L'on n'a pas toujours écrit la ponctuation, mais l'on a toujours ponctué. Pour l'essentiel, les signes de ponctuation, et pas nécessairement écrits, sont essentiellement des silences, plus ou moins prolongés. Il en est aussi qui varient l'élévation ou la baisse du ton. Les points d'interrogation, de suspension, d'exclamation. Doit-on les compter pour des mots ? Les signes de ponctuation fonctionnent dans la parole comme des connecteurs logiques dans les langages logiques et mathématiques : « addition », « soustraction », « division »… « appartient », « il existe », « quel que soit », « alors »…, c'est dire leur importance.

Les silences, virgule, point-virgule, point, doivent-ils être considérés comme des mots ? Les élévations et les baisses du ton, également ?

Il est impossible de parler une langue sans ponctuation ; à l'écrit, l'on parvient à la deviner, quoi que ce soit malcommode. Je ne peux imaginer une langue de six-cents mots qui parvienne à se priver de telles subtilités.

Le 6 novembre, démocratie paroissiale

Je me demande comment la vie en société est possible sans tribus. Je ne m'étais jamais posé cette question en France, quoi que la lecture d'Ibn Khaldoun m'y avait fait songer. Ici j'apprécie toujours plus leur existence. Je ne suis pas membre à part entière de la tribu de Sinti, mais je le suis un peu par adoption. La tribu est une communauté intermédiaire entre le cercle des proches et celui des entités administratives : ce que la sociologie appelle « la société ».

On ne vit pas en société : la société n'est pas viable. L'on y est une entité anonyme sans existence autonome. Je ne connais pas la société, et la société ne me connaît pas. Je ne connais pas chacun des membres de la tribu de Sinti, et chacun ne me connaît pas, mais il suffit de m'identifier comme le compagnon de Sinti, pour que le lien immédiatement se noue. « Ah oui, la mère de celui-ci » , « la tante de celle-là », « la filleule du grand-père du cousin de mon gendre »…

Comment l'Europe a-t-elle vécu sans tribus ? Elle s'est trouvée des stratégies de substitution. La paroisse en a tenu lieu. Celle-ci dénote une relation à la terre, favorisant certainement et favorisée par les rapports féodaux. Elle a dû sceller un attachement à l'Église après qu'elle eût remplacé peu à peu sa fonction spirituelle par celle administrative.

La bourgeoisie britannique a inventé un substitut de la tribu : le club ; réservé alors strictement aux hommes.

J'imagine que la tribu est l'étape qui manque à la démocratie pour être fonctionnelle. Si on lit bien John Dewey, qui est à mes yeux le penseur le plus convainquant sur la démocratie, littéralement le pouvoir du peuple, il évoque une démocratie paroissiale, quoi que strictement laïque, c'est-à-dire tribale.

La démocratie ne saurait être effective qu'à partir de communautés réduites, comme l'enseignait Aristote, où tous se connaîtraient à peu près par parents ou amis interposés, où il n'est pas de réels étrangers, comme moi ici, où l'on me connaît fort bien comme tel.

Je me sens tout brisé ce matin. Je me suis endormi tout habillé sur le lit. Sinta a préféré ne pas me réveiller, et elle s'est glissée sous les couvertures à côté de moi. Ce n'était pas le choix le plus avisé. Je n'avais pas seulement mis mes habits de maison ; j'avais gardé mes bottes et mon ceinturon de cuir. J'ai dû m'allonger pour réfléchir, ce qui n'était pas non plus avisé.

Je passe toujours une période de flottement en début de novembre. Les jours raccourcissent si vite, et le froid nouveau me surprend. Il n'est pas encore excessif : j'ai sorti mes chemises de flanelle et un blouson plus épais. Les variations quotidiennes de température sont toujours difficiles ici, mais l'on s'y fait. Je crains surtout les aubes plus tardives, et les crépuscules précoces. J'y perds ma notion du temps.

Sint aussi a dû se coucher bien tard. Peut-être n'a-t-elle pas souhaité me réveiller en se sentant fautive. C'est bien possible : être d'une tribu oblige. Personne ne le lui reprocherait, évidemment, mais l'on se sent tenu. L'on n'est moins enclin à s'oublier.

La tribu alimente un sur-moi. Je le ressens moi-même. Être exemplaire, au moins pour les jeunes générations. Cela ne me déplaît pas. Non, il n'est pas mauvais de se retrouver moins indulgent envers ses faiblesse, tant du moins que l'on n'en fait pas une obsession. Rien dans les mœurs ici n'alimente d'ailleurs l'introspection sévère.

Le 9 novembre, effacement, disparition

Je ressens nettement une forte impression que je ne parviens pas à formuler. Elle est une intuition tenace qui ne demande qu'à s'exprimer, et qui me reste au travers de la gorge. Elle m'obsède et m'inspire le besoin impérieux de la réduire dans la parole.

J'ai bien tenté de dire : j'ai noirci quelques feuillets que j'ai finalement jetés. J'ai tenté d'en parler ici où là, sans parvenir à articuler quelque énoncé satisfaisant, ni davantage à en susciter en retour. Peut-être vaut-il mieux ne pas insister. L'énonciation viendra à son heure, peut-être en rêve.

Je lis bien les rêves, encore doit-on rêver. J'oublie tout au réveil ces jours-ci.

L'architecture de Dirac mérite l'attention, et la ville possède depuis des temps anciens des architectes accomplis. Le lieu ne manque pas de pierre

pour des immeubles robustes, grands et complexes. Il ne manque pas non plus de bois pour en faire des portes superbes.

Son côté sauvage lui vient de ses jardins, de ses mélèzes et de ses cèdres. Ses immeubles sont ceux d'une grande ville, et elle parvient discrètement à le faire oublier par l'espace laissé entre eux, ses remises et ses jardins potagers. Il en résulte comme l'impression d'un autre âge, mais certaines de ses façades ne dépareilleraient pas sur les boulevards des plus grandes villes.

Depuis que je décris Dirac, je n'avais encore jamais noté cet effet. Probablement ce que j'ai tenté d'écrire ces jours-ci finira par resurgir ainsi.

J'ai remarqué dans la rue une femme qui passait, vêtue d'une robe rose. Elle arborait aussi une fleur de la même couleur dans les cheveux. Je n'ai pas trouvé l'ensemble du meilleur goût, bien que pour sa part, elle paraissait fortement se plaire. Elle manifestait un convainquant plaisir de se sentir si belle, et finalement, elle n'était pas loin d'en convaincre.

Mon regard a été attiré par une autre passante. Elle ne paraissait pas se soucier de sa beauté ni de ses vêtements, cependant que sous son tricot de laine et son pantalon de toile, son corps était d'une perfection sculpturale. Je l'ai remarquée qui traversait la rue pour passer derrière la camionnette garée en face. Je ne l'ai vue ressortir ni d'un côté ni de l'autre, ni n'ai vu derrière s'entrebâiller la porte d'une façade par laquelle elle aurait pu entrer.

Je ne l'ai plus vue réapparaître, comme si elle s'était dissipée dans les airs, ou avait disparu sous le sol. Le monde est parfois surprenant quand on s'y fait attentif.

Je crois qu'il existe des sujets dont il serait préférable de ne pas parler. Ils contiennent trop de présupposés dont on devrait commencer par se débarrasser. L'on ne saurait les aborder sans plonger d'abord dans de profondes confusions. Mieux vaut couper court, et les rencontrer par d'autres voies si le cheminement de son esprit doit les croiser.

L'intuition que je tentais de formuler est de cet ordre, je le sens bien maintenant. Autant emprunter d'autres routes plus droites à partir desquelles nous les réduirons en quelques phrases.

Il me plaît parfois de considérer la pensée comme se déployant dans un espace vierge, tels ceux sur lesquels on dessine, et dont aucun fragment

ne disparaît ni ne se perd. Je ne réduis pas pourtant la pensée à la parole, et moins encore le réel.

Les longues nuits

Le 12 novembre, inférences hasardeuses

Les cèdres sont des arbres altiers. Ils sont nombreux à Dirac. Les choucas sont des oiseaux d'une élégance altière elle aussi. Ils renforcent ensemble l'impression que donne la ville. Les premières neiges sont tombées. Elles ont tenu sur les trottoirs et les toits toute la matinée. À l'aube, le froid était perçant ; un soleil voilé l'a dissipé. Le noir et le blanc effacent tout gris.

Sinta a préparé un cours sur la syntaxe de Marguerite Duras. La poétique romanesque y fonctionne comme celle de la poésie. Elle sert à décrire des banalités comme y excelle celle du Moyen-Orient. Cette syntaxe sur laquelle Sinta vient d'attirer mon attention, me fait envisager de l'employer plutôt à d'autres usages.

La langue française fait des méandres. Elle ignore la rigueur analytique de l'arabe, ou la subtilité du Farsi. La plume habile sait donner à son cours des airs paisibles et puissants. Elle se fait rarement torrentielle. Elle ralentit plutôt l'esprit, à l'opposé des langues d'extrême orient.

Sinta n'a pas manqué de me prévenir que mes remarques m'engageaient sur des terrains que je connais trop mal. Elle a raison : je ferrais mieux d'écouter et d'apprendre. Pourtant, c'est ainsi aussi qu'on apprend, et osant des inférences hasardeuses et provisoires.

Il n'empêche que Duras est la plus extrême-orientale des écrivains françaises par la syntaxe de sa langue.

Le 13 novembre, poétique de la révolution

La Chine s'est redressée en moins d'un siècle d'une façon saisissante. Elle est redevenue une puissance promise à un avenir comparable à son passé. Quelles qu'aient pu être les critiques des révisionnistes, des impérialistes, ou de ceux qui se voulaient plus révolutionnaires, le Grand Timonier a fait preuve d'intuition et de clairvoyance, malgré quelques mauvaises décisions dont l'histoire ne permet jamais de faire l'économie. Les calomnies et la mauvaise foi dont on accable la Chine sont à la mesure de son succès.

Comment Mao et le peuple chinois, car je pense que le peuple surtout en fut capable, ont-ils su si bien tracer leur chemin ? Je pense, comme le suggérait Maryam que la langue fut déterminante, et plus précisément, la poétique du chinois.

Mao était poète, et bon poète quoi qu'on en dise pour autant que ses traductions en anglais m'aient permis d'en juger. Je le crois avoir dessiné dans sa poésie la poétique pour sa pensée.

Qu'en penses-tu ?

J'ai adressé ces mots à Whu. Elle m'a répondu qu'elle n'en savait rien et qu'elle aimait mes remarques qui dénotent que je suis un ami sincère de la Chine.

– Elle t'a fait un réponse à la chinoise, a suggéré Sint quand je la lui ai lue.

Le 18 novembre, les crimines

« Tout le monde sait que les crimes contre l'humanité ne sont pardonnés qu'aux vainqueurs, et que l'Ouest sénile devrait commencer à s'en inquiéter », dit Sanpan

C'est une honte, depuis que je suis ici, je n'ai pas tenté sérieusement d'apprendre la langue locale. La plupart du temps, je parle français, ou bien anglais, éventuellement arabe. Je connais bien la grammaire de l'arabe, mais mon vocabulaire est pauvre.

Étant tombé sur la poignée de francophones qui vivent à Dirac, je ne m'en porte pas plus mal, mais je m'en veux de croire que mon cerveau se soit trop calcifié pour assimiler une langue nouvelle. De la paresse ! Ce n'est que de la paresse.

Plusieurs personnes parlent grec dans la tribu de Sinti. Quelques-uns l'enseignent à l'université où l'on se fait attentif à comment l'aristotélisme s'est glissé dans l'arabe à l'époque d'Avicenne et d'Al-Fârâbi, avant qu'il ne se revête d'hébraïsme au temps de Moïse Maïmonide. L'Hébraïsme s'est répandu très loin dans l'Empire Iranien, bien avant, semble-t-il, la vie de Jésus ; depuis Cyrus, ou plus tôt peut-être.

Bref, je contrains mon entourage à parler français. Ils ne semblent pas m'en vouloir, plutôt contents de progresser à l'aide de mes leçons. J'ai malgré tout appris un minimum, de quoi me faire comprendre dans une

épicerie, ou parler de la pluie et du beau temps. J’ai donc dû forcer Sanpan à me livrer ses réflexions en français sur les crimes de l’Ouest.

« Tu crois que le prochain gouvernement étasunien s’en souciera davantage ? »

« Ils ne sont pas aussi bons joueurs d’échecs que les Russes, ni aussi maîtres du go que les Chinois, mais en bons joueurs de poker, ils doivent savoir compter les cartes qu’ils ont dans leur main. »

Le 22 novembre, malheur aux vaincus

« La bonne question n’est pas de se demander ce que va changer le mandat d’amener délivré par de la cours internationale contre le chef de l’entité sioniste. Elle est de s’interroger sur ce qui y a conduit. Nous savions que l’Ouest suprématiste était criminel ; ce que l’on n’osait énoncer clairement est qu’il était vaincu. Voilà de quoi la sentence est le stigmate honteux. »

« Ta remarque est excellente », Sanpan, « et elle illustre ce que tu devais sentir venir ce lundi. Je suis surpris de ne l’avoir encore entendue dire par personne. »

Le temps est devenu glacial. Tout l’air froid des cimes s’est déversé sur la ville avec ce ciel dégagé depuis l’aube. Il ne nous a pas empêché de prendre un café devant le lac après déjeuner. Nous n’avons commandé qu’un seul plat, mais gras et épicé comme on les aime ici, et riche en calories : un remède de cheval contre les refroidissements.

« Comment as-tu trouvé le noisetier russe ? » me demande Sanpan sans transition. C’est le nom du nouveau missile encore inconnu testé par la Fédération de Russies sur une usine ukrainienne de fabrication de fusées.

« Très impressionnant », dis-je, « comme le vent de panique qu’il a soufflé sur l’Ouest vaincu. La presse oligarchique s’est efforcée de ne diffuser que des informations indéchiffrables. Nous sommes bien certains que ceux qui s’en nourrissent n’ont rien compris. La presse alternative n’a pas fait beaucoup mieux par ailleurs. »

C’est pourtant simple dès que l’on connaît la célèbre et magique formule “$E= M C^2$” :

Le poids du missile, nous préférons dire la masse (M), doit être au minimum de plusieurs centaines de kilos. Sa vitesse, j’ai entendu dire qu’elle est plus de dix fois celle du son : plus de douze-mille kilomètres-heure, que nous préférons dire célérité (C), doit donc être élevée au carré

et multipliée par M pour donner l'énergie (E). Je n'ai pas fait le calcul, mais j'imagine que la déflagration ne doit pas être loin de celle d'une petite explosion atomique, et avec l'avantage de ne produire aucun déchet radio-actif.

L'arme est donc redoutable, et impossible avant longtemps à intercepter. L'Ouest défait n'est pas près de s'en doter de telles. Aussi, loin de menacer l'Ouest survolté de tels missiles équipés de têtes nucléaires, la Fédération aviserait plutôt ses États-majors qu'elle n'en a nullement besoin ; et ce n'est pas pour eux une bonne nouvelle. Si rien n'a fuité dans le public des dégâts provoqués, tous les états-majors les connaissent assurément.

D'autre part, même si ce missile n'est pas dit intercontinental, nul ne saurait affirmer qu'il serait incapable d'atteindre les États-Unis par le Pôle ou par le Kamtchatka. Il n'est pas possible de l'intercepter, ni non plus de déceler son lancement. Il n'est pas comme les autres, projeté verticalement et destiné à planer à haute altitude jusqu'au moment où il plonge sur sa cible. Il est lancé horizontalement et ne s'élève pas beaucoup, demeurant caché aux radars par la déclivité de la terre.

« Tu es bien informé », m'a dit Sanpan, « mais il y a longtemps que les Russes utilisent des missiles qui dépassent la vitesse du son, et les Iraniens aussi, non ? »

Le 28 novembre, la nuit s'est installée

J'ai pris froid. Mon corps a toujours du mal en novembre à s'habituer au climat quel que soit le soin que je prenne à me couvrir. L'air était glacial, je m'étais bien couvert, j'ai transpiré en marchant vite et je n'ai pas pu me changer tout de suite.

Rien de grave, mon nez a un peu coulé, j'ai pris une huile essentielle sur une cuillère de miel, puis l'irritation est descendue sur mes bronches. J'ai pris ce qu'il fallait. Il en est pourtant resté une fatigue diffuse qui vient à peine de me quitter. Le froid est devenu moins vif, le soleil brille et le vent est complètement tombé. Mon corps a toujours du mal à s'adapter au froid qui s'installe, et peut-être surtout aux longues nuits. J'en perds le sommeil.

En novembre, l'on ne remarque plus chaque jour le soleil se coucher plus tôt ; la durée des jours et des nuits ne varie plus beaucoup : la nuit s'est installée. J'en perds le sommeil.

Ce n’est pas la crainte d’une guerre nucléaire qui me tient éveillé. La balance penche trop du côté de la Fédération de Russie pour que les menaces de l’Ouest Furieux soient crédibles. Ils devraient être fous, mais nous savons justement qu’ils le sont, fous furieux, mais pas à ce point.

Les pires fous se concentrent sur le Moyen Orient, nourris de messianisme apocalyptique, de surdoses de cocaïne et d’autres substances assimilables à des dispositifs médicaux. Ils sont les enfants attardés des croisades, bien décidés à forcer la main du Très Haut, ou du Pentagone, qui se confondent peut-être dans leur conscience vacillante. Ils seraient bien capables de lancer une guerre contre l’Iran avant le vingt janvier. La cocaïne fait des ravages, comme le fit en d’autres temps l’opium sur l’Empire Ottoman.

La Turquie est devenue un paradoxe régional. L’on a raison de s’en méfier, mais jusqu’à un certain point. Elle-même assume la méfiance qu’elle doit inspirer, et au besoin la rappelle par la face de Janus qu’elle ne cache pas : sa participation à l’OTAN contre ses stratégies à long terme en Asie Centrale.

Je n’ai pas dû être un compagnon bien agréable lors de mon refroidissement. J’ai tout laissé faire à Sint. J’étais devenu un poids mort dont même l’esprit était fatigué, mais pas malade pourtant, affligé d’aucun symptôme : fatigué, seulement fatigué.

Le 29 novembre, points de vue

Il m’arrive d’avoir l’impression que des étudiantes me font des avances. Je me dis que je me fais des idées, mais non, je sais bien reconnaître ce qui ne trompe pas. Pourtant je ne peux y croire. Trop vieux.

J’en ai parlé à Sharif. Comme je m’y attendais, il est parti d’un grand rire. « Pourquoi n’y crois-tu pas ? Tu n’es pas encore un débris. Tu portes bien et ne manque pas de séduction. Les jeunes femmes aiment souvent les hommes murs, avec lesquels elles espèrent gagner aussi de la maturité. »

Je sais bien qu’il a raison. Quand j’étais jeune, moi-même il me semblait parfois n’être qu’un blanc-bec devant des hommes plus âgés. Mais j’ai soixante-douze ans ! Elles se demanderont si seulement je bande encore.

« Tout le monde s’en fout », m’a répondu Sharif. « Chacun voit comment tu regardes Sint qui a pourtant presque ton âge. C’est ce regard qui les intéresse. »

Sharif est rassurant, mais ce qu’il dit ne change rien. « Je me sens intimidé par une femme trop jeune. Et cela me gêne : j’imagine combien elle risquerait d’être blessée si son charme demeure sans effet. Je ne sais quelle conduite choisir. Enfin si, j’ai appris comment il convient de s’excuser pour ne pas avoir cédé à la séduction. »

Le 6 décembre, ajustements

Le coup d’état le plus bref de l’histoire, une demie-douzaine d’heures, que les maîtres de Washington ont tenté en Corée du Sud, témoigne du niveau de décomposition de l’Ouest Sauvage.

Le vent est froid. Il a fait grimper à un mur une feuille morte oubliée avec l’agilité d’un chat. Les nuages sont nombreux mais le ciel est dégagé dans les lointains où le soleil éclaire les roches au-delà des toits. Le monde en devient fantastiquement net et immense. Il n’y pas trace de nébulosité.

« Tu as raison », me dit Farzal, « d’employer le mot “takfiri” pour désigner ceux que les maîtres de Washington ont lancé contre Alep. »

« Oui », insiste Sariana, « quand on emploie les mots justes, les idées s’organisent comme seules. »

Non, nous ne croyons pas que les Russes ni les Iraniens aient été profondément surpris. Il y aurait un sens à ce qu’ils laissent les Takfiris s’étendre. Ensemble, ils n’auront pas beaucoup de mal à les réduire à leur manière, patiemment et méthodiquement. La surprise et l’embarras se trouvent plutôt du côté des Turcs, qu’ils serait avisé de laisser sortir du bois. C’est ce que nous sommes tentés de penser.

« Il importe d’être rigoureux avec le vocabulaire », revient à la charge Licos. « L’on imagine mal comment les termes mal choisis parviennent à rendre confuse la pensée. Les gens de l’Ouest se plaisent à donner aux États-Unis le nom du continent tout entier. S’ils s’en gardaient, ils comprendraient le paradoxe de l’immigration qui les obsède : Comment retenir les Américains d’immigrer en Amérique ? »

« La Fédération de Russie ferait bien d’y penser aussi, » interviens-je. « Tous les Russiens, j’appelle ainsi tous ses citoyens, ne sont pas des Russes, même si le problème que la fin de l’Union Soviétique a soulevé

est maintenant derrière eux. Mais les mots ont un sens, et celui-ci chemine toujours dans la pensée à son insu. »

« Et la Chine ? » me demande Sariana.

« La chine est plus une civilisation qu'un pays, comme l'Inde. Peut-être la Russie en est elle aussi une finalement, l'héritière du monde gréco-latin. Les civilisation rayonnent toujours bien au-delà de leur foyer. Elles se chevauchent ; l'on ne les enferme pas dans des frontières. C'est la question qui prend maintenant l'humanité à la gorge.

L'on ne perçoit plus maintenant la variation des heures de lever et de coucher du soleil. Je commence à m'habituer à la longueur des nuits.

Le 7 décembre, Huawei coupe les ponts

Huawei vient de couper les ponts. L'ouest compliqué avait fait les premiers pas pour les couper avec lui. Il espérait l'écraser, ne sachant pas évaluer les rapports de force. Huawei repose sur l'immense marché chinois, et propose maintenant un système entièrement autonome.

Pour l'instant, il n'est peut-être pas très avantageux de choisir Huawei si l'on n'est pas en Chine ; l'on n'y retrouvera pas ses applications habituelles, pas encore, mais à terme, le monde entier y viendra. D'un autre côté, les applications qui dominent l'Ouest nerveux, et en conséquence le reste du monde, il serait peut-être avantageux de s'en passer.

Il y a quelques années, je voulais acheter un téléphone Huawei. Je le trouvais mieux sécurisé, mais j'ai compris que ce n'était pas le moment. Les téléphones chinois sont moins mouchards. Il intéresse peu les autorités chinoises de surveiller chacun, et le peuple a appris à ne pas se laisser faire.

Bien sûr je ne nie pas que l'internet doive être contrôlé : il devient vite une arme de guerre. L'on ne s'en protège pas cependant en surveillant chacun, au contraire. Les autorités de l'Ouest, en voulant contrôler l'usage de l'internet par ses citoyens, les rend plus aisément contrôlables par quiconque ; et les comptes plus aisés à craquer. L'on s'en apercevra toujours plus alors que les relations internationales se fissurent. Il n'est pas si difficile qu'on le croit de pirater un compte bancaire ; ce qui l'est davantage est de ne laisser aucun trace, ce qui suppose un monde où aucune région n'échappe à des accords de protection.

Huawei, ne se résume cependant pas qu'à des téléphones ; c'est d'abord un système complet, et des réseaux. Ils promettent un renouvellement des technologies de l'informatique et du numérique.

Ces développements m'inquiètent, d'autant plus que je n'y comprends rien, et je doute que quiconque y comprenne tout, à commencer par ceux qui s'en chargent. À tout prendre, je préfère pour le moment que ce soit des Chinois, plutôt que des Oligarques de l'Atlantique.

Quand les Chinois ont acheté IBM, j'ai compris qu'un pas décisif avait été franchi. Aujourd'hui, je crois que c'en est un nouveau.

Derniers jours de l’année

Le 10 décembre, remarques sur la Syrie

Nous n’avions rien compris, même Farzal ni Sariana qui sont mieux informés ; même les peuples russe, turc et iranien, dont les autorités savent garder secrets leurs accords machiavéliques. Ce ne fut pas une insurrection, ce fut une passation de pouvoir.

Il fut un temps où l’Arabie Saoudite et le Qatar subventionnaient volontiers des takfiris. Aujourd’hui, ils en ont plutôt peur. Les princes n’aiment pas courir le risque d’être renversés ; et ils savent que maintenant pour eux, le vent mauvais souffle plutôt de l’Ouest.

Où est passée l’armée régulière ? Il n’y eut que des combats sporadiques, on n’a pas vu des colonnes de prisonniers. Elle est toujours là.

Les maîtres de Washington avaient envoyés des nazis et des takfiris qui se battent en Ukraine avec du matériel sophistiqué et des formateurs, pour créer une diversion des forces russes dont l’aviation semble n’avoir fait qu’une bouchée. Aujourd’hui, les maîtres de Washington remercient leurs nouveaux amis en bombardant leurs défenses et en reprenant la dernière partie de Golan.

Le 17 décembre, les jours sont courts

Le soleil se couche déjà une minute plus tard. Le cœur se réjouit de le savoir ; mais bien avant seize heures l’on n’y voit déjà plus rien et l’on doit éclairer. L’air devient glacial quand le soleil passe derrière les montagnes. La mer me manque ; le bruit de la mer.

J’ai demandé à Sint si elle n’aimerait pas que nous partions en Malaisie ou à Java. Nous y enseignerions aussi bien le français. « Tu connais le climat ?! » s’est-elle écriée horrifiée. Oui, je le connais : chaud et humide toute l’année. « Accablant ! » a-t-elle précisé. Je sais qu’elle n’exagère pas. Et que ferions-nous parachutés loin de nos proches dans une telle étuve ?

Le bruit de la mer me manque, le bruit surtout, qu’importe le climat, quand les vagues frappent les rochers. Ce bruit-là, on ne l’oublie jamais.

Toute la puissance des montagnes, tu l'entends. Elle y est tout entière. Sinon la mer ne serait qu'une plaine tranquille.

Tu connais le Shôbôgenzô, le Livre de la Vision immédiate de Dôgen, et surtout son Sermon à la montagne (pas sur la montagne). Dôgen a vu la mer, et les montagnes aussi, et je les ai vues également, et surtout entendues.

Le chant du vide : la musique de l'air quand il est emporté dans les abîmes, dans les changements de pression, de densité, de température. C'est un chant profond et puissant qui tient du silence, à la fois à peine audible et assourdissant.

Tu l'as déjà entendu le chant du silence au fond du vide ? C'est lui qui me donne le vertige en montagne, mais si je m'agrippe, je parviens à le supporter.

« Relis le Livre de la Vision immédiate », m'a conseillé Sinta, « et la montagne pour toi remplacera la mer. »

« Souvent en rêve, je roule sur des routes de montagne, m'élevant toujours plus haut, jusqu'au moment où j'atteins un rivage battu par des vagues énormes. Ce rêve revient souvent ; j'ai déjà dû t'en parler. »

Le temps se couvre sur ce ciel qui était si bleu ce matin : des nuages épais et sombres, noirs par endroits. À l'autre bout de l'horizon, ils sont inondés de soleil qui rend lumineuses leurs masses arrondies, et commence à les teinter de l'oranger du soir.

L'air est devenu glacial, il est à peine quinze heures passées, et l'épicier près de la station ouvre ses portes. « Que veux-tu manger ce soir ? Tu nous prépares un épaisse soupe de légumes, ou tu préfères que je cuisine des tomates à la provençale ? »

Le 20 décembre, l'avenir des maths

– Que sont devenues les mathématiques russes ?

– Et les mathématiques françaises ? m'a demandé Licos qui m'a offert le café dans son département.

– Aux dernières nouvelles, les chercheurs ont été regroupés en un seul lieu, l'Institut Poincaré je crois, où ils recherchent ensemble en ne dérangeant personne. Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée. Les mathématiques se nourrissent en échangeant avec d'autres disciplines, voire avec les activités les plus diverses.

– Les mathématiciens russes se font moins remarquer depuis la dissolution de l'Union Soviétique, mais ils ont réussi une intégration admirable avec les ingénieurs et les ouvriers.

– Les arbres ne poussent pas jusqu'au ciel, dit-on. L'on ne devait pas s'attendre, ni donc souhaiter, que l'aventure franco-russe des deux derniers siècles progresse indéfiniment au même pas. D'autres ont dû avancer ailleurs, dont je n'entends pas parler.

– La relève est peut-être précisément dans l'intégration entre chercheurs, ingénieurs et ouvriers. Je ne vais pas t'apprendre ce que Galilée avait ramené des chantiers navals de Venise.

Il fait doux ce matin, du moins pour une fin de décembre. La vallée ce matin, une couverture de coton l'a protégée du froid. Elle se déchire maintenant, laissant passer un soleil pâle que ne réchauffe pas vraiment.

Le 21 décembre, révolution de l'écriture

L'invention de l'informatique et du numérique (tu vois, je suis porté à employer les deux termes) est-elle une nouvelle révolution industrielle ? Je pense qu'elle et plus que cela. Elle est avant tout le couplage du mécanique et du logico-mathématique. Rien de si nouveau depuis l'abaque ; mais si quand même. À mon sens, le premier pas fut l'invention de l'instrument de musique : le couplage de la musique avec la géométrie de l'objet mécanique.

De George Boole aux dernières techniques de guerre, que de chemin parcouru ! C'est dans l'armement bien sûr que l'évolution se fait le plus sentir, comme d'habitude. L'humanité ne comprend jamais bien les révolutions qu'elle accomplit, comme si elles ne venaient pas d'elle, et pas plus l'écriture que les autres.

L'écriture qui fut à la pensée ce qu'avait été à la navigation la voile qui remonte le vent, comme l'a dit si magnifiquement Frege, permet de naviguer son cours. L'écriture est la mère de la mathématique, ou peut-être la fille ; mais comment avoir l'une sans l'autre ?

Elle alimenta bien des délires : inscriptions de formules pour repousser les démons, tétragramme qui anime le golem, grimoires et fantaisies auxquelles n'a rien à envier l'intelligence artificielle. La réinvention de l'écriture, ni faite tout à fait ni à faire, mais suffisamment engagée pour ne pas permettre le retour.

Le 25 décembre, noël

Sinta a voulu que nous allions passer quelques jours en montage. « Pour te rapprocher de la mer », a-t-elle dit en riant. Depuis hier, j'ai du mal à me réchauffer. Neige et blizzard : pourtant elle n'a pas froid, toujours pieds nus sur les tapis.

Elle a voulu que nous fêtions ensemble la Noël grégorienne. Elle ne veut pas me priver de mes coutumes. « Je savais que je ne te convertirai jamais à l'Islam. Ta certitude athée est vissée à ton âme, et elle m'inspire le respect », m'a-t-elle avoué. C'est vrai, je crois que rien n'est éternel et que le vivant est partout. Je crois…, je le vois plutôt, trop nettement pour pouvoir en douter.

De la dinde avec de l'ail et du citron, je n'aurais pas cru que ce soit bon. Nous l'avons accompagnée avec des pommes-de-terre sous la cendre, une idée que j'ai eue en en découvrant un sac dans la cave. Nous avons passé ensemble le plus merveilleux réveillon dont je me souvienne.

Le 25 décembre, pas nucléaire mais atomique

J'ai glané sur le site de Dmitry Orlov le 9 Décembre 2024 (Club Orlov) : « Prenez une bobine de cuivre, montez-la sur un arbre et reliez les deux extrémités à des balais glissant sur des contacts annulaires reliés à un ampèremètre. Faites tourner la bobine à l'aide d'un moteur électrique à grande vitesse, puis arrêtez-la brusquement. À ce moment précis, l'ampèremètre enregistre une impulsion de courant électrique brève mais parfaitement détectable. D'où vient ce courant, étant donné qu'il n'y a rien dans cette installation qui produise une force électromotrice ? »

« La réponse est qu'il provient de l'inertie des électrons. Dans un métal, on peut imaginer, au sens figuré, que les électrons forment un liquide électronique qui se balade entre les noyaux atomiques du réseau cristallin du métal. Lorsque la bobine est mise en rotation, ils prennent de la vitesse avec les protons et les neutrons qui forment les noyaux atomiques. Contrairement aux noyaux, ils ne sont pas liés au réseau cristallin et peuvent parcourir une certaine distance par inertie après l'arrêt brutal de l'objet. (Pour ceux qui l'auraient oublié, l'inertie est égale à la masse multipliée par la vitesse : p=mv.) Les électrons étant chargés (négativement), ils génèrent un courant électrique lorsqu'ils se

déplacent. C’est ce que l’ampèremètre enregistre lorsque la rotation de la bobine est arrêtée. »

« Il suffit que les électrons se déplacent beaucoup pour produire un effet important. À une densité de courant électrique de 10 ampères par millimètre carré, les électrons dérivent à travers un fil de cuivre à une vitesse de seulement 1 millimètre par seconde, mais cela suffit à faire fondre le fil. Imaginez maintenant l’effet si la vitesse n’est pas de 1 millimètre mais de 3 kilomètres par seconde (ou Mach 10), soit 3 000 000 de fois plus rapide, comme c’est le cas lorsque l’ogive d’un missile Oreshnik s’écrase sur le sol. » Voilà qui est simple, clair, et n’exige aucun commentaire.

Le 26 décembre, la sourate du cheval

Est-ce que la sourate du cheval existe ? Je ne le crois pas mais je ne peux en jurer. Je ne dors pas avec un Coran sous mon oreiller.

J’ai rêvé cette nuit de cette sourate, d’une chapelle à la sourate du cheval. Je ne suis pas sûr que ce fut une chapelle, peut-être les feuillets d’un livre : je me souviens à peu près de quelque-chose comme ces ouvrages pour les enfants qui déplient des images cartonnées quand on les ouvre.

Les dégradés de verts étaient saisissants, et son lettrage d’un noir intense rehaussé de dorures. Je fus émerveillé, sans mémoriser un seul mot. Je ne me souviens plus seulement si « cheval » était au masculin. S’il l’était, il désignait « ce cheval-ci » ; au féminin, il désignait l’espèce, le cheval générique. J’ai oublié.

Je dois lire cette sourate si elle existe. Je connais bien la sourate de la vache, l’on traduit souvent par « la génisse ». Elle est la première et la plus longue du Coran, l’une des plus riches d’enseignements. Voltaire en tira l’un de ses contes. Je préfère cependant les plus courtes, faciles à mémoriser et à se réciter : Celle qui fracasse, La lumière de l’aube ; les coursiers….

Le livre dont j’ai rêvé, s’il en était bien un, mais il aurait pu être aussi une construction, ou une page internet, s’ouvrait comme un box pour cheval, et le titre de la sourate s’y dressait comme la tête d’un merveilleux étalon.

Je doute pourtant qu’une sourate fut consacrée à la race chevaline. Celle de la vache ne parle pas de l’animal. Je ne me souviens pas qu’il en

soit seulement question à un seul endroit. Elle parle plutôt de Moussa, de Moïse, et de son initiation.

Voltaire y avait trouvé la matière de l'un de ses meilleurs contes, suscitant d'abord mon admiration, puis ma déception en découvrant son origine. Voltaire l'ignorait peut-être lui-même. Il ne devait pas avoir un accès facile au Coran, dont je ne connais pas de traduction qui lui eût été contemporaine.

L'une de ses relations arabisantes avait dû lui conter l'histoire. Je pense à une princesse ottomane de ses amies. « Pourquoi l'a-t-on appelée la vache ? » lui a-t-il peut-être demandé. Et peut-être lui a-t-elle répondu « je ne sais pas ».

Pendant que j'écris cela, je ne cherche pas si la sourate du cheval existe. Je partage cet avis d'André Breton qu'avant de nous hâter de trouver une réponse, il est bon d'accorder un peu de temps pour ce à quoi nous fait penser l'objet de notre doute.

Le 28 décembre, au Levant

Je ne trouve pas les commentateurs bien avisés à propos de la Turquie, même parmi ceux qui le sont le plus souvent. Je crois que les Turcs sont victimes d'un préjugé, et je sais de quoi je parle, car je l'ai partagé longtemps. Mes rapports à la Grèce, à l'Arménie et aux Kurdes ne pouvait permettre qu'il en soit autrement. Ne suis-je pas Marseillais ?

Le monde a évolué. La Turquie n'est plus le sénile Empire Ottoman, ni celle d'Atatürk, ni celle des colonels, et les Kurdes ne sont plus non plus ce qu'ils étaient, qui se cachent derrière les États-Unis et même leur entité sioniste. La Turquie redevient-elle peut-être l'Anatolie.

Comment puis-je avoir raison quant tant de ceux qui sont mieux informés que moi se trompent ? Parce que je me contente de m'en tenir à quelques faits bien établis et à un peu de logique. Qui croirait que la Turquie aurait délibérément tiré la moustache du tigre russe sans que l'un et l'autre ne se soient préalablement entendus, sans qu'elle n'ait expliqué ses intentions à la Fédération de Russie et à l'Iran, accordé des compensations, et avoir obtenu leur accord ?

Le coup de dé de la Turquie était dangereux et difficile, et elle ne pouvait rien sans le soutien des deux autres, fût-il passif. Leur aurait-elle un peu forcé la main ? Peut-être, mais pas dans leur dos, pas sans obtenir un accord.

L’Initiative fut lancée par « le camp du bien », nul ne saurait l’ignorer, les néoconservateurs de Washington, ses auxiliaires nazis et ses takfiris d’Ukraine, dans le but principal d’engager la Fédération sur un second front, et celui de briser l’Arc de la Résistance. La procédure était conforme à ce à quoi nous avions été habitués. Leur plan fut éventé avant d’être accompli.

À qui profite le retournement de situation ? À ceux qui se sont entendus évidemment, Russes, Turcs et Iraniens. Et chacun doit respecter les intentions des deux autres, car la situation va demeurer longtemps instable. Leurs intentions sont complémentaires, et ils ne peuvent les poursuivre qu’en se complétant autant qu’ils le pourront, chacun ayant ses différents atouts pour y parvenir.

Les forces takfiri qui occupent officiellement le pays sont une fiction, comme s’en doutent les commentateurs malgré tout éclairés. Ils ne représentent rien, ne peuvent rien faire : ils ne constituent qu’un corps chimiquement instable, comme un lait sur le feu que l’on doit surveiller. Voilà la situation, elle ne profite en rien aux États-Unis ni à son entité sioniste.

« C’est exactement la conclusion que nous tirons, » me confirme Farzal, « après la surprise des premiers jours ou tout semblait tellement improvisé. »

« Comment avons-nous cru à l’improvisation, » ajoute Sariana, « et à une surprise des Russes et des Turcs ? Ils ont d’abord laissé agir les takfiris envoyés d’Ukraine avec leur encadrement, puis la Turquie a lancé ses propre takfiris, bien organisés et contrôlés, et le chef des premiers est probablement en train de devenir leur otage. »

« Comment avons-nous cru… ? » Avance la soupçonneuse Sinta. « Je me demande si vous n’aviez pas plutôt reçu la consigne de nous le laisser croire. »

« L’on a tort de ne pas prendre au sérieux la colère d’Erdogan contre l’entité sioniste, et c’est ce qui induit le plus en erreur, même si l’on se doute que ses discours s’adressent surtout à son électorat. » Reprend Farzal sans rien répondre.

« Il est dangereux sans doute d’encourager sa population sur des voies que l’on ne s’apprête pas à suivre. Bien sûr la Turquie n’envisage pas de s’attaquer bientôt aux États-Unis, même à travers leur entité sioniste. Et

les Russes y songent moins encore ; prenant déjà leurs marques de défenseurs des croyant, de tous les croyants, et notamment des Hébreux. Tous ne visent pas moins à plus long terme l’expulsion des États-Unis du Moyen-Orient, comme tous leurs voisins le souhaitent. »

L’Orient Moderne

Le 7 janvier, sornettes

Dans quelques jour, le nouveau président des États-Unis entrera dans son rôle de nouveau Gorbatchev américain pour liquider la défaite de son pays.

À Dirac, le temps est froid et revigorant. L’on perçoit déjà plus nettement que le soleil s’attarde davantage avant de se coucher, et arrive plus vite dans la grande pièce devant le balcon.

La maison de Sint est rustique. J’aime le rustique. De pierre et de bois, elle devient vite confortable avec des tapis et des coussins. À Dirac, l’on aime le bleu sombre et profond, bleu indigo, presque noir, valant noir. Il s’accorde avec le bois, le bois teinté aux noix.

Dans mon enfance, j’aimais les noix fraîches qui noircissaient les doigts quand j’ouvrais leur gangue verte avec mon couteau. J’ai toujours eu un couteau. Mon index gauche en porte toujours la cicatrise qui m’a longtemps servi à distinguer ma droite de ma gauche.

Je suis tenté d’imaginer des puissances qui me soient favorables ou hostiles. La fortune ne vient jamais seule, sans une touche d’infortune. Je me sens parfois comme Ulysse persécuté par Poséidon et protégé par Athéna.

« Quelle est cette nouvelle sornette ? Ta théologie négative ne te conduit donc à rien d’autre qu’à du polythéisme ? » se moque Sinta.

Je dis seulement l’impression qu’il m’arrive d’avoir.

Que dit maintenant à travers ses sornettes le président qui va entrer un exercice dans une dizaine de jours ? Le Canada ; le Groenland ; Panama ; projette-t-il leur invasion ? Non, il s’apprête seulement à liquider l’empire comme un autre avant lui, l’Union Soviétique.

Il déclare ainsi fermement, en choquant, surprenant, suscitant l’indignation, ce que l’on entendrait moins en croyant mieux comprendre s’il le disait plus directement.

Aujourd’hui que je suis sorti tard, un premier rayon de soleil est entré dans la cuisine. L’on n’imagine pas combien un simple rayon est capable d’éclairer.

Le 10 janvier, attrape-nuages

Le Noël julien est passé, et avant lui le jour de l'an. L'année recommence et j'en suis content. Les festivité me lassaient, heureux de voir les sapins abandonnés dans les rues dont les riverains se hâtent de récupérer le bois pour le feu.

L'on se souhaite ses meilleurs vœux, l'on se serre la main, l'on s'embrasse, même si l'on ne se connaît pas si bien ; se rendant compte de l'importance quotidienne que nous avons les uns pour les autres.

Les jours se sont allongés au point que ce soit sensible le soir.

Le pays est sec et humide à la fois. Il ne pleut pas beaucoup à Dirac. Les glaciers et les neiges éternelle alimentent les cours d'eau. Les rivières courent dans les vallées, convergeant vers la ville.

La végétation n'est pas luxuriante. Elle rappelle celle des Alpes du Sud avec des cimes tellement plus escarpées ; elles sont des attrape-nuages.

Le 11 janvier, l'intelligence éparse

Il n'est pas difficile de penser qu'il y aurait sur terre, partout ailleurs probablement, de l'intelligence à disposition de tous, de tous les humains ou encore de tous les vivants, hommes, bêtes, plantes et qui sait quoi d'autre, océans, nuages, montagnes… chaque espèce, chaque forme de vie s'entendant à y puiser à sa façon.

– Voilà qui me fait penser à la philosophie confucéenne. Y aurais-tu puisé ton idée ?

– J'y ai pensé bien sûr, mais non, elle m'est venue comme seule, comme une évidence, comme donnée précisément par cette intelligence même.

Idris et moi nous échangeons souvent des réflexions que le premier venu trouverait bizarres le matin au café.

– Et d'où viendrait-elle cette intelligence ? Lui ai-je demandé. – Des choses : de la force des choses, ou plus exactement de leurs mouvements. Que faisons-nous d'ailleurs quand notre intelligence est au travail si ce n'est nous en servir ?

Il n'est qu'avec Idris que je n'évite pas les conversations matinales du premier café. Quand je me lève, je bois d'abord un verre d'eau puis je fais mon chi-gong. Ensuite je sors à l'heure fraîche ; il fait encore nuit en cette saison, et si le temps est clair je cherche à reconnaître les étoiles. Au premier café, je préfère noter des idées que de les échanger, ou ruminer

mes rêve encore frais du réveil. J’en avais fait sur l’intelligence éparse, et je lui en ai raconté un.

– Ce serait donc ce mouvements perpétuel des forces matérielles qui t’aurait soufflé lui-même l’idée ? J’ai toujours pensé que la matière générait de l’intelligente.

– Pas la matière, ses mouvements, car sans eux elle n’est rien, me corrige-t-il.

J’ai croisé Idris en marchant vers le lac ce matin, il habite à côté. Nos chaussures crissaient sur la neige pour nous rendre derrière les vitres du pavillon en bois bien chauffé. Le ciel pâlissait à peine, et le reflet de la pleine lune n’effaçait pas encore ceux des étoiles sur le plan d’eau.

Le 14 janvier, l’Empire Kazhar

L’Empire Kazhar qui s’est déployé entre le huitième et le douzième siècle, me fascine par son histoire, son histoire inconnue ; l’on n’en sait rien, ni de ses successives frontières. Quel champ ouvert à l’imagination !

Cet empire juif entre Tauride et Turkménistan a de quoi nourrir toutes les polémiques sur le sionisme et l’antisémitisme. Elles décrédibilisent les nombreux ouvrages qui furent écrit à son propos.

D’où venaient ces populations qui se sont converties au Judaïsme ? Je crois qu’elles ont toujours été nombreuses dans la région où la stricte influence de la tradition des Prophètes s’est probablement un peu confondue avec un pur Monothéisme. Ce n’est pas le choix d’un roi qui les a fait apparaître, surgissant tout-vivants de la steppe. Probablement cherchait-il à assurer l’indépendance du pays entre les mondes musulman et chrétien. Le peuple kazhar était là avant.

L’on ne sait rien de cet empire, de ses frontières qui ont varié, de son histoire confuse, de sa culture, de ses populations. Qui étaient ces cavaliers guerriers ? Je les imagine semblables aux cosaques avec leurs toques de fourrure ; des communauté d’agriculteurs en armes.

Un auteur persans écrivait qu’ils étaient beaux. Compte tenu du temps et du lieu, j’en conclus qu’ils avaient les yeux bridés, ce qui correspondait aux canons de l’époque : des Turcs, mais ces régions ont connu depuis l’antiquité des brassages permanents de populations.

Un empire juif en Asie centrale, on imagine combien, entre sionisme et antisémitisme, le sujet se prête à polémiques. L’on aimerait pourtant tellement savoir, savoir plus, alimenter ses rêveries. L’on ne sait rien

Le 16 janvier, de la croyance aux mythes

Les toques de fourrure restent portées en cette saison à Dirac ; pas par moi qui préfère les chapeaux à larges bords dans le style mongol ou nord-ouest américain, ou provençal. Ils protègent les lunettes de la pluie et le visage du soleil qui frappe encore fort en cette saison quand le ciel est dégagé et que le froid est sec.

« Oui, je me souviens, c'était au siècle dernier dans la plaine du Vaucluse, j'ai eu proprement l'impression de me trouver sur la carapace de la tortue Akûpâra qui porte le monde dans la tradition hindouiste. Je l'ai sentie qui se déplaçait puissamment et lentement, » dis-je à mes collègues qui m'écoutaient avec un peu d'étonnement. « Ne nous méprenons pas : je ne crois pas à la tortue Akûpâra, je veux dire qu'elle figurait exactement l'impression que j'ai ressentie au plus profond de moi. »

« Et le barattage de la mer de lait sur son dos par Shiva ? » me demande Sanpan qui lui aussi, même en hiver préfère le chapeau aux toques de fourrure. Il porte cependant, comme Sharif et Shimoun, un manteau de peau retournée.

« Il ne réveille rien en moi. »

Le 17 janvier, la Russie est-elle à droite ?

Nestor Makhno est l'un des révolutionnaires du mouvement ouvrier qui a le plus compté pour moi, l'autre est Buenaventura Durruti. Je ne manque pas d'associer Makhno aux cavaliers kazhars dont il était probablement un descendant. Cependant ni lui ni eux ne m'éclairent sur ce qu'ils furent, au contraire. Tout en devient plus impénétrable, comme le sont ces peuples qui occupent ces régions, et qui semblent avoir toujours su si bien se battre.

Ces années, j'observe avec surprise que les Européens qui ne soutiennent pas la guerre se remarquent plutôt à droite. Quand on finance et arme des milices nazies, l'on doit pourtant bien être à droite. Qu'importe, il apparaît qu'à droite, l'on serait plus favorable aux Russes. Le futur président en exercice des États-Unis et sa bande, qui seraient aussi plutôt à droite, appuient ostensiblement les droites européennes. C'est compréhensible puisque les partis de la guerre se remarquent plutôt à gauche et au centre, en Europe. C'est pourtant paradoxal, car cette

opposition s’adosse au suprématisme, à la xénophobie et surtout à l’islamophobie.

Or la Fédération de Russie est devenu le champion des nations de l’Islam. Elle siège à la confédération des États Islamiques où elle s’applique à y jouer un rôle unificateur. Si se renforce le camp anti-guerre qui est aussi paradoxalement celui de l’islamophobie, que se passera-t-il quand ses tenants vont se réveiller ?

La Russie serait-elle à droite ? Quoi qu’on dise, deux critères suffisent à distinguer la gauche de la droite. Le premier concerne l’amélioration de la condition ouvrière (ouvrier, ingénieurs et au-delà), le second un sens de la fraternité entre les peuples. Ce n’est pas très compliqué : pouvoir ouvrier et internationalisme.

La Fédération, où la situation du monde du travail ne cesse de s’améliorer, et où l’amitié entre les peuples oriente la diplomation, n’aura jamais beaucoup de sympathie pour la droite, pour qui la valeur du travail est une variable d’ajustement des profits ; et les autres peuples, une menace à dompter. N’est-il pas malheureux de devoir encore l’expliquer.

Le 19 janvier, rêverie de puissance

« Une grande responsabilité repose sur nos épaules », m’a expliqué Sharif, un peu tard sans doute après qu’il m’ait proposé mon poste à l’université en 2022. « Nous formons les générations futures, je pense que tu en es conscient. »

Que lui prend-il. M’aurait-on critique ? Évidemment que j’en suis conscient. Je crois cependant que nous n’avons pas intérêt à trop y songer. Cela nous mènerait à quoi ? Nous devons plutôt penser à l’objet sur lequel nous travaillons ensemble.

Je sais bien que le pays doit former vite une population prête à affronter des situations qui évoluent vite. J’ai retenu de Georges Sorel que la meilleure formation est l’atelier, là où l’on produit et où l’on doit perpétuellement apprendre et résoudre des problèmes toujours renouvelés. Ce n’est pas où je suis invité à intervenir. Mon propos est d’ouvrir le champ.

L’on a apprécié mon cours sur Pierre Reverdy et Henri Poincaré, qui montrait comment le premier avait puisé chez le second ce que l’on appellerait sa méthode poétique. Il y abandonnait l’idée de beauté ; comme l’autre, de vérité, pour celle de force, de fertilité…. Poincaré avait

hérité du pragmatisme, et Reverdy ouvrait la voie à la Révolution Surréalisme. Une telle posture d'esprit est capable, précisément, de générer bien de la force.

Sharif m'a confirmé que l'on était content de mon travail. Moi ; je crains toujours que mon statut qui ne repose sur rien soit contesté, qu'il n'éveille des jalousies. Ici l'on s'en fiche. L'on me juge au pied du mur. Je crois que j'ai épousé spontanément la stratégie de formation adoptée ici.

Il est en effet de première importance de voir que, plus le rapport est lointain et juste, plus l'image sera forte ; et surtout de savoir naviguer entre l'inférence poétique et l'inférence mathématique.

« Idris a partagé avec moi une idée des plus fertiles l'autre jour : il y aurait au sein du monde physique environnant une intelligence éparse à laquelle il nous suffirait de puiser. Voilà qui ouvre de fascinantes perspectives, ne trouves-tu pas, Sharif ? »

Sharif m'a invité chez lui pour la première fois. C'est aussi un peu pourquoi ses premiers mots m'avaient inquiétés. Qu'avait-il de si important à me dire ? Rien au fond. Seulement peut-être à m'entendre, avant de répondre lui aussi à quelqu'un qui l'aurait convoqué aussi bien.

Il n'habite pas loin de l'université, sur la route de l'Actar. Le coin est grandiose, rocheux et boisé, mais il y passe beaucoup de camions. Après tout, un camion est beau, et le bruit de son puissant poteur stimule l'âme.

Le 23 janvier, l'artificialisation de l'intelligence

À la réflexion, à la lecture et à l'observation, il semble que l'affaissement des capacités cognitives que l'Ouest Sauvage a mesuré, soit probablement provoqué par une artificialisation de l'intelligence. Je pense qu'elle a atteint le reste du monde, mais je sais que l'Asie l'a mieux identifiée et cherche à s'en protéger.

L'Asie avait certes un peu d'avance. L'idée géniale imputée à Gallilée que le livre de Dieu soit sa création-même, offert dans les choses de la natures que nous avons sous les yeux, et qu'il soit écrit dans le langage mathématique ; cette idée géniale et un peu absurde, elle avait déjà été énoncée par Jafar As-Sadiq au Yémen, qui était alors un centre du monde entre les civilisations asiatiques et celles de l'Ouest.

Ici, l'on s'interroge sur l'évolution des techniques avec un souci constant : Il ne suffit pas d'avoir de nouveaux procédés facilitant

l’exécution de tâches ; il importe plus encore qu’ils stimulent leur apprentissage et l’acquisition de leurs techniques, si ce n’est par tous, du moins par une part significative de leurs utilisateurs.

Cette question n’est pas seulement étudiée par ceux qui seraient, comme on dit « aux affaires », elle fait l’objet de débats et de retours dans le poindre conseil.

« Je suis vraiment idiot », dis-je à Leyla, par cette magnifique journée qui serait printanière si ce n’est la neige toujours épaisse, « Je suis impardonnable de n’avoir pas appris la langue locale ? »

« Et en quelle langue me parles-tu en ce moment ? » me demande-t-elle en riant.

Le 25 janvier, DeepSeek

L’Ouest Sauvage est fier de ses gadgets informatiques, et croit faire la course en tête. Le dernier en date est ChatGPT. Licos vient de m’apprendre que les Chinois ont fait mieux. Le programme DeepSeek R1 fonctionnant à 200 tokens par seconde, moins gourmand en ressources et gratuit car réellement open source, s’installe sur un Raspberry Pi à cinquante dollars. Licos se l’est procuré.

Le programme est déjà plus performant que son rival étasunien et il sera certainement amélioré rapidement puisqu’il est en source ouverte. « En source ouvert », me corrige Licos, « les puristes emploient le mot au masculin en français. »

« Les chinois n’ont pas accès aux puces plus rapides qui sont sous embargo étasunien, si utiles pour regarder en ligne sur son téléphone portables des vidéos de chaton en très haute définitions », plaisante-t-il. « Pour le programme dont nous parlons, les puces chinoises moins véloces ont surtout incité les développeurs à écrire du code propre. »

« Est-il plus utile que ChatGPT ? » me suis-je enquis. « À quoi sert-il ? »

« On cherche encore », sourit-il. « Tu sais, ces programmes sont de lointains descendants du logiciel Eliza que tu avais déjà remarqué au siècle dernier. Eliza qui répondait à nos questions en langue anglaise, et nous pouvions avec elle engager des conversations. »

« Ce n’est pas ainsi que l’Ouest Mythomanes rattrapera son retard militaro-industriel. Aux temps d’Eliza, les Chinois, les Russes et les

Iraniens se débattaient dans bien d’autres problèmes. Beaucoup de temps se sont écoulés depuis. »

Civilisation contemporaine

Le 25 janvier, des mœurs

J'avais trouvée géniale la formule d'Emmanuel Todd de « catholiques zombies » à l'époque de la mobilisation « je suis Charlie », pour désigner ces populations qui étaient traditionnellement catholiques, et qui sont devenues progressivement des laïques de gauche. Je trouve cependant qu'il va un peu vite en besogne en utilisant ce qui est une belle image comme un concept scientifique.

Il me paraît alors trop vite tenir pour acquis que l'état normal d'une religion se réduirait à un regroupement de pratiquants conformistes. J'affirmerais avec autant de droit qu'une religion atteint un état zombie lorsque qu'elle ne se réduit plus à rien d'autre : quelques préceptes et quelques rites censés régler la vie. Lorsqu'une religion est bien vivante, elle produit mieux que des rites compulsifs et des morales étroites.

Nous ne savons pas entrer dans la tête des croyants, mais nous sommes capables d'entrer dans leurs ouvrages, littéraires, architecturaux, scientifiques, philosophiques, musicaux… Je dis bien scientifiques, et je pense précisément aux sciences de la nature, car dans cette voie ce que nous appelons les religions ont fait montre de la plus créatrice des imaginations. Moi qui n'aime pas trop les doctrines, les rites, les docteurs, les préceptes, et tout ce genre de choses, j'ai été tenté d'en faire le tri ; hélas ce n'est pas possible.

C'est pourtant à quoi paraissent s'essayer ces œuvres elles-mêmes ; ce qu'elles semblent appeler. Pourquoi ne dirait-on pas plutôt, lorsqu'elle ne paraît plus inspirer ce genre d'efforts, qu'une religion est devenus zombie ? Cela s'entend aussi bien.

Je juge que le Catholicisme a cessé d'être vivant après Pascal. Peut-être avant, en étant méchant. Il suffit de comparer avec ce qu'a produit la Réforme : Berkeley, Hegel, Emerson, et jusqu'à Feuerbach, et le bon pasteur Nietzsche. Avec eux, jusqu'où demeurait-on encore dans la Réforme, et quand en était-on sorti ?

Le monde catholique quant à lui, s'est protégé de la zombification en se bricolant un « Dieu des philosophes », un « Divin Horloger », de quoi tenir jusqu'à la révolution spirituelle du milieu du dix-neuvième siècle.

– Une révolution spirituelle au milieu du dix-neuvième siècle ? s'étonne Sinta.

– Bien sûr. J'ai bien dit que le spirituel devait être considéré d'un point de vue de sa créativité scientifique. C'est là que la vie de l'esprit se confronte au monde sensible, et y fait ses preuves en quelque sorte. L'époque fut fertile. l'esprit a soufflé sur l'Europe en ce temps là, qui semble l'avoir oublié.

Les révolutions spirituelles, les révolutions en général, ne se caractérisent pas par des retournements brusques, et elles ne se déploient pas nécessairement où elles avaient commencé. Celle de la science moderne a débuté au Moyen Orient, et les derniers éclats de la civilisation islamique s'achèvent avec Mulla Sadra Shirazi, au moment où René Descartes jette les bases de la science moderne.

Bien sûr, je ne sais pas ce que veut dire spirituel, ni révolution, ni ce qu'est une religion… Pris séparément, tous ces mots n'ont pas de sens définis. Je m'en sers, c'est tout, et j'espère que ma façon de les employer ensemble produit assez de sens pour saisir ce que j'entends.

Dans ce que j'entends, la connaissance des choses de la nature, ce que nous appelons dans son sens moderne « science », tient une place centrale. Pourquoi ne qualifierait-on pas de zombie une religion qui n'y tient plus une fonction créative ? Quand le mot « science », « ilm », ne désigne plus que les doctrines garanties par un corps constitué de savants, d'oulémas ?

– Te voilà encore excessif.

– Pas du tout. C'est d'ailleurs ce que je retiens du corpus de l'Islam historique, des ouvrages de ses savants et de ses mystiques.

Sinta a fait aujourd'hui des gâteaux au miel et à la pâte d'amande. Pour des raisons que j'ignore, bien que je sois allergique aux amandes, je ne le suis pas à leur pâte dont je raffole. Elle a préparé du thé pour les accompagner.

Je suis attentif à la façon dont on déguste le thé en Orient, dans tout l'Orient ; exactement comme en Europe, le vin. Comme lui, le thé a un

terroir. L’on tente de le retrouver dans son nez et ses papilles. On le fait tourner dans son bol, on le hume.

L’on ne le regarde pas à travers la transparence d’un verre ; l’on scrute la sienne contre la matière opaque du bol. Ceux de Sint sont de terre écrue. Sa texture a son importance pour apprécier le thé. Toutes les boissons ne permettent pas de semblables expériences. Sans parler des breuvage industrielles, personne n’a songé à retrouver dans un verre de lait, un terroir où les vaches eussent pâturé, ni une race bovine.

Il est des thés bien plus chers que d’autres. Des amateurs, à l’instar des œnologues, parviennent a identifier précisément leur origine et leur âge.

Le 2 février, les branches sèches des conifères

Les branches sèches des conifères ressemblent de loin à une fourrure. Elles sont hélas très fragiles et laissent sans cesse tomber leurs aiguilles. Si l’on connaissait un moyen de les fixer, elles feraient une remarquable décoration.

Farzal ne croit pas à la présence de soldats nord-coréens en Russie. « Quand nous avons acheté leurs hélicoptères, nous les avons suppliés de nous les laisser essayer sur leurs ennemis en Ukraine. Ils n’ont rien voulu entendre. Ils sont tous des vétérans bien formés et commandés par d’excellents officiers. Ils sont tellement à leur affaire, qu’à leurs côtés d’autre intervenants les encombreraient, deviendraient un fardeau, et même un danger. »

Dans la périphérie de la ville, de nombreuses maisons ont encore des granges sous les toits. L’on y entreposait le fourrage. L’on conservait un espace libre entre les poutres et le sommet des murs ; à mon avis pour permettre que le foin rentré parfois à la hâte, finisse entièrement de sécher. Cet espace est souvent aujourd’hui encore colmaté par des fagots de branches sèches.

Le 3 février, la poursuite du lendemain

– Je ne suis pas sûre d’avoir tout compris de ce dont tu parlais l’autre jour : une nouvelle civilisation, à moins que ce ne soit une nouvelle religion, serait née en Europe au milieu du dix-neuvième siècle, et depuis se déploierait ailleurs ?

– C’est un peu cela, si ce n’est que je n’ai rien dit d’aussi précis, faute de savoir donner des définitions recevables à ce vocabulaire. Je dis qu’un

élan a pris vol en ce temps-là entre la France, la Grande Bretagne et l'Allemagne, et la Russie aussi, et que le monde atlantique s'est montré incapable de le poursuivre.

– Comment caractérises-tu ce moment ? De quoi était-il porteur ?

– Il avait plusieurs composantes, toute complémentaires quoique s'ignorant souvent. L'un de ses aspects les plus saillants est l'apparition d'un mouvement ouvrier qui se structurait et qui portait délibérément un projet révolutionnaire. Un autre est une révolution mathématique épousant une nouvelle approche scientifique du langage. Enfin une redécouverte du paradigme de matière naît de l'unification des sciences de la physique et de la chimie.

Ces trois facettes, qui ne sont sans doute pas les seules, ont exercé une action commune sur la transformation des moyens de production et de leur reproduction. Tu seras d'accord avec moi que ces événements sont toujours en cours, et c'est d'ailleurs pourquoi, lorsque l'Ouest Gâteux s'est esbaudi d'une putative fin du Communisme, j'ai immédiatement compris qu'ils s'était fourré le doigt dans l'œil.

À la fin du vingtième siècle, je croyais encore que les États-Unis possédaient de vrais atouts pour porter l'héritage. J'étais impressionné par l'invention du copyleft, qui m'avait parue porteuse d'un grand avenir, qu'il avait bien et a toujours, et qui aurait des implications dans tous les domaines. Eric Raymond, le théoricien libertaire des hackers, m'avait conduit à relire et reconsidérer les écrits de Pierre Kropotkine, que j'avais connu trop jeune. Ce ne devait pas être les États-Unis qui en auraient été porteurs. J'en ai eu la certitude en passant dans le nouveau siècle.

– Qu'en as-tu conclu ensuite ?

– Oh, je n'ai plus l'âge de me construire de grandes et un peu folles idées destinées à nourrir l'action. J'ai celui où l'on regarde faire les autres, et où l'on essaie de comprendre.

– Tu n'est pas si vieux, sourit Sinta en posant sa main derrière ma nuque et m'attirant vers elle.

– Mais si.

Le 5 février, la révolution contemporaine

« Je ne suis pas sûre d'être d'accord avec toi. Ton prétendu élan du dix-neuvième siècle, je le trouve manquer d'élévation d'esprit. Je t'accorde

cependant que les acceptions du mot esprit sont assez variées pour abriter les Lois de la Pensée de George Boole et l'arithmétique binaire. »

« Tu devrais lires ses poèmes pour comprendre que tu n'en goûtes probablement pas tout le sublime. »

« Je sais que tu vas me parler de la Légende des Siècles et de *So sprach Zarathoustra*. Il m'arrive pourtant de juger leur poésie trop apprêtée et trop polie, et quelque peu artificielle. Compare-la au Coran. »

« Comparer quoi ? Le véritable Livre est la matérialité du monde elle-même et ses articulations logico-mathématiques. L'on pourrait cependant se moquer encore à son propos du fou qui regarde le doigt plutôt que ce qu'il montre. »

« Pour te dire la vérité », continue Sinta après un court silence, « il ne me plaît pas que tu paraisses faire de cette révolution toujours contemporaine une nouvelle religion. »

« Ce n'est pas mon propos. Je ne prétends pas y reconnaître une nouvelle religion qui viendrait remplacer les autres moribondes ; prendre en quelque sorte son tour à leur suite. Si elle en était une, elle serait toujours la même, toujours renouvelées dans ses successives irisations ; et elle en serait l'abolition aussi bien. Cependant, si nous voulons continuer dans cette voie à tenter de clarifier nos idées, je crains que nous ne fassions que brasser de la confusion»

« Je crois que vous oubliez tous le plus important », continue-t-elle après avoir paru mûrement réfléchir, « la religion est d'abord l'oraison. »

« Tu me rappelles un hadith du Prophète, glorifié soit-Il, » dis-je en l'approuvant, « Il y confesse que les plus grandes joies qu'il ait éprouvées dans sa vie venaient de l'oraison. J'y ai longtemps réfléchi. »

« En fait d'oraisons, pour la Révolution contemporaine, » dis-je, « je la reconnaîtrais et m'en émeus surtout dans les chanson révolutionnaires qui furent le principal vecteur par où elle se mûrit et se transmit, et particulièrement dans la folk américaine et ses chanteurs anarchistes et communistes comme Woody Gutry et Pete Seeger. *Which side are you on ? :* tu connais ? Sinon cherche en ligne. »

« En attendant, songe à ce que l'industrie du disque en a finalement tiré, comment elle a traduit leurs paroles et fait de leurs imitateurs des puériles "idoles", et interroge-toi sur la toujours renouvelée vanité de l'oraison. »

Sinta marque une surprise et part d'un franc rire. « Tu as un sens inné du rangement. Tu retrouves tout à sa place, et les relations les plus inattendues avec ce qui paraissait ne pas en avoir. » Elle ajoute encore : « Tu ne veux pas nous aider à ranger la bibliothèque du séminaire ? »

« Pourquoi pas ? Le meilleurs ordre est celui dans lequel les choses se font ; l'ordre chronologique.

Le 6 février, l'art de la guerre

« Tout le monde se gargarise des élucubrations du président Trump, et ne s'interroge pas sur ce qu'il fait, ni surtout sur ce qu'il peut faire : rien. Le président Trump a pris la suite du président Macron, qui l'avait devancé dans l'histoire pour y laisser sa trace en inspirant le verbe macroner. » Le jugement de Sariana est péremptoire.

Je le partage et, ces derniers temps, je lis moins la presse internationale. Nous nous sommes retrouvés dans le petit salon de thé où j'ai rencontré pour la première fois Farzal. Il est situé au travers d'une ruelle de la vieille ville qui offre une vue grandiose sur les toits et les montagnes. Maryam nous a rejoint.

Sariana connaît bien Youssef, l'élu du cœur de Maryam, qui est occupé à des activités trop complexes pour moi, auxquelles elle n'est toujours pas étrangère : le guidage de missiles ou de drones, et la protection de leurs réseaux.

Voilà une arme qui a renouvelé l'art contemporain de la guerre pour d'assez faibles coûts. Elle est à la portée du moindre réseau de résistance. Bien sûr, elle n'est efficace qu'en étant doublée d'un système informatique robuste. Celui-ci ne demande pas non plus de gros budgets, mais surtout des programmeurs ingénieux.

L'on n'imagine pas combien la guerre a toujours exigé des compétences, ne serait-ce que celles de bien choisir les armes que l'on va employer. Les hélicoptères de Farzal emportent toujours un véritable arsenal, dont le plus récent élément est devenu le fusil à chevrotine, l'arme la plus efficace contre les drones.

« Les hommes prennent vite goût à la guerre quand on les y entraîne. Les Russes y prennent trop goût », dit Maryam. « Il y a trop de combattants partout qui pourraient ne jamais vouloir s'arrêter. Je m'inquiète de ce qui en adviendra. D'autres viennent de plus loin gonfler

les rangs des mercenaires de l'Ouest, pour des soldes de misère et des missions suicidaires. »

« Tu as raison », dit Sariana. « J'ai connu de nombreux combattants de diverses nations. Ils parlent de leur guerre à laquelle ils ont survécu, comme si elle leur avait donné leurs plus doux souvenirs. »

Le 7 février, le désert et la mort

« L'important dans la vie est de rester en vie, » me dit Farzal. « C'est l'enseignement secret de la guerre. Rien d'autre alors n'a plus d'importance, et cette sensation nous procure une sérénité à nulle autre pareille. »

« Oui, je comprends pourquoi des hommes se mettent à aimer la guerre, et en deviennent quelquefois dépendants. As-tu déjà connu le feu, Farzal ? »

« Je ne suis pas autorisé à répondre à cette question, » fait-il laconique. Nous nous sommes croisée dans la vielle ville près des remparts, et nous nous sommes installés un moment, là où j'avais rencontré sa femme et Maryam hier. Une légère bruine tombe qui ne laisse pas le temps aux flocons de se former.

« Je déteste la guerre et je ne l'aimerai jamais », avoué-je. « Tout avait été fait pourtant pour m'en donner le goût quand j'étais un enfant : jouets, cinéma, bandes-dessinées. Ce qui me la fait à ce point exécrer, je crois que c'est l'uniforme. Je ne pourrai jamais accepter, je crois, de revêtir un costume que l'on m'aurait taillé pour mourir. »

« Cela ne te répugne-t-il jamais ? » lui demandé-je en passant ma main sur la manche de sa vareuse où sont cousus ses galons. « Même les tenues de chantier me font le même effet quand elles sont données toutes semblables et que l'on n'a pas choisi la mienne, si j'ai l'impression d'y prendre un risque, et l'on en trouve toujours sur un chantier. »

« Des hommes font la guerre sans uniforme. Essaie de l'imaginer ; une telle guerre te conviendrait peut-être mieux ? » me demande-t-il amusé. « Avec ou sans uniforme, la mort reste la mort. »

« Je me suis retrouvé dans des manifestations violentes. Ce sont des situations qui ressemblent à la guerre, et où le danger est parfois réel, » dis-je songeur. « Je n'ai pas aimé ça. Peut-être parce que ce n'était pas vraiment la guerre. La vraie guerre se déroule au grand-air, dans ce que

nos aînés appelaient le désert. Je crois que c’est aussi ce qui nous fascine. L’on ne peut pas juger si l’on n’a pas essayé. »

Cours nouveau

Le 12 février, rencontres en chemin

En me relisant, je suis toujours consterné par le nombre des noms propres cités.

« Où est le problème ? » s'interroge Nadina.

Ce n'est pas élégant.

Pour cette pleine lune, il fait déjà l'un de ces magnifiques temps de printemps ; un temps de printemps comme ils sont ici, où le soleil nous brûle alors que l'air encore nous glace. L'on ne sait comment s'habiller.

Je ne rencontre plus aussi souvent Nadina depuis qu'elle a passé sa thèse.

Non, je n'aime pas ces pages qui fourmillent de noms propres. Cela se conçoit encore lorsqu'on écrit une thèse ; même alors, l'on ne devrait pas en abuser.

« Mais Jean-Pierre, même à éviter le plus possible de nommer des auteurs, le lecteur y pensera, et il se demandera pourquoi tu caches tes sources »

Le reproche m'en a déjà été fait.

« Tu vois bien… »

Justement, nos trames mentales sont bien trop articulées sur les figures de grands hommes dont nous serions invités à monter sur les épaules ; alors qu'à la vérité ils seraient plutôt comme des promeneurs que l'on aurait croisés en chemin.

« Je crois que ton souci serait plutôt que le cheminement de la pensée en soit corrompu ; ce serait la seule question qui vaille d'être posée. L'on considère parfois que la philosophie serait la discipline qui consiste à étudier les philosophes. L'on se laisse aisément entraîner dans une telle voie. Serait-ce ce qui te chagrine ? »

« Pas vraiment : Penser ne consiste pas à expliquer comment les sots disent des sottises, disait Bertrand Russel. Encore une citation, tu vois l'on n'en sort pas. »

Le 14 février, lire n’est pas un loisir

« Tu sais pourtant combien les livres sont indispensables », m’avait encore dit Nadina.

Ce n’est pas à moi que l’on va l’apprendre. J’ai eu tant de mal à me débrouiller pour accéder à des bibliothèques universitaires sans lesquelles je ne pouvais rien. Heureusement que ceux qui s’en chargent n’ont pas l’esprit de cerbères.

« Tu me rassures, te sachant adepte de Descartes qui, quand on lui demandait où étaient ses livres montrait sa table de dissection. »

Même les tables de dissection, ou toute chose de ce genre, n’est pas facile à avoir à disposition. Je crois que c’est la raison pour laquelle je me suis consacré à la poésie. Il est possible de la pratiquer sur une simple table de bar.

« La poésie, elle aussi, demande de lire beaucoup. »

« Moins qu’on le croirait. Elle se compacte toute entière dans un Littré et un bon manuel de grammaire. » Nadina rit.

« Sérieusement, Nadina, aucune discipline ne possède cette particularité. Je ne néglige pas les rencontres en chemin, mais toute la poésie française tient dans le Littré. Évidemment, tu ne le transporteras pas dans une poche de chemise. »

« L’accès aux livres a revêtu pour moi des aspects tragiques. Tu ne peux pas savoir, Nadina, combien l’internet a changé ma vie. Du jour au lendemain, tout fut accessible sans frais, littéralement à portée de main ; des ouvrages auxquels je n’espérais plus avoir un jour accès. Je ne saurais faire comprendre combien ma vie en fut facilitée, et pour tout dire apaisée. »

« Les limitations imposées par les droits d’auteur ont dû te gêner ? »

« Pas vraiment. J’ai vite compris que les ouvrages protégés par des DRM (*Digital Right Management*), ces bouts de codes prétendant interdire l’accès à ceux qui ne s’étaient pas acquitté de leur dû, protègent généralement des travaux de faible intérêt. »

« Je ne cacherai pas que l’évolution de l’internet m’inquiète ; l’usage qui en est proposé, les usages automatiquement suggérés plus que les limitations délibérément régulées. J’ai l’impression d’avoir vécu un âge d’or qui ne durera pas. L’internet devra finir un jour par être

complètement retourné. Je ne le verrai peut-être pas, mais toi certainement. »

J'ai mis à niveau mon système. Il est maintenant plus rapide, et de légers bogues en ont été corrigés. Il est plus élégant. Les Chinois ont dû s'en mêler. Les premières versions d'Ubuntu venaient d'Afrique, parrainé par Nelson Mandela, le nom lui-même en est africain. L'on n'y cultivait pas les goûts raffinés de la Chine. Ubuntu était un peu moche. La dernière version est toute en pâles effets de papier de riz. Les nuances de gris clair suffisent, sans recours inutile à des textures. L'ergonomie encore a progressé.

Comme de coutume, l'on perd un peu de temps après l'installation, l'on ne retrouve pas tout parfaitement à sa place, des programmes obsolètes ont été remplacés.

« Une mise à niveau me rend toujours un peu nerveux. »

« Pourquoi ne demandes-tu pas de l'aide ? Tu n'aurais pas de mal à en trouver autour de nous. »

« La mise à niveau fut rapide et sans problème. Je n'en ai jamais rencontré qu'après avoir demandé qu'on m'aide, ou qu'on le fasse à ma place. Depuis, je préfère m'en charger. »

Le 16 février, cours nouveaux

Je suis arrivé à Dirac pendant l'été 2022. L'Afghanistan était en train de se libérer du joug de l'Occident Furieux. L'on en recevait des images qui rappelaient la chute de Saïgon.

Ce fut plus grave que la chute de Saïgon : les États-Unis y étaient seuls engagés et la libération nationale avait alors l'appui de l'Union Soviétique. L'Afghanistan ne fut soutenu par personne, et l'Ouest tout entier l'occupait : l'on sentait sa fin venir.

Personne n'aurait cru qu'elle serait si rapide. Rien n'aurait dû se dérouler si vite si l'Ouest Fébrile n'avait tramé lui-même les conditions qui ont accéléré sa chute. Il a gaspillé un temps précieux, celui-là-même qu'il a accéléré, plutôt que le mettre à profit pour limiter les conséquences de sa perte de puissance.

Qui croirait que l'Ouest Lointain serait encore porteur de la civilisation occidentale moderne ? Après avoir hésité, la Fédération de Russie a compris que l'avenir n'était plus là, et s'en est échappée.

Le19 février, liberté d'expression

L'Ouest Morbide fait des gorges chaudes avec la liberté d'expression. Est-ce si important de s'exprimer ? Ressens-tu toit-même si souvent le besoin de t'exprimer ?

Parler, sans doute ; énoncer. L'on a toujours besoin d'interlocuteurs pour éclaircir ses idées. Serait-ce ce que l'on appelle s'exprimer ? Non. Il s'agirait plutôt de convaincre. En ressens-tu si souvent le besoin ? Pas moi.

Quand tu désires convaincre, tu poursuis généralement un but déterminé. Sinon à quoi bon ? Tu préféreras sans doute des critiques, des réponses de nature à t'aider à clarifier et énoncer tes idées. Oui, ces retours nous sont précieux.

Je n'arrête jamais mes jugements tant que je ne les ai pas confrontés à des échanges serrés. Manquerais-tu de confiance en toi pour ne pas te fier à ta seule raison ? Je ne m'y suis jamais fié. Elle est plus trompeuse que les sens.

Voilà la synthèse exhaustive de ma longue conversation avec Shaïn. En me relisant, je ne reconnais plus bien la part de ce que nous avons dit chacun ; pourtant nous nous sommes longuement contredits. C'est lui qui m'a demandé si je ne faisais pas confiance à ma raison.

« Le mot expression me fait penser à *la Rage d'expression* de Francis Ponge », m'interrompt Sinta.

« J'y ai pensé moi aussi, et tout particulièrement à l'un des recueils que le composent : *la Mounine*. C'est un lieu-dit sur la route de Marseille à Aix que j'ai empruntée tant de fois. Je t'en dirai plus un jour, mais ce recueil a peu de rapport avec la liberté d'expression si chère à l'Ouest. »

Celle-ci a plus à voir avec les réseaux sociaux, qui ne sont pas si sociaux puisqu'ils sont privés, fortement surveillés et réglementés. Elle a à voir aussi avec les Organisations Non Gouvernementales, qui ne sont pas non plus ce qu'elles se disent, puisqu'elles sont généralement financées par le gouvernement des États-Unis.

Le 21 février, vent d'ouest

Ces jours-ci, le thermomètre ne descend pas au-dessous de dix dans la journée, ce qui est plutôt doux. Au-dessus de dix, je n'ai pas froid aux mains pour écrire avec mon stylo métallique, pourtant je ne parviens pas à me réchauffer. Ce doit être l'humidité.

L’administration des États-Unis m’a surpris après les premiers décrets cosmétiques sur les trans et les migrants, et les facéties du maître de Washington. Je le comparais déjà au Président Macron. Je craignais une inefficacité qui allait le conduire à terme à l’échec.

Les négociations entreprises avec la Fédération de Russie m’ont détrompé. Elles s’annoncent bien et vont dans le sens que toute personne censée attendait, à commencer par les Russes : un traité de sécurité collective pour l’Europe. Il n’y a pas de raison pour que les parties ne parviennent pas à un accord, même si les régimes chancelants de l’Union Européenne feront tout pour poursuivre la guerre.

Les mesures courageuses contre les subventions colossales pour financer les subversions de par le monde, m’impressionnent aussi. Il est probable qu’elles ne tarderont pas à porter leurs fruits. L’on s’étonne que rien n’ait été tenté pour renverser le gouvernement. L’on ne s’attend même plus à ce que le président soit assassiné, car son suppléant, Vance, semble avoir trouvé son assise.

Naturellement, nous ne sommes pas aveugles aux ombres du tableau : les États-Unis sont entre les mains d’oligarques, et maintenant plus que jamais. Seul sans doute un front d’oligarques avait les moyens de remporter les suffrages.

Les positions de Trump envers l’entité sioniste, elles, sont consternantes, et à vrai dire répugnantes. Elles ne pourront être oubliées ; mais nous avons appris que ses pirouettes ne doivent jamais être prises au sérieux. En attendant, le cessé-le-feu tient.

Le 23 février, des saveurs et des sens

C’est comme le vin, comme le thé. La cuisine c’est la terre. On la reconnaît.

Dans notre jardin lui-même, les haricots qui poussent contre le rocher où coule le ruisseau n’ont pas tout à fait le même goût que dans la terre grasse près des fruitiers. J’ai fini par comprendre que c’est la raison pour laquelle la nourriture industrielle mélange trop les goûts et les assaisonnements, et entraîne à sa suite les coutumes culinaires. Elle vise ainsi à rendre impossible d’identifier un terroir.

– Et pourquoi cela ? Me demande Sinta. Par méchanceté pure ?

– Bien sûr que non : elle cherche seulement à contrôler au plus près les saveurs de ses produits. Ces mélanges empêcheront quiconque de

remarquer les infimes variations de la sauge ou des carottes. Les acheteurs s'habitueront et apprendront à reconnaître plutôt qu'une origine, une marque de fabrique, et à la distinguer de la concurrence.

Note que si la méchanceté seule animait les producteurs, dans le but par exemple d'achever la séparation entre l'homme et la terre, ils ne s'y prendraient pas autrement.

Je ne sais pourquoi cela me fait encore penser au lieu-dit *la Mounine*. J'y demeure attaché par de nombreux souvenirs. Je me souviens d'un jour où je me rendais à Aix pour animer un atelier d'écriture avec des enfants.

J'ai écrit ces jours-ci que j'apprécie les retours qu'inspirent mes paroles. Les plus savoureux sont les questions d'enfants. Ce jour-là, l'un des élèves m'a demandé : « Monsieur, la poésie ça sert à quoi ? »

J'ai failli lui répondre d'abord qu'on ne devait pas tout considérer d'un point de vue utilitaire, et autre balivernes. J'ai bien compris cependant qu'il me posait une vraie question, à laquelle il attendait une vraie réponse. La poésie ça sert à quoi ? Me suis-je à mon tour demandé. La réponse m'est venue comme seule : « à voir avec les oreilles ».

J'ai longuement expliqué à la classe à quoi la poésie servait, comment l'on s'en servait, même lorsqu'on n'est pas en train d'écrire des poèmes. Cela m'inspira le texte d'une intervention que j'ai donnée un peu plus tard dans un colloque.

J'avais gardé pour titre « la poésie ça sert à quoi ? ». J'y commentais un article de Gottlob Frege qui justifiait la nécessité d'un langage spécifique des mathématiques. Il avait pour cela, un peu paradoxalement sans doute, recours à des figures poétiques. Il employa par exemple la belle image que j'ai si souvent reprise, que l'écriture a pour la pensée une importance comparable à celle qu'eut pour la navigation la voile triangulaire qui permet de remonter au vent.

Je m'attachais à montrer que l'image poétique sert à affûter l'acuité de l'entendement, et que, malgré son nom, elle s'adresse davantage à l'ouïe qu'au regard, comme le substantif du verbe entendre le suggère.

J'ai pris la mesure de ce que signifie entendement en lisant dans le texte un ouvrage du mathématicien arabe Ibn Sînan. Avant de le comprendre, j'ai dû parvenir à prononcer mentalement les chiffres indiens et les connecteurs logiques écrits selon les conventions arabes. Ce fut fastidieux et long. Quand j'y suis parvenu, l'ouvrage était limpide. Pas

moyen de comprendre autrement. C'était un traité sur la synthèse et l'analyse.

– Cet ouvrage médiéval n'était-il pas dépassé ?

– Rien ne l'est définitivement en de tels domaines. Il m'a au contraire aidé à comprendre des travaux récents.

– En t'écoutant parler des saveurs, je me suis demandée si l'on ne pourrait pas construire avec elles un système linguistique semblable à celui que nous avons fait avec les sons et leurs durées ?

– Je n'en ai jamais douté. J'imagine que les insectes, s'il leur venait à eux aussi l'idée d'investir le royaume de l'esprit, ne s'y prendraient pas autrement. Le problème, pour nous humains, est que nous sommes incapables de produire des arômes à volonté, sauf en cuisinant.

Le 25 février, fin des croisades

Je n'ai jamais pris l'exacte mesure de cet axe historique qui va des croisades aux massacres des Nazis en Union Soviétique ; du Saint Empire jusqu'au Troisième. J'ignorais encore il n'y a que quelques mois, que les croisés avaient pris Constantinople aux Chrétiens. Je croyais qu'ils étaient venus les secourir contre les Musulmans. Je suis très ignorant sur le sujet.

L'histoire de l'Europe est traversée par une rage de massacrer dont on retrouve mal l'équivalent ailleurs. Sans se faire angélique sur d'autres régions du monde, le génocide est un peu la marque de fabrique de l'Europe, et le demeure. Je n'en avais jamais été frappé, ni ne l'ai vu souvent relevé.

La Russie s'était furieusement occidentalisée dès le règne de Louis XIV ; il fut le modèle des nouveaux Tsars. Ce règne fut peut-être un sommet entre la furie du Saint Empire et celle des Nazis.

Il serait temps que je comble mes lacunes et que j'éclaircisse un peu mes idées si je veux comprendre l'époque où je vis.

Au vingtième siècle, la Russie était devenue une avant-garde de la modernité occidentale, et presque immédiatement la victime désignée de l'Ouest Génocidaire ; cependant pas encore des États-Unis ni de la Grande-Bretagne.

« Pour l'heure, je crois que la partie est terminée », me dit Farzal. « Nous ne le souhaitons pas, mais nous ne croyons pas au succès de la présidence Trump. La situation de la classe ouvrière aux États-Unis est

trop pitoyable. Elle ne se remontera pas en moins de dix ans, et davantage. De ce temps, le gouvernement ne dispose pas. Les Étasuniens semblent comprendre la situation ; ils seront peut-être patients, mais pas assez si elle ne s'infléchit pas dans les deux ans. »

« Nous avons gardé quelques contacts avec des travailleurs des États-Unis ; il en existe encore de bons, mais ils sont vieux, avec leurs vestes à franges et leurs bottes pointues, et ils ont perdu l'habitude de travaux experts. »

« Former des travailleurs ? Qui les formera ? Et le plus important est la nécessaire synergie entre les ouvriers, les ingénieurs et les chercheurs. Sariana a mis la main sur des documents analysant les échecs dans la production des armes hypersoniques. La théorie est bien connue aujourd'hui, le problème vient de la fabrication de dispositifs capables pour un court instant de supporter de telles chaleurs. Cela suppose des ouvriers d'un haut niveau, comprenant les équations des chercheurs, ou du moins ce qu'elles signifient pratiquement ; et des chercheurs apprenant des premiers les propriétés et les comportements dans la pratique des matériaux et des outils. Ces ouvriers, ces chercheurs et ces ingénieurs ne se trouveront pas dans le premier centre d'embauche. Ils devront travailler ensemble longtemps pour y réussir et atteindre le stade de la production en série. »

« Les jeux sur les tarifs douaniers ne permettront pas non plus de gagner le temps pour tenir », poursuit Sariana. « Ils seront peut-être efficaces sur les alliés et les voisins des États-Unis auxquels ils feront mal ; pas sur les grandes puissances montantes qui resteront maîtresses du jeu. Le processus mis en place par la Fédération de Russie et les BRICS à Kazan l'automne dernier, est lent mais inexorable. Le temps joue pour lui. »

« La dette des États-Unis est une bombe à retardement. Leur seule chance est que personne n'espère qu'elle explose. Ils ne sont pas du bon côté du manche, et pour longtemps. »

Passage à Kachgar

Le 7 mars, principe de plaisir et attraction des corps

L'hiver s'achève doucement sous une pluie froide et pénétrante. Le jeune Youssef m'a accompagné pour rencontrer mes amis aux cafés près du lac et y prendre un petit déjeuner tardif. La rivière n'est plus gelée. Le matin, seulement une fine pellicule de glace se forme encore parfois sur les rives où l'eau est peu agitée.

Tous ces infimes détails du monde qui m'environne m'émerveillent autant chaque jour et m'emplissent de joie. Nous sommes vendredi, les enfants ne vont pas à l'école et jouent au ballon sur la pelouse humide.

Il y a beaucoup d'enfants à Dirac ; beaucoup de femmes enceintes. Je ne connais pourtant pas beaucoup de couples qui en aient plus de deux. Un sursaut de natalité depuis que je suis là ? Je n'en vois pas les raisons. Je crois plutôt savoir que le nombre des naissances tend ici à baisser comme partout ailleurs.

« Mieux vaut faire peu, mais bien », dit un proverbe que je viens d'inventer. C'est une tendance forte de l'évolution : les dernières espèces apparues ont peu de rejetons et s'en occupent davantage. Les abeilles notamment sont des mères dévouées et prêtes à tous les sacrifices, alors que d'autres distribuent la vie à profusion en pure perte.

La rage qu'a le vivant de se reproduire m'étonne, d'autant que je l'observe à l'œuvre partout autour de moi sans la ressentir vraiment ; pour tout dire, sans la connaître. Se cacherait-elle tout entière dans le désir de copuler ? Certes, je le connais, mais elle y serait bien cachée.

Cette rage de se reproduire se résumerait-elle pour l'homme à ce jaillissement de vie qu'est l'éjaculation ? Un goût pur de la profusion ? Ce n'est pas la même chose.

Des rêveries d'enfantement ne me sont jamais venus à l'esprit en copulant, j'en suis sûr. Désir inconscient ? J'ai peine à croire en une telle furtivité. Le désir, à la rigueur, se déguiserait ; et en quoi ? J'ai cependant imaginé que le désir seul donnait la vie ; qu'il la produisait et ne se contentait pas de n'en être que la ruse.

J’y avais longuement songé quand j’étais bien jeune, à la lumière d’Arthur Schopenhauer ; puis plus tard à celle de Wilhem Reich. Qu’est-ce qu’un désir pour qui ne sait ce qu’il désire ? Pour un animal, pour un végétal ? Pour une forme des plus frustes du vivant ? Pour une superposition d’orgone ? J’avais fini par conclure que connaître son désir pouvait se résumer à ne pas renoncer à le suivre.

L’on ne saurait expliquer la pluie par le besoin que les jardins ont d’être arrosés. La causalité n’est pas meilleure explication que la finalité. Mieux vaudrait se rendre attentif au désir de la pluie de tomber. Il n’est pas exclu de le ressentir. Le plaisir se communique, celui des gouttes ruisselant sur les feuilles. Je ne peux m’empêcher d’imaginer qu’une mécanique du désir serait concevable, aussi consistante que celle des corps physiques et de l’étendue.

« Je serais bien prêt à t’emboîter le pas dans cette voie », me répond Licos, « mais cette mécanique que tu prends pour modèle reposait sur des proportions et des mesures, celles de l’étendue et de la gravité. »

« Sigmund Freud s’était bien essayé à bâtir une telle mécanique, mais de la conscience plutôt, en lui empruntant ses paradigmes : travail, résistance, déplacement…», continue-t-il, « ils n’en étaient plus alors, sinon des paradigmes fumeux, de simples notions, car leurs rapports ne s’articulaient plus selon des unités mesurables. »

Curieusement, à la même époque, Henri Poincaré produisait une nouvelle géométrie, la géométrie in situ, dans laquelle les rapports n’étaient plus établis sur des mesures précises de l’espace et du mouvement ; une géométrie molle, en quelque sorte.

« Il y avait certainement là de quoi produire des modèles consistants si l’on s’en était servi », dit encore Licos, et comme il aime cerner ce dont il parle, il précise que Freud visait plutôt une mécanique de la conscience et non du plaisir, même si ce dernier s’y invitait discrètement sous le nom de libido. « J’ai bien envie de poursuivre ton idée et de travailler un peu sur un modèle mathématique de la dynamique du plaisir. »

« Voilà qui ouvrirait sans doute la voie à des applications pratiques », dis-je amusé. « Qui sait ? » Fait-il énigmatique.

« La mécanique de la conscience qu’envisageait Freud poursuivait un but thérapeutique, ce qui la limitait », relève Idris. « Ton point de vue sur

le principe de plaisir ne concerne plus exclusivement le genre humain ; toute la nature lui est soumise. »

« Oui », approuve Licos : « une approche confucéenne. L'ancienne philosophie de l'esprit confucéenne avait cette supériorité sur celle de Hegel, qu'elle n'avait pas besoin qu'on la renverse. »

« J'ai bien aimé vous écouter délirer ensemble », me dit Youssef en rentrant. « Sinta m'avait bien dit que tu t'y entendais pour entraîner les autres dans tes fantaisies. »

« Elle t'a vraiment dit ça ? » La pluie a cessé et les oiseaux ont recommencé à chanter. « Il n'est pas nécessaire de les pousser beaucoup, tu sais. C'est dans la nature des hommes. » Du gazon trempé, monte comme une forte senteur de luzerne.

Le 8 mars, dans la cuisine

La nuit tombe toujours plus tard, alors qu'après le Ramadan, s'approche le Noruz. C'est l'heure où Sinta et moi nous retrouvons dans la cuisine pour d'intenses échanges culinaires et autres.

Youssef, hier, m'a avoué qu'elle trouvait mon travail trop brouillon, qu'à son avis, je gâchais mes talents. Je l'ai à mon tour interrogée. « C'est vrai, tu te satisfais trop de tes seules intuitions. Tu ne vérifies rien. Tu te contentes d'affirmer péremptoirement des approximations, quand ce ne sont pas de simples erreurs. »

« Je ne crois pas être le seul. – C'est ainsi que tu te justifies ? Si tu me disais encore que tu prêches le faux pour obtenir le vrai… – Eh bien, justement je te le dis : Pourquoi ne m'as-tu pas corrigé quand tu as vu des erreurs sous ma plume ? – Parce que tu es tellement péremptoire que l'on te croit. »

« C'est donc ainsi que tu te justifies ? Tu crois ce que je dis. Tu crois que je parle pour être cru ? J'ai pensé, dit et écrit beaucoup de sottises dans ma vie, et je n'ai jamais éprouvé de ressentiments pour ceux qui m'ont corrigé, même avec maladresse, au contraire. Je retiens pourtant que je peux sembler être trop sûr de moi ; mais enfin, pour oser penser, l'on doit bien nourrir une forte assurance, au risque de déborder dans la forfanterie. »

Mon discours amuse Sinta qui n'a pas le sens de la querelle. « En attendant », dit-elle, « je ne sais où tu as appris de Nestor Makhno était

juif, ni où il avait écrit un livre sur son armée révolutionnaire. J'ai voulu vérifier et je n'ai rien trouvé. »

Sa réponse me laisse sans voix. Je revois encore ce livre, sa couverture à la couleur un peu lie de vin, mais je n'ai pas en mémoire son titre, ni le nom de l'édition. Je ne confonds pas avec celui de Voline, ni d'Archinov. Mon imagination serait-elle capable de produit seule ses sources ? Nicolas Gogol aurait-il bien seulement écrit *Tarass Boulba* ?

« Tout cela trouble ma raison », confié-je à Sint. « Le réel se montrerait-il capable de forcer sa propre voie dans la conscience ? »

Le 10 mars, le nouveau Cheval de Troie

Sariana m'a interpelé alors qu'elle prenait un café avec quelques officiers qui sont sous le commandement de son mari. Je descendais le grand boulevard qui rejoint le pont où les deux rivières se croisent. Ils commentaient l'exploit du 8 mars. La ruse de l'oléoduc de Soudja restera dans les annales de l'art militaire au même titre que le Cheval de Troie.

Ils se sont tous mis à parler en anglais quand je leur ai été présenté. Tous les officiers l'ont appris à l'époque où la république ne savait pas encore si elle allait pencher vers l'Ouest ou vers l'Asie. En ce temps-là, le Pentagone plaçait ses pions autour de la Chine, de la Russie et de l'Iran. Cela semble déjà si lointain.

« Notre ami avait vite compris que l'intérêt de la Fédération de Russie n'était pas que la guerre finisse trop vite », dit Sariana. « Bien sûr, le prix du sang pèse dans la balance ; il reste cependant acceptable pour un si grand pays qui a reçu l'apport de millions de Russes immigrés d'Ukraine. »

« L'est-il pour les soldats et pour le peuple ? », demande un autre. « Apparemment oui, et les provocations des régimes européens viennent à point pour chauffer les Russes. Pour autant, si le gouvernement ne pouvait plus invoquer l'argument qu'offrent les ennemis de la Russie en refusant tout cessé le feu, il lui deviendrait plus difficile de ne pas l'accepter. »

En attendant, chaque mois de guerre renforce la puissance militaire, diplomatique, technologique, industrielle de la Fédération et son prestige. Elle n'est même pas entrée en économie de guerre, et maintient ses investissements ; elle parvient même à demeurer le troisième pays exportateur d'armements malgré ceux dont elle a besoin pour le front.

Pendant ce temps, le nouveau système d'échanges mondial se durcit patiemment, bousculant la suprématie du dollar. Les États-Unis, eux, sont pressés, le temps joue contre eux.

– Tu penses que la puissance militaire des États-Unis est un tigre de papier ? Demande l'un des officiers. – Ce n'est pas un tigre, c'est un dinosaure qui ploie sous son propre poids, dit un autre, un dinosaure de papier, de papier dollar ?

« Les Russes croient en la raison », avance Sariana, ouvrant un nouveau débat. « Grand bien leur fasse ; mais ils croient aussi que tous les autres y croient comme eux. Leurs déconvenues et tous les échecs qu'ils ont subis dans cette guerre étaient dus à cette croyance ; toujours désarçonnés par les initiatives militaires irrationnelles de Kiev. »

« Pourquoi les déclarer irrationnelles, puisqu'elles sont parvenues à surprendre ceux contre qui elles étaient menées ? » demandé-je. « Parce que Kiev », me répond-elle, « n'a jamais su tirer les moindres avantages stratégiques des brefs succès tactiques que la surprise causée par ces initiatives folles leur avaient permis, avant qu'elles ne deviennent coûteuses. Pas plus dans l'offensive de Soudja que dans celle de Kharkov à la fin de 2023, et dans tant d'autres. »

« Tout le projet de l'Ouest Mésozoïque l'était aussi dans toutes ses composantes », dis-je. « Ce que nous appelons irrationnel ici consiste à ne pas tenir compte du réel. Cela se paye toujours très cher, mieux vaut s'en garder ; mais aussi, en effet, ne pas se laisser surprendre quand les autres l'oublient. »

Le 20 mars, en route vers Kachgar

Le printemps se fait sentir, mais le fond de l'air est encore frais. Nous vivons ces jours-ci quatre saisons en une journée. Hier Sinta a planté des framboisiers près de la mare. C'est la bonne saison m'a-t-elle dit, et je lui ai confirmé que c'était la bonne lune.

Le climat n'est pas très différent ce matin, tandis que nous roulons en direction de la Chine. La frontière est assez proche pour faire le trajet en automobile, mais pas au point de nous avoir fait choisir le chameau, qui se débrouillerait fort bien dans ces montagnes où la neige est encore basse. La route est meilleure qu'elle ne l'était il y a seulement dix ans, témoignant du réchauffement diplomatique entre les pays de la région.

L’on y croise davantage des camions ou des cars que des voitures particulières.

Je n’étais pas très chaud pour faire ce voyage avec Sint, Shariff et Nadina. Nous partons pour une rencontre informelle avec des universitaires de la région concernés par l’étude et l’enseignement de la langue française. Je suis toujours habité par un sentiment d’être ici comme un passager clandestin, dont mes amis m’invitent sans cesse à me débarrasser. Ce n’est pas facile, car cette impression m’accompagnait déjà bien avant que je ne mette les pieds à Dirac.

J’ai pris à mon tour le volant avec plaisir, car j’aime conduire sur les routes de montagne, et je l’ai cédé avec le même sentiment, car il est agréable de regarder défiler le paysage derrière les vitres. Le ciel est couvert et les nuages sombres sont poussés par de violents vents venus de l’est, chargés de sable du Taklamakan. Ils font chanter les arêtes de pierre, et tordent les arbres rares de ces vallées.

« Je me demande depuis longtemps ce que les porteurs de diplômes savent vraiment », dit Sharif.

« Il me semble que les diplômes remplacent un peu les titres nobiliaires de la France d’avant la Révolution », relève Sinta. « Montaigne, dans ses *Essais*, bien qu’apparemment convaincu que tous les hommes se vaillent, même les sauvages, la civilisation ne formant qu’une couche fragile à la surface d’une humanité commune, ne manque pas de rappeler sa noblesse, aussi petite soit-elle. Il n’était que chevalier, et fils d’un tonnelier, situation qui était probablement importante à Bordeaux. »

« Il est naturel que les hommes ne sachent demeurer indifférents envers ce qui les valorise parmi les leurs », objecte Nadina, « même s’ils n’y croient pas trop. »

« Il est naturel aussi que nous nous interrogions sur les titres qui donnent une mesure à la valeur d’un homme, surtout lorsque leur distribution commence à prendre l’allure d’un commerce mondiale concurrentiel entre les universités », soulève Sharif. « Et nous avons plus que d’autres des raisons de nous interroger. »

Le 21 mars, le ciel de Kachgar

J’ai retrouvé Whu avec plaisir à Kachgar. Nous avons faussé compagnie aux autres pour promener dans la ville. Nous partageons une

certaine affinité pour circuler au hasard de rues inconnues, comme nous l'avions fait à Dirac.

« Je ne voulais pas venir », lui ai-je confié. « Je ne suis même pas universitaire. » Elle m'a dit que mon point de vue ne saurait qu'en être plus intéressant, et que si je craignais de n'avoir point de diplômes derrière lesquels me cacher, j'avais produit assez de travaux qui mériteraient bien d'être approuvés comme thèses. Elle s'étonnait que Dirac ne m'ait pas proposé de les valider.

À vrai dire, je n'y tiens pas. Obtenir le diplôme d'une université est un peu reconnaître ce que l'un devrait à l'autre, et je n'ai reçu aucune aide de Dirac, ni ne lui ai rien apporté. Ce ne serait qu'une formalité administrative. Je voudrais bien l'accepter si elle était nécessaire, mais sinon à quoi bon. « Rendre formel ce qui est factuel n'est pas une bonne voie dans laquelle s'engager, au risque, si l'on s'en obsède, de lui sacrifier le factuel. »

« C'est précisément l'objet de notre rencontre », m'a-t-elle répondu, « Ton avis nous importe donc. » Je ne suis cependant pas assez instruit du fonctionnement des institutions, et j'y perçois mal ce qui y serait justifié, et même louable, autant que ce qui ne le serait pas. Je comprends bien qu'une telle place de candide qui m'est offerte saurait se faire instructive pour tous ; mais peu confortable pour moi.

Nous sommes allés voir la grande mosquée de Kachgar, l'une des plus anciennes et des plus grandes au monde. Son aspect à la fois massif et aérien est saisissant. Tout le pays est ainsi, du même style : celui de ses montagnes. Je n'en ai jamais vues de si massives ni de si élevées pourtant ; de si lourdement écrasées par le ciel, donnant une telle vertigineuse impression de profondeur, avec leurs neiges encore étendues sur les cimes.

La proximité du désert du Taklamakan rend le pays sec, tout y prend un aspect terreux, même les prairies rases et jaunes. Le ciel en acquiert comme une pesanteur.

« Tu crois qu'il reste des Chrétiens nestoriens à Kachgar ? – Je l'ignore », m'a répondu Whu. « Au quatorzième siècle, je crois savoir qu'ils avaient encore un évêque. »

Le 22 mars, au déjeuner

– Les Russes ne paraissent pas renoncer à leur idée de faire de l'Ukraine un État fédéral. Ils ne font rien pour récupérer Odessa ni Kharkov, car ils le souhaitent équilibré.

– Le risque serait de remettre ça pour un tour… Non, je ne pense pas, pas maintenant…

Nous étions réunis pour parler du marché mondial des diplômes, et nos préoccupations reviennent à la guerre. Je le comprends, car les événements en cours auront des conséquences lointaines, mais nous n'y jouons aucun rôle. Sur l'objet de ces rencontres, même si je n'ai pas d'avis bien tranchés, je pense avoir beaucoup à apprendre de mes compagnons.

– La Fédération de Russie tient à faire un État tampon entre elle et l'Union Européenne ; un état où les partisans des deux camps devront s'entendre. Peut-être est-ce la meilleure solution. Les principaux régimes d'Europe ne veulent pas en entendre parler. Qu'y peuvent-ils ?

– Je me demande comment les Russes vont s'y prendre pour dénazifier. Ils devront bien arrêter et juger un certain nombre de nazis, et pas seulement des seconds couteaux, sinon le peuple ne comprendrait pas ; mais comment les empêcheront-ils de s'enfuir ?

Bien sûr, nous sommes en train de déjeuner dans un restaurant ; je comprends qu'entre nos séances, nous éprouvions le besoin de parler d'autre chose.

Nous avons tourné le dos aux immeubles de grande hauteur et aux magasins modernes, pour nous glisser tout près dans les ruelles de pierres aux toits de tuiles terreuses.

La Dîn-i-Illâhî

Le 23 mars, de la dignité du travail intellectuel

Plus que le diplôme, importe où il fut obtenu. C'est en quoi les universités et les grandes écoles se livrent à une concurrence farouche. L'on est surpris au moment où, après qu'ait été présenté son pedigree, le discours du titulaire nous fait douter qu'il obtiendrait seulement un bachot, voire un brevet élémentaire. J'ai entendu sur la prestigieuse chaîne de France Culture un invité affirmer péremptoirement que Karl Kautsky était le fondateur du révisionnisme. L'on peut être un parfait intellectuel et ne rien connaître de Kautsky, mais l'on n'est pas obligé d'en parler à la radio, rendant l'épisode historique que l'on serait venu élucider, définitivement incompréhensible.

Je sais, comme me le reprochait Sinta, que je suis capable moi-même de professer des sottises, jusqu'à m'en convaincre au-delà de toute raison. Je me l'expliquais pour avoir manqué de directeurs de thèse. Mais que faire s'ils sont du même tonneau ?

Nous avons décidé de rentrer de Kachgar après la rupture du jeûne. C'est à cause du Ramadan que Whu et moi laissons nos compagnons jeûner, et cherchons où nous restaurer en parcourant la ville. Il serait cruel de nous régaler devant eux.

« Si les diplômes universitaires servent aujourd'hui à distinguer une classe dirigeante et à lui attribuer le statut d'une élite, comme les quartiers de noblesse servirent à qualifier tout aussi fautivement leurs possesseurs d'aristocrates, alors une question de pose », m'explique Whu. « Soit on envisage de réformer ce système pour qu'il soit en mesure de bien former ces élites, soit on imagine de tout autres voies. Justement, comme nous le disions, la question devient aussi bien épistémologique, s'intéressant à la constitution-même du savoir. C'est une vieille interrogation qui a accompagné toute l'histoire des civilisations, les faisant quelquefois disparaître et renaître. »

« J'imagine donc », dis-je, « que des réponses ont été déjà plusieurs fois données. »

« Le problème n’est certes pas plus qu’il ne l’a jamais été celui de la formation des élites, dont nous n’avons probablement pas besoin. Il est celui des moyens qui nous sont nécessaires pour travailler. Non » ajoute Whu, « ce n’est pas le moment de faire l’ouvriériste. Le travail intellectuel, il existe. Nous parlons ici des conditions qui le rendent possible. »

Je n’ai rien dit. Les expressions de mon visage ont dû être mal interprétées par Whu. Ce n’est pas moi que l’on doit convaincre de l’importance et de la dignité du travail intellectuel humain, et des moyens qui lui sont nécessaire. Je n’en ai toujours que trop douloureusement manqué, passant ma vie à rechercher des expédients pour y pallier.

« Il y a seulement quelques décennies, des ressources qui n’avaient encore jamais été imaginées semblaient à la portée de tout le genre humain. Nul ne saurait expliquer comment en si peu d’années, leur existence se trouve aujourd’hui menacée. »

Nous sommes allés déjeuner avec deux nouvelles connaissances qui ne jeûnaient pas non plus : Tarik, un professeur ouzbek qui malgré son nom ne se sent pas plus musulman que, malgré le mien, je ne suis catholique ; et Alex, une chercheuse kazakhe d’origine russe. « Vous sembler déjà bien vous connaître », ont-ils remarqué.

Le 24 mars, empirisme spirituel

« Notre ami s’est construit une conception intéressante sur les religions. Il y voit essentiellement un procès linguistique », dit Whu à mon propos. « Son point de vue est somme toute plutôt consistant. »

« J’ai commencé à penser ainsi », dis-je en réponse à mes camarades qui paraissent intéressés, « en fréquentant des communautés protestantes dans les Alpes. Ces gens pratiquaient une sorte de rhétorique spontanée en articulant des citations bibliques à l’aide desquelles ils élaborent leurs propos. Quand on est rompu à un tel exercice, car je me suis mis à les imiter bien que je ne sois pas un lecteur assidu des Écritures, l’on parvient à énoncer, et donc à penser, à peu près ce que l’on veut. »

« Non, l’on ne cherche pas à conférer à ses propos l’autorité des écritures saintes ; l’on y trouve plutôt une boîte à outils d’énoncés prêts à l’emploi, qui offrent, en les réarticulant les uns avec les autres, une surprenante liberté de penser. J’ai même remarqué que ceux qui s’en servaient pensaient un peu mieux que les autres. J’ai commencé à en

conclure que le mouvement communiste, non sans raisons tout de même, avait certainement mal jugé le phénomène religieux, notamment sur les qualités heuristiques qu'il offrait. »

« Comprenez bien qu'il ne s'agit pas de puiser dans ces fragments de textes des idées déjà articulées, mais de courts énoncés pour en forger les siennes. Le propos n'est pas d'accepter ces citations sans plus de réflexion, ni d'y croire à proprement parler. »

« J'ai observé ensuite que le même usage est possible avec les Védas (je l'ai découvert avec eux d'abord), ou avec le Coran, ou les koans du Tchan… Nous y trouvons des outils conceptuels fascinants, et délicieusement déroutants quand ils nous sont étrangers. Naturellement, l'on doit bien apprendre des paradigmes, ou dit plus simplement un vocabulaire, appuyé généralement sur une mythologie qu'il est utile de connaître aussi. J'insiste cependant, rien n'est proprement à croire, ni aucune conviction à adopter : seulement des éléments qui permettent de penser en toute liberté. Je suis pourtant certain que je ne serais jamais parvenu à énoncer, et donc à penser, beaucoup de mes idées, si je ne m'étais pas frotté à ces exercices rhétoriques. »

« Si je te suis », m'interroge Tarik, « tu penses que l'on a besoin de tels substrats pour penser intelligemment. Crois-tu qu'ils nous permettent d'énoncer les mêmes idées que si nous les avions conçues sans leur aide, ou avec d'autres différents, où que le hasard de notre existence nous ait fait naître ? »

« Je crois plutôt que certaines idées sont conçues plus intuitivement sur un soubassement coranique ; et d'autres, confucéen, par exemple. Cependant, une fois qu'elles ont été conçues, je suis convaincu qu'il demeure virtuellement possible de les énoncer sur les charpentes les plus diverses, du moment qu'on les connaît assez bien, et nos interlocuteurs aussi. »

« Pour suivre Jean-Pierre, l'on doit bien comprendre qu'il songe plus à des outils, des instruments de la pensée, qu'à proprement son cheminemant. », explique Sinta, « Tu es d'accord ? »

Le 25 mars, outils pour l'esprit

Nous sommes descendus dans un hôtel près de la grande statue en pied de Mao, devant laquelle nous nous sommes fait photographier Whu et moi le premier jour. Le soir, nous nous retrouvons dans la grande salle

pour de longues conversations que nous prolongeons tard dans la nuit. Après avoir jeûné tout le jour, nos amis sont en grand appétit.

Nous ne sommes pas plus de seize, ce qui fait un bon nombre pour des conversations à la fois ouvertes et serrées. Mes idées, que je ne trouve pas si originales pourtant, suscitent l'intérêt du groupe. « Tu négliges malgré tout d'autres aspects des religions : la foi, l'expérience spirituelle, des codes de conduite, des rituels et sans doute bien d'autres », m'avait-on aussi contesté. « Je ne suis pas sûr qu'une religion à proprement parler leur soit nécessaire. L'on appelle cela des mœurs, une éducation, ou des souvenirs de jeunesse. Tous ces mots ont des sens suffisamment imprécis pour qu'il soit permis de les employer les uns pour les autres par rhétorique. »

« Ce que tu appelles la religion, l'on préfère souvent l'appeler la culture. Je ne vois pas la différence », m'avait encore demandé un autre. « Moi non plus, si ce n'est que ce qu'on nomme culture concerne plutôt une diversité de ces sources. Lorsque j'ai compris qu'il était possible de faire des Védas le même usage que de la Bible, j'avais pénétré proprement le monde de la culture. En réalité j'en avais déjà fait l'expérience avec la religion gréco-latine. Elle constitue la seconde source traditionnelle de la culture européenne. Prendre appui sur deux source distinctes ou davantage, comme l'ont fait toutes les civilisations, change en profondeur, comme tu l'imagines, la façon dont on n'en considérait qu'une seule. »

Alexa avait jugé que mon approche n'était pas profondément étrangère à notre sujet, ce qui ne m'avait pas d'abord frappé. L'usage des diplômes et de leur marché en étaient nécessairement concernés : « Pour que des humains soient en mesure de produire ensemble des connaissances et des idées les plus rigoureuses et profondes possibles, ils doivent partager un soubassement, disons sémio-linguistique le plus large et solide. Serait-il ce que les institutions du savoir diffusent, ou plutôt les connaissances et les idées qui furent produites par son moyen ; sanctionnent-ils ces connaissances, ou seulement l'acquisition des outils qui permettent de les comprendre et de les produire ? La question est profonde, ses conséquences aussi, et elle ne serait pas facile à résoudre. »

J'ai fait remarquer que l'Empire Moghol avait fugacement établi son rayonnement sur des interrogations fort voisines : La *Dîn-i-Illâhî* y

constituait une sorte de philosophie de la religion, inspirant des débats où étaient comparés les points de vue musulman, hindouiste, bouddhiste, jaïn, chrétien, hébraïque, zoroastrien…

Sinta n'a pas manqué de rappeler que son origine venait de perse : Le *Sulh-e-Kul* qui fut établi entre le douzième et le treizième siècle, donc avant l'Empire Moghol, par le soufi Khwaja Moinuddin Chishti. Il fonda un ordre qui porta son nom, et en théorisa les principes.

Le 2 avril, vent printanier

Nous sommes rentrés à Dirac où le climat est encore frais en ce qui n'est encore qu'un début de printemps. Le vent fait voler mes feuilles sur lesquelles je tente de rédiger quelques notes sur nos échanges à Kachgar. Les arbres ont fleuri.

Malgré le vent, quelque chose de doux dans le fond de l'air se reconnaît pourtant de la saison ; quelque chose de tendre qui sent les pousses et les bourgeons. J'ai suivi ce matin le sentier qui longe la cours d'eau plutôt que marcher sur le bord de la route, pour mieux le ressentir. Les tiges gorgées de sève dansent dans l'air.

« Le réel se montrerait-il capable de forces son chemin dans la conscience ? » Sinta m'a repris sur cette phrase que j'ai notée dans mon journal sur nos conversations du mois dernier. Freud avait théorisé une résistance du moi. Je crois plutôt que nos constructions mentales fantasques naissent d'une résistance que le réel lui oppose. Aussi deviennent-elles plus proches de la vérité que la vérité-même, si l'on sait les lire.

Sinta a souri quand je le lui ai dit, et m'a qualifié de sophiste. « Il est vrai que toi, tu fais dans la philosophie-fiction… » Je lui ai-je répondu sur le même ton : « Je crois que nous avons trouvé la formule. »

Cependant j'ai découvert mes sources sur Nestor Makhno sur le site *Marxists Internet Archive* : *https://www.marxists.org/*

– The Russian Revolution in Ukraine (March 1917 — April 1918). Written: 1926, Source: Published by Black Cat Press, Edmonton 2007. Transcription/Markup: Andy Carloff.

Le net ne fonctionne encore pas si mal. Ne surtout pas en faire une raison pour trop croire tout ce que je dis.

Le 4 avril, battre un cheval mort

L'on s'inquiète tous pour le président Trump. L'on ne le trouve pas si sympathique, mais l'on ne voit pas qui le remplacerait qui ne serait pire. Il rappelle le président Gorbatchev de l'Union Soviétique chancelante, et paraît suivre la même voie, le même chemin de croix, avec le souci de rendre la parole au peuple, d'instaurer plus de transparence…

Les échecs s'accumulent. La Fédération de Russie ne varie pas d'un iota dans ses exigences. Qui aurait cru le contraire ? La trêve à Gaza est rompue, et les massacres continuent de plus belle. L'Iran ne daigne pas seulement négocier. Avec un terroriste déclaré pas la loi ? Ne l'avais-je pas dit ? Pourquoi n'a-t-il pas passé le relai à quelqu'un de plus acceptable ?

Le Japon et la Corée du Sud se sont réunis avec la Chine pour résister aux tarifs douaniers. Le Japon déjà a vendu massivement des dollars. Le camp des plus fidèles complices se fissure. Trump a fait l'erreur de bombarder le Yémen. Une fuite indubitablement volontaire a dévoilé que le vice-président Vance ne l'approuvait pas.

Un article de presse reprenait à propos du président le proverbe anglais qu'il ne sert à rien de battre un cheval mort. « Chez nous l'on dit « battre un chameau mort », m'apprend Sinta.

L'Ouest hollywoodien se fait une idée du Yémen à l'opposé de celle du reste du monde, et notamment afro-asiatique, qui y a toujours vu un pivot des civilisations. En témoigne le cinéma d'Asie dont les films historiques ne manquent jamais de mettre en scène une délégation yéménite dans quelque cour des orients le plus divers. La cosmologie hollywoodienne, ne l'ignorons plus, est aujourd'hui soumise à concurrence.

Les échecs des nouveaux maîtres de Washington mettent le monde mal à l'aise, qui tente de donner le change, fait son possible pour leur sauver la face. Seuls les régimes européens les accablent. S'y sont réfugiés les néo-conservateurs battus, créant un autre échec pour le président qui ne parvient toujours pas à faire entrer dans le rang ceux qui constituent les principaux alliés de l'OTAN.

L'Europe ensauvagée s'évertue à faire échouer la nouvelle diplomatie. Elle offre un soutien aussi forcené qu'impuissant à la junte néonazie de Kiev, tout en accusant de nazisme le reste du monde, en commençant par la nouvelle administration étasunienne.

Le 5 avril, un nuage au-dessus de Kachgar

Je connais mal l'empire sassanide, et moins encore achéménide. Sinta m'en a un peu parlé. Ce que j'en connaissais, je le dois à Karl Marx et à Friedrich Engels qui écrivirent des articles sur l'Orient dans *l'Encyclopédia Américana*. L'on trouvait alors en Europe de véritables intellectuels (j'apprends toujours de Reclus et de Kropotkine), dans cette époque où débuta une révolution qui devait aboutir à remplacer l'ancienne Civilisation Occidentale Moderne par la nouvelle qui prend corps. Je m'attendais à ce que l'Ouest Grégaire y tînt un plus grand rôle. D'une certaine façon, il le joua, et il pourrait encore y reprendre sa place.

Je savais donc déjà que les Sassanides administraient bien l'empire, ce qui les rendit capables de repousser les Romains. Sinta m'a informé qu'ils ne l'étaient plus dans le siècle qui précéda l'Hégire, laissant les Arabes envahir la Perse sans grande peine. Le peuple ne soutenait plus l'Empire des mages, impuissant à assurer la paix civile, et s'était déjà largement rallié à l'Islam. Les Chrétiens constituaient alors la plus forte minorité religieuse ; D'Isha Ibn Maryam (Jésus fils de Marie) à Mouhammad, il n'est qu'un pas. Les *Moudjahidin* furent accueillis en libérateurs.

« Parler d'invasion est donc impropre. Les tribus bédouines n'auraient pas eu seules les moyens, ni n'étaient en nombre suffisant, pour vaincre l'empire qui avait jadis repoussé les légions de Pompée », disait Sinta. « Plus tard non plus quand ils attaquèrent les Chinois, et qu'ils furent battus à Talas par la cavalerie de l'Empire du Milieu ; ces cavaliers mongols qui se convertirent pourtant après leur victoire. C'était je crois à l'époque de la bataille de Poitiers. »

« Tu sais que la liberté religieuse fut toujours une passion en Perse bien antérieure à l'Islam », ne m'apprend pas Sinta, dont je termine la phrase : « depuis Sirius, celui qui se tient à la droite de Dieu. – Elle l'est encore », m'a-t-elle confirmé.

Je ne savais pas que les empires perse et chinois étaient si proches. « Le dernier roi sassanide chercha refuge auprès du Fils du Ciel en Chine, où il reçut le grade de général et le titre purement honorifique de Roi des Perses. »

J'ai encore en mémoire un long nuage effilé sur les montagnes de Kachgar, démesuré sur l'horizon rocheux où la neige tenait encore, qui dessinait comme les ailes d'Ahura Mazda.

Familière étrangeté

Le 10 avril, capital nébuleux

– Il fut surprenant, à la fin du siècle dernier de considérer combien de monde parvenait à concevoir que la dissolution de l'union Soviétique signifiait la fin pure et simple du Communisme. À cette époque, je ne croyais même pas qu'il demeurât des soviets en Union Soviétique.

– Ce fut en fait l'effondrement du Révisionnisme seul, et le glissement du centre de gravité du monde vers l'Asie.

– Ce fut ainsi que je vis les choses moi aussi. Le mouvement communiste a créé un tournant dans l'histoire dont il demeure difficile de nier l'ampleur, tout autant que de prendre la mesure de l'avenir qu'il dessine.

– Plus dur encore est de concevoir ce qu'il est advenu du capital. Je pense ici au capital tel qu'il s'est constitué en Europe de nord au dix-septième siècle, à partir de l'accumulation foncière et des diverses compagnies des Indes, impériales ou royales, occidentales ou non. Elles furent des États dans l'État, dotées de leurs propres armées.

– Paradoxalement, ceux qui furent si assurés de l'effondrement du Communisme, s'inquiètent peu de celui du capital. Il est devenu nébuleux, dans le nuage numérique.

– D'un autre côté, il est essentiellement constitué par de la dette, celle des États-Unis ; une dette nébuleuse, donc. C'est en cela qu'il demeure une survivance de celui que dix-septième siècle.

– Tu ne te trompais donc pas en voyant dans les hackers une avant-garde du monde du travail la mieux armée pour affronter le capital, comme le furent les travailleurs de l'imprimerie.

– Toutefois, la machinerie informatique s'autonomise, échappe aux hommes qui l'ont construite, évolue hors de leur contrôle, de leur volonté et de leurs stratégies.

– Un capital robot, auquel s'applique bien la notion d'intelligence artificielle. Yanis Varoufakis en a fait après d'autres un croquis recevable, montrant notamment comme il s'est réalisé sans stratégie ni projet humain.

– Je crois que les formes postérieures du capital s’en étaient également passées, non ?

– Le capital produit de lui-même ses maîtres, ou plutôt ses serviteurs, privilégiés pour recevoir le droit de le servir, sans conscience, toujours surpris des effets de leur zèle, ou même ne s’en étonnant plus.

– Il n’y a qu’un demi-siècle, les dispositifs et les réseaux numériques étaient bien tenus en main par ceux qui les concevaient et les produisaient. Ces gens étaient bien pourtant obligés de fonctionner avec des capitaux, de faire du commerce. Ils ne vivaient pas au-delà des rapports d’exploitation. Tout était décidé pourtant par des conseils peu hiérarchisés, et des règles souples.

– Cette contre-révolution dans la Silicon Valley, a bien dû pourtant laisser la Chine à l’écart, ne serait-ce que parce qu’elle n’existait pas alors pour le monde. Et aujourd’hui, qu’en savons-nous ?

– Les développeurs chinois constituent pourtant une réelle puissance. En témoigne la distribution de DeepSeek, déjà présente dans les dépôts de Linux, mature, libre et bien plus souple, avant-même ChatGPT.

– Tu as essayé DeepSeek sur la nouvelle version de ton système ? m’a demandé Sanpan.

– Je n’en an ai pas pris le temps. Tu n’ignores pas que je tiens ce genre de programmes pour des gadgets, chinois ou pas.

Le printemps semble enfin arrivé, et nous sommes tous descendus déjeuner au restaurant de bois près du lac : Sanpan, Sharif, Shimoun, Nadina, Sinta et moi. J’ai noté un peu plus tard de mémoire des bribes de notre conversation, parmi les chants d’oiseaux et le bruit de la rivière, très fort en cette saison.

Comme d’habitude je ressens le plaisir de jeter de la lumière sur des angles morts de la vie ; ce n’en est pas moins une part importante de notre travail, sans laquelle nous ne serions bons à rien.

– Le capital ne marque que des valeurs, et il n’est donc pas aussi concret qu’on le croirait, comme l’enseignait Aristote, et l’avait cité Karl Marx. Pour autant il n’en est pas immatériel ni hors de l’histoire, reprend Sharif : la City de Londres, Wall Street, Silicon Valley… Il semblerait bien que les BRICS soient en train de construire une nouvelle histoire et un autre espace géographique ; un nouveau capital donc.

– En effet, et il semble aussi qu'ils prennent à contre-pied ce techno-féodalisme cher à Varoufakis.

– Je crois que la question doit être embrassée avec l'enjeu crucial de l'époque : l'humanité va-t-elle enfin se décider à s'alphabétiser numériquement ?

– Elle connut aussi un très long décalage entre l'invention de l'écriture et l'alphabétisation.

– Il est cependant improbable que le Parti Communiste Chinois, et notamment les hackers, laissent les oligarques instaurer leur néo-féodalisme comme aux États-Unis.

– Voilà qui jette un jour nouveau sur la surenchère des tarifs douaniers. Il est très improbable que le techno-féodalisme puisse se passer de la machinerie informatique chinoise avant longtemps.

– Et cela, même si Taïwan devenait indépendante du continent. L'hypothèse est fort improbable, tant leur économie et leur industrie sont complémentaires.

Le 12 avril, ailleurs

Je suis tombé hier soir par hasard sur une vidéo de danse indonésienne. Ces musiques et ces danses sont d'une si grande diversité que je n'ai jamais fini d'en faire le tour. C'était un ballet classique de gong. Les danseuses n'étaient pas très jeunes, je dirais la cinquantaine en moyenne, et elle se mouvaient pourtant avec une élégance et une lenteur d'une rare beauté.

Pourquoi danse-t-on ainsi en Indonésie ? Je pense que c'est à cause du climat équatorial. Je pouvais ressentir la chaleur, même si des ventilateurs au plafond ne me l'avait pas rappelée ; un très haut et magnifique plafond avec des boiseries sombres.

L'on trouve tant de genres de musique et de danse dans les seules îles de la Sonde, que j'en ai oublié les noms. La musique, produite essentiellement par des gongs, n'y est jamais loin de la cacophonie, contrastant avec l'élégante souplesse et la lenteur des mouvements. Ce délicat écart entre les sons et les gestes se fait bouleversant.

Je ne sais pourquoi les danseuses tiennent généralement un kriss ; un poignard traditionnel dont la base de la lame est large et se prolonge d'une garde de métal ciselé. Cette lame, acérée et de forme irrégulière, doit pénétrer profondément dans la chair produisant de larges blessures.

Une arme pour tuer sans exiger de force ; une arme féminine, qui tient aussi fonction de bijou.

Les danseuses portent leur kriss d'abord glissé dans un fourreau sous leur ceinture. Elles le brandissent plus tard entre deux doigts avec la même délicatesse et toujours la même lenteur. Je ne sais vraiment pas pourquoi la danse s'exécute presque toujours avec des kriss. J'en ressens juste la nécessité.

Le monde indonésien, qui est immense et ancien, à la croisée des grandes routes maritimes depuis l'antiquité, a reçu des influences les plus diverses, indiennes, chinoises, arabo-persanes… Sa culture n'en est pas moins unique et comparable à aucune autre : si unique qu'en me relisant, je songe aux *Ailleurs* d'Henri Michaux.

Le 17 avril, la familière étrangeté

Les peuples de Russie se sont tournés résolument vers l'Est. L'on se tromperait si l'on n'y voyait qu'un rapprochement tactique face à des agressions communes. L'on se tromperait en croyant que ce serait l'Ouest qui les aurait poussés vers la Chine, et vers l'Iran. Ce tournant était déjà inscrit dans la révolution bolchevique.

Il semble que les populations de ces régions eurasiennes ont senti comme un plaisir à vivre dans un monde multiculturel, multi-religieux, multi-ethnique. L'on doit comprendre que ce sentiment est autre que le simple bon sens qui dirait qu'il est préférable de vivre en bonne intelligence plutôt que de s'entre-tuer. Non, c'est autre chose, c'est plus fort : j'ai vu en début d'année un bombage sur un pont dont l'auteur témoignait de son plaisir de vivre dans un tel monde.

Il y eut beaucoup d'invasions et de massacres dans ces régions, et beaucoup de haine aussi. Plusieurs fois la balance des forces s'y est retournée, au point qu'aucun peuple, aucune civilisation n'a pu s'y sentir longtemps supérieur à tous les autres. La lente alchimie du temps y a pourtant fait naître une nouvelle idée, celle de la fraternité entre les peuples.

Il y a un charme à ressentir l'étrangeté des mœurs et des cultures de ceux qui sont pourtant nos voisins, nos amis, nos proches. Évidemment, pour que cette étrangeté familière demeure, chacun doit bien conserver ses mœurs et sa culture, sa langue, se musique, sa cuisine, ses mythes, que sais-je ?

« L’on connaît bien ce goût à Dirac », m’a expliqué Sinta hier soir à table. Depuis mon enfance, je le connais moi-même bien aussi.

Le 18 avril, chez Maryam et Youssef

Les peuples de la Fédération de Russie ne veulent plus entendre parler de l’Ouest, et la plupart de leurs proches voisins ont commencé à partager le même état d’esprit. C’est pourquoi la fédération ne souhaitait pas intervenir en Ukraine. L’on ne pouvait pourtant pas laisser y massacrer les Russes. Personne n’aurait accepté qu’on ne les secourût pas ; fût-ce au prix d’une petite extension vers l’Ouest.

Les partisans de l’Ouest en Russie ont certainement contribué à éclairer leurs concitoyens ; notamment Navalny qui appelait ouvertement au meurtre des citoyens musulmans. Nombre de ses partisans ont rejoint la junte ukrainienne au moment du coup d’État.

La Fédération, comme avant elle l’Union Soviétique, et plus tôt encore l’Empire du Tsar, était un tissu de nations diverses, souvent juives ou musulmanes, sillonné de lignes ferroviaires le long desquelles s’étiraient des communautés russes orthodoxes. Le rêve d’une « maison commune » avec l’Ouest aurait fait exploser la fédération, comme les guerres tchétchènes en ouvraient déjà le chemin. Les peuples de la fédération savaient qu’ils n’avaient qu’un autre choix s’ils voulaient rester eux-mêmes et une nation puissante : faire une maison commune, mais avec l’Orient.

La Fédération de Russie avait renoncé à l’Ukraine. Elle souhaitait que le pays devienne un État fédéral, liaison entre les sous-continents européen et russe, et c’est pourquoi son intervention avait tant tardé. Elle le souhaite visiblement encore, laissant suffisamment de territoires à forte population russe pour le rendre possible. L’Union Européenne est prête à jeter autant d’huile sur le feu qu’il sera nécessaire pour l’empêcher.

Le vent était si fort ce matin que nous avons choisi de prendre la voiture. À midi, nous avons proposé à Maryam et à Youssef de venir déjeuner avec nous. Ils nous ont plutôt proposé, comme nous étions motorisés, de venir manger avec eux, et nous avons continué ensemble la conversation de la veille.

Le 22 avril, famille et féodalisme

« La tribu est un stade intermédiaire entre la famille et la république. Nous sommes convaincus depuis Aristote que les institutions, démocratiques ou non, fonctionnent difficilement au-delà de quelques dizaines de milliers de citoyens. Tous ceux qui vivent dans une cité ne sont pas toujours citoyens, certains sont migrants d'autres esclaves. Cependant, depuis l'antiquité, beaucoup de cités avaient dépassé le nombre fatidique de citoyens, à plus forte raison quand elles se regroupèrent en empires. »

« Le monde gréco-latin a fortement tempéré ses institutions par le rôle des tribus. Les religions, leurs institutions et leurs fraternités, y ont tenu une place semblable, s'y confondant parfois quelque peu », m'explique Sinta. « Sinon, ne demeure que la famille. La famille est indissociable du féodalisme. Le féodalisme est un système familial. Il repose sur la transmission de la propriété entre les générations. »

« Aucun homme ne serait capable de prendre le pas sur quelques autres. Ce sont les groupes qui en dominent d'autres, où parfois un patriarche particulièrement doué pour gérer les rapports de pouvoir complexes entre les hommes s'élève sans partage au-dessus de tous. Son pouvoir n'est cependant jamais dépourvu de servitudes ni de concessions. »

« Le capital, celui de l'Occident dont on perçoit la fin, est né de ces structures familio-féodales : les grandes familles, à la tête d'armées de serfs, puis de salariés. Son histoire n'a rien d'universel ; elle n'en est qu'une parmi celles des autres civilisations. »

« L'empire gréco-latin s'est montré soucieux que les tribus soient représentées au sénat » reprends-je. « L'on a vu parfois les religions prendre leur place, comme à Marseille, où les timouques, c'est comment on appelait ceux qui siégeaient au sénat, renouvelés comme l'Académie Française, élus à vie par leurs pairs pour avoir fait preuve de mérite, devaient être représentatifs des communautés chrétienne, juives et musulmanes. Ce fut avant que Charles Martel ne prît la ville et ne la mît à sac. L'on retrouve un semblable souci au Liban de nos jours. »

« L'on a fait passer en Syrie les Alaouites pour la base d'une dictature », continué-je. « Je connaissais des correspondants là-bas avant la guerre civile, et ils ne me laissaient rien imaginer de tel. J'ai lu des

remarques critiques sur le gouvernement dans l'un de leurs sites, mais comme l'on en fait de tous ; d'ailleurs elles étaient publiées. Rien ne laissait supposer le régime de terreur dont la presse de l'Ouest nous abreuve. »

« Les Alaouites (ce qui signifie "partisans d'Ali") ne constituaient pas une minorité assez forte pour imposer son propre pouvoir », affirme Sinta, « et c'était la raison, m'a-t-il semblé, pour laquelle le président y avait été volontiers choisi. Enfin, je n'en sais rien, je n'y ai jamais mis les pieds, mais je connais bien la presse de l'Ouest Impérialiste. »

« Je me suis laissé dire », ajouté-je, « que les Alaouites tenaient le pastis pour une boisson hallal, comme tous les alcools qui changent de couleur au contact de l'eau. »

Le 23 avril, mathématique et magie

« Je crois me souvenir que René Thom disait que la science est de la magie assistée par les mathématiques », me déclare Idris. « En vérité, ce sont les mathématiques qui sont magiques. »

« Les mathématiques commencent là où l'on découvre la relation magique entre les nombres et le réel. Inventer les nombres ne suffit pas, leurs noms, leurs lois de composition ; ni seulement compter. »

« Les mathématiques commencent là où les nombres dévoilent les comportements intimes du monde ; ses lois qui semblent être celles-là même du calcul. À vrai dire, c'est l'âme du monde que dévoile la mathématique. »

« Ne serait-ce pas le monde qui serait magique plutôt que les mathématiques ? » m'enquiers-je.

« Qu'importe puisque sa magie sans elles ne nous apparaîtrait pas. »

Idris m'a proposé de bavarder en roulant sur les petites routes printanières au-delà de la ville. Je ne savais même pas qu'il avait une automobile. J'apprécie sa conduite, il accélère et freine peu, et nous entendons bien les oiseaux.

Idris aime parler avec moi de mathématiques ; c'est leur vocabulaire qui l'intéressent le plus dans la langue française. Le vocabulaire mathématique des diverses langues (je ne connais que celui du français, de l'anglais et de l'arabe) est à mes yeux déjà riche en magie. « La langue, c'est le son ; je n'exclus pas qu'elle soit aussi le geste, le goût, l'arôme…, dans tous les cas, le mouvement. »

« Le calcul est l’immobile, c’est-à-dire l’écrit. Pour figurer le temps, l’on trace un vecteur. C’est un artifice, car tous les segments y sont figurés simultanément, mais, de part et d’autre du point présent, le passé qu’ils figurent n’est plus, et celui du futur, pas encore. »

« Tu veux dire que la mathématique fige le temps ? » me demande Idris en négociant un virage en épingle à cheveux sur une route qui commence à s’élever à l’approche de l’Actar.

« Dans la seule mesure de le rendre navigable. »

Le calame et la plume

Le 26 avril, écriture et travail

Je n'avais jamais pris la bonne mesure de l'impact que les méthodes d'écriture, de copie et de reproduction, avaient sur le développement ou le déclin des civilisations. La chute de l'Empire Romain s'expliquerait seule par la pénurie de papyrus après que le contrôle des routes maritimes avec l'Égypte se sont dégradées. Ce ne fut pas le cas de l'Empire d'Orient, où Byzance ne connut pas un tel souci.

– Tu n'imagines pas combien l'on écrit avec souplesse et rapidité sur un papyrus. Le calame glisse comme seul, et les stries des feuilles aident à tracer droit. Les peuples de Méditerranée n'avaient pas à attendre l'imprimerie, tant les copistes étaient rapides à écrire sur leurs rouleaux. L'on trouve des rouleaux de papyrus encore au bazar à Dirac, si tu veux essayer, m'informe Idris.

– Sais-tu que les Perses avaient inventé un calame muni d'un réservoir qui leur économisait de devoir perpétuellement tremper la plume ? Me demande Shaïn.

– Oui, j'en ai entendu parler. J'aimerais tant avoir un calame à cartouche plutôt qu'un porte-plume métallique.

– Je crois que l'outil avec lequel nous écrivons, plume, pinceau ou calame, doit être simple, facile à fabriquer avec un minimum de dextérité. Je crois que nous sommes tous portés à le souhaiter.

– Tu tailles toi-même souvent tes calames dans des bambous ?

– Non bien sûr ; et le problème majeur demeurerait de se promener avec une bouteille d'encre. C'est dommage. J'éprouve souvent l'impression d'une précarité à dépendre du commerce du stylo. Mais je crois savoir que tu aimes les stylos à bille en plastique.

– Ce n'est pas la mort d'emporter dans une poche de son sac un bâton d'encre et une pierre pour le fondre ; ni même de fabriquer un bâtonnet d'encre.

– Tu as raison, quand on accomplit un travail intellectuel, l'on aimerait avoir le contrôle sur ces choses simples ; l'on aimerait les fabriquer à sa main.

– La simplicité n’est qu’un point de vue. Selon comment on le regarde, un ordinateur est aussi une chose simple.

– À supposer que tu sois capable d’en monter un à partir de ses composants, tu ne le serais pas de fabriquer une puce ou un processeur.

– Et alors, tu sais fabriquer un roseau ?

Il commence à faire chaud dans l’après-midi à Dirac. Nous sommes descendus près de la rivière pour profiter de sa fraîcheur, et de son bruit aussi, qui sonne frais d’une manière plus convaincante.

Le monde arabe a su aussi vite que les autres imprimer des livres. Dès que les Coréens ont inventé la première presse à caractères de plomb mobiles, immédiatement suivi par Gutenberg, le procédé est devenu mondial. J’ai cru longtemps que les caractères du monde arabe s’y prêtaient mal, tant y sont rares les livres imprimés. J’en ai vus pourtant du dix-septième siècle, des images en lignes plutôt, et ils m’ont semblé corrects.

Pourquoi n’eurent-ils pas le même succès qu’ailleurs ? Vous ne me croirez pas : les lecteurs arabes trouvaient ces impressions ignobles. Les lettres liées ne l’étaient pas parfaitement ; l’on distinguait une toute petite espace entre, par exemple, le ‘k’ et le ‘t’ de *kitab*. Les usagers de l’arabe étaient maladivement perfectionnistes.

– Tous les peuples le sont en matière d’écriture. Ils ne se sont jamais contentés de textes lisibles et réitérables sans peine. Ils devaient être beaux ; le texte et son support, me répond Shaïn.

– Je crois que les Arabo-persans se souciaient peu de la qualité des impressions, nous reprend Shimoun. Que faisaient-ils des livres ? Vous croyez qu’ils les collectionnaient ou les rangeaient sur des étagères ? Non, ils les lisaient, et pour cela, ils disposaient de nombreuses bibliothèques publiques. Ils recopiaient des citations, et souvent des livres entiers. Les sources biographiques des intellectuels du Moyen Âge l’attestent. Ils n’avaient donc pas plus besoin de copistes que d’imprimeurs. Vous n’êtes pas sans savoir que les caractères arabes s’écrivent vite, comme de la sténo si l’on ne note pas les accents.

– Beau, l’on n’est pas sûr de ce que ça veut dire, dit Shaïn en revenant à son idée. L’on recherche plutôt la perfection. Est-il important d’avoir un demi quadratin devant un point-virgule ? Combien de lecteurs le remarqueraient s’ils ne sont pas des professionnels de l’édition ?

– Moi si, dis-je, mais il y a bien longtemps que je ne m’en soucie plus en saisissant mes textes. Mon correcteur grammatical n’y voit d’ailleurs rien à redire. Le demi quadratin a-t-il seulement un code dans le langage HTML ? Je ne crois pas. Il y a bien des années que l’impression des livres en France est le plus souvent médiocre.

– Ne pas distinguer les demis et les quarts de quadratin n’est sans doute pas bien grave ; mais quand on s’est engagé dans cette voie, l’on ne sait où l’on s’arrête. L’édition en ligne est carrément ignoble, symptôme d’une inadaptation au numérique. Cependant, tout texte est numérique ou appelé à l’être de nos jours s’il n’est pas déjà écrit au clavier ou saisi à l’écran. Il doit l’être avant d’être imprimé.

– Les techniques numériques ont mis entre toutes les mains les moyens de la perfection, reprend Shaïn. Cependant l’on voit bien depuis le siècle dernier, que l’on est encore loin de la coupe aux lèvres. Il est impossible d’y parvenir sans efforts considérables.

– Je crois que la perfection s’accorde avec le principe : rien de trop. Les premières éditions en ligne l’approchaient avec leur ignorance de la justification et de l’alinéa, et les sauts de paragraphes seulement marqués par l’interlignage. Je crois qu’on régresse depuis. C’est ce que nous explique Shaïn qui doit songer surtout aux éditions de langue anglaise, dont les règles typographiques sont moins exigeantes que celles du français, et les caractères spéciaux plus rares. Cependant, je suis d’accord avec lui, ces pages des premiers sites étaient belles. Je me souviens d’avoir lu quelques livres d’Eric Raymond avec un plaisir des yeux certain.

– Éditer un écrit est un travail rigoureux, dis-je. L’imprimerie fut au commencement du travail industriel, qui exigea une application nouvelle de l’ouvrier, bien différente de celle de l’artisan. L’on n’imagine pas tout ce que l’on doit contrôler en même temps.

Il m’arriva de participer à la fondation d’une petite imprimerie militante quand j’étais étudiant. Ce fut une épreuve pour moi et mes camarades. Rien ne paraissait d’abord un défi insurmontable pour la vivacité de nos jeunes esprits, ni l’habileté de nos doigts : mais seule une maîtrise complète évitait que le papier ne fût maculé d’encre, ni que l’ordre ou le sens des feuillets ne soient corrompus. La mécanique ne sait

rien faire dont l’esprit ne tracerait préalablement la voie. L’apprendre est une épreuve. Nous n’imprimions pas seulement, nous éditions aussi.

– Nous pouvons croire notre ami, confirme Shaïn. Il s’est exercé à toutes les techniques, de la vieille presse à bras à la publication assistée par ordinateur. L’on ne saurait s’y endormir sur le geste machinal pas plus que sur la commande automatique.

Shaïn continue : – Voilà ce qu’est travailler et l’a toujours été, quel que soit ce travail. Stakhanov était un sportif, pas un ouvrier. Le sport se réduit à la recherche de la rapidité et de la force, comme un danseur ne rechercherait, lui, que la beauté. Le travailleur ne se soucie de rien de cela. Il a des outils, des machines, des procédés. Il ne cherche pas à s’améliorer ; il recherche la perfection qui le permet aucune erreur.

Le 28 avril, en triporteur

Il existe une façon bien agréable de se déplacer à Dirac en cette saison : de petits triporteurs avec des sièges confortables. Vous y sentez l’air vous fouetter le visage. Je suis toujours trop enfermé dans les automobiles, surtout les plus récentes.

Des gens à l’esprit indépendant et entrepreneur en ont fait un moyen commode de gagner leur vie. Il ne me conviendrait pas, tant j’aime chasser en bande. Toutefois, j’ai un penchant trop solitaire pour m’encombrer de passagers avec lesquels je devrais bien échanger quelques mots. J’ai une facilité étonnante d’oublier ceux qui m’entourent, même lorsque nous partageons un travail commun.

Je n’ai pas accompli souvent des travaux qui me laissaient le loisir de parler, ils m’imposaient une d’attention trop soutenue. « Tu t’es pourtant consacré souvent à de la formation », soulève Sinta.

Cette apparente contradiction me laisse en suspens un instant. « Au fond, c’est la même chose. Au fond, l’objet qui absorbait toute notre attention, nous prenait trop chacun distinctement, pour ne pas nous laisser solitaires. J’ai une facilité à entraîner d’autres dans une telle posture, et quand j’y parvenais en donnant un cours ou en animant un atelier, personne ne se dissipait. »

Le 2 mai, guerre civile froide

Je contemple Sint se passer un léger tricot de laine avec une grâce infinie, fasciné par la délicatesse de ses doigts.

« Il est impossible de risquer une hypothèse sur ce qui est réellement en cours entre l'Inde et le Pakistan, mais tu peux te demander à qui profite le crime », m'explique Sinta. « J'imagine qui tu soupçonnes : l'entité sioniste, ou bien le MI6. Tires-en donc alors toutes les conclusions. Tu n'as jamais douté qu'Israël soit une base des États-Unis. Ces États-Unis sont aujourd'hui déchirés par une guerre civile froide, et le gouvernement n'appartient plus à l'État profond. Or, le plus profond de cet État profond est l'entité sioniste elle-même ; en guerre froide donc avec Washington. »

Je ne partage pas vraiment l'avis de Sint. Au Pakistan, le MI6 (l'équivalent britannique de la CIA aujourd'hui mal à l'aise) est comme un poisson dans l'eau, et il ne serait pas en peine pour fomenter une opération sous faux drapeau avec un groupe kashmiri que nul ne connaît. Sur le fond, l'intention reste la même, frapper un point sensible des Brics, viser l'Océan Indien où passe tout le commerce avec l'Europe entre le détroit de Bab Al Mandeb et le canal de Suez, gêner la diplomatie du gouvernement actuel des États-Unis. Que parti cherchera à en tirer le gouvernement de l'Inde pour affermir sa position intérieure ?

Il me reste encore un kilo à perdre de cet hiver. Pour cela, j'ai pris deux décisions. La première est de ne rien manger entre les repas, mais elle ne donne pas encore de résultats significatifs ; la seconde est d'allonger le pas. Je ne marche pas plus vite, ce qui ne favoriserait pas ma prestance ; je fais de plus larges enjambées. Je sens que mes jambes et mon bassin travaillent davantage. Je compte le temps pour descendre de l'université aux restaurants près du lac. Ce matin, j'ai gagné cinq minutes. J'en ressens la fatigue.

Le 5 mai, civilisation soviétique

Depuis quelques jours, quand je ne sors pas trop tôt, je découvre avec surprise qu'il faisait plus frais à l'intérieur. Aujourd'hui, c'est la contraire. Il a plu toute la nuit.

En venant à Dirac, je ne me doutais pas que je me rapprochais du centre du monde. Dans ma jeunesse, je m'y croyais déjà, à Marseille, à une nuit à peine en train couchette de la capitale intellectuelle du monde : Paris. J'aime me sentir à une distance raisonnable du centre ; ne pas m'y sentir enfermé, mais qu'il me demeure cependant accessible sans peine.

Je sais bien que Samarcande n’est pas encore redevenu totalement le centre du monde. Elle n’en est pas moins au milieu de l’Asie, à égale distance des centres des grandes aires culturelles, dont elle a synthétisé les apports.

« Elle a participé de toutes les grandes civilisations : perse, hellénistique, chinoise, mongole, ottomane, russe…, et enfin soviétique », commente Sinta pendant que nous longeons la rivière. « Civilisation soviétique ? Intéressant. » Les bosquets qui longent la route abritent d’épais espaces ténébreux maintenant que les feuilles des arbres ont poussé.

L’empire soviétique est un exemple intéressant de civilisation ratée. Pour réussir, elle aurait dû faire de Samarcande sa capitale, mais les temps n’étaient pas mûrs quand Staline et Mao partageaient leur rêve d’Orient Rouge. L’Union Soviétique demeurait encore trop occidentale pour devenir ce qu’elle était. L’on s’évertuait alors de remplacer l’alphabet arabe par le cyrillique.

Le 6 mai, comment l’Empire du Milieu se suicida

L’empire chinois ne s’est jamais beaucoup occupé de dominer le peuple. La fonction du Fils du Ciel concernait davantage les choses : les unités et les mesures, les intervalles musicaux qui donnèrent lieu à des calculs qui ont stimulé les mathématiques… L’institution impériale n’a jamais disposé de forces de répression significatives, pas plus que celle de la Chine moderne. Plutôt qu’une forte armée, elle s’est servi de peuples voisins pour protéger ses frontières, moyennant des accords plus avantageux que s’ils s’étaient avisés de s’en faire les ennemis.

À l’exception du règne du premier empereur Qin, unificateur de la Chine au troisième siècle avant notre ère, le pouvoir ne s’exerçait pas sur les hommes. La Chine connaissait évidemment des désordres, des révoltes même ; ils étaient tenus pour des soubresauts locaux, destinés à se résorber d’eux-mêmes selon ce qui s’apparenterait à une tectonique sociale aussi naturelle que celle des sols.

Le pays a été fortement marqué par le premier empereur, comme par un traumatisme initial, et personne ne souhaite s’engager à nouveau dans une telle voie ; le communisme n’y a pas dérogé.

Les lois n’ont jamais été réputées bonnes en Chine. Un empereur s’en félicita, jugeant que le peuple en était moins tenté de régler ses différents devant des tribunaux.

« Je te remercie pour ton cours », dis-je à Licos. Un petit soleil d’un gris lumineux comme une boule de mercure, ne réchauffe pas beaucoup ce matin. J’ai donc accepté avec plaisir son offre de me ramener en voiture. Le printemps est timide.

« Tu ne me renseignes pas cependant sur la question que je me pose », continué-je. « Pourquoi la Chine a-t-elle subitement tourné le dos à la mer et aux régions déjà fortement sinisées d’Asie du Sud-Est, pour s’enfermer dans les terres en les sillonnant de canaux ? »

« Tu n’en as vraiment aucune idée ? » s’est-il étonné. Licos m’a expliqué que la Chine craignait l’influence de l’Islam. L’Islam s’était pourtant installé depuis longtemps en Chine, et n’avait pendant des siècles en rien mis en péril la culture ni les modes de vie.

« L’époque, comme tu n’es pas sans le savoir, coïncidait avec une seconde expansion de l’Islam, passant cette fois par le Sud, par l’Océan Indien, et portée par le commerce autour des mers arabo-persiques. De plus, la nouvelle religion semblait une promesse de mieux faire front à des envahisseurs brutaux venus du lointain Ouest. Le retrait de la Chine a renforcé l’un comme l’autre, l’expansion de l’Islam et les exactions des Européens. Personne ne le dit jamais, c’est vrai, mais la logique la plus élémentaire nous en convainc. »

En effet, c’est de notoriété commune, Zheng He, le grand amiral et explorateur chinois, à la fois diplomate et percepteur, était lui-même musulman, et habile à négocier avec ses coreligionnaires.

Le 9 mai, un souvenir

Aujourd’hui le 9 mai, nous fêtons la victoire contre le nazisme. L’Ouest Impérialiste préfère la commémorer le huit, le jour des massacres de Sétif.

Je me souviens, c’était encore au siècle dernier, en donnant un cours. J’avais écrit au tableau une phrase en arabe complètement à l’envers, comme dans un miroir.

Je ne m’en suis rendu compte qu’en entendant les rires de la classe. Une petite habitude de la gravure m’avait entraîné à écrire à l’envers

aussi bien qu'à l'endroit. Cela ne m'était cependant jamais arrivé à mon insu.

Le 12 mai, la prudence des Brics

La prudence des Brics, si hésitants à fonder leur nouvelle monnaie, laisse penser qu'ils sont conscients de la responsabilité qu'ils prennent en créant un capital nouveau destiné à remplacer l'ancien multiséculaire, celui de la dette nébuleuse. Ils prennent certainement toute la mesure des conséquences, imprévisibles pourtant. Ils ne se pressent pas, décident avec prudence de ce qui, par la force des choses, demeure indécidable.

La constitution d'un capital autochtone a accompagné l'émergence de l'Occident Moderne : la méthode scientifique et métaphysique ; la révolution théologico-politique (pour penser au traité de Spinoza) et l'esprit constitutionnel… Qui oserait croire qu'il comprenne nettement comment ces divers composants se seraient combinés. Comment, hors de tout contrôle, ont-ils constitué la civilisation que nous connaissons en rasant toutes les autres ?

À la lumière de cette histoire, comment ne pas s'inquiéter de ce qui est en cours ? Il semble que dans les états-majors des Brics, l'on partage, peut-être le cœur battant, une certaine vigilance.